This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

PICARD

THÉATRE CHOISI

DE

L.-B. PICARD

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

L. B. PICARD.

MEMBRE DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

Né à Paris, en 1769, mort en 1828.

THÉATRE CHOISI

DE

L.-B. PICARD

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE PAR M. ÉDOUARD FOURNIER

ET ILLUSTRÉE

de quatre dessins en couleur

Par MM. GILBERT et ALLOUARD

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3

1881

L. B. PICARD

Nous ne le comparerons pas à Molière, comme on l'a essayé plus d'une fois. Lui-même s'indignait de la comparaison, et faisait bien.

Il se connaissait — nous en aurons plus d'une fois la preuve — et il permettait tout au plus qu'on l'assimilât à Dancourt, ce qui était alors trop modeste. Quant à Molière, dont le génie lui inspira une excellente étude, trop peu connue, il voulait qu'on ne le rapprochât de ce grand homme que comme l'on rapproche l'adorateur de son Dieu.

Comprenant ce qu'il y avait d'éphémère dans ses propres œuvres, et d'immortel dans celles de l'incomparable génie, il disait : Je suis de mon époque, il est de tous les temps ; ce que j'ai fait sera mort depuis de longues années lorsque, lui, n'aura pas vieilli d'une heure.

Il ne pouvait nier toutefois, et c'est à cela seulement qu'il attribuait l'honneur de la comparaison, que bien des similitudes d'existence l'amenaient assez naturellement ; et que s'il n'était pas possible de mettre sur le même plan le génie de l'un et le talent de l'autre, il était aussi bien difficile de ne pas rapprocher leurs vies et leurs épreuves.

L'un et l'autre avaient été, au début, cruellement contrariés dans leur vocation, et tous les deux, une fois en possession de cette vie de théâtre, dont on leur avait si chèrement marchandé les approches, s'y étaient jetés avec la même vaillance, la même persistance dans la multiplicité des efforts. Comme Molière, Picard fut, on va le voir, auteur, acteur et directeur, et, ainsi que Molière, toute proportion gardée, il sut dans cette triple tâche être toujours prêt et suffire à tout.

Comme tous les comiques qui ont marqué, il vit le jour

dans la ville qui est le mouvant théâtre de l'éternelle comédie. Il naquit à Paris. Son père y était avocat au Parlement, et très estimé parmi les plus sérieux. Louis-Benoît, notre auteur, qui était l'aîné de ses deux fils, fut destiné par lui à la même carrière. Ses études terminées au collège Louis-le-Grand, où l'amour lui donnait déjà des distractions dont on y parlait encore dans mon enfance, il dut par ordre paternel faire son droit; mais il fut rebelle, et les *Institutes* s'usèrent beaucoup moins entre ses mains que les œuvres de Molière. Il arriva pourtant jusqu'au grade de licencié, mais refusa net d'aller plus loin et de faire son stage d'avocat.

On était en 1787, Louis-Benoît, né en 1769, avait alors dix-huit ans, et se croyait un homme. Son père voulut savoir ce qui le détournait de la Basoche et découvrit, sans beaucoup de peine, que c'était le théâtre. Une ébauche de pièce en vers, trouvée sous des papiers timbrés, fut la révélation. Étonné, presque ravi de ce qu'il y trouvait d'esprit, mais fâché plus encore de ce qu'il y voyait de désobéissance à ses ordres, il en parla un jour à Tissot, futur collègue de son fils à l'Académie, et alors simple clerc de procureur.

C'est de Tissot lui-même, en 1845, lorsque presque octogénaire il habitait un chétif appartement du passage Saunier, que nous tenons l'anecdote :

« Vous voilà, vous, dans la bonne voie, lui dit le père de Picard. Vous aurez, dans quelques années, une bonne charge, vous plaiderez à votre aise, et vous vous marierez comme vous voudrez. Ah! si mon fils faisait de même! Mais, tenez, ce sont ces sottises-là qui l'occupent. »

Et tirant le malheureux manuscrit, il se mit à en lire les vers, négligemment d'abord et avec une sorte de dépit, puis plus chaudement et comme si la pièce eût été de lui.

« Ma foi! ce n'est pas mal, dit-il alors avec une larme dans le sourire, et j'avoue que le mauvais drôle a bien de l'esprit; mais pourquoi diable ne se fait-il pas avocat? »

Louis-Benoît n'y voulut décidément pas entendre; le père de son côté, chez qui l'attendrissement ne paraissait que par éclairs trop rares, tenait de plus en plus à ce qu'il fût inscrit au barreau. Comme il avait le droit pour lui, son fils n'étant pas majeur, il prit le parti de l'éloigner des séductions, dont la pente l'entraînait vers ce qu'il redoutait.

Il l'envoya loin, bien loin de Paris.

Quelques mois après, le pauvre Louis-Benoît était commis chez un libraire de Nantes. Il ne tarda pas à s'en échapper, revint à Paris, trouva hermétiquement close la maison paternelle, mais sûr qu'avec la liberté il tenait l'avenir, il fit argent du peu qu'il avait de bagage, et se blottit sous les toits dans une pauvre chambre, où, pendant tout un hiver, il n'eut pour se chauffer et se nourrir que les châtaignes qu'il achetait au coin. Il n'y avait chez lui d'autre abondance que celle de manuscrits : pièces faites, ou pièces à finir. Tous les théâtres, depuis le plus imposant jusqu'au plus humble, furent assiégés de ses œuvres, mais ils ne s'en embarrassèrent que médiocrement. Treize fois de suite un refus poli fut leur réponse!

Picard n'osait pas affronter lui-même. S'il se risquait, lorsqu'une pièce était achevée, à la porter respectueusement chez le portier du théâtre, c'était tout. Il n'était pas de force à tenter davantage. Deux amis, qu'il s'était faits du temps de ses essais de Basoche, Andrieux, déjà connu au théâtre, et Joseph Droz, qui cherchait sa voie dans une littérature plus sérieuse, se chargeaient d'aller savoir le sort de ses manuscrits, et de lui en rapporter des nouvelles. Ce n'est qu'au quatorzième qu'elles furent telles qu'il les espérait depuis si longtemps.

Andrieux — c'est lui qui avait été de corvée ce jour-là — accourut lui apprendre que son petit acte en prose, *le Badinage dangereux*, était reçu par la troupe de Monsieur. C'est celle qui jouait au théâtre des Tuileries, l'opéra buffa, l'opéra-comique, la comédie et même le vaudeville. Andrieux, en brave ami qu'il était, n'ajouta pas qu'il avait, depuis quelque temps, des intelligences dans la place, et que cette réception était due en partie à ses recommandations.

On était dans les derniers mois de 1789, Picard venait d'avoir vingt ans, et, tout à ce qui faisait sa vie et son travail, il ne s'apercevait pas que, pendant qu'il s'occupait de ce *Badinage*, un grand drame avait commencé à se jouer qui devait remuer la France de fond en comble, et y substituer à la vieille société frappée à mort, une société nouvelle gangrenée de vices en naissant, comme l'autre l'était en mourant, et dont le peintre le plus vrai, le plus vif ne serait autre que lui-même.

La pièce, qui n'était qu'un tout petit acte en prose, fut représentée le 27 novembre. Elle réussit, mais un peu par indulgence. Il entendit en sortant quelqu'un qui

disait qu'il serait peut-être *dangereux* pour lui de recommencer *badinage* pareil.

Que lui importait? il avait débuté, on l'avait joué, et ce qui lui était allé au cœur, il avait pu, d'un coin du parterre, où il s'était blotti, apercevoir, de loin au fond d'une loge, son père qui suivait la pièce avec une attention émue qui semblait être la promesse d'un pardon.

Il l'obtint peu de temps après, mais non encore sans quelque arrière-pensée. Un grand succès lui manquait. Il l'eut trop tard, son père était mort. Le plus pur de sa joie en fut empoisonné, il l'avoua bien souvent. « M. Picard le père, a dit un de ses biographes, mourut presque réconcilié avec son fils, mais sans avoir ressenti le bonheur de s'avouer vaincu par ses triomphes. »

La troupe de Monsieur lui ayant porté bonheur, Picard ne la quitta plus. Il la suivit même avec une fidélité exemplaire partout où elle fut forcée d'émigrer, lorsque le roi et toute la cour, ramenés de force à Paris, eurent peu à peu tout envahi aux Tuileries, même le théâtre.

C'est à la foire Saint-Germain, dans l'ancienne salle des acteurs forains, que cette troupe s'installa d'abord, pour ne la quitter qu'à la fin de 1790. Picard, que son succès en un acte avait enhardi, et qui en voulait un de plus forte taille, y fit jouer une comédie en deux actes, *le Masque*, dont, malheureusement, la fortune ne fut qu'assez médiocre.

Il supporta gaiement cette disgrâce, et ne ramassa même pas la pauvre pièce tombée. On ne l'a pas imprimée. Sa première, du reste, quoiqu'elle eût été plus heureuse, ne le fut jamais non plus. Il ne se hâtait pas de grossir ses œuvres comme s'il pressentait quelle en serait un jour la volumineuse ampleur.

En 1791, les acteurs de Monsieur quittèrent la foire Saint-Germain pour s'en aller camper à l'extrémité de Paris, près du boulevard, dans une salle que l'on venait de leur construire, rue Feydeau. Picard avait déjà en poche sa pièce nouvelle pour la salle toute neuve. Suivant la progression qu'il avait observée pour les deux premières, dont l'une était en un acte et l'autre en deux, il avait donné trois actes à celle-ci, sa troisième.

Elle fut jouée dans la première quinzaine de juin sous ce titre : *Encore des Ménechmes!* qui annonçait qu'au moins l'auteur ne voulait pas surfaire la nouveauté très rebattue de son sujet.

Le succès fut complet non seulement à Paris, mais en

province, et même à l'étranger. C'est de cette pièce que Schiller a tiré la sienne : *l'Oncle pris pour son neveu*. Le premier soir, Picard fut demandé, mais ne parut pas, et toute la critique lui en tint compte, comme d'un acte de bon goût et de bon esprit. Elle fut unanime aussi pour reconnaître ce que la pièce avait de qualités et ce qu'elle promettait : « L'auteur est très jeune, lisait-on dans la *Gazette nationale*, qui est, comme on sait, devenue le *Moniteur;* on prétend qu'il n'a que dix-huit ans — c'est vingt et un qu'il eût fallu dire; — on voit qu'il est né pour l'art dramatique, et qu'avec un peu d'étude de la scène, il est fait pour aller loin dans cette carrière, et pour s'y distinguer. »

C'était de la critique prophétique, à laquelle Picard voulut sans tarder donner raison. Six semaines après, il lut au théâtre de la Nation, c'est-à-dire à la Comédie-Française dont c'était le nom nouveau — vous voyez qu'il montait — une sorte de trilogie en trois actes en vers, dont le titre *le Passé*, *le Présent*, *l'Avenir*, disait assez le sujet. Elle fut acceptée, et même avec une certaine faveur, tant on y trouva de verve et de pénétrante satire. Deschamps, le valet, dont il fit plus tard un roman, *le Gil-Blas de la Révolution*, et qui reparaît aussi par reflet dans les *Marionnettes*, fut applaudi comme un type excellent par tout le comité. On n'y fit pas moins fête à la scène du *Club des privilégiés* si vigoureuse et si vivante. En un mot le succès de lecture fut très vif, et on le comprend lorsque, aujourd'hui encore, on lit la pièce. On n'y fait qu'une seule réserve qui ne pouvait tout naturellement être faite dans l'origine. Si Picard ne se trompe ni sur le Passé ni sur le Présent, tel qu'on les voyait en 1791, il se trompa étrangement au contraire sur l'Avenir. Il vécut assez pour le reconnaître, car c'est à la date de 1820, qu'il fixa l'éclosion de cet avenir, né de la Révolution. Alors il ne devait plus y avoir un seul abus, sa pièce l'affirmait. Il put voir qu'au lieu de disparaître, les abus n'avaient fait que croître.

Sa trilogie si bien accueillie à la lecture ne fut cependant pas jouée. On n'a jamais bien su pourquoi. Peut-être est-ce parce que Picard avait d'autant mieux vu de près, qu'il avait mal vu de loin, et s'était permis de le dire en quelques scènes trouvées trop vives ou du moins pas assez flatteuses par les puissants du moment. Il lui restait la ressource de faire imprimer ses trois petites pièces, il en usa. A la fin de l'année, lorsque tout

espoir était perdu pour leur représentation, elles parurent avec ce titre : « *Le Passé, le Présent, l'Avenir*, comédies, chacune en un acte en vers, reçues au théâtre de la Nation, le 30 juillet 1791. »

La vente semble en avoir été assez rapide, car les exemplaires sont rares. Picard lui-même n'avait pas cette brochure, lorsqu'un jour Bérard, grand amateur, qui était par alliance un peu de ses parents et, comme tel, collectionnait ses œuvres avec soin, lui en demanda un exemplaire.

La réponse qu'il fit est curieuse, non seulement par l'appréciation, selon nous beaucoup trop sévère, de cette pièce de ses premiers temps, mais par le coup d'œil que déjà mûr — c'était en 1812 — il y jette sur une partie de son répertoire. Voici cette lettre avec tout son négligé et toute sa franchise :

« Monsieur et très cher cousin, je ne peux pas vous procurer *le Passé*, *le Présent et l'Avenir*, car moi-même je ne l'ai pas. Ne le regrettez pas plus que moi. Pièce de circonstance, bizarre, sans intérêt, et qui est au nombre de plusieurs que je ne voudrais pas avoir faites. Vous êtes bien bon de faire un recueil de mes comédies. Je suis bien sensible aux choses agréables que vous voulez bien me dire. Croiriez-vous pourtant que je suis presque tenté de vous en vouloir. Je suis trop franc pour condamner tout ce que j'ai fait, mais il y a bien de la drogue. Mes amis les plus indulgents divisent mon théâtre en haute et basse Picardie. Je médite un recueil, mais je me garderai de tout mettre. J'ai essuyé le feu de soixante-une premières représentations, et ma collection ne comprendra que trente-huit comédies, et peut-être est-ce beaucoup trop. Cependant, Monsieur, si j'avais la pièce que vous désirez, je m'empresserais de vous la donner. Je suis trop jaloux d'obliger un allié qui s'annonce d'une façon si flatteuse pour moi. Faites agréer, je vous prie, mes hommages affectueux à ma chère cousine, et daignez recevoir mes remercîments de votre aimable lettre. « PICARD. »

La pièce qui suivit cette pauvre trilogie qu'il malmène de si haut, ne fut pas de celles dont il eut plus tard à renier presque, comme il le fait ici, la paternité. Ce sont les *Visitandines*, dont le succès le mit véritablement en vue.

Opéra-comique des plus amusants, qu'il semble avoir

écrit avec une plume arrachée au *Vert-Vert* de Gresset, et dont la verve alluma celle de son assez froid musicien, Devienne, cette pièce fut acclamée au théâtre Feydeau. On y trouvait en quintessence, dans les deux actes, tout ce qui, depuis tant d'années, se distillait de malice contre les nonnes et les couvents.

Bientôt même, lorsqu'on s'en fut bien grisé, l'on voulut que Picard en donnât davantage. Il s'exécuta. N'était-ce pas la conséquence de son succès? En 1793, sous l'impression des événements d'une hostilité plus impitoyable, il changea son dénouement pour qu'il eût plus d'accent, et ajouta tout un acte à la pièce. Ce n'était qu'un placage de circonstance, que de lui-même il fit disparaître sans en laisser la moindre trace dans aucune édition ; et qu'il dut expier plus tard par une transformation toute contraire.

Sous la Restauration, en 1825, on voulut reprendre à l'Opéra-Comique *les Visitandines*, au légendaire succès. La censure y mit son holà ! ce n'était plus le temps de plaisanter les nonnes ! Picard pensa qu'un pensionnat pourrait, plus ou moins bien, remplacer le cloître, et il se décida pour la substitution, mais sans vouloir s'en charger lui-même.

Son ami, Charles Vial, fit l'ingrate besogne et même assez habilement, pour que la vogue de l'opéra-comique ainsi ressuscité ne parût pas trop en souffrir.

C'est au commencement de juillet 1792 que les *Visitandines* avaient été jouées, et, comme nous l'avons dit que le nom de Picard s'était positivement mis en vue et imposé au succès. Il se croyait maître désormais du terrain. Son illusion ne dura guère. Le public alors ne se faisait pas d'idoles. L'auteur, acclamé la veille, pouvait être plus qu'aucun autre, sifflé à outrance le lendemain.

L'*Enlèvement des Sabines*, deux actes à vaudevilles, que Picard fit jouer au même théâtre à la fin d'octobre de la même année, lui fit subir cette douloureuse épreuve. La chute fut complète, malgré quelques scènes amusantes, et tout le comique mis par Juliet dans le rôle d'un vieux ministre Sabin ivrogne.

Picard ne fut ni découragé par cet insuccès, ni ralenti dans sa verve, chaque jour plus entraînante et plus gaie, par la gravité, disons mieux, par la terreur des événements. Moins on riait, plus il tâchait de faire rire. En 1793, cette année d'épouvante et de guillotine, il ne donna pas moins de cinq pièces : une ici, l'autre là. Ce

fut d'abord au mois de février, le *Conteur,* ou les *Deux postes*, trois actes en prose au Théâtre-Français, dont le succès très éclatant s'est maintenu chaque fois que la pièce a été reprise; puis au Vaudeville de la rue de Chartres, *Arlequin friand*, joué le 24 mai, et très applaudi, ce qui pourtant ne lui fit pas trouver grâce devant son auteur : Picard ne l'a jamais repris dans ses œuvres. Au théâtre de la Cité, l'ancienne église Saint-Barthélemy. en face du Palais, il fit représenter — car toute scène où on le jouait lui était bonne — le *Cousin de tout le monde*, petit acte en prose, qui reçut le meilleur accueil; et une pièce de circonstance : *la Première réquisition*, qui passa sans faire d'autre bruit que celui de ses tambours.

Il avait commencé cette terrible année au Théâtre-Français, il y revint, lorsqu'elle allait finir, avec deux pièces encore, pour lesquelles, il est vrai, Alexandre Duval l'avait aidé. C'étaient *la Moitié du Chemin* en trois actes et en vers, qui réussit assez bien, grâce aux acteurs surtout : Dugazon, Grandménil et Michot; et *la Vraie bravoure*, petite pièce contre le duel, que Picard ne daigna pas ramasser pour ses œuvres, mais que Duval, moins négligent ou moins riche, a réuni aux siennes.

L'an qui suivit les revit encore ensemble. Ils donnèrent, le 4 février 1794, à « l'Opéra-Comique national de la rue Favart, » avec une assez faible partition de Lemierre de Corvey, une imitation chantée du *Zadig* de Voltaire sous ce titre singulier : *Andros* ou *les Français à Bassora*. Puis ils se séparèrent.

Toulon avait été repris aux Anglais. Il fallait partout chanter cette victoire. Les chanteurs de Feydeau voulaient une pièce, ceux de Favart en réclamaient une autre, Duval et Lemierre s'exécutèrent pour ceux-ci; Picard et Dalayrac furent bientôt prêts comme le désiraient ceux-là, et les deux opéras-comiques purent marcher de compagnie. Le succès le plus vif fut pour celui de Duval, quoiqu'il y eût dans la pièce de Picard plus d'une scène à grand effet comique, qui alors l'amusèrent tout le premier, mais dont il ne se vanta pas plus tard.

Lorsqu'aux premiers jours de la Restauration, par exemple, il offrit à Louis XVIII un exemplaire de ses œuvres, *La Prise de Toulon* y fut prudemment oubliée. Sa plus vive crainte était même que quelqu'un vînt à se souvenir des scènes dont nous parlions, où il faisait faire fort triste mine aux voltigeurs de Coblentz, et infligeait une fatuité des plus ridicules au comte d'Artois tenant

conseil sur le roc de Toulon, pour savoir s'il ferait son entrée à Paris, en carrosse, ou à cheval.

Le patriotisme, chaque fois qu'on lui parlait de son répertoire de la Révolution, de son *Théâtre républicain* — c'est le titre qu'on lui donna, lorsqu'en 1831, on en fit la publication posthume — était l'excuse de Picard. Aussi n'en reniait-il pas les pièces. L'oubli, que réclame d'ailleurs toute chose de circonstance, lorsque son moment est passé, était seulement ce qu'il y demandait, mais, je le répète, il n'allait pas jusqu'à en renier quoi que ce fût. Il a même écrit à propos de ce temps : « L'auteur alors puisait sa verve autour de lui ; on respirait l'enthousiasme... » et ceci encore : « A cette époque, lorsque la France marchait à la frontière, il fallait électriser les masses, et le théâtre rendit d'immenses services. Je me fais gloire d'avoir payé ma dette de citoyen. »

Il la paya encore par deux actualités à ariettes, dont l'une, *Rose et Aurèle*, fut chantée au théâtre Feydeau, et l'autre, *l'Ecolier en vacances*, au théâtre Favart.

Même alors, il n'était pas assez révolutionnaire pour admirer tout dans la Révolution : les événements et les mœurs. Souvent, et cela sans le cacher, il s'indigna des uns, et se moqua des autres. L'opéra-comique, *les Suspects*, qu'il fit avec Duval en 1793, ne manque pas d'un certain courage, et sa petite comédie, *la Perruque blonde*, qu'il avait tirée d'un conte d'Andrieux, est une assez vive satire contre la plus sotte des folies du moment. Les femmes la lui firent expier le premier soir. La pièce fut sifflée à outrance.

C'est au théâtre de la République qu'il l'avait fait jouer. L'autre, *les Suspects*, avait été donnée sur une scène, où nous le retrouverons bientôt et pour longtemps : celle de ce charmant théâtre Louvois, qui existe encore — simple magasin des décors de l'Opéra-Comique — dans la rue dont il porte le nom, et qui, après bien des vicissitudes en quatre années seulement, depuis le 16 août 1791, jour où on l'avait ouvert, s'appelait alors *Théâtre Lyrique des amis de la Patrie*.

Picard, avant d'y arriver pour la période la plus active et la plus glorieuse de sa vie dramatique, fera jouer encore, en 1795, au théâtre de la République : les *Amis de collège*, ou *l'Homme oisif et l'artisan* ; et au théâtre Feydeau, les *Conjectures*.

Ce sont deux comédies en vers, dont, pour l'une comme pour l'autre, le succès fut douteux. Le premier

acte des *Amis de Collège* — imitation sentencieuse de l'*Émile* — réussit assez bien, mais les deux autres furent reçus froidement. On ne les trouvait pas suffisamment achevés, et plusieurs spectateurs de réaction, Geoffroy, entre autres, le critique des *Débats*, n'avaient pas volontiers accepté que Jean-Jacques y fût en si haute vénération, et la menuiserie en si grand honneur. Les *Conjectures* furent encore plus mal accueillies. Elles avaient cinq actes, elles en perdirent un entre la première et la seconde représentation, mais n'en marchèrent pas mieux. On trouva la pièce décousue et l'on fut unanime pour dire à Picard qu'il travaillait décidément trop vite. « Qu'il pardonne à l'amitié, écrivait le critique du *Moniteur*, d'exprimer franchement ses regrets. »

On s'étonnera que cette pièce en vers eût été jouée au théâtre Feydeau, que nous avons vu jusqu'ici tout aux ariettes et aux chansons. Une scission entre les comédiens, qui après leur incarcération pendant la Terreur avaient enfin recouvré leur liberté, mais ne s'étaient retrouvés que pour se disputer, et pour se séparer, en était cause. Les uns n'avaient pas quitté le théâtre de la République, mais les autres, en assez grand nombre, s'étaient faits les associés de la troupe de Feydeau pour y faire alterner la comédie avec l'opéra-comique.

Ce sont eux qui avaient joué les *Conjectures* avec si peu de succès. Le décousu et le style trop lâché de la pièce n'avaient pas contribué seuls à sa mauvaise fortune. On s'était indigné de l'audace de Picard, qui n'avait pas craint d'y mettre en scène une fille-mère. Il répondit plus tard, dans la *Préface*, à ces scrupules — ils ne sont plus ceux d'aujourd'hui, convenez-en — qu'il n'avait fait que suivre l'entraînement des pièces de son temps. Sa mémoire le trompait. Un de ses plus sérieux biographes, celui qui écrivit sa notice dans la *Biographie Rabbe*, le fit remarquer, lorsqu'il vivait encore, et il ne répliqua pas contre son observation : « Ce ne fut pas, disait le critique-biographe, ce ne fut pas à l'époque où parut cette pièce des *Conjectures*, mais quatorze ou quinze mois après, que l'on tomba dans la manie de mettre en scène des filles-mères. Ainsi, loin d'avoir été entraîné par l'exemple, comme il le dit, Picard l'aurait donné aux autres. »

Il n'eut que fort peu de ces écarts de morale. Vers le même temps, c'est-à-dire à la fin de 1795, voyant la dislocation des grandes troupes, et l'éparpillement de leurs

acteurs qui, en se disséminant ici et là, rendaient partout un bon ensemble impossible, il reconnut que, pour l'exécution d'un certain nombre de ses rôles, il fallait absolument qu'il se fît acteur lui-même.

Il avait joué jadis, en amateur, au théâtre Mareux, dans la rue Saint-Antoine : on lui avait trouvé de la voix, de l'entrain, de la gaieté un peu monotone peut-être, mais franche et continue ; il avait d'ailleurs un acquis de théâtre étonnant, et plus que pas un, la connaissance des planches la plus rompue, la plus complète ; il s'engagea donc, et du même coup fit engager sa femme — il était marié depuis quelque temps — et son frère cadet, qu'on appelait Picard jeune.

C'est au théâtre Louvois, où mademoiselle Rancourt venait d'entraîner avec elle une troisième fraction de la Comédie-Française démembrée, qu'ils s'enrôlèrent : Picard, pour jouer les valets ; sa femme, les soubrettes ; et son frère, les niais.

Était-ce de la part de Picard un adieu au métier d'auteur ? Loin de là, il ne voulut que travailler de plus belle, et même mieux, s'il pouvait. La première comédie qu'il donna fut une preuve de cette préoccupation de progrès.

C'est sa grande pièce en cinq actes en vers, *Médiocre et Rampant*, dont une phrase de Figaro lui avait fourni le titre, et qui, de l'aveu de Geoffroy, non seulement est « excellente sous le rapport moral, mais peut être aussi considérée comme celle, où il a su garder le meilleur ton. » Elle a aussi pour nous, que quatre-vingts ans séparent de l'époque où elle fut jouée, le mérite, inappréciés alors, d'être un tableau vivant de cette époque toute de pêle-mêle et de chaos, où ce qui restait de l'ancienne société ne se débattait que pour se heurter contre la cohue des parvenus et des intrigants de la société nouvelle.

Picard, a dit Arnault, y fit un pas dans le domaine de Molière. Nous acceptons l'éloge, malgré ce qu'il peut avoir d'excessif, et nous y faisons de plus cette restriction : Molière marchait sur le solide terrain des vérités immortelles ; Picard, au contraire, ne posait le pied que sur le sol mouvant des choses les plus éphémères et les plus mobiles ; Molière a survécu et Picard a peu à peu sombré. L'un est une lumière, l'autre ne fut qu'un miroir ; la lumière n'a rien perdu de son éclat, le miroir s'est terni, puis brisé. Mais, ajoutons-le bien vite, les morceaux en sont bons.

Les cinq actes de *Médiocre et Rampant* obtinren un grand succès. Il contribua, croyons-nous, à l'heureux départ de la troupe, qui, peu après, quitta la salle Louvois, où elle était à l'étroit, pour une installation plus digne sur la scène de l'ancien Théâtre-Français, aujourd'hui l'Odéon.

Elle en prit possession le 18 janvier 1798. Picard se contenta pendant quelque temps d'y être acteur. Le 28 novembre seulement, il y donna les trois actes en prose du *Voyage interrompu*, pièce à couplets, dont le dernier fut bissé avec enthousiasme, le premier soir. Un mois juste après ce triomphe, Picard en eut un autre au théâtre Feydeau. Avec son infatigable ubiquité, il avait su, en effet, tout en passant sur la rive gauche, garder un pied sur la rive droite. Son opéra-comique en deux actes, *les Comédiens ambulants*, dont son collaborateur des *Visitandines*, Devienne, avait écrit la musique, y fut très applaudi.

Tout allait au mieux pour lui, quand le 18 mars 1799 le théâtre brûla. La troupe, sans asile, se dispersa. Quelques-uns qui s'étaient séparés de la Comédie-Française y retournèrent ; d'autres passèrent à la salle Louvois, dont Piis et Léger venaient de faire « le théâtre des Troubadours, » titre qui sent bien son temps ; quant au peu qui restait de la troupe incendiée, Picard toujours gai, toujours prêt, « d'une égalité d'humeur inaltérable, » comme l'a dit son collègue de l'Académie, Roger, le rallia, l'encouragea, et, pour lui donner confiance, voulut bien, dût son travail en devenir écrasant, joindre à sa double tâche d'auteur et d'acteur, celle de directeur.

Où camper? Telle fut la première question, la première difficulté. Picard n'en fut pas longtemps embarrassé : il traita avec M. Lenoir, directeur-propriétaire du théâtre de la Cité, qui lui loua sa salle pour les jours impairs, réservant les autres à sa propre troupe, et aux chevaux de Franconi, qui venaient y faire des intermèdes.

Une grande pièce en vers n'était guère de mise dans ce milieu étrange, moitié théâtre, moitié cirque, c'est par là pourtant qu'il y débuta. Ses cinq actes en vers, l'*Entrée dans le Monde*, y furent joués le 15 juin 1799, mais ne réussirent que médiocrement. La note satirique remarquée dans *Médiocre et Rampant*, y sembla poussée trop loin. Le public atteint jusqu'au vif dans la vérité trop vraie de ses mœurs, cria, et la critique fit chorus avec lui : « Le lieu de la pièce est presque un mauvais lieu, »

dit Geoffroy. A qui la faute? répliqua Picard dans sa préface. A moi? non, mais à ce que j'ai vu, tant pis pour vous si je l'ai fait trop bien voir. Et dans cette même préface, il prouva, par des exemples, qu'il était, dans sa pièce, resté, en effet, plutôt en deçà qu'au delà de la vérité.

Sa pièce, entre nous, n'était réellement tombée que pour être trop vraie. Picard en tenait une autre toute prête, celle des *Voisins*, qu'il fit jouer moins d'un mois après. Il y avait mis tant de hâte, que parmi les couplets dont elle était parsemée, il en avait laissé un, pris tout entier à Dufresny.

Son bail avec le théâtre de la Cité ne tint pas. Dès la fin de septembre il lui fallut chercher une autre salle. Celle du Marais, fondée rue Culture-Sainte-Catherine, par Beaumarchais, se trouva seule disponible. Il fit marché avec le propriétaire, mais pour un mois seulement.

Ce quartier lui semblait un exil, et il comptait sur quelque hasard qui le rapprocherait d'un centre plus vivant. Il avait prévu juste. Le théâtre Feydeau, où l'on ne jouait plus que l'opéra-comique, en vivait assez mal. Picard proposa d'y donner des représentations qui alterneraient avec la troupe chantante; on s'entendit, et le 1er novembre il y emmenait tout son monde, après un seul mois de campement au théâtre du Marais.

Comme entrée de jeu, il donna l'une de ses pièces les plus amusantes, *le Collatéral*. Malheureusement quelques jours après, on tomba en plein coup d'État. Bonaparte venait de faire la Révolution du 18 brumaire, qui en consolidant et haussant sa fortune, ruinait celle de bien des gens et de bien des choses. Le théâtre Feydeau eut sa part du sinistre. Il ferma au mois de février suivant. Picard, encore une fois sans refuge, fit une tournée en Normandie avec sa troupe, joua à Rouen, eut du succès et n'en revint qu'après avoir fêté Corneille. Lorsqu'il fut de retour au mois d'août, Feydeau venait de rouvrir. Vite il y redemanda ses jours de représentation d'autrefois, les obtint et préluda, pendant la quinzaine qui suivit, par une nouvelle comédie en cinq actes en prose, *les Trois Maris*.

Elle réussit, mais non sans quelques attaques de la part surtout des critiques. Ils lui reprochèrent de faire trop mouvoir sa pièce, — où, par exemple, il n'avait pas craint de mettre en scène une tireuse de cartes que chacun reconnut — dans un monde à peine avouable, dans

les régions les plus équivoques. Où voulait-on qu'il allât? le monde équivoque était partout, le vrai n'était nulle part. Mais on affectait d'en prendre les airs, et, se fardant d'aristocratie, on criait contre les bourgeois de Picard, pour ne pas paraître bourgeois soi-même. Faute d'un goût réel, on s'en faisait un dédaigneux et difficile. C'est ainsi que Geoffroy, véritable interprète de cette bourgeoisie collet monté, et au rire pincé, disait de la *Grande ville* ou les *Provinciaux à Paris*, que Picard donna en 1802 : « Le comique est naturel, mais pas assez saisissant, et pas assez noble pour le goût actuel. »

Lorsque peu de temps après il se reforma une noblesse ce furent d'autres plaintes. Pourquoi, se demanda-t-on, ne se prend-il pas à ces nobles tout frais, chez qui pourtant les ridicules manquent beaucoup moins qu'ailleurs? Ils cumulent ceux du présent avec ceux du passé. Selon une lettre fort curieuse du comte Beugnot à l'académicien Roger, datée de 1809, c'eût été à la police de répondre : « J'ai, lui dit-il, entendu plus d'une fois reprocher à M. Picard de rester au *second* étage, et de ne savoir pas descendre au *premier;* et j'ai toujours demandé aux critiques de lui faire donner la clé du *premier*, par celui qui l'a dans sa poche, par le ministre de la Police générale. Le ministre la refuse et il a raison. Notre gouvernement est très bon; mais il est nouveau, mais les hommes qu'on y attache ont beaucoup de côtés faibles. Si on les abandonnait à la muse comique, il serait à craindre qu'on ne passât tout naturellement de la critique des hommes au mépris des choses. »

La nouvelle installation de Picard au théâtre Feydeau ne fut pas stable malgré son succès des *Trois Maris*. Une nouvelle fermeture au mois d'octobre 1800 l'obligea d'en partir, sans savoir de moins en moins où aller. Après douze ans de théâtre, il se trouvait, comme à la veille de sa première pièce, sans théâtre. Il retourna au Marais, où la pauvre petite salle de Mareux, qui avait vu ses débuts dans les comiques, étant libre, il s'y logea tant bien que mal. Pendant leurs courses, déjà si nombreuses, lui et les siens n'avaient pas eu de plus triste campement. Ils y jouaient au fond d'une cour de la rue Saint-Antoine, au coin de la rue Thiron. Ce n'était pas un théâtre, mais une steppe, un désert.

Il ne tarda pas à s'en échapper pour aller, rue Saint-Martin, à la salle Molière, où il ne fit encore que prendre pied. La troupe des Troubadours périclitait à Louvois, il

en guetta la chute, s'empara lestement de la place, et pour en finir avec sa vie nomade, eut l'heureuse fortune de se faire attribuer définitivement cette salle par le gouvernement.

Ce fut, pour nous servir de l'expression du temps, « la petite maison de Thalie. »

La troupe n'en fut pas remarquable, comparée surtout à celle de la Comédie-Française, mais, grâce à Picard, qui surveillait et soignait tout, on se plut du moins à reconnaître dans son ensemble, comme disait le critique des *Saisons du Parnasse*, « une harmonieuse médiocrité. »

Rien n'égala, d'ailleurs, ce qu'elle eût d'activité, grâce à Picard encore qui l'avait animée de la sienne. On calcula que, pendant les dix années de l'Empire, cette troupe qu'il avait formée si vaillante, si infatigable, joua tant à Louvois qu'à l'Odéon, où elle passa ensuite, cent quatre-vingt-quatre pièces nouvelles, tandis qu'à la Comédie-Française on n'en donna que soixante et une.

Le début de Picard, comme auteur dans la salle Louvois, bien définitivement à lui, fut un triomphe. Il ouvrit le 5 mai 1801, et le 8, il fit jouer la *Petite Ville*, un de ses chefs-d'œuvre. Le succès très grand à la première représentation, le fut plus encore à la seconde, lorsque la pièce qui avait d'abord cinq actes, n'en eut plus que quatre. La province s'en émut vivement. Picard faillit presque avoir de ce côté des procès en diffamation. Il dut subir aussi de la part des journaux de Paris d'assez vives attaques. Pour toute réponse, il fit, comme Molière, à propos de l'*École des Femmes*, sa propre critique, et, qui plus est, il la joua lui-même.

Les batailles ne l'effrayaient pas. Sa pièce de *Duhautcours*, représentée trois mois après lui en mit une sur les bras, plus ardente encore, mais tout aussi heureuse. Il s'y était pris aux enrichis de la banqueroute, et c'est à grands coups de fouet qu'il en dénonçait l'indigne bande, à laquelle il donnait pour chef son personnage principal, sorte d'entrepreneur général des faillites de Paris. Dans le public et chez la critique, beaucoup trouvèrent qu'il allait trop loin, que la comédie ne devait pas s'arroger le rôle de la justice, et mettre, disaient-ils dans leur style d'Incroyables, « le tabouret de Thémis dans le salon de Thalie. »

Geoffroy fut plus juste : « Picard, écrivit-il avec un bon sens qui n'a rien perdu de sa force, ne doit, lorsqu'il démasque les fripons. compter que sur les honnêtes gens :

pauvre parti, qui jamais ne réussit à rien, que personne ne craint, et qui n'est utile à personne... Cependant sa pièce a réussi. Le fond en est très grave. Picard a mis le doigt dans notre plaie. » Le succès fut grand, en effet, à ce point même qu'il fallut supprimer les musiciens et mettre le public dans l'orchestre. C'était la première fois peut-être.

Quelques chutes ou demi-chutes suivirent. Le 10 janvier 1802, il y eut tapage aux cinq actes de la *Grande Ville*. Les Parisiens qui s'étaient si bien amusés de la *Petite* ne voulaient pas qu'on osât s'attaquer à la *Grande*. Picard supprima un acte, mais la pièce n'y gagna rien. Le 15 octobre, le *Mari ambitieux* avec ses cinq actes en vers, forme presque toujours fatale à Picard, se traîna péniblement; et le 25 novembre, la *Saint-Jean* ou les *Plaisants*, en trois actes, fut sifflée à outrance. C'était un triple avertissement pour Picard. La critique lui avait dit souvent qu'il y avait chez lui excès de production, qu'il travaillait trop vite; le public le lui confirmait. Pendant près d'un an il ne donna rien.

Ce n'est que le 19 septembre de l'année suivante, 1803, qu'il se hasarda à reparaître. Le succès fit comme lui. Trente fois de suite, — résultat alors assez rare — on fit fête à sa nouvelle comédie du *Vieux Comédien*. Le 23 novembre, *Monsieur Musard* fut encore plus acclamé : « Picard, dit Geoffroy, est bien ingrat de se moquer des musards; ce sont pour lui des gens très nécessaires. » Il ne les eut pas pour uniques spectateurs; tout Paris courut à sa pièce.

En 1804, le 9 juillet, le sort de son théâtre changea. L'Empire était fait, et il fallait, coûte que coûte, se laisser honorer par lui. La troupe de Louvois devint celle des *Comédiens de l'impératrice*, et l'on ajouta à cet honneur, dont sans nul doute Picard se fût bien passé, la condition, qu'une compagnie d'opéra buffa, récemment arrivée d'Italie, aurait sur la salle un droit presque égal à celui des comédiens : elle y jouerait trois fois par semaine. Picard qui devait diriger les deux troupes, la comique et la bouffonne, se soumit, mais non sans en avoir un certain ennui. On le trouva pendant quelque temps d'une gaieté moins ouverte : « Tu me demandes, écrivait-il à son ami Chazel qui en paraissait surpris, pourquoi je ne suis plus gai, que veux-tu? J'étais comique, on veut me rendre *bouffon*, et cela me rend sérieux. »

Un autre ennui de ces nouveaux honneurs, c'est qu'il

lui fallut suivre l'Impératrice — c'était alors Joséphine — dans ses voyages, même lointains. La première année, à la fin de juillet, elle partit ainsi pour Aix-la-Chapelle, et Picard, avec onze de ses camarades, dut sans retard, quoique brisé par la fatigue des répétitions et des premières représentations de sa grande pièce à moitié tombée, *les Tracasseries* ou *Monsieur et madame Tatillon*, prendre la poste à sa suite. Il ne quitta pas Aix avant la fin d'août. Joséphine y eut la primeur de l'une de ses plus jolies petites pièces, *l'Acte de naissance*, qu'il reprit à Paris, au mois d'octobre suivant, et qui se joue encore. Pour bien finir l'année, il donna, le 27 décembre, son acte en prose, *le Susceptible*, qui fut très applaudi.

L'année d'après, 1805, succès pareil pour la *Noce sans mariage*, le 7 août; et, pour les trois actes des *Filles à marier*, le 27 novembre. En 1806, ce fut mieux encore.

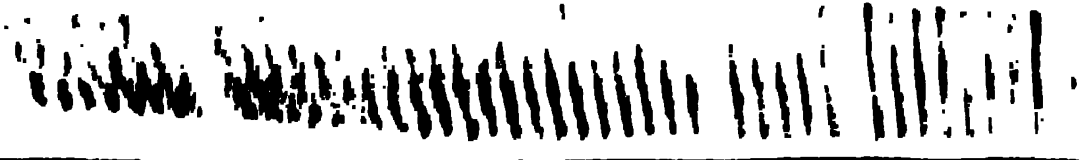
Un jour il avait dit à son vieil ami Droz : — Savez-vous bien qu'il y a toute une pièce dans ce vers d'Horace :

Duceris ut nervis alienis mobile lignum ?

— C'est vrai, avait répondu Droz, eh bien, faites-la. — Je la ferai, avait répliqué Picard. En effet, il l'avait faite.

C'est celle qu'il tenait toute prête pour cette année 1806, qui lui fut si favorable; c'est sa comédie en cinq actes en prose, *les Marionnettes*. Elle fut jouée le 14 mai avec un succès énorme. Tout le monde convint, Geoffroy tout le premier, que Picard n'avait jamais rien donné de meilleur. L'Empereur voulut qu'on la lui représentât à Saint-Cloud huit jours après, et il s'y amusa de la mine que faisaient autour de lui, tous ceux — et ils étaient nombreux — qui s'y reconnaissaient, autant pour le moins que de l'esprit et des joyeuses combinaisons de l'auteur. Picard fut gratifié, le soir même, d'une pension de 6,000 francs, et on lui fit entrevoir que, s'il cessait de jouer, la croix de la Légion d'honneur ne tarderait pas à suivre : « Voilà, lui dit Chazel, qui assistait à la représentation, et en connaissait déjà la récompense, voilà, conviens-en, un miroir bien payé. »

Picard aurait pu s'en tenir à ce triomphe; mais comme il venait d'achever ses trois actes en prose, *la Manie de briller*, il ne put résister à les faire jouer, et il eut le bonheur qu'ils réussirent. En 1807, comme il se sentait en passe de succès, il se hâta de donner, dès le 15 janvier, les *Ricochets* qui ne furent pas moins applau-



anche réussit fort bien et
autre scène, celle du Vau-
Molorido très applaudi de
.llis au mieux sur le théâtre
l, un *Lendemain de fortune*
irs du conseil d'État s'étant
ir la scène deux de leurs
lont l'effet fut des plus vifs,
ı longue, et qu'on trouvât
ı convint dans sa préface :
oilà, je le sais, le vrai titre
ı ne la comparât maligne-
venait déjà qu'un plaisant
Matéraux, l'auteur *décline.* »
rois actes, *les Prometteurs*,
relevèrent ensuite que fai-
ır cette année. Pendant celle
ns qu'au théâtre Feydeau,
le Paysan romanesque, trois
la partition est de Berton.
ɔe du théâtre Louvois, qui,
'ée, avait émigré à l'Odéon,
Duval chargé de la direction
le à grands cris que Picard
ıistrateur. Il ne résiste pas,
'ave maladie de sa femme,
1815, l'empêchèrent de se
voulu aux désirs de ses vieux
ment, il quitte l'Opéra, et
ıx ou trois pièces heureuses
première, *Monsieur de Bou-*
propos, car il s'y moquait
constitutionnels, des élec-
qu'à moitié, et il dut la
is. Mais celles qui suivirent
itaine Belronde, allèrent aux
joués, de deux jours l'un,
q mois, et *le Capitaine Bel-*
ongue fortune.
amis, joué le 28 août 1817,
nt accueil. La pièce est une
uit écrites, mais le vers, cette
n cinq actes lui avaient été

n désastre l'attendait. Pour la

dis que *les Marionnettes*. Le ton sembla surtout excellent : « On a, dit Geoffroy, reproché à l'auteur d'être trop bourgeois ; ici, c'est un homme de bonne compagnie. » Le 12 mars, il fit jouer, avec les mêmes applaudissements, *l'Influence des perruques*, puis il prit une résolution qu'il méditait depuis la représentation à Saint-Cloud : il déclara qu'il ne jouerait plus, et présenta lui-même à ses camarades celui qu'il destinait à le remplacer dans les valets.

L'espérance de la croix qu'il ne pouvait obtenir qu'à ce prix, la perspective d'une place à l'Académie qui, l'année précédente, lui avait fait sentir par un refus, que si elle était sympathique à l'auteur, elle l'était moins au comédien, le tourmentaient : voilà pourquoi il jetait sa casaque aux orties.

Il obtint ce qu'il désirait : l'Académie le reçut le 27 novembre, et la croix ne tarda plus guère. Un autre honneur, dont il ne réclamait pas le fardeau vint, par surcroît, s'ajouter aux deux autres : l'Empereur lui donna la direction de l'Opéra. Ce fut pour lui, comme il disait, « le purgatoire anticipé. » Jusque-là le travail incessant de ses pièces s'était sans trop d'encombre mêlé à ses autres tâches. Quand on lui disait, comment faites-vous ? il répondait : « Rien de plus simple, je n'ai réellement qu'une affaire, ce sont mes pièces. Tout en vaquant au gros de la besogne, je ne perds pas ma comédie de vue. » A l'Opéra cette besogne se compliqua de telle sorte, que quoi qu'il pût faire, « sa comédie, » comme il disait, lui échappa : « Que voulez-vous, écrivait-il, en septembre 1812, à son collègue de l'Académie, le comte Daru, au moment juste où je vais commencer une scène, une danseuse vient me demander un pantalon, des souliers brodés ou une jupe de crêpe..., un chanteur me fait dire qu'il est enrhumé, et il faut ou le menacer ou le flatter, si je ne veux pas que Paris manque d'opéra ! Ah ! mon cher et digne ami, qu'il y a loin de là à la comédie ! Que je regrette mon petit théâtre ! »

L'habitude du travail et l'habileté furent les plus fortes. Picard parvint à se retrouver dans cet imbroglio d'entraves et de distractions. Il fit presque autant de pièces que s'il n'eût pas été directeur de l'Opéra. C'est pendant sa direction qu'on lui joua, mais sans grand succès, en décembre 1807, l'*Ami de tout le monde* ; en 1809, les *Capitulations de conscience*, cinq actes en vers qui ne survécurent pas à la première représentation ; le

petit acte, *les Oisifs* qui en revanche réussit fort bien et *Lantara*, autre succès sur une autre scène, celle du Vaudeville ; en 1810, l'*Alcade de Molorido* très applaudi de même, et les *Deux Lions* accueillis au mieux sur le théâtre de la rue de Chartres ; en 1811, un *Lendemain de fortune* qui fut un peu cahoté, messieurs du conseil d'État s'étant plaints qu'il eût osé mettre sur la scène deux de leurs auditeurs ; et la *Vieille tante*, dont l'effet fut des plus vifs, quoique la pièce parût un peu longue, et qu'on trouvât le titre mal choisi. Picard en convint dans sa préface : « Les *Collatéraux*, y dit-il, voilà, je le sais, le vrai titre de la pièce. J'ai craint qu'on ne la comparât malignement au *Collatéral*. Il me revenait déjà qu'un plaisant avait dit : *le Collatéral*, *les Collatéraux*, l'auteur *décline*. »

En 1812, le 31 mars, ses trois actes, *les Prometteurs*, siffiés le premier soir, ne se relevèrent ensuite que faiblement, et il s'en tint là pour cette année. Pendant celle qui suivit, nous ne le trouvons qu'au théâtre Feydeau, où il fait jouer *Valentin* ou *le Paysan romanesque*, trois actes d'opéra-comique dont la partition est de Berton.

En 1814, l'ancienne troupe du théâtre Louvois, qui, l'année même qu'il l'eut quittée, avait émigré à l'Odéon, où depuis 1812 l'habileté de Duval chargé de la direction l'avait mise en péril, demande à grands cris que Picard lui soit rendu comme administrateur. Il ne résiste pas, mais les événements, une grave maladie de sa femme, qu'il perdit le 8 septembre 1815, l'empêchèrent de se rendre aussi vite qu'il l'eût voulu aux désirs de ses vieux camarades. En 1816, seulement, il quitte l'Opéra, et passe à l'Odéon qu'avec deux ou trois pièces heureuses il remet bientôt à flot. La première, *Monsieur de Boulanville*, quoiqu'elle fût d'à propos, car il s'y moquait fort gaîment des députés constitutionnels, des électeurs, etc., ne réussit guère qu'à moitié, et il dut la réduire de cinq actes à trois. Mais celles qui suivirent les *Deux Philibert* et le *Capitaine Belronde*, allèrent aux nues. Les *Deux Philibert*, joués, de deux jours l'un, tinrent l'affiche pendant cinq mois, et *le Capitaine Belronde* n'eut pas une moins longue fortune.

Vanglas ou *les Anciens amis*, joué le 28 août 1817, n'obtint pas un aussi brillant accueil. La pièce est une des meilleures que Picard ait écrites, mais le vers, cette fois encore, et la forme en cinq actes lui avaient été fatals.

En 1818, le 20 mars, un désastre l'attendait. Pour la

seconde fois, l'Odéon brûla, et peu s'en fallut que la maison qu'il habitait, rue Corneille, n° 2, ne fût aussi détruite. Il rallia sa troupe dispersée par le sinistre, obtint qu'on lui prêtât la salle Favart, jusqu'à la reconstruction du théâtre incendié et reprit possession de celui-ci un peu moins de deux ans après, le 6 janvier 1820. Ce ne fut que pour bien peu de temps.

Las, dégoûté, ne se trouvant plus la force de lutter contre la concurrence du vaudeville et du drame, ni de tenir tête aux prétentions des acteurs, il quitta l'Odéon au mois de mars 1821. Il n'y revint plus que comme auteur : avec Fulgence et Wafflard, par exemple, ses collaborateurs pour les *Deux ménages*, en 1823 ; et avec Mazères, qu'il y aida deux ans après, pour les trois actes de *l'Enfant trouvé*.

Libre, il en profita pour écrire plus, sinon mieux, que jamais. Ses romans dont nous n'avons pas à parler, puisque l'auteur dramatique doit seul nous occuper ici, datent tous de ce temps-là. Il travailla alors aussi pour le Gymnase, ou théâtre de Madame, dont l'ouverture était récente. C'est là qu'il fit représenter avec Fulgence et Wafflard : *Un jeu de Bourse ;* avec Mazères, le *Landaw ;* l'*Album*, avec un anonyme, et seul, deux autres petites comédies, *l'Absence* et *Riche et Pauvre*.

Au Théâtre-Français, il fut, pour la plus importante part, dans les premières grandes pièces d'Empis, *l'Agiotage*, qui fut applaudi, et *Lambert Synmel* ou *le Mannequin politique*, qui réussit beaucoup moins. Il mit aussi la main à l'heureuse pièce en trois actes de Mazères, *les Trois quartiers*, jouée en 1827. Ce fut son dernier succès. En 1824, il avait perdu sa seconde femme, morte dans la fleur de sa jeunesse ; et la fille, toute enfant encore, qu'elle lui avait laissée ne suffisait pas pour le consoler. Sa gaîté s'éteignit, ses forces l'abandonnèrent, et il n'avait pas encore soixante ans, lorsqu'il mourut le 31 décembre 1828.

Une pièce en trois actes commencée avec Mazères fut jouée trois mois après. Elle s'appelait *le Bon garçon*. Il eût mérité de mourir sur ce titre-là, car malgré ce qu'a dit Duval, qui fit contre lui sa pièce *le Faux bonhomme*, bon garçon, Picard l'avait été toute sa vie.

ÉDOUARD FOURNIER.

17 octobre 1879.

Cazure del.

LES VISITANDINES.

JULIET dans le rôle de GRÉGOIRE.

Quand je suis soûl dès le matin,
On m'accuse d'aimer le vin.

Acte I, sc. VII.

LES VISITANDINES

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 7 JUILLET 1792

PERSONNAGES

BELFORT, amant d'Euphémie.
FRONTIN, son valet.
GRÉGOIRE, jardinier de la Visitation.
UN COCHER de la diligence.
BELFORT père, médecin.
L'ABBESSE.
LA TOURIÈRE.
SŒUR EUPHEMIE.
SŒUR AGNÈS.
SŒUR JOSÉPHINE.
SŒUR AUGUSTINE.
SŒUR VICTORINE.
SŒUR URSULE.
AUTRES RELIGIEUSES.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une campagne; on voit sur le côté la porte d'entrée d'un couvent, le guichet de la tourière et les fenêtres grillées des religieuses. Il fait nuit. L'ouverture annonce un orage.

SCÈNE I

INTRODUCTION

SŒUR AGNÈS, SŒUR JOSEPHINE.

SŒUR JOSÉPHINE, *paraissant derrière la grille de sa fenêtre.*

Sœur Agnès! sœur Agnès!

SŒUR AGNÈS, *derrière sa fenêtre.*

Eh bien! eh bien, ma sœur!

SŒUR JOSÉPHINE.

Entendez-vous comme la foudre gronde?

SŒUR AGNÈS.

Ah! j'entends bien comme la foudre gronde;
Et chaque éclair me fait mourir de peur.

SŒUR JOSÉPHINE.

C'est peut-être la fin du monde;
Voici l'heure du jugement.

ENSEMBLE.

Grand Dieu, votre bonté se lasse;
Que votre volonté se fasse;
Mais épargnez notre couvent.

(*Ici l'orage s'apaise un peu.*)

SŒUR AGNÈS.

Ah! ma sœur, ma sœur, quel dommage
Vous m'avez fait en m'éveillant!
Je faisais un rêve charmant,
Car je rêvais de mariage.
L'amour avait surpris mon cœur,
Et par l'hymen j'étais liée.
Est-ce un péché, ma chère sœur,
De rêver qu'on est mariée.

SŒUR JOSÉPHINE.

Sur un fait de cette importance
Je ne prononce pas, ma sœur,
Car c'est un cas de conscience;
Consultons notre directeur.
Mais de ce rêve si flatteur
Je suis pour vous tout effrayée;
C'est peut-être un péché, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée.

SŒUR AGNÈS.

(*L'orage redouble.*)

Voilà l'orage qui redouble,
Je sens redoubler ma frayeur;
Ce maudit rêve, dans mon cœur,
Répand encore un nouveau trouble.
Avant de voir mon directeur,
Je tremble d'être foudroyée;
C'est sans doute un péché, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée.

SCÈNE II

SŒUR AGNÈS, SŒUR JOSÉPHINE, SŒUR AUGUSTINE, SŒUR VICTORINE, SŒUR URSULE.

SŒUR AUGUSTINE, *paraissant derrière sa fenêtre.*

Sœur Joséphine!

SŒUR JOSÉPHINE.

Eh bien, ma sœur!

SŒUR VICTORINE, *derrière sa fenêtre.*

Sœur Augustine!

SŒUR AUGUSTINE.

Eh bien, ma sœur!

SŒUR URSULE, *derrière sa fenêtre.*

Sœur Victorine!

SŒUR VICTORINE.

Eh bien, ma sœur!

TOUTES.

Entendez-vous comme la foudre gronde?
Nous entendons comme la foudre gronde,
Et chaque éclair nous fait mourir de peur;
C'est peut-être la fin du monde;
Hélas! mes sœurs, je meurs de peur.

SŒUR AGNÈS.

Allons. mes sœurs, point de faiblesse,
Rassurons-nous et tâchons de dormir.

SŒUR JOSÉPHINE.

Hélas! mes sœurs, comment dormir!
Allons plutôt chez madame l'abbesse.
Allons toutes nous réunir.

TOUTES.

Allons plutôt nous réunir,
Allons chez madame l'abbesse.
Divin Sauveur! c'est aux méchants
Qu'est réservé votre tonnerre.
En punissant le reste de la terre,
Divin Sauveur, épargnez les couvents.

(*Toutes les fenêtres se ferment; Belfort et Frontin, qui ont paru dans le fond pendant la fin du chœur, se trouvent en scène: l'orage se dissipe.*)

SCÈNE III

BELFORT, FRONTIN.

BELFORT.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur!

BELFORT.

Où sommes-nous?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je n'en sais rien; mais je sais bien où je voudrais être.

BELFORT.

Où donc, s'il vous plaît?

FRONTIN.

Dans un bon lit, monsieur: la nuit est faite pour dormir et non pas pour courir les champs.

BELFORT.

Allons, il faut prendre son parti gaiement:

nous sommes égarés, notre chaise est brisée; c'est un petit malheur. En attendant le jour, je rêve à ma maîtresse : eh bien ! rêve à la tienne.

FRONTIN.

Fort bien pour vous, monsieur, qui rêvez tout éveillé ; mais moi, qui n'ai jamais rêvé qu'en dormant, que diable voulez-vous que je fasse ici ? Si je pouvais seulement trouver un petit endroit... (*Apercevant le couvent.*) Ah ! monsieur, monsieur.

BELFORT.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN.

Ah ! pour le coup, j'ai du courage. Voyez-vous cette grande maison en face de nous ?

BELFORT.

Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, ou je me trompe fort, ou c'est une auberge d'importance où l'on doit être bien traité.

AIR.

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper, mais surtout un bon lit !
Voilà de quoi faire oublier l'orage;
A bien dormir je vais passer la nuit.
Je n'ai pas regret à la peine
Quand je trouve après le plaisir.
Jusqu'à demain tout d'une haleine,
Ah ! que Frontin va bien dormir.
Et dans ces lieux où l'on repose,
S'il se trouve à faire autre chose,
Ce n'est pas à courir les champs
Que Frontin passera son temps.

BELFORT.

Allons, frappe.

FRONTIN.

C'est bien mon dessein. (*Il sonne à la grande porte.*) Eh bien ! ils sont donc sourds. (*Il sonne plus fort.*)

SCÈNE IV

BELFORT, FRONTIN, LA TOURIÈRE, *paraissant derrière le guichet de la porte.*

LA TOURIÈRE.

Bonté divine ! ah ! quel train ! qui va là ? qui va là ?

FRONTIN.

Deux cavaliers charmants; allons, la fille, un bon feu, un bon lit, et vous aurez pour boire en conséquence. Nous resterons fort peu de temps ici, mais nous dépenserons beaucoup, entendez-vous ?

LA TOURIÈRE.

Ah! bon Dieu! qui sont donc les impies qui osent tenir un pareil propos ?

FRONTIN.

Doucement, doucement; ne nous fâchons pas, s'il vous plaît. Je suis poli, comme vous voyez; il s'agit de nous donner à coucher pour cette nuit. Nous n'en voulons pas davantage. Ce n'est pas faute d'avoir de jolies choses à vous dire, servante trop aimable, je ne sais quoi me dit que vous êtes charmante. Sans vous voir cependant, on n'en peut pas juger; hâtez-vous donc de nous ouvrir: pour commencer à faire connaissance, je brûle de vous embrasser.

TRIO.

LA TOURIÈRE.

Quoi! vous voulez coucher dans la maison!

FRONTIN.

Eh! oui vraiment, si vous le trouvez bon;
Nous savons quel métier vous faites!

LA TOURIÈRE.

Eh! pour qui nous prenez-vous donc?

FRONTIN.

Eh! parbleu, pour ce que vous êtes.
N'êtes-vous pas de fort honnêtes gens,
Qui, pour des prix également honnêtes,
Donnez à coucher aux passants?

LA TOURIÈRE.

Ah! quel blasphème! Sainte Vierge!
Comment! prendre pour une auberge
La sainte Visitation!

BELFORT ET FRONTIN.

La sainte Visitation!
Oh! l'aventure est singulière!

BELFORT.

Monsieur Frontin tout bonnement voulait
Passer la nuit au monastère.

BELFORT, FRONTIN, LA TOURIÈRE.

Et traiter une sœur tourière
De servante de cabaret!

LA TOURIÈRE.

Pour le couvent quelle cruelle injure!
Je parierais qu'une telle aventure
N'est qu'un tour du malin esprit,
Qui voudrait bien avoir un lit
Au couvent des Visitandines.
Dieu, protège tes orphelines!

FRONTIN.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure!
Il te faudra donc coucher sur la dure,
Car, décemment, pour cette nuit,
On ne peut te donner un lit
Au couvent des Visitandines.
Le diable emporte les béguines.

SCÈNE V

BELFORT, FRONTIN.

FRONTIN.

Nous n'avons que ce que nous méritons, monsieur. Pourquoi diable nous avisons-nous de courir quand tout le monde dort? En bonne foi, ne devriez-vous pas être las de cette vie errante que vous menez depuis deux ans? Vous n'en avez pas encore vingt-cinq, et il n'y a peut-être pas un petit coin dans l'Europe que vous n'ayez visité.

BELFORT.

Ah! mon cher Frontin, j'ai de grands projets de réforme. Sais-tu ce que je viens faire en France? Un de mes amis me mande que tous les jours mon père pleure ma mort, dont il s'accuse d'être l'auteur. Je ne veux plus lui causer de nouveaux chagrins; j'ai vingt-cinq ans, il est temps de prendre un état. Depuis longtemps mon père exerce la médecine avec honneur à Nevers, je veux lui succéder. En un mot, je ne reviens que pour me faire médecin.

FRONTIN.

J'entends : monsieur votre père vous cédera son fonds et se retirera; vivat, monsieur, on nous attend, sans doute.

BELFORT.

Eh! non vraiment, je veux leur ménager une surprise agréable. Me voici donc enfin de retour dans mon pays, je n'espérais plus le revoir; et

ma chère Euphémie, comme elle doit être belle à présent, n'est-ce pas, Frontin ?

FRONTIN.

Elle doit être charmante. Cette Euphémie est sans doute une des maîtresses que vous avez laissées dans votre patrie, et que vous vous flattez de retrouver fidèle.

BELFORT.

Euphémie, Frontin, est la seule que j'aime. Belfort n'a jamais aimé qu'Euphémie, et Belfort l'aimera toujours.

FRONTIN.

Belfort fut souvent infidèle, et Belfort le sera toujours. Il vous sied bien de vous vanter d'être constant! quand il n'y aurait que cette petite aventure galante qui vous a forcé de vous expatrier.

BELFORT.

Bah! folie de jeunesse et rien de plus. J'étais à Paris; la maîtresse d'un homme en place s'avise de me soupçonner un peu de mérite; il était de mon honneur de lui prouver qu'elle ne se trompait pas. Je fus cruellement puni de cette prétendue bonne fortune, par les trois mois que l'amant titré de la belle, de concert avec mon père, me fit passer au fond d'une prison d'État, où je serais encore peut-être, si l'aimable fille de mon geôlier ne m'eût procuré les moyens de gagner les pays étrangers. Être enfermé parce qu'on est aimable! c'est cruel.

FRONTIN.

Oh! cela crie vengeance, monsieur; mais, c'est partout de même; partout le mérite est persécuté. A Madrid, nous sommes obligés de sauter par une fenêtre pour sauver l'honneur d'une femme dont le mari nous attendait au bas de l'escalier. A Rome, je reçois dans ma redingote un coup de poignard qui vous était destiné. En Turquie, j'ai vu le moment où l'on allait empaler le valet, et mettre le maître hors d'état de faire des sottises. A Turin, déguisé en femme de chambre, vous avez le malheur de plaire en même temps à la femme comme un joli garçon, et au mari comme une jeune et fraîche soubrette. Je ne sais si vous vous rappelez le coup d'épée qui vous retint six semaines à Ber-

lin ; mais je n'ai pas oublié, moi, ce fameux combat à coups de poing que je fus obligé de soutenir à Londres, contre cet honnête artisan avec la femme duquel vous causiez pendant que nous nous battions. Partout nous avons trouvé matière à maudire la méchanceté des hommes.

BELFORT.

Et partout matière à bénir la bonté des femmes.

FRONTIN.

Oh ! cela s'arrangeait à merveille ; monsieur prenait pour lui les caresses des femmes, et me laissait les coups de bâton des hommes.

BELFORT.

Que veux-tu, mon cher Frontin, les femmes m'ont perdu. En deux mots voici mon histoire :

AIR.

Enfant chéri des dames,
Je fus en tous pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.
Pour charmer l'ennui de l'absence,
A vingt beautés je fais la cour,
Laissant aux sots l'ennuyeuse constance,
Je les adore tour à tour.
Un nouveau goût s'éveille,
J'entends à mon oreille
Le dieu d'amour me répéter tout bas :
Enfant chéri des dames,
Sois dans tous les pays
Fort bien avec les dames,
Mal avec les maris.
Mais le ciel me seconde,
Et veut faire, je croi,
L'ami de tout le monde
D'un homme tel que moi.
Me voici dans la France,
Tout ira pour le mieux,
Car on aime l'aisance
Dans ce climat heureux !...
Non, il n'est pas de climat plus heureux :
Car les amants des dames,
Dans ce charmant pays,
Sont bien avec les femmes,
Bien avec les maris.

FRONTIN.

Et cette Euphémie dont vous me parliez tout à l'heure.

BELFORT.

Ah ! c'est différent ; celle-là, je l'aime sérieusement. Conçois-tu, mon cher Frontin, le bonheur dont je vais jouir ? Depuis deux ans on n'a reçu de moi aucune nouvelle, on me croit mort, et tout à coup je ressuscite.

FRONTIN.

Quelle joie ! quels transports dans toute la famille !

BELFORT.

Quoi, c'est lui ! le voilà de retour ! est-il possible ?

FRONTIN.

Ah, mon cher Belfort !

BELFORT.

Ah, ma chère Euphémie !

FRONTIN.

Comme il est grandi ! comme il est changé ! embrasse-moi, embrasse-la.

BELFORT.

Moi, j'embrasse tout le monde, et sur-le-champ je songe à mes affaires. Mon père est son tuteur, j'arrive demain et je l'épouse après-demain. (*On aperçoit de la lumière dans une des chambres du couvent, et on entend un prélude de harpe.*) N'est-ce pas une harpe que j'entends ?

FRONTIN.

Oui, vraiment, pour nous indemniser de notre insomnie, on veut nous donner un concert.

SCÈNE VI

BELFORT, FRONTIN, SŒUR EUPHÉMIE.

SŒUR EUPHÉMIE, *derrière la fenêtre de sa cellule, chante, en s'accompagnant.*

Premier couplet.

Dans l'asile de l'innocence,
Amour, pourquoi m'embraser de tes feux ?
Éloigne-toi, la froide indifférence
Doit seule régner dans ces lieux.

FRONTIN.

C'est quelque infortunée Visitandine, qui sortirait peut-être du couvent avec autant de plaisir que nous y serions entrés tout à l'heure.

BELFORT.

Frontin, connais-tu cette voix ?

FRONTIN.

Eh ! d'où diable voulez-vous que je la connaisse ?

BELFORT.

Je ne puis m'y tromper, c'est elle-même.

FRONTIN.

Comment, monsieur, auriez-vous quelque connaissance à la Visitation !

SŒUR EUPHÉMIE.

Deuxième couplet.

Toi que j'aime plus que ma vie,
Que je voudrais en vain ne plus chérir !
Belfort ! Belfort ! de la triste Euphémie
As-tu gardé le souvenir ?

BELFORT.

Ah ! grand Dieu ! c'est elle, je n'en puis plus douter.

FRONTIN.

Comment ! c'est votre Euphémie ?

BELFORT.

Elle semble douter de ma fidélité, et c'est elle qui m'abandonne.

FRONTIN.

Du moins, si elle n'était que mariée, on pourrait s'arranger avec le mari ; mais là, il n'y a plus de ressource.

SŒUR EUPHÉMIE.

Troisième couplet.

Bientôt un ordre irrévocable
De t'oublier m'imposera la loi ;
Je sens qu'alors je deviendrai coupable,
Car je ne puis aimer que toi.

FRONTIN.

Allons, monsieur, consolez-vous ; il paraît, par le dernier couplet, qu'elle n'est encore que fiancée.

BELFORT.

Comment ! fiancée ?

FRONTIN.

Je veux dire novice.

BELFORT.

Dissipons ses inquiétudes, il faut lui répondre sur le même air.

FRONTIN.

C'est dommage que nous n'ayons pas de harpe pour nous accompagner.

BELFORT *chante.*

Rassurez-vous...

(*On entend sonner les matines, et le bruit des cloches couvre la voix de Belfort.*)

FRONTIN.

Nous nous plaignions de ne pas avoir d'accompagnement. (*Les cloches cessent.*)

BELFORT *chante.*

Rassurez-vous, belle Euph....

(*Les cloches reprennent avec vivacité.*)

FRONTIN.

Mais il ne faudrait pas que l'accompagnement étouffât la voix.

BELFORT.

Au diable les cloches et celles qui les sonnent.

UNE VOIX DANS LE COUVENT.

Eh bien, sœur Euphémie, entendez-vous sonner les matines ?

FRONTIN.

Ah ! ce sont les matines.

SŒUR EUPHÉMIE.

Je descends, ma mère, je descends.

(*La fenêtre se ferme, on emporte la lumière, et le jour vient peu à peu.*)

SCÈNE VII

BELFORT, FRONTIN.

BELFORT.

Ces choses-là ne sont faites que pour moi. Mon mariage était conclu, voilà ma femme qui se fait religieuse. Je veux chanter, on sonne les matines. Et je les laisserais tranquillement enlever mon Euphémie ? non, morbleu.

FRONTIN.

Vous ne pouvez décemment la laisser dans une sotte communauté, dont la tourière nous refuse un asile, et se fâche de ce qu'on la prend pour une servante d'auberge.

BELFORT.

J'ai fait dans ma vie mille extravagances pour des femmes que je n'ai jamais aimées, et pourquoi donc n'en ferai-je pas pour celle que j'aime? Frontin, te sens-tu capable de me seconder?

FRONTIN.

C'est une injure que d'en douter, monsieur; vous m'avez vu dans l'occasion.

BELORT.

L'entreprise est périlleuse, mon ami.

FRONTIN.

Allons donc, fussent-elles vingt nonnes là-dedans, je me sens en état de leur tenir tête.

BELFORT.

Diable! C'est qu'il n'y a pas de milieu; il faut l'enlever ou la perdre,

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, enlevons-la.

BELFORT.

Oui, mais comment!

TRIO.

BELFORT.

Si je pouvais, Frontin, adroitement,
Me ménager une entrée au couvent.

FRONTIN.

Ménagez-vous une entrée au couvent,
Frontin alors vous suit aveuglément.

BELFORT.

J'imagine un bon artifice;
Prenons des sœurs et l'habit et le ton;
Demain, dans la sainte maison,
Je me fais recevoir novice.

FRONTIN.

Pour vous, c'est un fort bon moyen,
Fille ou garçon, vous êtes toujours bien;
Je suis fort bien aussi, mais j'ai la barbe épaisse.
Et s'il faut, malheureusement,
Qu'une des sœurs à cela se connaisse,
On va me chasser du couvent.

BELFORT.

Dans le couvent déjà l'on se réveille;
Voici le jour, n'allons pas nous trahir.

FRONTIN.

Cachons-nous, et prêtons l'oreille,
Car j'entends la porte s'ouvrir.

(*Ils se cachent tous deux.*)

SCÈNE VIII

BELFORT, FRONTIN, *cachés ;* GRÉGOIRE, *passablement ivre, portant un panier couvert d'une serviette.*

(*Il sort du couvent.*)

GRÉGOIRE.

Quand je suis soûl dès le matin,
On m'accuse d'aimer le vin,
Et de négliger le jardin
Du monastère.
Eh ventregué ! comment donc faire ?
Pour l'empêcher d'aimer le vin,
Mes sœurs, apprenez à Grégoire
Comment on travaille sans boire.

FRONTIN.

Ah ! dans ta place, heureux coquin,
Comme travaillerait Frontin !

BELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire ?

GRÉGOIRE.

Or sus, plus de propos, lisons,
Sur l'agenda de mes commissions,
Ce qu'à la ville je vais faire.

BELFORT, FRONTIN.

Chut, écoutons
Ce qu'à la ville il va faire.

GRÉGOIRE, *lisant.*

Grégoire ira d'abord
S'informer sur le port,
De la sœur Séraphine,
Qui doit venir en ce canton,
Attendu que l'air en est bon,
Si l'on en croit la médecine.

BELFORT, *caché.*

Ah ! sous le nom de cette sœur
Ne pourrais-je pas m'introduire ?

FRONTIN, *caché.*

Mais parlez donc plus bas, monsieur,
Et jusqu'au bout laissez-le lire.

GRÉGOIRE, *lisant.*

Puis au couvent des capucins
Prier le père Boniface
D'envoyer, un de ces matins,
Un révérend père à sa place.
Il est malade, et chaque sœur
Pour son salut tremble de peur.

FRONTIN.

Ah ! sous le nom du directeur,

Ne pourrais-je pas m'introduire?

BELFORT.

Parle plus bas du directeur,
Et jusqu'au bout laisse-le lire.

FRONTIN.

Mais si vous passez pour la sœur,
Je puis bien passer pour le père.

BELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire?

GRÉGOIRE.

Item, offrir au révérend,
De la part de la sœur Saint-Ange,
Un gâteau de fleur de froment,
Assaisonné de fleur d'orange.

BELFORT.

Ah! le pauvre homme!

GRÉGOIRE.

Item, de fort bon chocolat.

FRONTIN.

Ah! le pauvre homme!

BELFORT, FRONTIN.

Ah! le pauvre homme!

GRÉGOIRE.

Item, d'excellent vin muscat,
Au nom de sœur Bonaventure.

TOUS TROIS.

Et ce cher père en Dieu reçoit de chaque sœur
De quoi réconforter ses entrailles sacrées;
Ah! de ces nonnettes sucrées...

BELFORT.

Il est doux d'être directeur.

FRONTIN, GRÉGOIRE.

Je voudrais être directeur.

SCÈNE IX

BELFORT, FRONTIN, GRÉGOIRE, UN COCHER, *ivre comme Grégoire, portant un paquet.*

LE COCHER.

Holà! eh! l'ami, suis-je loin de l'endroit où je vais, par parenthèse?

GRÉGOIRE.

A qui parlez-vous?

LE COCHER.

A vous.

GRÉGOIRE.

Passez votre chemin, l'ami. Les ivrognes doivent laisser les honnêtes gens en repos.

LE COCHER.

Ivrogne toi-même, entendez-vous. Un peu de politesse, s'il vous plaît ; sachez qu'on doit plus de respect au cocher de la diligence.

GRÉGOIRE.

Au cocher de la diligence ! voilà des voyageurs bien menés.

BELFORT, FRONTIN, *cachés.*

Le cocher de la diligence !

LE COCHER.

Faites-moi le plaisir, mon ami, de me dire où est le couvent de la Visitandine.

GRÉGOIRE, *en riant.*

La Visitandine, ah ! ah ! ah ! la Visitation. Qu'est-ce que vous lui voulez dire ? parlez, je suis de la maison.

LE COCHER, *en riant.*

Vous? plaisante religieuse, ah ! ah ! ah !

GRÉGOIRE.

Il est si soûl qu'il me prend pour une religieuse.

LE COCHER.

N'importe, je vais toujours vous dire le sujet de ma commission.

GRÉGOIRE, *le repoussant.*

Oui, dites-moi le sujet de votre commission, si vous pouvez.

LE COCHER.

Je vous dirai qu'il y a aujourd'hui huit jours on m'a retenu une place pour une certaine sœur qui doit venir dans ce couvent.

GRÉGOIRE.

J'entends, c'est la sœur Séraphine.

LE COCHER.

Séraphine, précisément.

GRÉGOIRE.

Parlez donc d'un peu plus loin, car vous sentez le vin.

LE COCHER.

Or donc, cette sœur Séraphine ne peut pas encore venir. Et voilà une lettre et son paquet que j'apporte à sa place.

BELFORT, *caché.*

Que peut contenir cette lettre?

FRONTIN, *caché.*

Le meilleur moyen de le savoir c'est de nous emparer de la lettre et des habits.

QUATUOR.

LE COCHER.

On m'a de ce billet
Chargé pour votre abbesse;
Et je vais, s'il vous plaît,
Le rendre à son adresse.

GRÉGOIRE.

N'allez pas réveiller
Notre supérieure;
Monsieur, pour lui parler,
Choisissez une autre heure.

LE COCHER.

Pour attendre suis-je donc fait?
Va-t'en réveiller tes béguines.

GRÉGOIRE.

Parlez mieux des Visitandines.
Point d'insolence, s'il vous plaît.
Si je suis doux de ma nature,
Sachez que je ne souffre pas
Qu'on leur fasse la moindre injure,
Ou qu'on apprend ce que pèse mon bras.

LE COCHER.

Je suis fort doux de ma nature,
Cependant je ne souffre pas
Qu'on me fasse la moindre injure,
Ou l'on apprend ce que pèse mon bras.

BELFORT, FRONTIN, *s'avançant et parlant, l'un à Grégoire et l'autre au cocher.*

Eh! messieurs, messieurs, quel tapage!
Plus que lui, monsieur, soyez sage.
D'un homme ivre on doit tout souffrir.
Il a tant bu, qu'à peine il peut se soutenir.

GRÉGOIRE, LE COCHER, *se moquant l'un de l'autre.*

Il a tant bu, qu'à peine il peut se soutenir.
Allez, mon pauvre ami, si vous n'étiez pas ivre,
Je vous aurais appris à vivre;
Mais passez-moi votre chemin,
J'ai toujours respecté le vin.

BELFORT, FRONTIN.

Comme moi, de la tempérance,
Monsieur fait un grand cas, à ce qu'il me paraît.
Si monsieur le voulait,
Au prochain cabaret
Nous pourrions faire connaissance.

GRÉGOIRE, LE COCHER.

Monsieur, vous me voyez tout prêt.

Je n'ai refusé de ma vie
Une aussi galante partie.
Ah! l'honnête homme que voilà!
Acceptons ce qu'il nous propose;
Mais aucun excès pour cela,
La tempérance est une belle chose.

BELFORT, FRONTIN.

Quand ils seront de bonne humeur,
On en fera tout ce qu'on en veut faire.

BELFORT.

Moi, je passerai pour la sœur,
Toi, tu passeras pour le père.

FRONTIN.

Oui, vous passerez pour la sœur,
Et je passerai pour le père.

TOUS QUATRE.

Dans le vin noyons notre humeur,
Nous n'avons rien de mieux à faire;
Chacun court après le bonheur,
Je le trouve au fond de mon verre.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'intérieur du parloir.

SCÈNE I

SŒUR EUPHÉMIE, M. BELFORT, LA TOURIÈRE.

(*M. Belfort et Euphémie sont sur le devant de la scène; la tourière est assise dans le fond.*)

M. BELFORT.

Enfin, ma chère Euphémie, on ne peut pas disputer des goûts; tu aimes mieux un couvent qu'un mari; hé bien! t'y voilà. Mais, à ta place, moi, j'attendrais encore pour prononcer mes derniers vœux. Nous savons d'où provient cet excès de ferveur; mon fripon de fils...

SŒUR EUPHÉMIE.

Croyez, monsieur Belfort, que je désire bien sincèrement le retour de votre fils pour vous, mais non pour moi; j'ai trouvé dans cette maison un asile que je ne veux jamais quitter; ma vocation

est parfaitement décidée, et... vous ne recevez toujours pas de nouvelles?...

M. BELFORT.

De mon fils? non ; il court le pays, sans doute, sous la conduite de M. Frontin, son digne valet. J'ai peut-être été un peu trop sévère à son égard, j'en conviens; mais le drôle m'en punit assez depuis deux ans qu'il me laisse dans l'inquiétude; cependant je ne désespère pas encore de le revoir; que sait-on? il m'a peut-être écrit à Nevers. Il ne sait pas qu'une prétendue vocation t'a fait entrer dans cette maison, et que moi, par amitié pour toi, j'ai laissé à Nevers mon état, mes malades, pour venir m'établir dans la ville voisine, où, grâce au ciel et à mon faible mérite, j'ai mis tous les habitants dans la fantaisie de ne pas se faire enterrer par d'autres que par moi. S'il revenait?

SŒUR EUPHÉMIE.

Croyez encore une fois, mon cher tuteur, que son retour ne changerait rien à ma résolution ; de grâce, laissons cela.

M. BELFORT.

Allons, n'en parlons plus. (*A la Tourière.*) Vous dites donc, ma sœur, que madame l'abbesse n'est pas encore visible?

LA TOURIÈRE.

Non, monsieur le docteur : madame aurait désiré que vous vinssiez un peu plus tard ; il doit nous arriver, ce matin, une novice d'un couvent étranger à qui les médecins ont conseillé de prendre l'air de ce pays.

M. BELFORT.

Eh bien je reviendrai ; je verrai en même temps toutes mes autres malades. Je m'enfuis ; car toute la ville m'attend. Bonjour, mon Euphémie ; sans adieu, ma sœur.

(*Le docteur sort, la tourière le reconduit et rentre dans le couvent.*)

SCÈNE II

SŒUR EUPHÉMIE, *seule.*

Mon tuteur ne m'a que trop bien devinée; j'ai la force de le cacher aux autres, mais je ne puis me le cacher à moi-même, c'est l'absence de son

fils qui m'a conduite ici. (*Elle tire un portrait de son sein.*) Ce portrait ne sert qu'à nourrir ma douleur. Je trahis mon devoir en le conservant, et je n'ai pas la force de m'en séparer.

AIR.

O toi dont ma mémoire
A conservé les traits,
Hélas! a-t-on pu croire
Qu'ici je t'oublierais?
Malgré ta perfidie,
Trop coupable Belfort,
La trop faible Euphémie
Voudrait te voir encor.
Reviens, reviens, et je brise ma chaîne;
Ton absence en ces lieux seule a pu m'entraîner;
Elle est ma seule peine,
Et mon plus grand désir est de te pardonner.
(*Grégoire sonne à la grille.*)

On sonne, cachons ce portrait. Fuyons... Ah! combien la solitude m'est chère! ce n'est que quand je suis seule que je puis causer avec lui.

(*Elle cache le portrait et sort.*)

SCÈNE III

LA TOURIÈRE, GRÉGOIRE, BELFORT, *en religieuse.*

(*Grégoire donne le bras à Belfort. Il sonne plus fort.*)

LA TOURIÈRE, *traversant le théâtre.*

Eh bon Dieu! bon Dieu! quel train! on dirait que le feu est au couvent. Attendez, on y va, on y va. Ah! c'est vous Grégoire?

GRÉGOIRE, *derrière la grille.*

Moi-même, ma sœur, et pas seul, comme vous voyez; c'est la sœur Séraphine que je vous amène.

LA TOURIÈRE, *ouvrant la porte.*

Ah! comme elle paraît douce et aimable! Entrez, entrez, ma sœur.

(*Belfort et Grégoire passent dans la partie intérieure.*)

GRÉGOIRE.

C'est une sœur faite tout exprès pour le couvent.

LA TOURIÈRE.

Vous étiez attendue ici avec impatience; voulez-

vous bien permettre, ma sœur? (*Elle l'embrasse.*)

BELFORT, *adoucissant sa voix.*

Bien volontiers, ma sœur.

LA TOURIÈRE.

Je cours avertir madame l'abbesse. Mais asseyez-vous donc, de grâce. Eh bien! comment vous trouvez-vous à présent?

BELFORT.

Beaucoup mieux, depuis que je suis ici.

LA TOURIÈRE.

Ah, ma sœur! vous êtes tombée ici dans une maison... Je crois que le Seigneur a pour elle une prédilection particulière. Toutes nos sœurs sont si vertueuses, si méritantes! ce n'est pas que je les regarde comme parfaites. Par exemple, sœur Sainte-Anne est bavarde, sœur Joséphine est coquette, sœur Augustine fait la prude... Moi, qui vous parle, je suis d'une étourderie, d'une vivacité... mais on se passe mutuellement ses petits défauts. Sœur Euphémie encore...

BELFORT.

Sœur Euphémie... et quel est son défaut à elle?

LA TOURIÈRE.

Ne me trahissez pas. Elle n'a pris le voile que par désespoir d'amour; je suis au fait. Elle aime un certain Belfort.

BELFORT.

Bon!

LA TOURIÈRE.

Oui, un mauvais sujet, qui s'est fait renfermer pour ses fredaines; mais, grâce au ciel, la voilà tout à fait dans le port; lundi elle prononce ses dernier vœux.

BELFORT.

(*A part.*) Lundi! (*Haut, et reprenant la voix de femme.*) En effet, la voilà dans le port. Sœur Euphémie vous a donc mise dans sa confidence?

LA TOURIÈRE.

Sœur Euphémie!... Elle est trop fière pour parler à personne. Mais vous sentez bien qu'à mon âge, quand on a de l'expérience, on se connaît en amour.

BELFORT.

Comment, ma sœur, est-ce que vous auriez passé par là?

COUPLETS.

LA TOURIÈRE.

Ah ! de quel souvenir affreux
Votre demande m'a frappée,
Un jour nous nous connaîtrons mieux,
Vous saurez comme on m'a trompée.
Le ciel, en nous donnant un cœur,
Nous fit un présent bien funeste ;
Vous m'entendez, ma chère sœur,
Daignez m'épargner le reste.

Dans cette maison, à quinze ans,
Je n'étais que pensionnaire ;
Un jeune abbé, des plus charmants,
Logeait au prochain séminaire ;
Un certain jour il vint me voir,
Il avait un air tout céleste,
Et, sans la grille du parloir...
Daignez m'épargner le reste.

Mais adieu, ma sœur ; votre entretien a tant de charmes, qu'on oublie tout auprès de vous. Je cours avertir madame l'abbesse. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

BELFORT, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Ah çà, monsieur, vous voilà dans le couvent ; n'allez pas faire de sottises, au moins.

BELFORT.

Ah ! monsieur Grégoire, pouvez-vous penser que sous cet habit...

GRÉGOIRE.

Je ne m'y fierais pas ! l'habit ne fait pas le moine. Votre valet m'a dit que vous étiez un libertin.

BELFORT.

Autrefois, dans ma jeunesse ; mais je suis tout à fait converti.

GRÉGOIRE.

Et pour mieux faire pénitence, vous venez passer une petite retraite à la Visitation. Mais comment

diable vous résister aussi? vous me donnez beaucoup d'argent, vous m'en promettez davantage, et, pour m'achever, vous m'entraînez au cabaret; mais c'en est fait, morbleu, je ne veux plus boire de ma vie.

BELFORT.

Et moi, je veux être fidèle à mon Euphémie jusqu'à la mort.

GRÉGOIRE.

Écoutez donc, ma chère sœur; serment d'ivrogne que tout cela.

DUO.

BELFORT.

J'ai bien souvent juré d'être fidèle;
Si j'ai trahi de semblables serments,
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle;
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus longtemps.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire;
Mais pour tenir de semblables serments,
Moi je n'ai jamais de mémoire :
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus longtemps?
Mais puisque enfin la folie en est faite,
Daignez, au moins, écouter mes leçons.

BELFORT.

Je saurai bien d'une jeune nonnette,
Prendre à propos les airs et les façons.
A sa toilette,
Un peu coquette,
Prude ailleurs, même en badinant,
Dans ses discours jamais discrète
Et médisante assez souvent;
Son langage est toujours mystique,
A tout propos avec ferveur,
Poussant un soupir méthodique,
Elle répond, *ave*, ma sœur.

GRÉGOIRE.

Gardez-vous bien de vous rendre coupab
Et surtout soyez sage, au moins par charité.
De vos méfaits dans la communauté
Songez que je suis responsable.

BELFORT.

Ah! tu peux croire à mes serments.

GRÉGOIRE.

A vos serments je n'ose croire.

ENSEMBLE.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire;
Mais pour tenir de semblables serments,
Moi, je n'ai jamais de mémoire.
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus longtemps?

BELFORT.

J'ai bien souvent juré d'être fidèle;
Si j'ai trahi de semblables serments,
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle;
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus longtemps.

GRÉGOIRE.

Chut! voici la tourière qui revient avec madame l'abbesse.

BELFORT.

Souviens-toi de tout ce que tu dois dire.

GRÉGOIRE.

Pour vous, vous voilà instruit.

BELFORT.

Je sais mon rôle comme si j'avais été nonne toute ma vie. (*Il se rassied.*)

SCÈNE V

BELFORT, GRÉGOIRE, LA TOURIÈRE, L'ABBESSE, DEUX SŒURS.

LA TOURIÈRE, *en entrant, à l'abbesse.*

Oui, madame, charmante en vérité; enfin, vous en serez contente.

L'ABBESSE, *à Belfort qui veut se lever.*

Restez, restez, ma chère enfant; je vous en prie; je n'aime pas qu'on se dérange pour moi, surtout quand on est malade. Un fauteuil, sœur Bonaventure.

UNE SŒUR, *allant en chercher.*

N'est-ce pas un fauteuil que madame demande?

L'AUTRE SŒUR, *l'apportant et heurtant Grégoire dans les jambes.*

Rangez-vous donc, Grégoire, que je donne un fauteuil à madame.

L'ABBESSE.

Eh bien, Grégoire, le père Boniface?

LA TOURIÈRE.

Ah! le père Boniface? comment se porte-t-il, Grégoire?

GRÉGOIRE.

Bien doucement, ma chère sœur, bien doucement.

LA TOURIÈRE.

Que Dieu nous le conserve. Vous ne connaissez pas le père Boniface, sœur Séraphine? Quelle perte pour le couvent si le ciel rappelait à lui ce saint homme! Un homme qui ne fait jamais un pas sans sauver une âme ou deux plus ou moins.

BELFORT.

Et quelle est donc sa maladie?

LA TOURIÈRE.

Il est enrhumé, ma sœur.

GRÉGOIRE.

Comme il ne pourra pas encore sortir de sitôt, il a engagé le père Hilarion, un de ses jeunes confrères, plein de zèle et de ferveur, à venir rendre ses devoirs à ces dames pendant leur veuvage.

LA TOURIÈRE.

Une jeune personne toute charmante, et un nouveau directeur qui nous arrivent à la fois! mais c'est un jour de bénédiction pour le couvent!

GRÉGOIRE.

Le père Hilarion doit venir, sans façon, demander à déjeuner à madame ce matin.

L'ABBESSE.

Comment! à déjeuner! et rien n'est prêt encore! En vérité, sœur Bonaventure, vous ne pensez à rien!

LA TOURIÈRE.

Mais, madame, je ne savais pas...

L'ABBESSE.

Mais il faudrait savoir, ma sœur; je donne aujourd'hui à déjeuner à tout le couvent, entendez-vous? Allez, allez tout préparer.

LA TOURIÈRE.

Eh bien, madame, j'y vais. (*Elle sort.*)

GRÉGOIRE.

Madame n'a plus rien à m'ordonner?

L'ABBESSE.

Non, vous pouvez nous laisser. Mais je vous en prie, Grégoire, n'allez pas, comme à l'ordinaire, passer toute votre journée au cabaret.

GRÉGOIRE.

Au cabaret, madame! ah! fi donc : je ne suis

pas fait pour fréquenter de pareils lieux. Tout à l'heure encore je jurais de n'y jamais mettre les pieds.

L'ABBESSE.

Il ne faut pas jurer, mon garçon.

GRÉGOIRE.

Elle a raison, notre chère abbesse; il ne faut jurer de rien. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

L'ABBESSE, BELFORT.

L'ABBESSE.

Mais en vérité, ma sœur, plus je vous examine, et plus je me persuade que madame votre abbesse a voulu me ménager une surprise agréable.

BELFORT.

Comment donc cela, madame?

L'ABBESSE.

C'est que vous ne ressemblez pas du tout au portrait qu'elle m'a fait de vous dans sa lettre.

BELFORT.

Est-il possible?

L'ABBESSE.

Vous pouvez en juger vous-même : j'ai sa lettre sur moi, écoutez (*Elle lit.*) « L'homme propose et « Dieu dispose, ma chère sœur : une de nos no- « vices, sœur Séraphine, vient d'essuyer une « longue et terrible maladie, à la suite de laquelle « il lui est resté une toux sèche et fréquente. « (*Ici Belfort tousse.*) On dit l'air de votre pays « extrêmement bon pour les convalescentes, je « prendrai donc la liberté de vous l'envoyer pour « trois ou quatre mois; c'est une fille sage, mo- « deste; elle n'est ni de la première jeunesse ni « de la première beauté... » Je vous demande, ma sœur, si cela peut vous convenir.

BELFORT.

Ah, madame...

L'ABBESSE.

Je vous trouve fort bien, pour une malade surtout.

BELFORT.

Vous avez bien de la bonté, madame.

L'ABBESSE, *continuant de lire.*

« Mais elle possède au plus haut degré de per-
« fection, tous ces petits talents innocents qui
« nous aident à passer le temps et à nous préser-
« ver de la tentation. Personne ne sait mieux,
« par exemple, chanter des noëls et des can-
« tiques, découper des *agnus*, faire des confitures
« et des bonbonnières, apprendre à parler aux
« perroquets. »

BELFORT.

Ah! madame, je suis bien loin d'être aussi savante que vous pourriez le présumer.

L'ABBESSE.

Ah! de la modestie, ma sœur : allons ne vous faites pas prier; il faudra nous chanter, à déjeuner, un de ces cantiques que vous chantez si bien.

BELFORT.

Ah! madame, oubliez-vous que ma poitrine?... (*Il tousse.*) Cette malheureuse maladie m'a fait perdre toute ma voix.

SCÈNE VII

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES.

LA TOURIÈRE.

Venez, venez, mes sœurs, la voilà, la voilà.

L'ABBESSE.

Allons, embrassez toutes la nouvelle arrivée.

BELFORT.

J'allais vous demander moi-même la permission d'embrasser mes nouvelles compagnes.

SŒUR JOSÉPHINE.

Je n'ai jamais embrassé aucune de nos sœurs avec autant de plaisir.

SŒUR AGNÈS.

C'est la dernière venue, mais j'en veux faire ma bonne amie.

SŒUR EUPHÉMIE.

(*Au moment où Belfort va pour l'embrasser, elle le reconnaît, jette un cri de surprise, et tombe évanouie dans ses bras.*)

Ah!... ah! Dieu!

BELFORT.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! elle se trouve mal. Elle s'évanouit, mes sœurs.

SŒUR JOSÉPHINE.

Voici de l'eau de Cologne.

SŒUR AGNÈS.

Eh non! l'eau de Mélisse est meilleure.

SŒUR URSULE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait de mon éther?

L'ABBESSE.

Ce que c'est que de nous cependant; desserrez-la donc, sœur Sainte-Ange.

BELFORT, *qui n'a point quitté Euphémie.*

La voilà, la voilà qui revient.

LA TOURIÈRE.

Qu'elle est intéressante!

BELFORT.

A qui le dites-vous, ma sœur?

L'ABBESSE.

Eh bien! mon enfant, comment vous trouvez-vous?

SŒUR EUPHÉMIE.

Très bien, madame, ce n'est rien.

BELFORT.

Une vapeur qui vous aura prise?

SŒUR EUPHÉMIE.

Pas autre chose.

LA TOURIÈRE, *qui a trouvé le portrait sous la guimpe de sœur Euphémie.*

Tenez, sœur Euphémie, voilà ce que j'ai trouvé sur vous.

SŒUR EUPHÉMIE.

Ah! je sais ce que c'est, un portrait que j'ai fait de mémoire.

SŒUR JOSÉPHINE.

Voyons-le donc. Ah! le joli jeune homme.

L'ABBESSE, *prenant le portrait.*

Voyons : mais attendez donc; je ne me trompe pas; c'est le portrait de sœur Séraphine!

BELFORT.

Mon portrait! oh! c'est singulier.

L'ABBESSE.

Oui, voilà tous vos traits. Seulement ici vous êtes en fille, et là vous êtes en homme.

BELFORT.

C'est mon frère sans doute. Vous connaissez l'original du portrait?

SŒUR EUPHÉMIE.

Je l'ai beaucoup connu autrefois.

BELFORT.

C'est lui-même, un jeune homme de vingt-cinq ans, n'ayant des yeux que pour une personne charmante, qu'il adore depuis son enfance... N'est-il pas vrai?

SŒUR EUPHÉMIE.

Ce n'est donc pas celui que j'ai connu.

BELFORT.

Oh! c'est bien lui, vous voulez dire qu'il a fait quelques étourderies; si vous saviez comme il s'en est repenti, comme il est devenu sage et raisonnable. (*A l'abbesse.*) Vous me pardonnez, madame, de mettre un peu de chaleur à défendre un frère que j'ai toujours regardé comme un autre moi-même.

L'ABBESSE.

Comment donc? c'est bien naturel, ma chère enfant, bon sang ne peut mentir; il est fort bien au moins, ce jeune homme. En changeant son habit, on le prendrait pour un chérubin.

BELFORT.

Il s'en faut pourtant que l'original soit un ange.

LA TOURIÈRE.

Madame, madame, je me trompe fort, ou voici le père Hilarion.

L'ABBESSE.

Mes sœurs, c'est un nouveau directeur qui nous arrive, prenez l'extérieur qui vous convient, et que votre discrétion fasse honneur au couvent.

SCÈNE VIII

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES, FRONTIN *en capucin.*

FRONTIN.

AIR.

Le ciel, mes sœurs, vous tienne en joie,
Je viens vous mettre sur la voie
Qui mène au ciel directement.

En vous voyant, mes sœurs, on conçoit aisément
Comment le père Boniface,
A vous voir chaque jour, trouve un charme nouveau.
Est-il une plus douce place
Que celle de pasteur d'un si joli troupeau?

L'ABBESSE.

Ave, mon père.

FRONTIN.

Que Dieu vous le rende, ma sœur.

L'ABBESSE.

Soyez le bien venu, nous avons grand besoin de vous.

FRONTIN.

Je n'ai ni les lumières, ni l'expérience du père Boniface.

L'ABBESSE.

Vous nous ferez sans doute l'amitié de déjeuner avec nous, mon père?

FRONTIN.

Hélas! ma sœur, la volonté du ciel soit faite en toutes choses.

LA TOURIÈRE.

Sœur Séraphine, vous me direz si vous prenez du café aussi parfait que celui-là dans votre couvent; c'est moi qui le fais, je suis bien aise de vous le dire.

FRONTIN.

Aussi le père Boniface ne fait-il jamais l'éloge de votre maison, sans faire en même temps celui de votre café; mais il ne faut pas le laisser refroidir.

L'ABBESSE.

Non sans doute, mon père; vous me ferez l'amitié de vous placer à côté de moi.

LA TOURIÈRE.

Voici monsieur le docteur.

L'ABBESSE.

Il vient fort à propos pour déjeuner avec vous.

SCÈNE IX

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES, FRONTIN, M. BELFORT.

M. BELFORT.

Bonjour, mes aimables malades.

BELFORT, *à part.*

Ah ! ciel, c'est mon père !

SŒUR EUPHÉMIE, *à part.*

Je tremble.

M. BELFORT.

Eh bien ! comment se porte-t-on aujourd'hui, sœur Agnès ? Nous avons les yeux un peu battus, sœur Ursule. Cette malheureuse migraine a-t-elle enfin quitté prise, sœur Joséphine. Et vous, madame, comment vous trouvez-vous ?

L'ABBESSE.

Ah ! docteur, je suis toujours bien faible, bien souffrante... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit à présent, c'est de notre nouvelle arrivée, sœur Séraphine. Tenez, la voilà, monsieur Belfort.

FRONTIN, *à part.*

M. Belfort ! Serait-ce son père ? Ce maudit docteur me donne la fièvre.

M. BELFORT.

Eh bien ! qu'est-ce, ma chère enfant ? vous vous cachez ; n'ayez pas peur, je ne veux pas vous faire de mal ; donnez-moi votre bras... Le pouls est fort agité.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

M. BELFORT.

Regardez-moi.

BELFORT, *à part.*

O ciel ! que faire ?

M. BELFORT.

Comment, c'est toi ?

LES RELIGIEUSES.

Expliquez-nous donc ce mystère ?

FRONTIN, *à part.*

Oh ! pour le coup, me voilà pris.

BELFORT.

Daignez me pardonner, mon père.

LES RELIGIEUSES.

Expliquez-nous donc ce mystère ?
C'est votre fille !

M. BELFORT.

Eh ! non, mais c'est mon fils.

LES RELIGIEUSES.

Quoi ! c'est son fils !

M. BELFORT.

Oui, c'est mon fils.

L'ABBESSE.

Si, par bonheur, monsieur son père
N'était venu le découvrir,
Après trente ans d'une vertu sévère,
Hélas ! qu'allais-je devenir?

FRONTIN, *à part.*

On a déjà su découvrir ton maître,
Pauvre Frontin, ton tour viendra bientôt peut-être.

M. BELFORT.

Ainsi, depuis deux ans, fripon,
Que vous avez forcé votre prison,
En séduisant votre geôlière,
Vous étiez donc en garnison
A la Visitation?

BELFORT.

Ah! jugez mieux de moi, mon père,
C'est aujourd'hui le premier jour
Que, sous l'auspice de l'amour,
J'ai su passer au monastère.

SŒUR EUPHÉMIE.

Ah! monsieur, jugez mieux Belfort;
Il est fidèle, et m'aime encor.
C'est pour moi seule, hélas! qu'il est coupable;
Punissez-moi, si vous le punissez.

L'ABBESSE.

Sœur Euphémie en est! ô ciel! en est-ce assez!
(*A Frontin.*)
Mon père, hélas! de ce crime effroyable
Dites-nous ce que vous pensez?

FRONTIN.

Ce que j'en pense?... hélas! que c'est un grand scandale,
Que dans votre sainte maison,
Sous les habits d'une vestale,
Se soit introduit le démon.

LES RELIGIEUSES.

Bonté divine! ah! quel scandale!
Que dans notre sainte maison,
Sous les habits d'une vestale,
Se soit introduit le démon.

M. BELFORT.

Quel est donc ce révérend père que vous consultez ?

L'ABBESSE.

C'est un saint homme, que le père Boniface a bien voulu nous envoyer à sa place pendant sa maladie.

M. BELFORT.

Mais le père Boniface se porte à merveille ; il se

propose de venir vous voir aujourd'hui. (*Examinant Frontin, qui cherche à se cacher la figure avec son capuchon.*) Daignerez-vous m'expliquer, mon père?... Comment, maraud, c'est toi !

L'ABBESSE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, du père Hilarion.

M. BELFORT.

Lui ! c'est le valet de chambre de la sœur Séraphine.

TOUTES LES RELIGIEUSES, *s'éloignant.*

Ah, ciel !

L'ABBESSE.

Ah, docteur ! que faire à présent ?

M. BELFORT.

Ma foi, je n'en sais rien.

BELFORT.

Mon père !

M. BELFORT.

Eh bien !

VAUDEVILLE.

BELFORT.

A moins que dans ce monastère
On ne veuille me retenir,
Vous n'avez qu'un parti, mon père,
Et c'est celui de nous unir.
Pour que notre hymen s'accomplisse,
Je semble arriver tout exprès ;
Deux jours plus tard je la perdais,
Je ne la trouvais plus novice.

M. BELFORT.

Je crois qu'ils ont raison, madame,
Il faudra bien y consentir.
Allons, fripon, voilà ta femme,
C'est par là qu'il en faut finir.
On te passe ton artifice,
Mais fais ton devoir à ton tour;
Et que ton amante, en amour,
Ne reste pas longtemps novice.

FRONTIN.

Adieu, mes chères pénitentes,
Puisqu'il faut enfin vous quitter;
Cependant, jeunes innocentes,
Je suis fort bon à consulter.
De grand cœur j'offrais mes services,
Mes sœurs, pourquoi les repousser?
Où puis-je à présent les placer?
Où trouver ailleurs des novices?

EUPHÉMIE, *au public.*

De maintes mystiques vétilles,
Du grand art de dire un secret,
Et de la science des grilles,
Nous offrons un faible portrait.
Au jeune auteur de cette esquisse,
Passez quelques traits ennuyeux;
Peut-être un jour il fera mieux,
Mais il n'est encor que novice.

FIN DES VISITANDINES.

LA PETITE VILLE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 18 MAI 1891

PERSONNAGES

DESROCHES, jeune Parisien.
DELILLE, son ami.
DUBOIS, leur valet.
RIFLARD.
VERNON.
MADAME SENNEVILLE.
MADAME GUIBERT.
NINA VERNON, sœur de Vernon.
FLORE, fille de madame Guibert.
} Habitants de la petite ville.
MADAME BELMONT, jeune veuve, cousine de Delille.
CHAMPAGNE, valet de madame Belmont.
FRANÇOIS, valet de madame Guibert.

La scène est aux portes et dans l'intérieur d'une petite ville.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une jolie campagne; on voit au fond la petite ville.

SCÈNE I

DESROCHES, DELILLE.

DUBOIS, *dans la coulisse.*

Mais ce n'est pas ma faute, moi; je dormais sur mon cheval.

DESROCHES, *entrant en scène, fort en colère.*

Tu dormais! Est-ce qu'un postillon doit dormir? Voyez un peu, sur une route aussi belle, verser, briser une roue!

LA PETITE VILLE.

Mme CLÉMENT *dans le rôle de* NINA VERNON.

Oui, je cours cacher mes larmes
et ma honte, Perfide, ingrat, barbare!

Acte II, sc XVII

DELILLE, *entrant en scène.*

Allons, ne voilà-t-il pas un grand malheur; tu n'es pas blessé?

DESROCHES.

Il vaudrait mieux que je fusse blessé.

SCÈNE II

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DUBOIS, *entrant en scène.*

Ce n'est rien, monsieur, rien du tout; une roue cassée, l'essieu rompu, voilà tout. Je cours chez le premier charron. Dans deux ou trois petites heures nous nous remettrons en route. (*Il sort.*)

SCÈNE III

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Dans trois heures!

DELILLE.

Parbleu, c'est un accident qui ne pouvait arriver plus à propos. Nous voici aux portes de cette petite ville dont je t'ai parlé. Nous avons des lettres pour plusieurs de ses habitants. Nous ne comptions pas nous en servir : nous leur demanderons à dîner.

DESROCHES.

Oh! sans doute, nous perdrons là une journée tout entière. Tu vois les choses avec une tranquillité! Si tu étais aussi pressé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris, tu sentirais combien le moindre retard est insupportable, combien je dois être furieux... (*Examinant la campagne avec ses lunettes.*) Eh! mais, autant que j'en puis juger avec ma vue courte, voilà un assez joli endroit.

DELILLE.

Ne te l'avais-je pas dit? Vois-tu cette petite ville située à mi-côte?

DESROCHES.

On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELILLE.

Et cette rivière qui baigne ses murs?

DESROCHES.

Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

DELILLE.

Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids et de l'aquilon?

DESROCHES.

La nature semble avoir pris plaisir à embellir, à protéger cette petite ville; c'est peut-être là que se trouve le bonheur.

DELILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend! En vérité, mon pauvre ami, tu es un singulier original: la moindre contrariété te met en fureur; et, aussi prompt à te calmer qu'à t'emporter, tu t'enflammes pour le premier objet...

DESROCHES.

J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur-le-champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate, madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, et de fuir pour m'arracher à cet indigne amour!

DELILLE.

Ce ne serait pas le premier tort que tu aurais eu.

DESROCHES.

Ne l'ai-je pas vue dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier? Ne l'ai-je pas surprise en grande conversation tête à tête avec ce même jeune homme?

DELILLE.

Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trompeuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout; et tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire.

DESROCHES.

C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigants, des fripons, des joueurs, des coquettes et des prudes, voilà ce Paris que j'abandonne, et loin duquel je veux aller chercher des vertus et le bonheur.

DELILLE.

Si tu cours après ces objets, tu voyageras longtemps. Non que je prétende qu'ils n'existent nulle

part ; mais tu changes de façon de penser avec tant de rapidité! Ce qui te plaît aujourd'hui, à coup sûr demain sera l'objet de ta satire. Jeune, riche, maître de tes actions, tu étais né pour être heureux avec cette chère parente, que je me plais à ne pas croire aussi coupable. Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant; et maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. Tu pars sans dire adieu à tes amis; tu me proposes de te suivre, je t'accompagne, mais sans jurer comme toi de ne plus revoir ce Paris où j'ai été trompé comme un autre, où j'ai rencontré aussi des fourbes et des coquettes, mais contre lequel je n'ai pas pris d'humeur pour cela, parce que je sais qu'il y en a partout comme à Paris.

DESROCHES.

Oh! c'est un peu fort. Écoute : je ne veux pas m'ériger en défenseur langoureux des plaisirs et de la vie champêtre; mais, par exemple, dans cette petite ville dont nous admirions tout à l'heure la situation pittoresque, peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue et de mensonge qu'à Paris?

DELILLE.

Mais oui. Les vices y sont les mêmes, et d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétentions des femmes, les haines des familles, le regret de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles, l'esprit sordide et mesquin dans l'intérieur des ménages, le faste ridicule et de mauvais goût dans les repas priés.

DESROCHES.

Oui ; mais le repos, la tranquillité...

DELILLE.

Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance et la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui.

DESROCHES.

Bah ! nous voyageons pour nous amuser ; nous avons deux heures à passer ici, et j'ai dans l'idée

qu'elles peuvent nous être à la fois agréables et utiles.

DELILLE.

C'est ce que je te disais, et ce que tu rejetais avec tant d'humeur avant que ton enthousiasme t'eût saisi.

DESROCHES.

Il faudrait trouver quelqu'un qui nous indiquât le plus court chemin. Il faut bien y aller à pied, puisque notre chaise est brisée. (*Ici on entend un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

DELILLE, *regardant dans la coulisse.*

Il serait assez plaisant qu'à la porte de cette ville, que tu t'imagines l'asyle du bonheur et de la vertu, nous fussions attaqués par des voleurs.

DESROCHES.

Où diable vas-tu chercher des voleurs? Il n'y en a pas dans ce pays-ci.

RIFLARD, *dans la coulisse.*

Apporte, apporte, Patineau; là, bien; là, bon chien!

DELILLE.

C'est un chasseur.

DESROCHES.

L'entends-tu qui cause avec son chien?

SCÈNE IV

DESROCHES, DELILLE; RIFLARD, *en chasseur.*

RIFLARD, *entrant en scène.*

Jacques, emmène Patineau; je ne chasse plus.

DELILLE, *appelant.*

Écoutez donc, monsieur, monsieur.

RIFLARD.

Mille pardons; je n'avais pas l'avantage de vous apercevoir du premier abord. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service?

DESROCHES.

Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la ville que nous apercevons.

RIFLARD.

Ces messieurs sont des étrangers et des gens honnêtes, mon coup d'œil me trompe rarement. Je suis moi-même domicilié dans ladite ville, et

j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

DESROCHES.

Bien sensible. (*Bas à Delille.*) Voilà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

DELILLE, *bas à Desroches.*

Et du ridicule. Ce ton emphatique...

DESROCHES, *de même.*

Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule ?

RIFLARD.

Ces messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit ?

DELILLE.

Mais non.

DESROCHES

Nous ne savons encore.

RIFLARD.

Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités; et grâce au ciel et aux soins du préfet de notre département, nous n'en manquons pas. Avant le canon, c'était une ville de guerre; on peut en juger par les remparts. Elle a soutenu un siège sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitants.

DELILLE.

J'ai cru qu'elle n'avait jamais compté que sept à huit mille âmes.

RIFLARD.

C'est juste... mais la chronique du temps... La ville basse est antique et mal bâtie; il y a un coin de la grande rue où l'on ne saurait passer deux de front; mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

DESROCHES.

Tu vois bien que c'est une ville charmante.

RIFLARD.

Très agréable au moins. Des promenades pittoresques, le mail, le petit cours. Le sang y est superbe, la vie y est excellente, le poisson exquis, la marée presque aussi fraîche qu'à Paris; le vin du cru vaut le Bourgogne. Deux foires par an, une société choisie, la bouillotte à trente sous, et la co-

médie bourgeoise, établie par bienfaisance, où l'on s'amuse en faisant l'aumône.

DELILLE.

Je vois que nous parlons à un des principaux habitants.

RIFLARD.

J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez parler de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un pied-à-terre, parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, et qui me convient pour la chasse, les créneaux, les tourelles et le pont-levis, que j'ai conservés en mémoire de mes ancêtres, non pas que je tienne à toutes ces chimères, à tous ces préjugés de noblesse et de féodalité dont je me réjouis avec tous les philosophes que nous soyons débarrassés; mais on est bien aise de pouvoir se rappeler à soi-même et aux autres qu'on a eu un aïeul qui fut tué à la première croisade.

DELILLE.

Quoi! vous avez eu un aïeul..

RIFLARD.

Rodolphe Riflard, aide de camp de Baudoin, comte de Toulouse : il en est question dans la Jérusalem délivrée.

DELILLE.

C'est donc un petit Paris que votre ville ?

RIFLARD.

Juste. Bal masqué pour l'hiver, bal champêtre pour l'été, un limonadier qui a commencé au café de Foy, et qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande une semaine à l'avance. Notre jeunesse est galante, brave, et fait assaut avec les plus forts maîtres d'armes des régiments qui passent. Je sais assez bien me servir d'un fleuret, moi qui vous parle; quand on a touché Saint-Georges!... Des mœurs d'ailleurs, un excellent ton, parce que toutes nos femmes sont vertueuses et fidèles à leurs maris ou à leurs amants. Dans une petite ville on sent la nécessité des égards et des procédés. De la littérature : nous avons un journaliste, un imprimeur et deux auteurs, sans compter les amateurs qui font des charades, des logogriphes et des bouquets. Je vous demande pardon si je vous entretiens de

toutes ces misères; j'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

DESROCHES.

Vous n'aimez pas Paris! Oh! vous avez bien raison.

RIFLARD.

Un bruit, un tumulte, et des mœurs affreuses. Oh! vive la province! on s'y amuse autant pour le moins, et avec plus de décence, parce que la probité... (*En regardant dans le fond.*) Mais permettez donc, je ne me trompe pas, c'est la carriole de madame de Senneville que j'aperçois au haut de la côte.

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites? madame de Senneville? En effet, elle habite ce pays.

DELILLE.

Tu la connais?

RIFLARD.

Vous la connaissez?

DESROCHES.

Une jolie femme?

RIFLARD.

La plus jolie du pays, et nous n'en manquons pas.

DESROCHES.

Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir, ainsi que son oncle.

RIFLARD.

Le vieil asthmatique, qui fait toujours bâtir?

DESROCHES.

Elle ne me reconnaîtra pas, probablement.

RIFLARD.

Une femme charmante, pleine de sensibilité, et qui, entre nous, n'est pas sans une espèce d'intérêt pour votre serviteur. Il y avait mille rivaux; dès que j'ai paru, ils se sont tous éclipsés. Je veux vous présenter à elle; dans l'instant je reviens. Sans adieu, messieurs. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Eh bien! j'ai déjà trouvé une personne de con-

naissance, une femme vraiment aimable; tu verras. Un air pur, un beau ciel, et des mœurs simples, honnêtes : ces bonnes gens ne peuvent pas être méchants, fourbes, intéressés; chacun content de la fortune de ses pères, ne sait ce que c'est que l'ambition, que l'avidité.

DELILLE.

Oh! mon Dieu non; l'aubergiste n'y écorche pas le voyageur, le marchand y vend en conscience, le médecin y guérit ses malades, le procureur y concilie ses clients; c'est une ville privilégiée.

DESROCHES.

Oh! moque-toi de moi tant que tu voudras, je gagerais... Ah! voici Dubois.

SCÈNE VI

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS

DESROCHES.

Eh bien?

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, vous allez vous fâcher, j'en suis sûr; mais ce n'est pas ma faute.

DESROCHES.

Quoi donc?

DUBOIS.

Le charron dit comme cela que votre chaise ne peut pas être en état avant vingt-quatre heures.

DESROCHES.

Avant vingt-quatre heures.

DUBOIS.

Ces gens-là ne veulent que gagner leur vie; et je suis bien sûr que si vous leur promettiez un bon pourboire, ils auraient bien plus tôt fait; car, en vérité, ça me désole pour vous.

DESROCHES.

Eh non, non, mon ami, ne te désole pas; qu'il ne se presse pas : je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici.

DUBOIS.

Vous étiez si fâché de vous voir arrêté.

DELILLE.

Il serait désespéré de repartir à présent; avec Desroches, tu dois être fait à ces manières.

DUBOIS.

C'est vrai, monsieur. Oh bien! tant mieux, si nous avons du temps. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Cela te contrarie peut-être, mon cher Delille?

DELILLE.

Moi, rien ne me contrarie.

DESROCHES.

D'ailleurs, tu vois que c'est la nécessité...

DELILLE.

Oh! sans doute.

DESROCHES.

Ah! voici notre homme qui revient avec sa conquête. Elle n'est ma foi pas mal, cette femme-là.

SCÈNE VIII

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE, *se retournant du côté de la coulisse.*

Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vite en descendant la côte; ne fatiguez pas cette pauvre jument; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur! quelle fatigue!

RIFLARD.

D'où venez-vous donc, belle dame?

MADAME SENNEVILLE.

Des vendanges de M. Rigaud.

RIFLARD, *d'un air piqué.*

Ah! vous allez chez M. Rigaud.

MADAME SENNEVILLE.

Eh bien! ne vous voilà-t-il pas jaloux? Nous avions une société charmante, et nous nous sommes amusés!... On a joué un jeu d'enfer; cinq sous la fiche! Je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

RIFLARD.

Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai

vanté avec juste raison la tournure et la conversation.

DESROCHES.

Madame Senneville ne me reconnaît pas?

MADAME SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, je me rappelle...

DESROCHES.

Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Desroches comme moi.

MADAME SENNEVILLE.

Vous seriez le jeune neveu de M. Desroches? Ah! je vous remets parfaitement. Comment se porte-t-il, le cher oncle? Un très galant homme. Enchantée de vous voir dans notre pays; soyez le bien venu. Ces messieurs viennent de Paris?

DESROCHES.

Oui, madame.

MADAME SENNEVILLE.

Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

DELILLE.

Mais rien, madame : on y va à la bourse, aux spectacles; chacun y fait ses affaires; les gens d'esprit se moquent des sots; plus d'un sot fait fortune, plus d'un fripon passe pour un honnête homme, plus d'un charlatan pour un homme de mérite : c'est toujours la même chose; c'est toujours comme partout.

MADAME SENNEVILLE.

Et y porte-t-on toujours des schals en effilé, des rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amarantes? Les fichus sont-ils croisés en X ou en Y? Porte-t-on ses cheveux ou des perruques?

DELILLE.

C'est à quoi je n'ai pas pris garde autrement.

MADAME SENNEVILLE.

C'est que ma marchande de modes est d'une négligence; elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion; et cela me pique, voyez-vous, parce que quand on a le point d'honneur d'être bien mise...

RIFLARD.

C'est que madame donne le ton à toute la ville pour la parure et le goût.

MADAME SENNEVILLE.

Est-il vrai, monsieur Riflard?... C'est un séjour

enchanteur que Paris; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. M. de Senneville vivait dans ce temps-là; je m'y suis fort amusée, et ils n'ont pas été infructueux pour moi.

DESROCHES.

On s'en aperçoit aisément, madame.

MADAME SENNEVILLE, *toujours minaudant.*

Trouvez-vous?

DELILLE.

Vraiment, à vos manières, à vos discours, à votre tournure...

MADAME SENNEVILLE.

Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne... pour un cœur sensible... Ah! la campagne... C'est là que la nature, plus belle et plus riante, invite aux sentiments les plus doux et les plus purs... la verdure, les oiseaux, les ombrages, et les mœurs simples et rustiques vous rappellent... ah! la campagne a tant d'attraits! J'espère que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maison dans le court séjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec un oncle âgé et respectable, pour lequel je ne saurais avoir trop d'attentions; je lui dois mon éducation, et le peu que je vaux.

RIFLARD.

On n'a pas plus de sensibilité que cette femme-là.

MADAME SENNEVILLE.

Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui; on passe la soirée chez moi : vous connaissez sans doute quelques personnes?

DESROCHES.

J'ai une lettre pour madame Guibert. Vous la connaissez?

MADAME SENNEVILLE.

C'est ma meilleure amie, une femme charmante, une fille céleste, excellente musicienne, que sa mère voudrait bien voir établie; c'est tout naturel. Elle est un peu gauche, empesée, la chère madame Guibert; elle a bien eu quelques aventures du vivant du défunt; mais on a oublié tout cela : une si belle âme! pas grand génie, et fort bavarde; je l'aime de tout mon cœur. Vous me ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi :

j'irai inviter aujourd'hui même madame Guibert et sa fille.

DELILLE.

C'est que demain il nous faudra continuer notre route.

MADAME SENNEVILLE.

Si tôt!

DESROCHES, *à Delille.*

Tais-toi donc. (*Haut.*) Votre aimable invitation est un motif assez puissant...

MADAME SENNEVILLE.

Vous en serez, monsieur Riflard?

RIFLARD, *montrant sa carnassière.*

Vous me permettrez de vous offrir ma chasse; deux perdreaux rouges excellents.

MADAME SENNEVILLE.

Toujours galant.

RIFLARD.

Il faudra inviter M. Vernon et sa sœur.

MADAME SENNEVILLE.

Y pensez-vous! un rival!

RIFLARD.

Pauvre garçon! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S'il n'était pas si amateur de procès, si chicaneur de profession, ce serait un homme parfait : il fait des vers délicieux, et il parle comme il écrit, par sentences et par adverbes.

MADAME SENNEVILLE.

Sa pauvre sœur commence à être sur le retour; quand elle sera tout à fait résignée à rester fille, elle sera vraiment fort aimable. Allons, voilà qui est entendu; demain à trois heures; car chez moi c'est comme à Paris, et c'est la seule maison du pays où l'on ne dîne pas à une heure. Vous choisirez entre la bouillotte, le loto, le reversis, le bostonien, le maryland, le whisk ou les petits jeux à donner des gages. Mon oncle sera enchanté de renouer connaissance avec le neveu de son ami. Si vous restez seulement deux jours, vous viendrez à notre comédie de société; il y a des talents : nous jouons le *Barbier de Séville* et la *Gageure Imprévue.*

RIFLARD.

Vous verrez comme madame joue Rosine et madame de Clainville.

DELILLE.

Et vous, monsieur Riflard, ne jouez-vous pas?

RIFLARD.

L'Éternueur et l'Alcade, par complaisance, parce qu'ordinairement je ne joue que dans l'opéra, les Colins.

MADAME SENNEVILLE.

Eh! mais, c'est M. Vernon qui vient de ce côté?

DELILLE.

Qui? ce poète chicaneur dont vous nous parliez à l'instant?

MADAME SENNEVILLE.

Lui-même. (*A Riflard.*) J'espère que vous n'allez pas faire éclater votre jalousie.

RIFLARD.

Est-ce que j'ai sujet d'être jaloux?

SCÈNE IX

DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, DELILLE, RIFLARD, VERNON.

VERNON.

Vous, madame, en ces lieux! je ne m'attendais pas véritablement à l'inestimable avantage de vous rencontrer.

MADAME SENNEVILLE.

Enchantée de vous voir. D'où venez-vous donc?

RIFLARD.

Faut-il le demander? de quelque tribunal voisin.

VERNON.

Directement, du tribunal d'appel. Ils me font mourir avec leur lenteur; voilà encore la cause remise à quinzaine.

MADAME SENNEVILLE.

Messieurs, voulez-vous permettre que je vous présente un des plus honnêtes gens du pays

VERNON.

Vous vous moquez, madame, assurément.

MADAME SENNEVILLE.

Vous aimez donc bien les procès, monsieur Vernon?

VERNON.

Moi, je les déteste.

MADAME SENNEVILLE.

Mais vous en avez avec tout le monde!

VERNON.

Oh! avec tout le monde!

MADAME SENNEVILLE.

Avec moi.

VERNON.

Avec votre oncle, pour ce belvédère qu'il fait bâtir directement devant mon moulin, et qui, sans contredit, intercepte le vent. Il ne tient qu'à vous que nous nous arrangions.

RIFLARD, *à Desroches et à Delille.*

Il la courtise, mais il ne l'aura pas.

MADAME SENNEVILLE.

Avec Riflard.

VERNON.

Ah! pour ce lapin qu'il poursuivit jusque dans mon verger : nous nous sommes conciliés. Quand on s'y prend aussi poliment que monsieur...

RIFLARD.

Oh! moi, je suis l'homme du monde le plus accommodant. (*A Delille.*) Je l'aurais fait sauter par les fenêtres du juge de paix, s'il avait raisonné.

MADAME SENNEVILLE.

Avec madame Guibert.

VERNON.

Oh! c'est différent; il s'agit d'une caisse de rouge végétal que ma sœur a fait venir directement du parfumeur de la Cloche d'Or à Paris, et certainement madame Guibert a eu tort de s'en emparer, et nous verrons.

MADAME SENNEVILLE.

Cependant auriez-vous quelque répugnance à dîner demain avec madame Guibert chez moi?

VERNON.

En aucune façon. On soutient ses droits, et l'on dîne ensemble.

MADAME SENNEVILLE.

Nous aurons M. Riflard et ces messieurs qui viennent de Paris.

VERNON.

De Paris... Je serai ravi, enchanté... (*A part.*) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes ou pour gagner notre argent. (*Haut.*) Eh bien! messieurs, qu'y

a-t-il de nouveau à Paris? Que deviennent les lycées, l'Institut? Que disent les journaux? Fait-on toujours beaucoup de satires?

DELILLE.

Ce n'est pas la matière qui manque.

DESROCHES.

Ni l'intention.

DELILLE.

C'est peut-être le talent.

VERNON.

Et le Sauvage de l'Aveyron, le Chinois, le Sophi, Forioso, l'Oratorio, les Lionceaux.

MADAME SENNEVILLE.

Vous aurez tout le temps de causer de littérature et de nouvelles. Le jour s'avance. Mon cabriolet doit être au bas de la côte. A propos, avez-vous été à l'assemblée chez madame Saint-Hilaire hier au soir.

RIFLARD.

Oui, vraiment. C'était d'un triste! Vous n'y étiez pas. Un petit jeu, un souper mal servi, tout était froid.

VERNON.

Il y avait trente-trois assiettes de dessert.

RIFLARD.

Il y en avait trente-cinq au dernier thé que madame nous donna. La petite Remival a fait un scandale, elle n'a cessé de jaser avec Lamorinière.

MADAME SENNEVILLE.

Comment peut-il s'attacher à une créature aussi jaune, aussi fade, aussi pie-grièche?

VERNON.

Et madame Verbois qui a donné un soufflet à Florancy!

MADAME SENNEVILLE.

En vérité?

RIFLARD.

Ces couplets malins qui courent dans la ville..., on prétend qu'ils sont de lui.

MADAME SENNEVILLE.

Trêve à tous ces propos. Vous savez que je déteste la médisance. Allons sur le port. Voilà l'heure où le coche arrive.

DELILLE.

C'est un plaisir de voir débarquer un coche; on sait tout de suite toutes les personnes qui viennent dans la ville.

MADAME SENNEVILLE.

C'est fort gai.

SCÈNE X

DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, DELILLE, RIFLARD, VERNON, DUBOIS.

DUBOIS, *bas à Delille.*

Votre cousine, madame Belmont, qui nous a suivis avec Champagne, son vieux domestique.

DELILLE.

Madame Belmont!

DUBOIS.

Elle ne veut pas voir M. Desroches; elle voudrait vous parler.

DELILLE.

Tout à l'heure, je suis à toi.

MADAME SENNEVILLE.

Donnez-moi le bras, mon cher Riflard. Deux jeunes gens très aimables.

VERNON.

Nous vous suivons tous.

DESROCHES, *à Delille.*

Tu le vois, mon ami, c'est une ville charmante.

(*Ils sortent tous. Delille les suit jusqu'au fond du théâtre, et revient.*)

SCÈNE XI

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Eh bien! Dubois, où est donc M. Delille? madame s'impatiente.

DUBOIS.

Le voilà.

DELILLE.

Desroches pourrait nous surprendre; ne manquez pas de nous avertir dès qu'il paraîtra.

SCÈNE XII

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

MADAME BELMONT.

Ne croyez pas, Delille, que j'aie eu la faiblesse de suivre votre indigne ami. Je cours l'oublier à cent lieues de Paris, chez notre respectable tante. Sur la route, reconnaissant votre valet, je n'ai pu résister au désir de m'informer...

DELILLE.

Pourquoi me cacher le véritable but de votre voyage, ma chère cousine? vous avez suivi les traces de Desroches. Est-ce un si grand mal? Vous l'aimez donc encore?

MADAME BELMONT.

Dieu sait ce que le monde va penser de ma démarche.

DELILLE.

Eh! qu'importe ce que le monde en pense! je vous approuve, moi. Je le vois, vous connaissez Desroches comme moi : c'est la plus mauvaise tête, et le meilleur cœur...

MADAME BELMONT.

Et d'ailleurs ce mariage rompu, cette fuite de votre ami... ah! je me vois exposée aux propos des méchants? Mais quel a pu être son motif?

DELILLE.

La vivacité de son caractère, l'expérience qu'il a déjà faite de l'infidélité, de l'inconstance.

MADAME BELMONT.

Mais encore...

DELILLE.

Cet inconnu, ce jeune officier avec lequel il vous a surprise au bal.

MADAME BELMONT.

Quoi! n'est-ce que cela? Ah! je vais vous expliquer...

CHAMPAGNE, *accourant.*

Voilà M. Desroches qui quitte sa compagnie.

MADAME BELMONT.

Je ne veux pas le voir, je m'éloigne.

DELILLE.

Voulez-vous vous en rapporter à moi? Logez-

vous dans une auberge voisine de la nôtre. J'irai vous avertir de tout ce qui se passera. (*Madame Belmont sort avec Champagne.*) (*A Dubois.*) Cette femme-là lui convient; mais comment compter sur quelque chose de raisonnable avec un homme qui semble brouillé avec la raison? N'importe, l'arrivée de madame Belmont m'encourage et j'espère...

SCÈNE XIII

DELILLE, DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien! où étais-tu donc?

DELILLE.

Je t'ai vu en grande conversation avec madame Senneville, je me suis éloigné en personne discrète.

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'est une femme charmante, pleine d'esprit, de grâces, d'amabilité. Au moment où elle est montée en voiture, elle m'a lancé un regard, elle m'a serré la main.

DELILLE.

Et Riflard?

DESROCHES.

C'est un sot dont elle s'amuse.

DELILLE.

Et toi qui es si prévenu contre les coquettes?

DESROCHES.

Oh! ici, c'est différent; ce n'est pas coquetterie, c'est sympathie. Mais nous perdons notre temps, entrons dans la ville. Je ne dis rien encore; mais j'espère bien y rester plus longtemps. Ah! quand on habite un pareil séjour, comment peut-on le quitter?

DELILLE.

Tu n'y seras pas vingt-quatre heures que tu penseras comme ses habitants; tu voudras en être dehors.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une rue. D'un côté une auberge, de l'autr la maison de Vernon.

SCÈNE I

VERNON, MADEMOISELLE VERNON,
sortant de leur maison.

MADEMOISELLE VERNON.

Vous allez sortir, mon frère?

VERNON.

Précisément, ma sœur, je vais sortir.

MADEMOISELLE VERNON.

Toujours vos procès qui vous occupent; et vous abandonnez votre maison, et vous laissez une jeune personne comme moi exposée à toutes les entreprises des galants.

VERNON.

Une jeune personne comme toi! Je ne suis ton aîné que de dix mois.

MADEMOISELLE VERNON.

Mais vous êtes un jeune homme, vous, mon frère.

VERNON.

Mais je serais une vieille fille, si j'étais fille.

MADEMOISELLE VERNON.

C'est donc à dire que je suis vieille. Vos propos sont d'une grossièreté.

VERNON.

Avec qui serait-on franc, si ce n'était avec sa sœur?

MADEMOISELLE VERNON.

Enfin je sais à quoi m'en tenir sur mon âge; et vous ne vous doutez pas des dangers auxquels vous exposez ma réputation, en veillant avec aussi peu de soin sur moi; vous, mon frère, qui devriez être le tuteur, le père d'une pauvre petite orpheline.

VERNON.

Ma foi, ma sœur, tu es assez grande pour te surveiller toi-même.

MADEMOISELLE VERNON.

Eh! mais, écoutez donc : si je vous disais qu'enfin je crois avoir trouvé à me marier.

VERNON.

Nous y voilà. Depuis dix ans tu te crois toujours sur le point de te marier; n'est-il pas temps enfin d'être raisonnable? Eh! que diable, la vie d'une vieille fille n'est pas si désagréable. Tu le verras, quand tu seras résignée. Faire sa partie avec les gens d'un âge mûr, donner des avis aux jeunes filles, être regardée, traitée comme une personne respectable dans la société, est-ce donc à dédaigner? Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au bal, d'y danser à ton âge, de suivre les modes, de faire l'enfant, en un mot.

MADEMOISELLE VERNON.

Quelle cruauté, quelle tyrannie de la part d'un frère! Si je ne me montrais pas, si je ne développais pas mes grâces, mes moyens de plaire, comment pourrais-je espérer de trouver un établissement?

VERNON.

Et plût au ciel que tu pusses en trouver, un établissement!

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, vous seriez débarrassé de moi, n'est-ce pas? Je ne vous resterai pas longtemps sur les bras; et si j'en crois les tendres regards de ce jeune étranger...

VERNON.

Quoi? ce serait un de ces deux Parisiens qui viennent de descendre dans cette auberge!

MADEMOISELLE VERNON.

Le plus jeune, le plus aimable.

VERNON.

Ah çà, écoute; ce n'est pas la première fois que tu te fais moquer de toi par les voyageurs qui descendent dans cette auberge.

MADEMOISELLE VERNON.

Pouvez-vous m'accuser de courir après eux?

VERNON.

Non; mais tu t'imagines qu'ils courent après toi; toutes les diligences sont remplies de tes adorateurs. On te fait une politesse, tu la prends pour une déclaration. Prends garde, ne me fais

pas encore une scène avec ce jeune homme; tu ne sens pas la conséquence; je n'aime pas les procès, et j'en ai déjà eu cinq ou six pour tes beaux yeux. Ce sont ces maudits romans qui te tournent la tête.

MADEMOISELLE VERNON.

Douce lecture! Tous ceux qui ont paru depuis quatre ans, je les ai lus : les Châteaux, les Dangers, les Enfants du mystère, de l'amour, du bonheur; Cécilia, Camilla, Rosa, Cœlina, Agatha, Rosalba.

VERNON.

Oui, et tu rêves d'amour, et tu te crois Rosalba, Rosa, Francilla, *et cætera.*

MADEMOISELLE VERNON.

Et pourquoi donc mon cœur ne parlerait-il pas comme le vôtre? Pourquoi nous autres, jeunes personnes...

VERNON.

Nous autres jeunes personnes! enfin, tu ne peux pas t'en déshabituer.

MADEMOISELLE VERNON.

Non, je ne le peux pas, et je ne le veux pas. N'est-il pas reconnu dans la ville que vous courtisez madame Senneville?

VERNON.

Je l'estime beaucoup, véritablement; mais je ne crois pas qu'on puisse...

MADEMOISELLE VERNON.

De la discrétion! et puis vous craignez Riflard.

VERNON.

Ni son épée, ni ses galanteries ne sont faites pour m'effrayer; je ne pense pas à madame Senneville. Nous sommes engagés à dîner demain chez elle avec madame Guibert et sa fille.

MADEMOISELLE VERNON.

Oh! Je n'irai pas. C'est bien assez de me trouver ce soir avec elles à l'assemblée chez madame Senneville. Mademoiselle Guibert, une enfant qui fait la grande personne, et madame Senneville qui fait encore la jeune. C'est celle-là qui bien certainement est mon aînée.

VERNON.

Tout comme tu voudras. Ces deux étrangers en seront.

MADEMOISELLE VERNON, *toute radieuse.*

En seront ! en vérité ?

VERNON.

Cela change la thèse, n'est-ce pas ? et tu viendras. A propos, il est temps, je crois, que nous nous occupions de nos affaires, de notre partage; moi, je ne veux pas avoir de procès avec toi.

MADEMOISELLE VERNON.

Comment ! est-ce que je suis majeure ?

VERNON.

A trente-cinq ans ! tâche donc de te guérir de cette manie de jeunesse.

MADEMOISELLE VERNON.

Et vous, de cette manie de procès.

VERNON.

Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je plaide? Si l'on me demande, je reviens tout à l'heure; je ne vais que chez mon huissier directement. (*Il sort*).

SCÈNE II

MADEMOISELLE VERNON, *seule.*

Comme les frères sont peu galants ! Heureusement le monde me voit avec d'autres yeux. Ce jeune homme surtout m'a lorgnée d'une manière si tendre !... Et comme il a causé avec son ami et la petite servante de cette auberge ! Et cette petite fille, que j'aime de tout mon cœur, s'est hâtée de me rapporter tous ces propos, qui vraiment sont flatteurs pour une demoiselle. Mais voyez pourtant à quoi la négligence de mon frère m'expose... Enfin, me voilà seule dans la maison. Ce jeune homme paraît fort aimable, mais je ne le connais pas... N'est-ce pas lui précisément qui sort de l'auberge avec son ami ? Hâtons-nous de rentrer. Ah ! mon frère, mon frère, vous n'êtes pas digne, en vérité, d'avoir une jeune personne sous votre tutelle. (*Elle rentre.*)

SCÈNE III

DESROCHES, DELILLE.

DELILLE.

Eh bien ! où vas-tu donc? Tu es donc bien

pressé d'examiner cette ville, de voir les personnes pour lesquelles nous avons des lettres?

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'en est fait, je suis amoureux, oh! mais amoureux!...

DELILLE.

En vérité, je n'aurais jamais pensé que madame Senneville...

DESROCHES.

Il s'agit bien de madame Senneville. Elle est fort jolie, sans doute, et je me suis aperçu des progrès que j'ai faits sur son cœur; mais c'est d'un autre objet; d'une charmante personne, que je veux te parler.

DELILLE.

Il te sied bien d'éclater en reproches contre ma cousine, quand je te vois voltiger toi-même de belle en belle!

DESROCHES.

Ce sont les femmes qui m'auront appris à être volage comme elles; je veux aimer et tromper toutes celles que je trouverai sur mon chemin.

DELILLE.

Voilà de vastes projets.

DESROCHES.

Et mon séjour dans cette ville les favorise; ce n'est plus ce premier enthousiasme que tu me reprochais; tu entends bien que je ne la crois pas le rendez-vous de toutes les perfections; mais nous pouvons nous y amuser des ridicules, y avoir quelques aventures.

DELILLE.

En attendant qu'il me tombe quelque bonne fortune, quel est le nouvel objet...

DESROCHES, *montrant la maison de Vernon.*

Tiens, elle loge dans cette maison.

DELILLE.

En face de notre auberge? Je n'ai vu là qu'une femme sur le retour.

DESROCHES.

Une tante ou une mère, probablement; mais moi, j'ai vu... et la servante de l'auberge me l'a confirmé, il y a là une fille à marier. Je ne l'ai vue que de loin, je ne lui ai parlé que par signes. (*Ici mademoiselle Vernon paraît à sa fenêtre.*) Eh! tiens, la

voilà derrière sa croisée. Je ne me trompe pas, la fenêtre s'ouvre; la vois-tu?

DELILLE.

Oui, je vois en effet... Mais...

DESROCHES.

C'est elle, c'est elle; de si loin, avec ma vue basse, je ne peux pas juger... Ah! mon Dieu, je ne sais ce que j'ai fait de ma lorgnette! Elle est jeune, n'est-ce pas?

DELILLE.

Jeune, mais oui, très jeune. (*A part.*) Pauvre garçon! s'enflammer de si loin, quand on a la vue basse!

DESROCHES.

Quinze à seize ans?

DELILLE.

Elle en a bien dix-huit ou vingt.

DESROCHES.

C'est comme je les aime; et elle est jolie?

DELILLE.

Céleste! je t'en fais mon compliment. (*A part.*) Ce n'est pas cette aventure qui sera dangereuse pour madame Belmont.

DESROCHES.

Tu sauras que je suis déjà un peu avancé auprès d'elle.

DELILLE.

En vérité!

DESROCHES.

Mon Dieu! oui. J'ai fait agir la petite servante de notre auberge. On a écouté mes propositions avec la pudeur, la décence, la résistance convenables; mais on entendra raison. Où est donc Dubois?

DELILLE.

Il va revenir, je l'ai envoyé...

DESROCHES.

J'ai besoin de lui; j'ai écrit une lettre, et, sous un prétexte, il peut s'introduire dans la maison.

DELILLE.

Diable! tu vas vite en besogne. Tiens, le voilà.

SCÈNE IV

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

D'où viens-tu donc? Je ne te trouve jamais quand j'ai besoin de toi.

DUBOIS.

Monsieur, cette petite ville me plaît comme à vous; vous savez que nous sympathisons ensemble. Je me suis amusé sur le port, sur le quai, à la douane, à la salle de comédie, qui est une ancienne paroisse. (*Bas à Delille.*) Madame Belmont est logée à l'auberge de la Poste, sur le quai; elle vous attend avec impatience.

DELILLE, *à Dubois.*

J'y cours. (*A Desroches.*) Allons, mon cher Desroches, il serait inutile de te presser de venir faire un tour de promenade avec moi. Je te laisse tout entier à ta nouvelle conquête, elle en vaut bien la peine, ma foi. (*A part, en s'en allant.*) Il ne commence pas mal. Une douairière qu'il prend pour une enfant. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DUBOIS, DESROCHES.

DESROCHES.

Elle est toujours à sa fenêtre. Dubois!

DUBOIS.

Me voilà.

DESROCHES.

C'est ici, mon ami, qu'il faut déployer ton zèle et ton adresse.

DUBOIS.

Je suis en fonds pour les deux qualités. De quoi s'agit-il?

DESROCHES.

Entre dans cette maison.

DUBOIS.

Bon! j'y suis.

DESROCHES.

Il y a une jeune personne charmante.

DUBOIS.

Peste!

DESROCHES.

Voilà une lettre qu'il faudrait lui remettre.

DUBOIS.

Elle l'aura.

DESROCHES.

Mais prends bien garde; il y a sans doute quelque mère, quelque tuteur, ou quelque vieille gouvernante. C'est celle qui est à la fenêtre dans ce moment. Ne fais pas semblant de regarder, mais tâche de la reconnaître, pour ne pas faire de quiproquo.

DUBOIS, *regardant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous dites? c'est celle...

DESROCHES.

Oui. Tu as de l'esprit, tu peux causer avec quelque domestique, sous quelque prétexte; et sans que personne s'en aperçoive, tu prendras bien ton temps pour lui remettre adroitement...

DUBOIS.

C'est donc quelque affaire importante que vous avez avec cette dame?

DESROCHES.

Imbécile, tu ne vois pas que c'est une lettre d'amour?

DUBOIS.

D'amour! allons donc, monsieur.

DESROCHES.

Oui, oui, d'amour. Ne perds pas de temps.

DUBOIS.

Allons, monsieur, puisque vous le voulez. (*A part.*) Mais il a donc perdu la tête? (*Il entre dans la maison.*)

SCÈNE VI

DESROCHES, *seul.*

Elle ne quitte pas sa fenêtre. Cependant elle aura vu entrer Dubois. Si j'osais... (*Il fait une profonde révérence; mademoiselle Vernon la lui rend, et ferme sa fenêtre.*) Elle me rend mon salut, elle ferme sa fenêtre. De l'innocence, de la candeur, et des révérences! C'est une Agnès. Oh! voilà une aventure

piquante. Mais Dubois tarde bien. Aura-t-il remis ma lettre? L'imbécile se sera laissé surprendre. Ah! le voilà.

SCÈNE VII

DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien! Dubois?

DUBOIS, *sur le pas de la porte.*

On vous répond.

DESROCHES.

On me répond!

DUBOIS.

Elle était seule dans la maison. Pas de parents, pas de surveillants, une vieille domestique occupée au fond de la cour. On est venu au-devant de moi d'un air timide, on a pris la lettre en rougissant. On hésitait à l'ouvrir. J'ai pressé, j'ai supplié; et comme on tremblait d'être surpris, j'ai obtenu qu'on me fît une réponse, qu'on va me remettre.

DESROCHES.

Ah! Dubois, tu es un garçon précieux. Tiens, mon ami, prends. (*Il lui donne de l'argent.*)

DUBOIS.

Monsieur, en vérité, je crains que vous ne regrettiez bientôt votre argent.

DESROCHES.

Jamais, mon ami, jamais.

DUBOIS.

C'est que je crois qu'en conscience je dois vous prévenir...

DESROCHES.

Rien, rien, mon ami. Va vite chercher la réponse, elle doit être écrite; va, va.

DUBOIS.

J'y vais, j'y vais : mon devoir est d'obéir, mais au moins vous vous souviendrez que c'est vous qui m'avez fermé la bouche. (*Il entre chez Vernon.*)

SCÈNE VIII

DESROCHES, *seul.*

Ce pauvre Dubois! c'est un garçon fidèle, atta-

ché, intelligent. Il voulait sans doute me parler, comme Delille, de madame Belmont. Ils sont d'accord pour me ramener à elle; mais je saurai prouver à l'infidèle qu'on peut suivre son exemple. D'ailleurs son sort m'est fort indifférent, je ne l'aime plus. Et cette jolie personne, un peu vive, à ce qu'il me paraît... Cette madame Senneville est aussi fort agréable.

SCÈNE IX

DESROCHES, DUBOIS.

DUBOIS, *lui remettant une lettre.*

Voilà la réponse.

DESROCHES.

Donne; lisons. (*Il lit.*) « Je sais que je fais mal « en répondant à votre lettre; au moins ne pous- « serai-je pas l'inconséquence jusqu'à accepter le « rendez-vous que vous me proposez. Tous les « jours, à cette heure, l'argus sévère, sous la sur- « veillance duquel je suis renfermée, se livre au « doux sommeil de l'innocence. Je peux profiter « de ce moment pour descendre et faire un tour « de promenade; si vos intentions sont aussi pures « que vous me l'annoncez, l'instant sera favo- « rable dans un quart d'heure. Mon cœur ne peut « désapprouver que vous vous adressiez à moi « avant de voir mes parents; mais au nom de « tout ce que vous avez de plus cher, ne trompez « pas une jeune personne trop franche et trop sen- « sible. — NINA VERNON. » Lettre charmante! Ainsi, dans un quart d'heure... Ah! Dubois, ne suis-je pas le plus heureux des hommes? Toi qui as eu le bonheur de la voir de près, n'est-il pas vrai qu'elle est jolie?

DUBOIS.

Monsieur..., chacun a son goût dans ce monde.

DESROCHES.

Un quart d'heure! c'est un siècle quand on aime. Je rentre dans l'auberge, je sens que je ne peux rester en place, dans l'impatience, dans l'ivresse où je suis. Ah! quel bonheur que notre chaise ait versé aux portes de cette ville!

(*Il entre dans l'auberge.*)

SCÈNE X

DUBOIS, *seul.*

Mais je n'y conçois rien. Où diable va-t-il chercher des beautés?... En tout cas, ma foi, mon message est bien payé; une pièce d'or de mon maître pour la lettre, un petit écu de la soi-disant jeune personne pour la réponse...

SCÈNE XI

DUBOIS, VERNON, *au fond du théâtre.*

VERNON.

Au diable ma sœur, avec ses projets d'amour et de mariage. Je cours chez tout le monde, et je ne trouve personne.

DUBOIS.

Allons trouver le vieux Champagne. Tandis que madame Belmont, sa maîtresse, se désole, voyons s'il n'y a pas quelque cabaret dans cette ville, où mon maître trouve des bonnes fortunes si originales. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

VERNON, *seul.*

Elle s'imagine que je n'ai qu'à écouter toutes ses balivernes. Ah! la voilà.

SCÈNE XIII

VERNON, MADEMOISELLE VERNON.

MADEMOISELLE VERNON.

C'est vous, mon frère? je vous attendais avec impatience.

VERNON.

Vas-tu encore m'excéder de tes sots discours? Tu m'as déjà fait manquer toutes mes affaires ce matin.

MADEMOISELLE VERNON.

Croyez-vous donc que l'affaire qui m'occupe soit moins importante pour vous que pour moi?

VERNON.

Courage; on t'adore, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE VERNON.

On m'adore... pourquoi pas?... Mais puisque vous êtes si soigneux de vos affaires, n'allez-vous pas vous en occuper dans votre cabinet?

VERNON.

Comment, dans mon cabinet! Toi qui es si bavarde, qui aimes tant à jaser avec moi, tu me renvoies. Que veut dire ceci?

MADEMOISELLE VERNON.

Rien, rien, mon frère; mais tout s'éclaircira bientôt, et l'on verra si je suis une folle.

VERNON.

Tu médites encore quelque espièglerie; tu vas me donner de nouveaux ridicules.

MADEMOISELLE VERNON.

Quels propos! Non, non, mon frère, ne craignez rien, personne ne blâmera mon choix, et cet aimable jeune homme... Mais non, je n'y pense pas; je ne dois pas y penser.

VERNON.

Eh bien! ne vas-tu pas faire la pupille avec moi, vouloir me dérober tes actions comme à un tuteur, à un père?

MADEMOISELLE VERNON.

Eh! mais, en vérité, mon frère, vous m'interrogez avec une chaleur; croyez que je suis innocente. Une jeune personne peut-elle empêcher un jeune étourdi de s'adresser à elle, de lui écrire?

VERNON.

Comment! il aurait eu le courage de t'écrire! c'est un brave homme.

MADEMOISELLE VERNON.

Je ne lui ai répondu que pour lui faire sentir toute l'inconséquence de sa démarche et du rendez-vous qu'il demandait.

VERNON.

Et il te demandait un rendez-vous?

MADEMOISELLE VERNON.

Que j'ai refusé, mon frère; je vous prie de le croire, je connais trop mes devoirs pour me manquer jusqu'à ce point.

VERNON.

Oh! tu es d'une vertu!

MADEMOISELLE VERNON.

Mais, mon frère, vous avez l'habitude de vous renfermer tous les jours après votre dîner dans votre cabinet.

VERNON.

Dans mon cabinet. (*A part.*) Elle veut m'éloigner. Allons, le rendez-vous est donné, rien n'est plus clair.

MADEMOISELLE VERNON.

N'ayez aucun soupçon sur le compte de votre sœur. J'ai perfectionné mon éducation par la lecture, et je suis incapable de compromettre ma famille.

VERNON.

Oh! je le sais. (*A part.*) S'il était vrai, si je pouvais enfin la marier. Ce jeune homme est fort riche, dit-on; quand il n'aurait rien, d'ailleurs.

MADEMOISELLE VERNON.

A quoi pensez-vous donc, mon frère?

VERNON.

A rien, à rien du tout, ma sœur; comme tu disais, j'ai pour habitude de travailler après dîner, et je vais dans mon cabinet... (*A part.*) Épions-la attentivement, et s'il est possible que ce jeune homme... (*Haut.*) Sans adieu, ma sœur, je te souhaite toute sorte de prospérités dans tes amours. Adieu, Nina. (*Il rentre.*)

SCÈNE XIV

MADEMOISELLE VERNON, *seule.*

Que veut dire ce ton ironique, et puis cet air sombre et soucieux? Me serait-il échappé quelque indiscrétion? J'ai tant vu d'exemples dans mes romans, des excès auxquels se portent ces frères italiens et espagnols. Je sais bien qu'en France ils sont un peu plus commodes; mais mon frère a beau faire l'indifférent, je tremble. Ciel! voici ce jeune homme. Ah! ma raison condamne également ma lettre et ma démarche; pourquoi faut-il qu'elle soit la plus faible?

SCÈNE XV

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON.

DESROCHES, *sortant de l'auberge.*

C'est elle. Amour, amour, fais-moi réussir près de ce jeune et intéressant objet.

MADEMOISELLE VERNON.

Je tremble, je n'ose approcher.

DESROCHES.

Elle hésite. Courons au-devant d'elle. (*Il s'approche.*) Mademoiselle! (*Examinant mademoiselle Vernon.*) Oh ciel! que vois-je?

MADEMOISELLE VERNON.

Ma démarche, monsieur, doit vous étonner, sans doute.

DESROCHES, *à part.*

Ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

MADEMOISELLE VERNON.

La vôtre ne me surprend pas moins.

DESROCHES, *à part.*

Quelle est donc cette femme-là?

MADEMOISELLE VERNON.

A peine osé-je lever les yeux.

DESROCHES.

Madame...

MADEMOISELLE VERNON.

Eh bien, monsieur.

DESROCHES.

Ne prenez pas de moi une idée trop désavantageuse.

MADEMOISELLE VERNON.

Ah! mon cœur n'est que trop porté à vous excuser.

DESROCHES.

Non, je vous dois la vérité, je suis le seul coupable dans cette circonstance.

MADEMOISELLE VERNON.

Je voudrais me le persuader.

DESROCHES.

Mademoiselle votre fille est innocente.

MADEMOISELLE VERNON.

Ma fille, monsieur!

DESROCHES.

Ou mademoiselle votre nièce. (*A part.*) C'est une tante peut-être.

MADEMOISELLE VERNON.

Ma fille, ma nièce, que veut dire ceci, monsieur?

DESROCHES.

Que c'est moi seul qui ai tout conduit, qui le premier me suis hasardé d'écrire, qu'on ne m'a répondu que pour me confondre ou s'assurer de la pureté de mes intentions, et que ces intentions sont si louables...

MADEMOISELLE VERNON.

Comment, monsieur, est-ce pour m'insulter, pour m'humilier que vous vous trouvez au rendez-vous que j'ai eu la faiblesse de vous donner? Que parlez-vous de fille et de nièce?

DESROCHES.

Comment! se pourrait-il? Vous seriez l'objet charmant...

MADEMOISELLE VERNON, *en minaudant.*

Ah! charmant!

DESROCHES.

Quoi! ce serait vous? (*A part.*) Peste soit de ma vue basse!

MADEMOISELLE VERNON.

Vous paraissez interdit, confus.

DESROCHES.

Pas du tout, mademoiselle. (*A part.*) Maudit soit ce Delille, qui m'affirme qu'elle est adorable.

MADEMOISELLE VERNON.

Outre l'inconséquence réelle de ma démarche, apprenez que je tremble d'être surprise par cet argus sévère et surveillant dont je vous ai parlé dans ma lettre.

DESROCHES.

C'est pour cela qu'il faut nous séparer au plus tôt. Vous me faites mourir d'inquiétude.

MADEMOISELLE VERNON.

Un moment; permettez-moi de vous dire...

SCÈNE XVI

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON, VERNON

VERNON, *une lettre à la main.*

J'en étais sûr ; les voilà tous les deux. Collusion, connivence coupable.

MADEMOISELLE VERNON.

Ciel ! mon frère !

DESROCHES.

Votre frère ! Vernon ! J'aurais dû m'en douter au portrait que M. Riflard m'avait fait de sa sœur.

VERNON.

Courage, monsieur, est-ce donc pour séduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles, que vous renoncez au séjour de Paris ? Oh ! cela ne se passera pas ainsi, certainement.

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur ?

MADEMOISELLE VERNON.

Juste ciel ! me voilà perdue.

DESROCHES.

Eh ! non, rassurez-vous, mademoiselle, vous n'êtes pas perdue ; croyez que j'ai trop de respect pour vous, pour mademoiselle votre sœur...

VERNON.

Croyez-vous que ce langage suffise pour vous justifier ? Cette lettre, que mon imprudente sœur a laissée par mégarde dans son cabinet, n'annonce-t-elle pas trop ouvertement vos intentions téméraires ?

DESROCHES.

Permettez-moi de vous expliquer...

VERNON.

Point d'explication. Une séduction ! Vous épouserez ma sœur.

DESROCHES.

Moi ! j'épouserai mademoiselle ?

MADEMOISELLE VERNON.

Ciel ! comment calmer ces esprits fiers et irrités ? Mon frère, de grâce, modérez ce ton violent : il ne peut qu'aigrir un caractère généreux, et lui faire rejeter ce qu'il désire lui-même.

DESROCHES.

Ce que je désire moi-même; mais pas du tout, mademoiselle. Je sens certainement tout ce que vous valez, mais...

VERNON.

Vous ne l'épouserez pas? ah! nous verrons, nous verrons.

MADEMOISELLE VERNON.

Je suis toute saisie. Cette rencontre entre mon frère et ce jeune homme! C'est un roman. Ciel! comment arrêter le sang qui va couler?

VERNON.

Eh! non; pas du tout, ma sœur, il n'est question de sang, ni de combats, mais d'une sommation que je vais faire signifier à monsieur; et comme il est galant homme, je ne doute pas qu'il ne se range à son devoir.

DESROCHES.

Une sommation! Savez-vous que je commence à perdre patience. Allez-vous-en au diable, avec votre sommation.

MADEMOISELLE VERNON.

Quel langage!

VERNON.

Monsieur, ne vous avisez pas de nous injurier; cela pourrait avoir des suites beaucoup plus graves que vous ne pensez.

SCÈNE XVII

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON, VERNON, DELILLE.

DELILLE.

D'où vient donc tout ce bruit? Quoi! c'est toi, mon ami; en querelle avec M. Vernon?

DESROCHES.

Ah! viens; tu es un charmant garçon; c'est donc toi qui abuses ton ami?

DELILLE.

Moi, je t'ai dit que mademoiselle était jeune, aimable; t'ai-je trompé?

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, répondez, ingrat, vous a-t-il trompé?

Voyez les pleurs que m'arrache votre indigne conduite.

DESROCHES.

Ma conduite!

DELILLE.

Ah! mon ami! pourrais-tu résister aux larmes de la beauté?

MADEMOISELLE VERNON.

Voyez votre ami lui-même qui prend mon parti.

VERNON.

Finissons. Votre intention est-elle d'épouser ma sœur?

DESROCHES.

Eh mais, monsieur Vernon, que vous ai-je fait?

MADEMOISELLE VERNON.

Vous ne m'épouserez pas, cruel?

VERNON.

C'en est assez, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

MADEMOISELLE VERNON.

Me voilà perdue, déshonorée dans la ville, et vous seul serez cause de mes maux, de ma mort.

VERNON.

Non, vous ne mourrez pas, ma sœur; mais monsieur pourra se repentir... Rentrez, ma sœur.

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, je cours cacher mes larmes et ma honte. Perfide, ingrat, barbare. (*Elle rentre.*)

DELILLE.

Mais permettez donc, monsieur Vernon; n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

VERNON.

Un mariage, ou un procès.

DELILLE.

Deux cruelles extrémités, mon ami.

DESROCHES.

Eh! tu te moques de moi. Laissez-le faire; ah! parbleu! je ne le crains pas.

VERNON.

Vous ne me craignez pas! Ah! vous ne savez pas encore à quel homme vous avez affaire. Ah! vous verrez, vous verrez. Séduction, rapt, abus de confiance, quelle horreur! (*Il rentre.*)

SCÈNE XVIII

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Oui sans doute nous verrons; mais as-tu jamais vu un plaideur, un chicaneur aussi ridicule? On n'en manque pas à Paris; mais franchement il n'y en a pas de cette force.

DELILLE.

Ah! te voilà déjà regrettant Paris.

DESROCHES.

Oh! pas du tout. C'est ta faute aussi; mais je crois que le plus court est d'en rire. C'en est fait, je retourne à madame Senneville; pour celle-là, tu ne me tromperas pas, elle est vraiment jolie. En attendant que nous puissions nous présenter chez elle...

DELILLE.

Veux-tu que nous allions chez madame Guibert?

DESROCHES.

Quelques ridicules que nous puissions rencontrer dans cette ville, je doute qu'il s'en trouve de mieux conditionnés que ceux de M. Vernon et de sa céleste sœur.

DELILLE.

Que sait-on? Il ne faut jurer de rien.

DESROCHES.

Dans tous les cas, songeons à trouver une autre auberge; le voisinage de celle-ci est trop dangereux : il y pleut des mariages et des procès. Je suis à toi dans l'instant. (*Il rentre dans l'auberge.*)

SCÈNE XIX

DELILLE, MADAME BELMONT, *arrivant du côté opposé.*

DELILLE, *à madame Belmont.*

C'est vous? Que venez-vous faire ici? Desroches va venir, tout serait perdu s'il vous voyait.

MADAME BELMONT.

Que m'importe que cette demoiselle Vernon ne soit ni jeune, ni jolie. C'est l'inconstance, c'est l'oubli de votre ami qui m'irrite.

DELILLE.

Faites-lui grâce de votre colère; il est assez malheureux. Le voilà engagé dans un procès; écoutez : votre intention est de lui donner une forte leçon, mais non pas de vous punir vous-même en renonçant à lui.

MADAME BELMONT.

Me punir moi-même?

DELILLE.

Oui, je vous le répète, pourquoi feindre avec moi, qui ne veux que son bonheur et le vôtre? Toutes ces aventures ne serviront qu'à vous faire regretter; mais éloignez-vous. Ciel! nous sommes perdus, le voici.

MADAME BELMONT, *baissant son voile.*

N'ayez pas peur, il ne me reconnaîtra pas.

SCÈNE XX

DELILLE, MADAME BELMONT, DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien, mon ami, partons-nous? (*Apercevant madame Belmont, qui fait une profonde révérence, et sort.*) Ah! je ne m'étonne plus si tu m'as fait attendre. Quelle est donc cette belle mystérieuse?

DELILLE.

Tu vois, mon ami, que je ne néglige ni tes leçons ni ton exemple. Et moi aussi j'ai mes aventures dans cette petite ville.

DESROCHES.

Ah! fripon, c'est toi maintenant qui va la trouver charmante.

DELILLE.

Délicieuse! adorable! divine! Allons chez madame Guibert.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le salon de madame Guibert.

SCÈNE I

FRANÇOIS, DESROCHES, DELILLE.

FRANÇOIS.

Oui, messieurs, c'est ici même que demeure madame Guibert. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous voulez lui parler?

DELILLE.

Oui, mon ami.

FRANÇOIS.

Je vais la chercher. Ces messieurs sont des marchands forains qui viennent pour la foire de la Saint-Michel?

DESROCHES.

Non, mon ami; mais de grâce...

FRANÇOIS.

J'y cours, je vous dis. Ah! vous êtes peut-être des comédiens qui venez louer la salle?

DESROCHES.

Du tout, mon ami; nous venons pour madame Guibert.

FRANÇOIS.

Ah! c'est différent. Vous êtes les hommes de loi qu'elle a demandés pour son procès avec M. Vernon?

DESROCHES.

Nous sommes pressés, mon ami.

FRANÇOIS.

Et moi donc, croyez-vous que j'aie le temps de babiller? C'est une indignité que nous fait là M. Vernon, parce qu'enfin ce rouge, nous l'avons bien payé. C'est moi qui ai été porter l'argent, et j'en lèverai la main s'il le faut.

DESROCHES.

Je vous crois, mais...

FRANÇOIS.

Je cours avertir madame. (*Il sort.*)

SCÈNE II

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Quel bavard!

DELILLE.

Un petit agrément de plus dans les domestiques de province.

DESROCHES.

Oh! il s'en trouve à Paris comme ailleurs. Cette maison annonce de l'opulence.

DELILLE.

Mais vois-tu comme c'est gothiquement meublé, et ces grands portraits de famille! Je te demande un peu si ce sont là des figures humaines?

DESROCHES.

On aime à revoir ainsi ses aïeux; et quoiqu'il y ait peu de talent dans l'exécution, l'aspect de ces vieux portraits donne une bonne idée de la sensibilité des maîtres de la maison.

DELILLE.

Eh bien! ne te voilà-t-il pas comme ces faiseurs de sensibilité qui voient un sentiment partout? et à la vue de tous ces portraits, ne vas-tu pas t'attendrir comme à un drame?

DESROCHES.

Oui, toi qui fais le philosophe, parlons un peu de cette belle voilée avec laquelle je t'ai surpris.

DELILLE.

Oh! cette femme à coup sûr vaut bien toutes les beautés de cette ville. Tu ne penserais pas peut-être ainsi si tu la voyais à présent; mais demain, ce soir peut-être, tu rendras justice à toutes ses qualités.

DESROCHES.

Elle n'est donc pas de ce pays?

DELILLE.

Non.

DESROCHES.

D'où vient-elle donc?

DELILLE.

Tu le sauras.

DESROCHES.

A propos, n'oublions pas que madame Senneville nous attend chez elle à l'assemblée.

DELILLE.

Ah! oui, l'assemblée! Quelques vieilles femmes bien disgracieuses, bien sèches, possédant à fond toutes les finesses du reversis; quelques vieux hobereaux, dissertant gravement sur l'excellence de leur tabac; quelques jeunes gens bien gourmés; un groupe de jeunes personnes bien niaises; deux bougies sur la cheminée, deux chandelles sur chaque table de jeu; un petit chien sous celle-ci, un gros chat sous celle-là; rien n'est galant comme une réunion de province.

DESROCHES.

On vient; c'est sans doute la maîtresse de la maison. Vois-tu cette tournure noble et imposante; soutiens donc qu'on n'a des grâces qu'à Paris.

DELILLE.

Non, parbleu! madame Guibert me donnerait un démenti.

SCÈNE III

DESROCHES, DELILLE, FRANÇOIS, MADAME GUIBERT.

FRANÇOIS.

Les voilà, madame; ils me l'ont avoué eux-mêmes, ce sont les gens de loi que vous avez mandés pour votre procès avec M. Vernon.

MADAME GUIBERT.

Charmante tournure, pour des gens de loi de province!

FRANÇOIS.

Le plus jeune est l'avocat, l'autre est le procureur. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT.

DESROCHES.

Madame, nous venons, mon ami et moi...

MADAME GUIBERT.

Je sais, messieurs; je vous attendais avec impatience.

DESROCHES.

Vous nous attendiez?

MADAME GUIBERT.

Quand, au soin d'établir ses enfants comme il faut, se joignent des affaires aussi désagréables, une pauvre veuve est bien à plaindre; n'est-il pas vrai, messieurs?

DESROCHES.

C'est la vérité, madame. Nous venions...

MADAME GUIBERT.

Convenez aussi que ce M. Vernon est un chicaneur comme il n'en existe pas.

DESROCHES.

Ah! je vous en réponds, madame. (*A Delille.*) Est-ce qu'elle saurait déjà mon aventure avec la sœur de M. Vernon?

DELILLE.

Tu le mériterais bien. (*Haut.*) Par quel motif croyez-vous que nous venons dans votre maison?

MADAME GUIBERT.

Mais pour m'aider de vos conseils dans cette malheureuse affaire avec cet impitoyable plaideur.

DELILLE.

Quand nous aurons l'avantage d'être connus de vous, nous ne vous refuserons pas certainement nos bons offices.

DESROCHES.

Et surtout contre ce ridicule Vernon, pour lequel je vous conseille d'avance de n'avoir aucun égard, aucune pitié.

DELILLE.

Mais nous ne sommes pas des gens de loi.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce donc que ce François est venu me conter?

DESROCHES.

Nous sommes deux Parisiens qui voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction.

DELILLE.

Et qui, sur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous sommes empressés d'y venir passer quelques instants.

DESROCHES.

Pour en observer le site et les monuments.

DELILLE.

Pour y jouir surtout de tous les agréments de la bonne société qu'elle renferme.

DESROCHES.

Munis de lettres de recommandation pour les principaux habitants...

DELILLE.

Nous ne pouvions manquer d'en avoir pour madame Guibert.

DESROCHES.

Daignez donc lire cette lettre de monsieur votre frère.

MADAME GUIBERT.

De mon frère de Paris? Eh! de grâce, sa santé?

DESROCHES.

Excellente, madame. Toujours moins occupé de ses propres affaires que de celles des autres.

DELILLE.

C'est bien l'homme le plus obligeant, le plus sensible, le plus complaisant!

MADAME GUIBERT.

Ah! oui, la sensibilité est une vertu de famille chez nous. (*A part.*) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (*Haut.*) Je suis charmée, messieurs, enchantée, ravie... (*A part.*) Il est d'une indiscrétion... (*Haut, en souriant agréablement aux deux jeunes gens.*) Voulez-vous bien permettre. (*Lisant.*) « Ma chère sœur, j'ai toujours re-« connu en vous une bienfaisance extrême, une « politesse exquise, une sensibilité... » (*S'interrompant.*) Il ne m'épargne pas les compliments, mon cher frère.

DELILLE.

Et nous savons que vous les méritez, madame.

MADAME GUIBERT, *continuant à lire.*

« Permettez donc que je vous adresse un jeune « homme pour lequel j'ai conçu le plus vif intérêt, qui voyage avec un de ses amis; c'est le « jeune Desroches; il est plein d'esprit, bien « élevé, versé dans tous les arts d'agrément, sur-« tout dans la musique et le violon, dont il pour-« rait donner des leçons aux plus forts amateurs. » (*S'interrompant.*) Je ne doute pas de vos talents, monsieur; mais nous comptons dans notre ville

plusieurs virtuoses qui ne seraient pas déplacés à l'Opéra de Paris.

DESROCHES.

Oh! je le crois.

DELILLE, *à Desroches.*

Elle s'imagine que tu viens faire des écoliers dans le pays.

MADAME GUIBERT, *continuant la lettre.*

« Daignez donc, à ma prière, le recevoir, l'ac-
« cueillir comme votre fils, le présenter dans les
« sociétés, en un mot, lui rendre le séjour de
« votre ville le plus agréable qu'il vous sera pos-
« sible. » (*S'interrompant.*) Je le voudrais de bon cœur; mais je suis fort peu répandue, je vois très peu de monde. (*Continuant.*) « Delille, l'ami de Des-
« roches, jouit d'une fortune suffisante; c'est un
« fort honnête garçon. » (*S'interrompant.*) Monsieur, je n'en doute pas. (*Continuant.*) « Desroches
« est le fils unique d'un de mes amis, qui a laissé
« trente mille livres de rente. »

DELILLE, *à Desroches.*

Te voilà bien plus honnête que moi.

MADAME GUIBERT.

Comme je vous disais, je suis très peu répandue, mais je verrai volontiers du monde pour satisfaire aux désirs de mon frère.

DESROCHES.

Madame...

MADAME GUIBERT.

Combien je lui sais gré de m'avoir adressé deux jeunes gens aussi aimables!

DESROCHES.

Madame...

MADAME GUIBERT.

Vous arrivez apparemment à l'instant même.

DELILLE.

Voilà deux heures à peu près que nous sommes descendus à notre auberge.

MADAME GUIBERT.

A l'auberge! je ne souffrirai pas que les amis de mon frère logent à l'auberge.

DESROCHES.

Mais permettez...

MADAME GUIBERT.

Non, messieurs, cela ne sera pas, je vous en prie, je vous en conjure.

DELILLE.

Mais, madame...

MADAME GUIBERT.

Non, messieurs, vous logerez chez moi; mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir laissé ses amis à l'auberge; je ne me le pardonnerais pas moi-même.

DESROCHES.

Mais, madame, nous vous gênerions.

MADAME GUIBERT.

D'abord, vous ne me gênerez pas; c'est l'appartement de mon frère que vous occuperez, il est charmant, c'est à lui seul qu'il est réservé, il me saura bon gré de vous l'avoir offert, de vous avoir, pour ainsi dire, forcés à l'accepter.

DESROCHES.

Mais, madame...

MADAME GUIBERT.

Voilà qui est entendu, messieurs. (*Elle appelle.*) François! Vous y serez libres, parfaitement libres; enfin, vous serez chez vous. On est si mal dans ces auberges! François!... François!...

DESROCHES.

Voilà, par exemple, de ces politesses qui surprennent...

MADAME GUIBERT.

François!... Mille pardons, messieurs...

DELILLE, *à Desroches.*

Comment! tu accepterais...

DESROCHES, *à Delille.*

Tu sais que je ne veux pas rester dans cette maudite auberge, en face de ce M. Vernon et de sa sœur.

MADAME GUIBERT.

François...

SCÈNE V

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, madame.

MADAME GUIBERT.

Allez vite ouvrir les volets et les croisées du petit appartement boisé... La vue en est délicieuse; sur la rivière, sur des jardins... Faites descendre un lit dans le petit cabinet... C'est la chambre que je destine à votre ami; il y a la bibliothèque de mon frère, elle est très bien composée... Ayez soin de balayer, de nettoyer partout... Il y a des glaces, une toilette, des armoires, une commode, rien n'y manque.

FRANÇOIS.

Oui, madame. (*A part.*) Bon! voilà des profits qui m'arrivent. (*Il sort.*)

MADAME GUIBERT.

Dépêchez-vous, et voyez si ma fille a fini sa leçon.

SCÈNE VI

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT.

DESROCHES.

Monsieur votre frère nous a beaucoup parlé de votre aimable fille.

MADAME GUIBERT.

Son éloge est suspect dans ma bouche; mais c'est vraiment une aimable enfant, et qui ne me donne que de la satisfaction. Il est si doux pour une mère...

DELILLE.

Puisque vous exigez que nous logions chez vous, madame...

MADAME GUIBERT.

Nous nous brouillerons si vous résistez plus longtemps.

DELILLE.

Permettez-nous de retourner un instant à notre auberge.

MADAME GUIBERT.

Et point du tout; je vais y envoyer François; il prendra vos effets. François!...

DESROCHES.

Eh non, madame; c'est aussi pousser trop loin les attentions : ne dérangez pas vos gens; j'ai moi-même quelques ordres à donner à mon valet.

MADAME GUIBERT.

Vous le voulez ainsi?

DELILLE.

Nous osons l'exiger à notre tour.

MADAME GUIBERT.

Je craindrais de me rendre importune en insistant. Allez donc, et hâtez-vous de revenir, messieurs.

DESROCHES.

Nous ne perdrons pas un instant, madame.

MADAME GUIBERT.

A votre retour j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

DELILLE.

Nous brûlons d'admirer ses charmes. Nous revenons dans l'instant, madame.

MADAME GUIBERT, *les reconduisant.*

Je vous en prie, je vous en conjure, messieurs.

SCÈNE VII

MADAME GUIBERT, *seule.*

Flore, Flore, Flore! Voyez un peu si cette petite fille me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore!

SCÈNE VIII

FLORE, MADAME GUIBERT.

FLORE.

Me voici, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Mais venez donc, mademoiselle, quand on vous appelle.

FLORE.

Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

MADAME GUIBERT.

Il s'agit bien de mon serin; voilà de bien plus grandes affaires : écoutez-moi. Vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Je n'ai rien négligé pour votre éducation, et vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, que cette petite ville est un terrain ingrat pour les filles à marier; des originaux, des gens grossiers, des imbéciles, des sots, des mauvais plaisants. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque temps chez mon frère à Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Grâce au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage. Mon frère est un homme charmant. Le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

FLORE.

De trente mille livres de rente, ma mère!

MADAME GUIBERT.

Il vient loger ici avec son ami : c'est un jeune homme très aimable; il a de l'esprit, des connaissances; il aime la musique, et j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talents, votre éducation.

FLORE.

Oui, ma mère, mon éducation.

MADAME GUIBERT.

Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup d'œil soit à votre avantage. Eh! mais, mon Dieu, comme vous voilà faite; je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller

au bal; mais quand on est aussi pâle, et d'ailleurs quand c'est par les conseils de votre mère, il n'y a pas de mal : attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes.

(*Elle met du rouge à sa fille.*)

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT, *en mettant du rouge à sa fille.*

Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur et la modestie sont la plus belle parure d'une demoiselle, la meilleure dot qu'elle puisse apporter..... Mais comme vous êtes engoncée dans votre corset! mettez-vous à la grecque, puisque c'est la mode; dégagez un peu ce fichu; et ne vous éloignez jamais des principes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano est-il accordé?

FLORE.

Mon Dieu! non, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Comment? depuis huit jours que nous attendons!

FLORE.

M. Splimann m'a bien promis qu'il viendrait demain matin.

MADAME GUIBERT.

Bon. Qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit concert de société où j'inviterai tous nos amis. Ces deux jeunes gens feront leur partie avec Splimann et vous; et François, qui commence à déchiffrer sur la clarinette, fera la sienne.

FLORE.

Comment! notre domestique, ma mère?

MADAME GUIBERT.

En famille, cela passe; et je ne me soucie pas d'inviter tous ces jeunes gens de l'orchestre de la comédie de Bienfaisance, ils sont moqueurs et goguenards. J'entends nos deux aimables Parisiens. Allons, mademoiselle, une contenance agréable, modeste; ne soyez pas honteuse et timide, et sachez parler à propos.

FLORE.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX

FLORE, MADAME GUIBERT, DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Vous voyez, madame, que nous ne nous sommes pas fait attendre.

MADAME GUIBERT.

Vous n'avez encore tardé que trop longtemps, messieurs.

FLORE.

Oui, trop longtemps.

DELILLE.

Notre Dubois va dans l'instant apporter tous nos effets. En vérité, madame, je rougis de l'embarras que nous allons vous causer.

MADAME GUIBERT.

Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie, messieurs. Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma fille. (*A Flore.*) Saluez.

DESROCHES.

Ah! mademoiselle.

DELILLE.

Enchanté...

FLORE.

Messieurs... (*A sa mère.*) Lequel des deux, ma mère?

MADAME GUIBERT, *à sa fille.*

Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. (*Aux deux jeunes gens.*) C'est mon enfant unique. L'espérance de la bien établir a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour perfectionner son éducation; mais vous sentez que dans une petite ville de province on n'a pas les moyens... Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. (*A sa fille.*) Parlez donc.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT, *à sa fille.*

Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre?

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise?

MADAME GUIBERT.

Paix. (*Aux deux jeunes gens.*) Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise : si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au dessert, je l'aurais fait chanter.

DELILLE.

Eh! qu'importe? Quoique nous ne soyons plus au dessert...

DESROCHES.

Nous serions enchantés d'entendre mademoiselle.

MADAME GUIBERT.

La voilà toute confuse; c'est que vous l'intimidez : des messieurs de Paris... Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

DELILLE.

Oh! s'il ne s'agit que de prier... Mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions...

DESROCHES.

Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr, et je me joins à mon ami.

FLORE.

C'est qu'en vérité... je n'ose.

MADAME GUIBERT.

Osez, mademoiselle.

FLORE.

Et... je suis enrhumée, je crois.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc? Vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

FLORE.

Mais, ma mère, que chanterai-je?

MADAME GUIBERT.

Ce qui vous plaira. Allons, tenez-vous droite, et chantez.

FLORE, *toussant.*

Hem... hem... je suis vraiment fort embarrassée. (*En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.*)

Non, non, non, j'ai trop de fierté
Pour me soumettre à l'esclavage.

MADAME GUIBERT.

Quelle chanson choisissez-vous donc là!

FLORE, *continuant.*

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.

MADAME GUIBERT.

Ah! bon Dieu! quelle horreur! Mais taisez-vous donc; paix donc, paix donc, je vous en prie. Comment! vous avez trop de fierté pour vous marier? Est-ce qu'une demoiselle doit chanter de ces choses-là? Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là?

FLORE.

Mais ma mère, c'est de la Belle Arsène.

MADAME GUIBERT.

Votre Belle Arsène était une bégueule, et j'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et puis, c'est antique.

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante?

MADAME GUIBERT.

Mais, mademoiselle, on chante du nouveau; par exemple :

Oui c'en est fait, je me marie,

ou bien :

Il faut des époux assortis.

ou bien :

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur!

DELILLE.

Ah! oui, mademoiselle, celle-là; elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

FLORE *tousse et chante.*

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur!
L'amour est vif, il est volage;
L'hymen seul fait le vrai bonheur.
Oui, la volupté la plus pure,
C'est l'union de deux époux;
C'est dans l'hymen que la nature
Plaça ses plaisirs les plus doux.
Ah! que les nœuds du mariage, etc.

DESROCHES.

Comme un ange, mademoiselle, comme un ange!

MADAME GUIBERT.

Oui, comme un ange; comme une sotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux. Et puis, elle ne sait pas donner d'expression aux paroles : elles sont si tendres!

FLORE.

Mais, ma mère, ce n'est pas ma faute; il m'a pris une extinction de voix dans la roulade.

DESROCHES.

Ne grondez pas mademoiselle. On ne chante pas plus agréablement.

DELILLE.

Oh! sans doute. (*A part.*) Attends, je vais t'en dégoûter tout à fait. (*Haut.*) Mon ami, la voix de mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute, comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère, ne trouves-tu pas?

DESROCHES.

Et de qui donc?

DELILLE.

Eh! mais vraiment, de ta femme.

DESROCHES.

De ma femme!

MADAME GUIBERT.

De sa femme!

FLORE.

Ah! mon Dieu! de sa femme!

DESROCHES, *à Delille.*

Qu'est-ce que tu dis donc?

DELILLE, *bas à Desroches.*

Laisse-moi faire. (*Haut.*) C'est le même timbre, le même éclat, la même étendue.

MADAME GUIBERT.

Comment, monsieur, vous êtes marié?

DESROCHES.

Qui? moi, madame?

DELILLE.

Oui, madame, il est marié. (*Bas à Desroches.*) Dis comme moi. (*Haut.*) Une femme charmante. (*A Desroches.*) J'ai mes raisons pour agir ainsi. (*Haut.*) Il y a six mois qu'il a épousé une jeune veuve. (*A Desroches.*) Tu vas voir. (*Haut.*) J'ai été un de ses témoins.

MADAME GUIBERT.

En vérité, monsieur... je vous en fais mon sin-

cère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix... Laissez-nous, mademoiselle.

DELILLE, *bas à Desroches.*

Sens-tu le motif des politesses. (*Haut.*) Eh quoi! nous priver si tôt de la vue de votre aimable fille!

MADAME GUIBERT.

Je vous demande pardon, messieurs; mais elle a ses occupations, ses leçons.

FLORE, *à sa mère.*

Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites, impertinente? Sortez, vous dis-je.

FLORE.

Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splimann pour le concert de demain!

MADAME GUIBERT.

Un concert! y pensez-vous? est-ce la saison des concerts, quand tout le monde est en vendange?

FLORE, *faisant la révérence.*

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

MADAME GUIBERT.

C'est bon, c'est bon; laissez-nous. (*Flore sort.*)

SCÈNE X

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES.

DELILLE.

En vérité, on n'est pas plus jolie que votre demoiselle.

MADAME GUIBERT.

Oh! vous êtes trop bons, messieurs. Qu'est-ce qu'une petite provinciale, auprès de vos dames de Paris? Mais, mon Dieu! je pense à une chose; je vous ai proposé indiscrètement un appartement chez moi, et je n'ai pas réfléchi que cet appartement est petit, incommode.

DELILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame? Une vue sur des jardins, sur la rivière, une bibliothèque, des glaces, une armoire, une commode.

MADAME GUIBERT.

Oui; mais une seule chambre avec un cabinet.

DELILLE.

Eh! qu'importe, madame? deux amis; nous y serons fort à notre aise. Il n'y aurait que le cas où mon ami ferait venir sa femme, comme il en avait le projet.

MADAME GUIBERT.

Alors, vous sentez que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas offrir à madame quelque chose qui fût digne...

DELILLE.

Oh! cela s'entend à merveille.

SCÈNE XI

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, *chargé de malles et de valises.*

DUBOIS.

N'est-ce pas ici que demeure madame Guibert?

MADAME GUIBERT.

Oui, mon ami, c'est ici.

DUBOIS.

Ah! messieurs, c'est vous? Voilà tous vos effets que j'apporte. Madame, voulez-vous bien m'indiquer l'appartement de ces messieurs?

MADAME GUIBERT.

Tout à l'heure, mon ami; François va vous conduire... François... Ah! mon Dieu! messieurs!

DESROCHES.

Eh mais! qu'avez-vous donc, madame? vous paraissez fort intriguée.

MADAME GUIBERT.

Je suis en effet fort en peine; c'est François, mon domestique, qui, pendant que vous étiez à votre auberge, m'a appris que cet appartement était encore embarrassé.

DELILLE.

Ah!

DUBOIS.

En attendant que vous soyez décidés, ma foi, je vais me reposer.

(*Il se débarrasse des malles et s'assied dessus.*)

MADAME GUIBERT.

Non, mon ami, ne quittez pas votre fardeau, parce que tout à l'heure il faudra probablement...

DESROCHES.

Enfin, madame...

MADAME GUIBERT.

Mais je vais mettre ordre à tout cela, et c'est vous qui l'occuperez.

SCÈNE XII

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, madame.

MADAME GUIBERT, *lui faisant signe de dire que non.*

Eh bien! l'appartement de ces messieurs est-il prêt?

FRANÇOIS.

Pas encore, madame.

MADAME GUIBERT, *faisant toujours des signes à François.*

Pas encore! concevez-vous un pareil obstacle? Le voisin Giraud s'obstine donc toujours à me laisser son dépôt de marchandises?

FRANÇOIS.

Le voisin Giraud! son dépôt de marchandises!

MADAME GUIBERT.

Voilà comme on est dupe de sa complaisance. Me sachant cet appartement vacant, il me l'avait emprunté, parce qu'il n'a pas de magasin; et voilà que maintenant il lui faut quatre jours pour déménager. (*En continuant ses signes à François.*) N'est-ce pas là ce que tu m'as dit?

FRANÇOIS.

Oui, oui, madame, quatre jours. Voilà ce que je vous ai dit. (*A part.*) Adieu mes profits.

MADAME GUIBERT.

Mais je n'entends pas cela; c'est bien le moins qu'on soit le maître chez soi, et je vais...

DESROCHES.

Point du tout, madame, et nous ne souffrirons pas...

MADAME GUIBERT.

C'est que je serais désespérée...

DELILLE.

Eh! mon Dieu! madame, il ne faut pas vous désespérer pour si peu de chose.

SCÈNE XIII

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE.

Eh! bonjour, ma chère madame Guibert; il y a un siècle, en vérité, que je ne vous ai vue, ma toute belle.

DESROCHES.

C'est madame Senneville.

MADAME SENNEVILLE.

Nos deux aimables voyageurs ici! Je m'attendais à les trouver. Et votre charmante fille, où est-elle donc? Que je l'embrasse. On sait déjà dans la ville que c'est chez vous que ces deux messieurs logent. Ah çà! je viens vous engager à dîner pour demain, sans préjudice de l'assemblée à laquelle je vous attends ce soir; vous m'amènerez votre chère Flore; vos deux aimables hôtes m'ont promis. Je sais tout, vous les avez enlevés de vive force de leur auberge, pour ainsi dire. Je vous reconnais là. Vous poussez la courtoisie et la politesse au dernier degré.

MADAME GUIBERT.

Ah! vous êtes trop bonne; mais je suis bien loin de mériter vos éloges.

MADAME SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là, bon Dieu! ma chère?

DELILLE.

C'est que les moyens d'exécution ne répondent pas tout à fait aux bonnes intentions de madame.

MADAME SENNEVILLE.

Comment donc?

MADAME GUIBERT.

Je m'étais flattée en effet de pouvoir loger ces messieurs.

MADAME SENNEVILLE.

Et vous ne le pouvez pas?

DELILLE.

Non, madame; le voisin Giraud, un dépôt de marchandises...

MADAME GUIBERT.

Cela m'afflige à un point que je ne puis exprimer.

DESROCHES.

Il ne faut pas du tout que cela vous afflige, madame; nous allons chercher une autre auberge.

DELILLE.

Oui. Dubois, remporte ces malles.

(*Dubois se lève et se met en devoir de remporter les malles.*)

MADAME SENNEVILLE.

Arrêtez, mon ami. Je suis persuadée de la réalité de l'obstacle qui empêche madame de vous loger.

MADAME GUIBERT.

J'espère, madame, que personne ne s'avisera de soupçonner qu'il soit supposé.

MADAME SENNEVILLE.

Personne, madame; et moi moins que tout autre; mais permettez-moi de me féliciter de cet accident. Il me donne l'occasion de réparer un manque de civilité dont mon oncle ne cesse de me faire la guerre depuis ce matin.

DELILLE.

Que voulez-vous dire?

MADAME SENNEVILLE.

Que c'est chez moi, messieurs, qu'il faut accepter un logement.

DELILLE.

A merveille! on nous chasse d'un côté, on nous recueille de l'autre.

MADAME SENNEVILLE, *à Desroches.*

Oui, messieurs, chez moi. C'est mon oncle, Ambroise Senneville, le camarade, l'ami du vôtre, qui se joint à moi pour vous en prier. Vous ne m'en voulez pas, madame, de chercher à réparer ce que vous n'avez pu exécuter vous-même?

MADAME GUIBERT.

Qui, moi? vous en vouloir, madame; ce serait bien mal me connaître. (*A part.*) L'impertinente!

DESROCHES.

Mais, madame, je ne sais si je dois accepter...

MADAME SENNEVILLE.

Je n'ai ni voisins, ni dépôt de marchandises; et je me fâcherais si vous hésitiez.

DELILLE.

Ah! mon ami, qu'as-tu à opposer aux prières d'une jolie femme?

MADAME SENNEVILLE.

Rien. Il est trop galant pour cela, n'est-il pas vrai? (*A Dubois.*) Mon ami, portez toutes ces malles chez moi; faites-vous indiquer ma demeure, elle est à deux pas; ma femme de chambre vous montrera l'appartement de vos maîtres.

MADAME GUIBERT.

Mon domestique va vous conduire, mon ami, si madame le permet.

MADAME SENNEVILLE.

Y consentez-vous, madame? vous êtes trop bonne.

DUBOIS, *reprenant les malles.*

Allons, voilà des malles qui se seront bien promenées dans la ville aujourd'hui.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE.

Eh bien! monsieur, où en êtes-vous avec M. Vernon et sa céleste sœur?

DESROCHES.

Comment, madame, vous savez...

MADAME GUIBERT.

Quoi donc?

MADAME SENNEVILLE.

Une aventure, une erreur assez plaisante de monsieur.

DESROCHES.

Et qui vous a appris?...

MADAME SENNEVILLE.

Vingt personnes. M. Vernon l'a dit à son avocat, l'avocat au procureur, le procureur à l'huissier, l'huissier à son clerc, qui l'a raconté à ma femme de chambre, dont il est amoureux.

DELILLE, *à Desroches.*

Tu vois, mon ami, comme on est sûr du secret dans une petite ville.

MADAME GUIBERT.

Ah! mon Dieu! pourvu qu'ils n'aillent pas raconter ce qui s'est passé ici.

MADAME SENNEVILLE.

Que pourrait-on dire, madame, qui ne fût à votre avantage? et d'ailleurs, en personne prudente, ne vous êtes-vous pas mise depuis longtemps au-dessus des propos des méchants?

MADAME GUIBERT.

C'est une science que d'autres connaissent beaucoup mieux que moi, madame.

MADAME SENNEVILLE.

C'est difficile, madame.

DESROCHES.

Eh! de grâce, mesdames...

MADAME SENNEVILLE.

Eh! non, elle est toujours à me lancer des mots malins. Mais nous nous piquons ainsi sans nous brouiller; n'est-il pas vrai, madame?

MADAME GUIBERT.

Ah! sans doute, madame. (*A Delille.*) Je ne peux pas sentir cette femme-là : elle affecte sur tout le monde un air de supériorité qui est insupportable.

MADAME SENNEVILLE, *à Desroches.*

La pauvre chère femme, comme elle s'enflamme!

SCÈNE XV

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame, je viens de conduire à votre porte le valet de ces messieurs. Ne voilà-t-il pas mademoiselle Lucile qui ne veut pas absolument laisser entrer tous ces effets.

MADAME SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là? Mais mademoiselle Lucile est inimaginable.

DELILLE.

Vous verrez que nous n'allons pas encore nous fixer là.

MADAME SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, messieurs, et je vais laver la tête à ma femme de chambre. Venez avec moi; donnez-moi la main, monsieur Desroches. Mille pardons, ma chère madame, de vous les enlever si

promptement; mais il le faut, vous le voyez. Vous ne tarderez pas à venir, ma chère. Je vous attends ce soir, et demain à dîner avec votre aimable fille. N'y manquez pas.

DESROCHES.

Croyez, madame, que nous partons pleins de reconnaissance des politesses dont vous nous avez comblés.

DELILLE.

Vous nous avez trop bien reçus pour que nous ne nous empressions pas de revenir vous voir.

MADAME GUIBERT.

Comment, messieurs! mais je vous en prie, revenez me voir; vous serez toujours les bien venus. (*Elle les reconduit jusqu'à la porte, et en revenant dit à François :*) François, quand ces gens-là reviendront, ne manquez pas de dire que je n'y suis pas.

FRANÇOIS.

Oui, madame.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre représente une place. Dans le fond, la maison de madame Senneville; sur un côté, la maison de M. Riflard. Il fait nuit.

SCÈNE I

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD.

RIFLARD.

Comment, madame! il y a une heure que je vous fais des signes, et vous avez l'air de ne pas m'entendre.

MADAME SENNEVILLE.

Mais vous êtes d'une tyrannie! pouvais-je quitter mademoiselle Remival, qui me racontait la maladie du petit carlin que je lui ai donné? Que me voulez-vous, monsieur? Pourquoi me faire quitter la société, le jeu? Madame Guibert, mademoiselle Vernon vont s'égayer sur notre absence.

RIFLARD.

Savez-vous que je suis très mécontent. Pourquoi loger chez vous ces deux Parisiens?

MADAME SENNEVILLE.

C'est pour ainsi dire à vous que je dois leur connaissance.

RIFLARD.

Je ne m'attendais pas que ce petit Desroches se permettrait d'aller sur les brisées d'un homme comme moi. Je m'attendais encore moins que madame Senneville, une femme que j'estime, que j'aime, que j'ai su distinguer, se permettrait d'écouter les propos et les fadeurs d'un étranger.

MADAME SENNEVILLE.

Moi! où prenez-vous, s'il vous plaît... De quel droit me parlez-vous ainsi?

RIFLARD.

Au point où nous en sommes! quand je n'attends que la fin de mes vendanges, quand j'ai l'aveu de votre oncle et le vôtre, il m'est bien permis, madame, de parler en mari. C'est en ami d'ailleurs que je parle. Vous vous perdez. Avez-vous remarqué les chuchoteries, les ricanements, les mots à double entente, les regards malins de toute la société? Quant à moi, j'ai le malheur d'être très violent; je n'ai pas voulu causer de scandale, mais j'ai su ce que j'avais à faire, et M. Desroches aura de mes nouvelles dès ce soir.

MADAME SENNEVILLE.

Ah! mon Dieu! vous me faites trembler.

RIFLARD.

Ce n'est rien, madame, rien du tout; une petite précaution que j'ai prise. Revenons à vous. Si vous avez le moindre soin de votre gloire, si vous tenez à un établissement qui nous convient à tous deux, il faut absolument que ces jeunes gens ne logent pas chez vous ce soir.

MADAME SENNEVILLE.

Qu'exigez-vous? mais mon oncle...

RIFLARD.

Votre oncle a eu beaucoup d'humeur en les voyant arriver. M. Vernon, qui fait de lui ce qu'il veut, en se laissant gagner au piquet, lui a déjà parlé. Madame Guibert, que votre oncle a intérêt de ménager, puisqu'elle est sa cousine au sixième

degré, lui a fait sentir toute l'horreur de la conduite de ce petit écervelé. Son ami ne vaut pas mieux; c'est un sournois qui fait l'homme d'esprit, et je n'aime pas qu'on prenne ces airs-là avec moi.

MADAME SENNEVILLE.

Allons, vous êtes tous ligués contre lui. Ce pauvre jeune homme! mais vous voulez que je sois incivile. A la bonne heure. En vérité, cela ne me donne pas une bonne idée de votre caractère.

RIFLARD.

Ah! croyez, belle dame, que c'est l'intérêt que je vous porte, la raison... Vous ne me refuserez pas un sacrifice vraiment nécessaire, et sur tous les autres points, vous le savez, je me laisse mener comme un enfant; mais j'exige, au nom du plus tendre amour... (*Il lui baise la main.*)

MADAME SENNEVILLE.

Prenez donc garde, voici M. Vernon.

SCÈNE II

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD, VERNON.

VERNON.

Ah! vous voilà; j'étais sûr de vous trouver ensemble. Ne craignez rien, mon intention n'est pas de vous causer la moindre peine. Soyons divisés, ennemis entre nous, c'est fort bien; mais unissons-nous contre les étrangers qui viennent se mêler à nos débats; enfin nous sommes chez nous, et ce petit monsieur... Je viens vous avertir d'un petit incident qui se prépare; il n'y aura pas d'esclandre; mais toute la société est au fait: quand tout le monde sera retiré, votre oncle est absolument décidé à éconduire poliment ces deux voyageurs, qui ne sont pas faits pour être admis dans une société délicate, véritablement.

MADAME SENNEVILLE.

Que vous ont-ils fait ces pauvres jeunes gens?

VERNON.

Comment, madame! ils sont admis, reçus, fêtés chez madame Guibert, qui est une personne fort ridicule, sans doute, mais il ne s'agit pas de cela

présentement, et ils se permettent de se moquer d'elle; ils supposent je ne sais quel mariage.

MADAME SENNEVILLE.

Convenez que ce prétendu mariage est fort gai, et que madame Guibert mérite bien...

RIFLARD.

Oui, c'est fort gai; mais voulez-vous que je sois leur jouet à mon tour? Nous avons des mœurs dans notre ville, et nous devons être jaloux de conserver notre réputation.

VERNON.

Et cet autre qui fait le railleur; n'y a-t-il pas dans l'auberge de la Poste une belle dame qui se cache à tout le monde, et qui a des entretiens avec lui?

MADAME SENNEVILLE.

En vérité?

VERNON.

Eh! mon Dieu! oui; cela se sait déjà dans toute la ville. Fi donc! deux libertins, deux mauvais sujets; je ne parle pas de la conduite qu'ils ont tenue avec ma sœur, avec moi.

MADAME SENNEVILLE.

Ah! c'est une horreur. Mademoiselle Vernon est une si bonne personne, et j'aimerais tant à la voir heureuse!

VERNON.

Ma sœur est une folle. Cependant, pour cet article, soyez tranquille, je ne m'endors pas, je suis en règle, et dès ce soir...

RIFLARD.

Comment, madame, vous balancez. Décidez-vous. S'ils logent chez vous ce soir, songez-y, vous ne me reverrez plus.

MADAME SENNEVILLE.

Petit despote, vous voulez que je vous le sacrifie, je le vois; il faut donc absolument que je prenne un parti... Eh bien! cela me coûte; je voudrais en vain le dissimuler.

RIFLARD.

Ah! vous êtes si bonne!

VERNON.

Chut! voilà l'ami qui s'avance.

SCÈNE III

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD, VERNON, DELILLE.

DELILLE.

En vérité, madame, rien n'est aimable comme votre réunion. Je vous fais compliment, messieurs, sur le bon ton qui règne dans votre société; ce n'est que dans votre ville qu'on trouve cette aménité, ce bon accord, cette indulgence réciproque, et surtout cette hospitalité tant vantée chez les anciens.

VERNON.

Nous nous faisons un devoir, monsieur, de bien accueillir les étrangers qui le méritent.

RIFLARD.

Oui, sans doute; mais nous savons aussi comment nous devons nous conduire avec ceux qui ne viennent dans notre endroit que pour se moquer de nous.

DELILLE.

Et vous faites parfaitement bien. (*A part.*) Bon! il se machine encore quelque chose contre nous.

VERNON.

Mais il se fait tard; il est temps, je crois, de se retirer.

RIFLARD.

Ah! voilà le reste de la société qui sort de chez madame.

SCÈNE IV

DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, MADAME GUIBERT, FLORE, MADEMOISELLE VERNON, VERNON, RIFLARD; FRANÇOIS ET UNE SERVANTE *portant un falot.*

MADAME GUIBERT, *arrivant la première, précédée de François qui porte un falot.*

Je vous assure, mademoiselle, que je vous avais donné deux fiches, je m'en souviens parfaitement.

MADEMOISELLE VERNON.

Je puis vous certifier, madame, que c'est vous qui avez oublié de me les donner; le coup était assez important; il y avait longtemps que je l'at-

tendais, et j'étais si contente quand je l'aperçus! Je ne craignais pas qu'on me l'enlevât, j'étais tout en cœur.

VERNON.

Encore quelque extravagance! de qui parlez-vous là, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE VERNON.

De Quinola, mon frère.

VERNON.

Ah! passe pour Quinola.

MADAME SENNEVILLE.

Eh quoi! mesdames, vous vous retirez sitôt?

MADAME GUIBERT.

Sitôt! il est huit heures et demie tout à l'heure.

MADAME SENNEVILLE.

Je ne veux pas être importune. Vous me permettrez de retourner auprès de mon oncle.

RIFLARD, *à madame Senneville.*

Adieu, belle dame; croyez certainement...

MADAME SENNEVILLE, *bas à Riflard.*

Prenez garde, on nous épie. (*Haut.*) Votre très humble servante, mesdames; à demain à trois heures précises, je vous en prie.

(*Elle rentre chez elle.*)

DESROCHES, *à madame Guibert.*

Voudriez-vous accepter mon bras jusque chez vous, madame?

MADAME GUIBERT.

Je vous rends grâce, monsieur; nous demeurons à deux pas, et je n'ai besoin du bras de personne. Passez devant nous, François; et vous, mademoiselle, prenez garde à la manière dont vous marchez, je vous en prie.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Votre très humble servante, mademoiselle Vernon; soyez certaine que je vous ai donné vos deux fiches.

VERNON.

Puisque madame vous le dit, il faut bien que cela soit.

MADEMOISELLE VERNON.

En vérité, on n'a pas plus de guignon que moi. Encore cinquante fiches que je perds, sans comp-

ter les cartes que l'on paie fort cher, par paren thèse, chez madame Senneville.

VERNON.

Et pourquoi joues-tu?

MADAME GUIBERT.

Adieu, messieurs; je suis enchantée que vous soyez aussi bien dédommagés, et qu'aucun obstacle n'empêche madame Senneville de vous donner l'asyle et les soins que j'ai été forcée de vous refuser. (*Elle sort avec sa fille et François.*)

VERNON.

Adieu, messieurs; vous voilà logés irrévocablement. Allons, Suzanne, éclairez-nous.

(*Il sort avec sa sœur et la servante.*)

RIFLARD.

Bonsoir, messieurs, nous nous reverrons.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE V

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Ils ont l'air de se moquer de moi.

DELILLE.

Eh bien! M. Vernon te déteste, madame Guibert te raille, M. Riflard te menace; comment te trouves-tu du séjour de cette ville?

DESROCHES.

Assez mal jusqu'ici; il a fallu m'ennuyer toute la soirée à écouter tous les vieux contes de l'oncle de madame Senneville. Après trois mortelles parties de trictrac, trois vieilles femmes s'emparent de moi pour me faire faire un éternel reversis; et pour m'achever, voilà qu'on me fait jouer à des petits jeux avec un troupeau d'enfants.

DELILLE.

Et as-tu remarqué comme on se parlait bas, comme on nous regardait?

DESROCHES.

Mais en effet; nous avions l'air de deux personnages extraordinaires.

DELILLE.

Mais c'est égal, c'est une ville fort agréable,

l'air y est bon, les promenades y sont délicieuses, et le sang y est superbe.

DESROCHES.

Eh bien! moque-toi de moi tant que tu voudras, je ne suis pas fâché de m'y être arrêté. Oui, malgré mademoiselle Vernon, mademoiselle Guibert, il suffit que madame Sennevillle habite ce pays, et que nous logions chez elle... Nous nous sommes promenés dans le jardin avant la nuit.

DELILLE.

Assez tard même; il a fallu vous appeler.

DESROCHES.

C'est elle qui, en regagnant la maison, m'a recommandé de faire la partie de son oncle.

DELILLE.

Preuve que tu es aimé de la nièce.

DESROCHES.

Et tu conviendras qu'elle est bien faite pour me dédommager de tout l'ennui...

DELILLE.

Et tous tes rivaux, Riflard, Vernon?

DESROCHES.

Elle n'a jamais pensé à Riflard, à Vernon, à personne; elle me l'a juré.

DELILLE.

Oh! dès qu'elle te l'a juré... je n'en crois pas un mot.

DESROCHES.

Ah! te voilà, toujours cherchant à me contrarier.

DELILLE.

Allons, ne te fâche pas; dès que tu le veux, l'oncle est fort amusant, la nièce fort vertueuse.

DESROCHES.

Il n'est pas question de vertu.

DELILLE.

Ne perds pas un temps précieux.

DESROCHES.

Ne rentres-tu pas avec moi?

DELILLE.

Non. On ne soupe pas encore; je vais profiter du moment pour une course, une visite que j'ai à faire.

DESROCHES.

A cette heure, dans une ville que tu ne connais pas? Il faut donc que ta conquête t'occupe beau-

coup... Au surplus, entière liberté, je rentre. Bonne chance dans vos amours, monsieur Delille.

DELILLE.

Bonne chance dans les vôtres, monsieur Desroches.

SCÈNE VI

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, *chargé de toutes les malles.*

DESROCHES.

Eh bien! où vas-tu donc, avec toutes ces malles? Que signifie cet équipage?

DUBOIS.

Cela signifie, monsieur, qu'il faut encore que nous déménagions.

DELILLE.

Bon! je m'en doutais.

DESROCHES.

Comment! que veux-tu dire?

DUBOIS.

La femme de chambre vient de me charger poliment de tout notre bagage; et voilà un billet de madame Senneville qui vous expliquera...

DESROCHES.

Un billet! lisons. (*Il lit.*) « Il eût été bien doux « pour mon oncle et pour moi, monsieur, de pou- « voir vous rendre l'accueil favorable que vos pa- « rents m'ont fait à Paris; mais cela me devient « absolument impossible. Le soin de ma réputation « ne me permet pas de vous garder plus longtemps « dans ma maison. Agréez, je vous prie, mes ex- « cuses et mes regrets... » Le soin de sa réputation... En voici bien d'un autre.

DUBOIS.

Ce n'est pas tout, monsieur; voici une lettre qu'un homme d'assez mauvaise tournure m'a remise pour vous.

DESROCHES.

Pour moi! de quelle part?

DELILLE.

Voyons, lis.

DESROCHES.

« J'ai cru remarquer que vous regardiez tendre- « ment madame Senneville; j'ai déjà donné quel-

« ques leçons aux jeunes étrangers qui se permet-
« taient, en passant dans notre ville, d'aller sur mes
« brisées ; et l'intérêt que vous m'avez inspiré ne me
« permet pas de retarder plus longtemps celle dont
« vous avez besoin. Je vous attends demain au
« lever du soleil, derrière le petit rempart ; j'aurai
« mon épée et mes pistolets. J'espère que vous me
« ferez l'honneur de venir m'y trouver. — Fran-
« çois Riflard. » — L'impertinent ! j'irai certaine-
ment, et c'est moi qui lui donnerai, j'espère, une
leçon dont il se souviendra. Mais tu conviendras
qu'il est bien désagréable d'aller se couper la
gorge pour une femme qui me chasse de chez
elle.

(Dubois tire un autre papier de sa poche et le présente à Desroches.)

DELILLE.

Encore ! et d'où vient celui-là ?

DUBOIS.

C'est un homme noir qui l'a apporté.

DESROCHES.

Voyons. « L'an mil huit cent un, le, etc., j'ai,
« Christophe-Hyacinthe de Bon-Aloi, huissier
« soussigné, à la requête de demoiselle Augustine-
« Catherine, dite Nina Vernon, fille majeure et
« nubile... »

DELILLE.

C'est la sommation de M. Vernon.

DESROCHES.

Mais c'est un enfer que cette petite ville.

DELILLE.

C'est l'asyle du bonheur et de la vertu.

DESROCHES.

Tu n'as plus rien à me remettre ?

DUBOIS.

Je crois qu'en voilà bien assez comme cela.

DESROCHES.

Fort bien ; nous voilà dans la rue, à présent.

DELILLE.

Pourquoi as-tu quitté Paris ?

DESROCHES.

Ah, madame Belmont ! pourquoi m'avez-vous trahi ?

(Il s'assied sur un banc de pierre et paraît plongé dans la mélancolie.)

DELILLE, *à part.*

A merveille! il est à nous.

DUBOIS.

Monsieur, voilà Champagne, le valet de votre cousine.

DELILLE.

Occupe Desroches de ton mieux pour me laisser causer avec lui.

(*Dubois s'approche de Desroches et l'empêche de voir Champagne.*)

SCÈNE VII

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Delille.*

Madame se désole. Elle sait toutes les aventures de M. Desroches. Elle veut partir cette nuit même. J'ai eu toutes les peines du monde à la décider à vous faire ses adieux. Hâtez-vous de la rejoindre.

DELILLE.

Non... L'idée est excellente... Profitons de la circonstance. Tâche d'amener madame Belmont de ce côté.

CHAMPAGNE.

C'est difficile; mais j'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

Et pour comble de disgrâce, je ne peux pas partir; il faut que je me trouve au rendez-vous de M. Riflard. (*A Dubois.*) Eh bien! que fais-tu là? Va nous chercher une auberge.

DUBOIS.

Eh bien! monsieur, j'y vais. (*Il sort.*)

DESROCHES.

Demain matin je cours donner une leçon d'armes à Riflard, une leçon de procédés à Vernon, et j'échappe aux bavards, aux plaideurs, aux agnès, aux coquettes, au diable qui me poursuit dans ce maudit pays, en partant à l'instant pour Paris.

DELILLE.

Demain matin je te sers de témoin, et je te souhaite un bon voyage.

DESROCHES.

Comment! bon voyage? ne pars-tu pas avec moi?

DELILLE.

J'aime cette ville, et j'y reste.

DESROCHES.

Tu m'en disais tant de mal, et tu restes!

DELILLE.

Tu m'en disais tant de bien, et tu pars!

DESROCHES.

Mais qui peut te retenir?

DELILLE.

Ne puis-je changer de façon de penser comme toi?

DESROCHES.

Serait-ce, par aventure, cette belle mystérieuse?

DELILLE.

Peut-être.

DESROCHES.

Ah! mon ami, elle te trompe.

DELILLE.

Elle n'est pas de ce pays.

DESROCHES.

Eh! qu'importe? Partout les femmes sont les mêmes.

DELILLE.

Crois qu'il en est plus d'une...

DESROCHES.

Ah! oui. Juges-en par mes aventures. J'ai pensé comme toi; madame Belmont m'a trop désabusé; ah! c'est celle-là dont la perfidie m'est le plus douloureuse.

SCÈNE IX

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Delille.*

La voilà, monsieur.

DELILLE.

(*A Champagne.*) Je suis à toi dans l'instant. (*A Desroches*). Mon cher Desroches, je cours à mon

rendez-vous. Dans tous les cas, dis à Dubois de m'attendre à cette place. (*Delille s'éloigne.*)

DESROCHES.

Ne tarde pas, je t'en prie. Il est bien heureux! Cette femme mystérieuse a vraiment une jolie tournure, et qui me rappelle...

SCÈNE X

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

DESROCHES.

Mais il me semble voir une femme dans l'obscurité.

MADAME BELMONT, *à Desroches.*

Est-ce vous, Delille?

DESROCHES.

On appelle Delille. Serait-ce, par aventure, cette belle voilée? Ah! voyons.

MADAME BELMONT.

Pensez-vous encore excuser votre indigne ami?

DESROCHES.

Ciel! quelle voix!

MADAME BELMONT.

J'ai eu la faiblesse de suivre vos conseils, de marcher sur vos traces; pourquoi? pour être témoin de toutes ses inconséquences.

DESROCHES, *à part.*

Madame Belmont qui m'a suivi! qui m'aime encore! Ah! malheureux, qu'ai-je fait?

MADAME BELMONT.

Et que me reproche-t-il? Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous savez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a causé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée.

DESROCHES.

Votre frère! qu'entends-je?

MADAME BELMONT.

Que vois-je? Desroches!

DELILLE, *s'avançant.*

Lui-même, madame, qui reconnaît ses torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui, et partons.

DESROCHES.

Mais mon rendez-vous avec Riflard?

DELILLE.

Eh bien! c'est une affaire qu'il faut terminer tout de suite. (*Il frappe à la porte de Riflard.*) Monsieur Riflard, monsieur Riflard, un mot, s'il vous plaît. Il ne peut pas être encore couché.

MADAME BELMONT.

Qu'allez-vous faire? Je tremble.

SCÈNE XI

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD, *à sa fenêtre, en robe de chambre.*

RIFLARD.

Qui frappe? Ah! ah! messieurs, c'est vous?

DELILLE.

Allons, monsieur Riflard, vous voulez vous battre avec Desroches; descendez, il vous attend.

RIFLARD.

Qu'est-ce que vous dites donc? Je ne me bats jamais au soleil couché; on risque de s'estropier. Lisez le cartel, c'est pour demain.

DELILLE.

Cela ne se peut pas; monsieur retourne à Paris pour épouser madame. Les chevaux sont mis, nous partons.

RIFLARD.

Vous partez, il épouse madame, il y a un moyen de s'arranger. Je descends.

DELILLE.

J'en étais sûr.

SCÈNE XII

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD.

DUBOIS, *arrivant.*

Monsieur, il faut absolument que nous couchions à la belle étoile. Pas un coin dans une auberge; c'est demain le premier jour de la foire.

DELILLE.

A merveille! nous partirons plus tôt.

SCÈNE XIII

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD, *en robe de chambre et un bougeoir à la main.*

RIFLARD.

Permettez. Vous vous mariez, vous partez; je n'en veux qu'aux célibataires, je respecte les maris, et je vous fais mon sincère compliment.

DELILLE.

Monsieur Riflard, vous êtes la première personne de cette ville à qui nous ayons parlé, soyez la dernière, et chargez-vous de nos adieux pour tout le monde. Soyez heureux avec madame Sennevilleville; dites à madame Guibert que sa fille a trop de talents pour ne pas trouver bientôt un mari; conseillez à mademoiselle Vernon de se faire dévote ou bel-esprit, et conservez toujours cette urbanité, cet esprit sociable et galant qui distingue votre endroit.

SCÈNE XIV

RIFLARD, *seul.*

Votre très humble serviteur. Je m'en suis gaiamment tiré. Nous nous sommes tous bien conduits, et voilà deux Parisiens qui emportent une bonne idée de notre petite ville.

FIN DE LA PETITE VILLE.

MARASCHINI.

Salut à monsieur Crépon, le modiste.

CRÉPON.

Salut à monsieur Maraschini, l'officier glacier, confiseur. Salut à monsieur Fiammeschi l'artificier, lampiste, illuminateur. Vous attendez M. Durville?

MARASCHINI.

C'est la vérité.

CRÉPON.

Pour moi, j'attends madame. Dans notre état nous n'avons affaire qu'aux dames.

MARASCHINI.

Foi d'artiste, le dessert de ce soir me coûtera vingt-cinq louis de ma poche; mais il sera bien, et je suis content. Perché, l'honneur!.....

FIAMMESCHI.

Une excellente maison pour nous, messieurs; une fête tous les mois.

MARASCHINI.

Mà M. Durville nous doit encore la dernière.

CRÉPON.

Eh quoi! craindriez-vous.....

FIAMMESCHI.

La bancarotta!

MARASCHINI.

Mais.....

CRÉPON.

Allons donc! un négociant qui fait les plus grandes affaires, qui jouit du plus grand crédit! C'est de l'argent comptant.

MARASCHINI.

On en voit beaucoup par le temps qui court; il s'est lié depuis peu avec M. Duhautcours.

CRÉPON.

Eh bien! M. Duhautcours, un homme fort aimable : un bon cuisinier, un cabriolet, un entresol meublé dans le dernier goût.

FIAMMESCHI.

Un faiseur d'affaires.

MARASCHINI.

Point d'autre état que celui d'entrepreneur général de toutes les banqueroutes de Paris, et il ne manque pas d'ouvrage.

FIAMMESCHI.

Ah! Santo Gennaro, que me dites-vous là?

MARASCHINI.

C'est lui qui a arrangé le malheur de mon fripon d'associé dans les fêtes champêtres où vous me fournissiez l'illumination et l'artifice.

FIAMMESCHI.

Pas possible.

MARASCHINI.

Un homme perdu de dettes, et qui ne paiera jamais ses créanciers qu'en politesses. Un front d'airain, et puis il a à sa disposition trois ou quatre faux négociants qui se succèdent dans toutes les faillites pour entraîner la masse : aussi quand je vois cet homme-là lancé quelque part, je ne suis pas tranquille.

CRÉPON.

Fi donc, fi donc! monsieur Maraschini! craintes chimériques, injurieuses pour M. Durville; un très galant homme; sa femme est pleine de goût, de grâces.

FIAMMESCHI.

Un très galant homme, si vous voulez; mais s'il ne me donne pas de l'argent comptant tout à l'heure, je remporte mon décor et mes lampions.

CRÉPON.

Ah! monsieur Fiammeschi, quand on a reçu quelque éducation, peut-on songer à un pareil procédé?

MARASCHINI.

M. Crépon a raison. En ami, j'ai cru devoir vous avertir : tenez-vous sur vos gardes; mà point de scandale.

FIAMMESCHI.

Mais permettez donc; il me doit déjà...

CRÉPON.

Mais quand il vous devrait cent feux d'artifice, on n'en vient pas à ces violences avec les gens qui tiennent un certain état dans le monde. Vous vous nuiriez beaucoup. Dans les beaux-arts, il faut savoir attendre et perdre pour se faire une réputation. J'entends M. Durville; allons, monsieur Fiammeschi, de la douceur, et laissez vos lampions.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, ces choses-là doivent se payer comptant. La caisse est fermée dans ce moment-ci; mais demain matin...

FIAMMESCHI ET MARASCHINI.

Ah! monsieur...

CRÉPON, *bas à Fiammeschi.*

Vous voyez bien que vos inquiétudes n'avaient pas le sens commun.

FIAMMESCHI.

Ainsi demain matin...

DURVILLE.

Oui, mes chers amis. J'attends mon neveu; allez, et que tout se passe ce soir d'une manière convenable.

MARASCHINI.

Vous serez content, monsieur Durville.

FIAMMESCHI.

Et demain matin nous viendrons recevoir vos éloges...

DURVILLE.

Et votre argent.

MARASCHINI.

Voilà ce que c'est. La caisse sera ouverte demain?

DURVILLE.

Oui, oui, elle sera ouverte.

MARASCHINI.

Votre très humble serviteur, monsieur Durville. (*Il sort avec Fiammeschi.*)

CRÉPON.

Pour moi, vous savez que je ne suis pas inquiet; un petit acompte demain matin, car vous n'imaginez pas les avances que je suis obligé de faire. Le crédit me tue. J'ai tant perdu avec les actrices... Je vole à mon poste auprès de votre charmante épouse. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

DURVILLE, *seul.*

Tous ces préparatifs m'importunent... Cette fête à la veille d'un événement... Et ce Delorme qui vient m'implorer... Je dois le poursuivre, oui, je le

dois... Plus le moment approche, plus je tremble. Est-il donc si nécessaire d'en venir à cette extrémité? Je n'y pensais pas; Duhautcours est venu me trouver dans un moment de gêne, d'inquiétude; il a redoublé mes craintes, il a flatté mes passions, il m'a proposé... de manquer... sur-le-champ il s'est emparé de moi; tout est prêt. Quel métier! que de dangers! quel jeu terrible que ces spéculations sur la hausse et sur la baisse! J'aurais bien mieux fait d'être un véritable commerçant, un honnête banquier... Réduire ma dépense! ma foi, non : habitué à l'aisance, à tous les agréments de la vie... Et puis ma femme! la faire renoncer à ses fêtes, à sa parure, à ses sociétés! Il faudrait des scènes! des querelles! un divorce peut-être!... Mais c'est à mon neveu surtout qu'il faut cacher soigneusement ce qui se prépare... Le voici; il faut l'effrayer, me brouiller avec lui, c'est le plus sûr.

SCÈNE VII

DURVILLE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Vous m'avez demandé, mon oncle?

DURVILLE.

Oui, monsieur, j'ai une conversation très sérieuse à avoir avec vous.

AUGUSTE, *lui remettant des lettres.*

Mon oncle, voici des lettres.

DURVILLE.

C'est bon, je les lirai. Monsieur, lorsque par égard pour mon frère, par amitié pour vous, je consentis à vous admettre dans ma maison, j'ai dû penser que je trouverais le prix de ma conduite dans votre reconnaissance.

AUGUSTE.

Je ne crois pas, mon oncle, avoir trompé votre espoir.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur. D'abord admis par moi dans mon amitié, dans ma confiance, vous vous permettez de critiquer mes opérations.

AUGUSTE.

Il ne m'appartient pas sans doute de vous donn-

des conseils, mon oncle; mais ne serais-je pas coupable, si je vous cachais mes sentiments? Voyez ces vrais négociants, ces banquiers, dont tout Paris, dont toute la France chérit et bénit la fortune, aussi sévères pour le débiteur de mauvaise foi, qu'indulgents pour l'honnête homme victime des circonstances, s'unissant ensemble pour relever le crédit, ranimer la confiance, honorer leur patrie chez l'étranger, et la délivrer de cette troupe d'usuriers qui spéculaient sur le malheur des temps; un luxe bien entendu, des spéculations grandes, utiles; l'encouragement de l'agriculture, des arts, des manufactures; voilà leurs titres à l'estime, à la reconnaissance publique. Pouvez-vous me blâmer, mon oncle, quand je n'ai d'autre désir que de vous voir marcher sur les traces de ces hommes vraiment respectables?

DURVILLE.

Qu'est-ce à dire?... Sachez, monsieur, que le devoir d'un commis, car vous êtes le mien, est de suivre aveuglément les volontés de celui qui l'emploie.

AUGUSTE.

Si vous m'en voulez pour avoir intercédé en faveur de M. Delorme auprès de vous?

DURVILLE.

Ah! voilà ce que j'attendais. Prenez encore le parti de M. Delorme.

AUGUSTE.

Riche comme vous l'êtes, pouvez-vous pour une somme...

DURVILLE.

Et qui vous a dit, s'il vous plaît, que j'étais si riche? Avez-vous compté avec moi?

AUGUSTE.

Pardon, mon oncle; mais vos entreprises, vos dépenses, vos fêtes...

DURVILLE.

Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que je donne ces fêtes? Ne voyez-vous pas que tous ces bals, ces réunions, ces dépenses sont nécessaires pour augmenter, pour conserver mon crédit? Vous ne vous formez pas du tout, en vérité; j'en suis fâché pour vous, mais vous n'entendrez jamais rien au commerce. Revenons à M. Delorme,

aux reproches nombreux que j'ai à vous faire; ils ont surtout pour objet votre conduite, vos mœurs.

AUGUSTE.

Mes mœurs, mon oncle!

DURVILLE.

Oui, monsieur, vos mœurs. Pourquoi, lorsque j'ai du monde à dîner, vous esquiver toujours au dessert? Lorsqu'à force d'instances, vous voulez bien nous honorer de votre présence, on vous voit debout près de la cheminée, répondant par monosyllabes, et feuilletant je ne sais quelle brochure, comme pour distraire votre ennui.

AUGUSTE.

Ces torts sont réels, sans doute; mais vous parliez de mes mœurs.

DURVILLE.

Précisément. Vous dédaignez ma société pour celle de M. Delorme. Quand vous avez refusé une place au spectacle dans la loge de votre tante, on vous aperçoit aux troisièmes avec M. et mademoiselle Delorme.

AUGUSTE.

Pourriez-vous blâmer ma liaison avec une famille respectable.

DURVILLE.

Mais est-il aussi respectable le motif qui vous attire chez cet ennuyeux honnête homme? Voilà de nos philosophes du jour, qui condamnent avec amertume les actions des autres, et qui cherchent à séduire les femmes, les filles de ceux qu'ils appellent leurs amis.

AUGUSTE.

Qui? moi, grand Dieu! la séduire!

DURVILLE.

Et quel serait votre but? Vous ne pouvez pas songer à l'épouser?

AUGUSTE.

Et pourquoi ne songerais-je pas à l'épouser?

DURVILLE.

Plaît-il! mais vous avez donc perdu tout à fait la tête? Vous marier, à vingt ans, sans état, sans fortune! Et à qui? A la fille d'un petit marchand, d'une intelligence très bornée, dont les affaires sont considérablement dérangées! Par toute l'au-

torité que je puis avoir sur vous, monsieur, je vous défends de remettre les pieds chez M. Delorme.

AUGUSTE.

Ah! mon oncle, combien vous êtes changé pour moi depuis que ce M. Duhautcours s'est établi votre conseil.

DURVILLE.

Vous en voulez beaucoup à M. Duhautcours.

AUGUSTE.

N'est-ce pas lui qui m'a enlevé votre amitié, votre confiance? Ai-je rien fait pour m'en rendre indigne? Et cependant... mais je vois que je vous irrite; je sors. Si mes assiduités chez M. Delorme ne servent qu'à vous aigrir contre lui, il faudra bien que je cesse de le voir; mais n'est-ce pas me faire cruellement acheter l'asile que vous m'avez offert? (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DURVILLE, *seul.*

L'impertinent! je renverrai ce petit sot à son père; il prend avec moi un ton de remontrance. On dirait que c'est moi qui suis le neveu; voyons ces lettres. (*Il ouvre et lit les lettres.*) Oh! oh! des faillites à Hambourg, à Livourne, à Londres, et les maisons les mieux famées! Eh bien! voilà des exemples... des exemples qui doivent décider, car enfin aucune d'elles ne m'atteint; mais elles pourraient m'atteindre. Allons, il est de la prudence, il devient nécessaire... de prévenir un malheur. Mais Duhautcours ne vient pas : il devait être ici de bonne heure; ah! le voilà.

SCÈNE IX

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

Eh! venez donc, venez donc, mon ami; je vous attendais avec impatience.

DUHAUTCOURS.

Je n'ai pas perdu une minute; mon cheval est

rendu. J'ai tout négocié, tout est bien disposé, tout est en règle. Votre santé?

DURVILLE.

Ah! bien faible, mon ami. Vous avez placé mes effets?

DUHAUTCOURS.

A quatre-vingt-quinze. Il faut vous ménager, avoir soin de vous.

DURVILLE.

Vous avez raison ; mais ces choses-là donnent toujours un peu de souci.

DUHAUTCOURS.

C'est une enfance. Quoi! parce que vous vous arrangez avec vos créanciers, vous allez vous rendre malade? Est-ce que l'on prend garde à ces misères-là aujourd'hui? Voudriez-vous paraître coupable, lorsque vous n'êtes que prévoyant?

DURVILLE.

Mes billets sur Dorval?

DUHAUTCOURS, *remettant des papiers et un portefeuille à Durville.*

Escomptés à trois quarts. Voici les fonds.

DURVILLE.

Et les cinquante mille francs, dont j'ai donné mon acceptation à M. Franval, ce négociant de Marseille qu'on attend à Paris.

DUHAUTCOURS.

Cinquante billets de caisse dans ce portefeuille.

DURVILLE.

Tous nos cafés, nos sucres?

DUHAUTCOURS.

Dans les magasins de Pleinchêne; il me devait cela : je lui ai rendu le même service.

DURVILLE.

Ainsi tout est à couvert.

DUHAUTCOURS.

Ce n'est pas tout; il vous fallait présenter un actif qui fermât la bouche à tous les médisants. J'ai acheté à deux pour cent six cent mille francs de créances sur des négociants ruinés; j'ai eu pour dix mille francs deux millions d'actions sur des corsaires..... qui sont à Londres à l'heure où je vous parle.

DURVILLE.

En vérité! Vous êtes un homme unique.

DUHAUTCOURS.

Quelque activité, beaucoup d'habitude des affaires. J'en ai tant fait, à Berlin, à Gênes, partout; j'ai beaucoup voyagé. Il est bien entendu que je figure parmi vos créanciers.

DURVILLE.

Vous?

DUHAUTCOURS.

Je n'en serai pas moins votre agent, votre défenseur; mais cela dépayse les méchants, les curieux; et puis c'est la manière la plus loyale de prendre mes honoraires. Ah! que ne suis-je à votre place! Mais ne fait pas banqueroute qui veut; il faut du crédit; et que je suis fâché de ne vous avoir pas connu plus tôt! nous aurions bien mieux réglé les choses; vous auriez fait les affaires, je vous aurais prêté mon nom; j'aurais tout signé, vous n'auriez jamais été compromis.

DURVILLE.

Mais vous, Duhautcours?

DUHAUTCOURS.

Oh! moi, cela ne tire pas à conséquence; on a, comme cela, un commis prête-nom qui signe et qui disparaît; on a beaucoup perfectionné les différentes manières, parce que c'est si couru dans ce moment-ci...

DURVILLE.

Oui, ce sont les exemples qui m'entraînent.

DUHAUTCOURS.

Dites, qui vous justifient. Pour moi, je me suis fait une conscience là-dessus; ce que ces gens-là perdent avec nous, ils le gagnent avec d'autres; personne n'est dupe.

DURVILLE.

J'ai besoin de me le persuader.

DUHAUTCOURS.

Il n'y a que les sots qui perdent. Quand vous chargez un navire, ne comptez-vous pas sur les avaries? Eh bien! les faillites, les avaries, cela arrive à tout le monde. Mais il faut se hâter : voilà tout votre avoir en sûreté. La séparation de biens entre votre femme et vous est terminée; nous ne prendrons pas de notaire. J'ai un ami, un soi-

disant homme de loi, je lui fais dresser l'acte, je préviens tous nos gens, et je fixe l'assemblée à demain matin, midi.

DURVILLE.

A demain, cela ne se peut pas.

DUHAUTCOURS.

Et pourquoi donc?

DURVILLE.

Je reçois du monde ce soir, beaucoup de monde; ma femme donne une fête.

DUHAUTCOURS.

J'ai cru que vous donniez votre fête tout exprès; c'est une occasion excellente. Elle va doubler votre crédit; vous pouvez faire des affaires d'or d'ici à demain.

DURVILLE.

Oh! non, c'est déjà trop... J'aime mieux différer.

DUHAUTCOURS.

Impossible. Les affaires de cette nature demandent à être menées chaudement. Il faut emporter d'assaut les signatures pour arriver aux trois quarts, en somme.

DURVILLE.

J'aurais voulu me débarrasser de mon neveu. Je le renvoie à son père.

DUHAUTCOURS.

Vous craignez votre neveu? Oh! pour le coup, c'est trop plaisant. Un petit jeune homme qui fait le pédagogue avec vous, et qui se permet de me regarder de travers! Craignez plutôt que ce Franval, ce négociant de Marseille, ce créancier de cinquante mille francs n'arrive à Paris avant l'opération. Vous me l'avez peint comme un homme intraitable...

DURVILLE.

Je ne l'ai jamais vu; mais d'après sa correspondance...

DUHAUTCOURS.

Bon! il ne vaut pas mieux qu'un autre, je le parierais; mais il faut le prévenir. Si vous retardez d'un moment, tout est perdu.

DURVILLE.

Eh bien! j'aime mieux remettre la fête; oui. Ce sera difficile.

DUHAUTCOURS.

Vous avez tort; mais vous le voulez

DURVILLE.

Le lendemain d'un bal, cela serait d'un scandale!

DUHAUTCOURS.

Allons, les plaisirs après les affaires.

DURVILLE.

Je vais envoyer contre-ordre chez toutes les personnes invitées; je ferai entendre raison à ma femme. Mais vous oubliez le point important : à quel taux se font aujourd'hui les...

DUHAUTCOURS.

Les?

DURVILLE.

Oui, les... Vous m'entendez bien.

DUHAUTCOURS.

Ah! les arrangements? A douze, oui, à douze. C'est dommage que vous ne puissiez pas attendre la fin du mois. M. Desbilans assure qu'ils se feront à dix et même à huit.

DURVILLE.

Ah! c'est trop peu.

DUHAUTCOURS.

Oui, c'est trop peu. Vous donnerez vingt; il faut être honnête.

DURVILLE, *avec un soupir.*

Sans doute.

DUHAUTCOURS.

Oh! je ne m'en chargerais pas autrement. Moi, je suis l'homme de vos créanciers autant que le vôtre.

DURVILLE.

Voilà qui est convenu.

DUHAUTCOURS.

Avec des échéances.

DURVILLE.

Avec des échéances.

DUHAUTCOURS.

Partie en marchandises.

DURVILLE.

Comme cela se pratique.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, votre affaire ne souffrira pas la plus petite difficulté.

SCÈNE X

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Entendez-vous, monsieur Crépon, la plume un peu plus penchée en avant, et cela sera divin, divin... Monsieur, je vous salue. Ah! mon ami, que j'aurai un joli bonnet! sans prétention, mais si élégant, si élégant...

DURVILLE.

Je suis bien aise de vous voir, madame; j'allais passer chez vous; c'est avec regret que je vous l'annonce, mais la fête ne peut pas avoir lieu ce soir.

MADAME DURVILLE.

Comment! vous plaisantez sans doute!

DURVILLE.

Non, je parle très sérieusement.

MADAME DURVILLE.

Mais vous perdez donc la tête! Eh! quoi, tous nos amis priés depuis huit jours! les billets d'invitation distribués! les jardins déjà illuminés! et ma jolie parure que personne ne verrait! C'est une horreur que vous ne permettrez pas.

DURVILLE.

J'en suis fâché; mais il faut envoyer à l'instant chez tous nos amis, et leur mander qu'une affaire, un événement imprévu ne nous permet pas de les recevoir.

MADAME DURVILLE.

A cette heure-ci, on ne trouvera personne. Vous voulez donc me faire mourir, me rendre malade; je n'oserais plus me montrer nulle part.

DURVILLE.

C'est une affaire qui m'oblige...

MADAME DURVILLE.

Eh! monsieur, faites vos affaires et laissez-moi m'amuser! Vos affaires m'importent fort peu; je dois donner une fête et je la donnerai. Vous ne voudrez pas, j'espère, me contrarier pour une chose si raisonnable.

DURVILLE.

Encore une fois, madame, j'ai un rendez-vous très important avec monsieur.

MADAME DURVILLE.

Avec monsieur? Eh bien! monsieur ne nous fait-il pas l'honneur d'être de la fête? Vous ferez vos affaires dans votre cabinet sans que la compagnie s'aperçoive seulement de votre absence.

DUHAUTCOURS.

Madame a raison.

MADAME DURVILLE.

C'est qu'il serait d'une indécence inouïe de ne pas recevoir les personnes invitées, surtout quand ce sont de certaines personnes : Dumont, le journaliste, qui dit du mal de tout le monde, et que tout le monde s'arrache; la petite Dorlis, qui danse comme Psyché; le petit Précour, qui joue un jeu d'enfer, et qui perd toujours.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que voilà des personnes à ménager.

DURVILLE.

Mais, mon ami, vous savez bien...

DUHAUTCOURS.

Je sais que tout peut s'arranger suivant les désirs de madame; nous devons suivre en tout les volontés des dames.

DURVILLE, *à Duhautcours.*

Mais cependant...

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Mais vous êtes un enfant. Donnez votre fête ce soir; n'ébruitez rien, et demain c'est un malheur imprévu, un véritable coup de tonnerre.

DURVILLE.

Un malheur imprévu!

DUHAUTCOURS.

Et oui! cela se fait toujours comme cela.

(*Pendant ce dialogue entre Durville et Duhautcours, madame Durville se regarde dans une glace et arrange ses cheveux.*)

DURVILLE, *à sa femme.*

Eh bien! madame, soyez contente, recevez votre monde.

MADAME DURVILLE.

Ah! il est fort heureux que vous vous rendiez à la raison.

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Un peu plus de résolution. Il faut prendre sur soi. De l'assurance, de la confiance!

DURVILLE.

Eh bien! ma bonne amie, tu crois donc que ta fête sera bien?

MADAME DURVILLE.

Charmante; c'eût été un meurtre d'y renoncer. Mille remerciements, monsieur, d'avoir parlé pour moi.

DUHAUTCOURS.

Je me suis rendu service à moi-même, madame.

SCÈNE XI

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Un coup d'œil à mon plateau, monsieur Durville; rien n'est si galant : des fleurs, des feuillages, des oiseaux, des groupes et des devises d'une naïveté! Je m'admire dans mon propre ouvrage.

SCÈNE XII

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Monsieur, votre impertinent jardinier, pour sauver ses légumes, ne veut pas que j'établisse mon temple en feu grégeois sur son potager; je vous ferai remarquer que cela dérangerait toute ma symétrie.

DURVILLE.

Gardez-vous d'écouter ce maraud. Allons, mes amis, de l'activité, de l'intelligence; soutenez votre réputation. Des glaces, des liqueurs, des vins de tout pays, monsieur Maraschini : que ma maison soit brillante ce soir comme un palais enchanté, monsieur Fiammeschi. Mon cher Duhautcours, vous ne tarderez pas à revenir; je vous attends. Allons voir votre plateau, monsieur Maraschini.

DUHAUTCOURS.

Dans deux minutes je suis de retour.

SCÈNE XIII

MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Mais qu'est-ce que vous disiez donc, mon ami? Vous voyez bien que M. Durville est un homme très solide.

MARASCHINI.

J'avais tort peut-être; mais je n'aime pas à figurer dans les fêtes où M. Duhautcours est invité.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MADEMOISELLE DELORME, *seule.*

Toutes les portes ouvertes! tous les domestiques occupés et vous répondant à peine! tous les préparatifs d'une fête: c'est le maître de cette maison qui persécute mon père pour une modique somme! Réussirai-je dans mon projet! Ah! je crains bien. Il n'y a qu'un seul être dans cette famille qui porte un cœur vraiment sensible; c'est Auguste.

SCÈNE II

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME.

AUGUSTE.

Que vois-je? mademoiselle Delorme chez mon oncle?

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, monsieur Auguste?

AUGUSTE.

Et que venez-vous faire ici, grand Dieu?

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père se désole; il affecte devant moi un air tranquille, mais je lis au fond de son âme. J'ai profité du moment où il est allé chercher, presque

sans espoir, de nouvelles ressources, pour venir à son insu solliciter encore...

AUGUSTE.

Mon oncle? Ah! je crains bien...

MADEMOISELLE DELORME.

Non pas lui; je n'oserais jamais l'aborder, lui parler; mais madame Durville m'a témoigné, dans tous les temps, de l'intérêt, de l'affection; peut-être consentirait-elle à parler pour nous à son mari.

AUGUSTE.

Je me garderais bien de vous détourner de ce projet; je vous seconderai même. Ma tante, je le crois, a un bon cœur : mais elle est si légère, si frivole, toujours si occupée de sa parure, de ses plaisirs...

MADEMOISELLE DELORME.

Et cependant ce n'est point une grâce si extraordinaire que nous demandons. Que dis-je? C'est l'intérêt même de M. Durville de nous accorder du temps. Il reste à mon père des ressources honorables et sûres dans son travail, dans son intelligence; M. Durville sera-t-il plus avancé en les lui enlevant! Il a des amis, d'ailleurs, M. Franval, un fameux négociant de Marseille.

AUGUSTE.

M. Franval, dites-vous?

MADEMOISELLE DELORME.

C'est mon parrain, c'est notre bienfaiteur.

AUGUSTE.

Mais il est en correspondance avec mon oncle; il fait beaucoup d'affaires avec M. Durville : c'est en effet un commerçant très estimé. Ses lettres annoncent la probité la plus sévère.

MADEMOISELLE DELORME.

Eh bien! mon père lui a écrit, il lui a mandé son désastre; il fera tout pour nous sauver, j'en suis sûre.

AUGUSTE.

Mon oncle a dû recevoir des nouvelles de M. Franval; mais il ne me dit plus rien depuis que M. Duhautcours s'est introduit dans la maison : il semble qu'on se cache de moi. Ainsi ce n'est donc que quelques jours à gagner. Comme les malheurs viennent en un instant! Il y a trois jours,

nous étions si gais à ce petit bal chez votre cousine.

MADEMOISELLE DELORME.

Où vous m'avez si cruellement contrariée. Oh! comme je vous gronderais si je n'étais pas si malheureuse!

AUGUSTE.

Du courage! Voici ma tante, nous allons lui parler.

SCÈNE III

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE, *très parée.*

Ah! vous voilà, Auguste; je vous cherche partout. Vous avez du goût, je le sais; dites, ne suis-je pas mise à ravir?

AUGUSTE.

Ma tante, c'est mademoiselle Delorme.

MADAME DURVILLE.

Mademoiselle Delorme? Eh, bonjour, ma chère voisine. Vous qui vous y connaissez, n'est-il pas vrai que ce bonnet-là me va à ravir?

MADEMOISELLE DELORME.

Madame...

MADAME DURVILLE.

Et cette robe, n'est-elle pas du dernier goût? En vérité, M. Crépon s'est surpassé aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ma tante...

MADAME DURVILLE.

Je n'ai pas voulu mettre mes diamants, parce que la simplicité sied toujours mieux quand on est chez soi. Qu'en pensez-vous?

MADEMOISELLE DELORME.

Madame, je suis descendue exprès pour vous prier...

MADAME DURVILLE.

Je me fais une idée délicieuse de notre fête de ce soir; nous n'aurons jamais eu tant de monde: six tables de bouillote dans le grand salon, et l'on dansera dans la galerie. Mais concevez-vous le caprice de M. Durville, qui voulait remettre la fête? En vérité, cet homme-là ne sait ce qu'il veut. Eh!

mais, mon Dieu! moi qui n'y ai pas pensé, il faut que vous en soyez, ma petite voisine; à votre âge on aime la danse. Ne vous inquiétez pas de votre toilette; une jeune personne, tout lui va : une rose dans les cheveux seulement, et vous serez charmante.

MADEMOISELLE DELORME.

Ah! madame, nous ne sommes pas en humeur de songer à nos plaisirs.

MADAME DURVILLE.

Comment donc! qu'avez-vous, je vous prie? Vous m'inquiétez; confiez-moi vos peines, ma chère enfant. (*En se regardant à une glace.*) Ah! le joli bonnet! mon Dieu! le joli bonnet! j'en raffole.

MADEMOISELLE DELORME.

Je venais exprès pour solliciter votre entremise.

MADAME DURVILLE.

Tout ce que vous voudrez, ma chère voisine; vous savez combien je suis attachée de cœur à vous, à votre cher papa. Comme elle est intéressante cette bonne petite! n'est-il pas vrai, Auguste?

AUGUSTE.

Ah! j'en étais bien sûr, ma tante, que vous ne seriez pas insensible à la situation de mademoiselle. Vous saurez que M. Delorme, par une complication de malheurs, se trouve dans le plus grand embarras.

MADAME DURVILLE.

Ah! mon Dieu! mais c'est affreux ce que vous m'apprenez là!

MADEMOISELLE DELORME.

Tous ses créanciers, touchés de son infortune, et convaincus de sa probité, lui ont accordé toutes les facilités qu'il a demandées. Il n'en est qu'un seul...

AUGUSTE.

Oui, M. Durville, mon oncle, est seul resté inflexible.

MADAME DURVILLE.

Mon mari!

AUGUSTE.

Il y a une sentence, une prise de corps.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père a vainement essayé de l'attendrir.

MADAME DURVILLE.

C'est une barbarie!

AUGUSTE.

Mon oncle l'a repoussé.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père a peut-être un peu trop de fierté. Il est décidé à ne plus tenter de nouveaux efforts. Il m'a défendu même de venir vous voir; j'ai profité de son absence pour hasarder une dernière démarche auprès de vous.

MADAME DURVILLE.

Et vous avez très bien fait, mon enfant.

MADEMOISELLE DELORME.

Vous avez eu la bonté de me montrer quelque amitié.

AUGUSTE.

Parlez pour M. Delorme à mon oncle.

MADEMOISELLE DELORME.

Obtenez-nous du temps pour nous acquitter, quelques jours seulement.

MADAME DURVILLE.

Écoutez, je ne me mêle jamais des affaires de mon mari. Il m'a fait signer ces jours-ci je ne sais quel acte, une séparation de biens je crois. Il fait de moi tout ce qu'il veut; je n'y entends rien : mais ici c'est différent; c'est une affaire de procédés entre voisins, un acte de justice, une bonne action que je lui propose; je lui parlerai, je vais lui parler.

AUGUSTE.

Ah! ma tante, quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas... ne vous devra pas mademoiselle?

MADEMOISELLE DELORME.

Que j'ai bien fait, madame, de m'adresser à vous! Mais nous n'avons pas de temps à perdre.

MADAME DURVILLE.

Non, vraiment; tout notre monde ne peut tarder, et quand une fois le bal sera commencé, j'aurai tant d'occupations, tant d'embarras... Il n'y aura pas moyen de lui parler. Le voici; vous allez voir comme je vais prendre vos intérêts.

MADEMOISELLE DELORME.

Le voici. Je vous laisse.

MADAME DURVILLE.

Eh! non, restez; je veux que vous soyez témoin de la chaleur avec laquelle je vous défendrai.

AUGUSTE.

Restez, mademoiselle; votre présence ne peut faire qu'un bon effet auprès de mon oncle.

MADEMOISELLE DELORME.

Ah! mon Dieu! me voilà toute tremblante.

AUGUSTE.

Songez que vos amis sont là pour vous rassurer...; ma tante et moi.

MADAME DURVILLE.

Oui, sans doute; laissez-moi faire, tout ira bien.

SCÈNE IV

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE, M. DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Venez, venez, monsieur; je suis bien aise de vous voir. J'ai à vous gronder. Est-il permis de se conduire de la sorte avec un voisin, un galant homme dans le malheur?

DURVILLE.

Quoi donc, madame? qui peut m'attirer cette réprimande de votre part?

MADAME DURVILLE.

Comment! monsieur, vous poursuivez avec acharnement ce brave M. Delorme! Il faut de l'humanité, monsieur Durville.

DURVILLE.

Permettez-moi de vous dire, madame, que je suis tout aussi humain qu'un autre; mais que vous n'entendez rien aux affaires de commerce, et qu'il ne vous convient pas même de vous en mêler.

MADAME DURVILLE.

D'accord, monsieur. Mais quand une personne aussi intéressante que mademoiselle vient implorer mon appui, certainement je ne le lui refuserai pas; et si j'ai quelque pouvoir sur vous...

DURVILLE.

Mademoiselle, je suis fâché... (*A sa femme.*) En

vérité, madame, je ne sais à quoi vous songez de m'exposer à une scène aussi désagréable.

AUGUSTE, *à mademoiselle Delorme.*

Du courage.

MADEMOISELLE DELORME.

Monsieur, ne nous accablez pas...

DURVILLE.

Mademoiselle, j'ai déjà usé de tous les ménagements possibles envers monsieur votre père; il y a un terme à tout, et la sûreté du commerce...

AUGUSTE.

Eh quoi! mon oncle, oseriez-vous inculper la probité de M. Delorme? Ah! croyez que, sans les événements malheureux dont il est la victime, dès longtemps il se serait acquitté.

DURVILLE.

Je n'ai pas de conseils à recevoir de vous, monsieur.

MADEMOISELLE DELORME.

N'irritez pas votre oncle, monsieur Auguste.

MADAME DURVILLE.

Allons, monsieur Durville, il y aurait de la barbarie à tourmenter une honnête famille.

DURVILLE.

Eh bien! madame, je verrai, je m'arrangerai. (*A sa femme.*) Je ne vous pardonne pas de m'avoir mis dans un pareil embarras.

SCÈNE V

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE, M. DURVILLE, DELORME.

DELORME.

Je vous avais prié, ma fille, de ne plus paraître chez M. Durville.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père, j'avais cru que mes prières pourraient obtenir de monsieur...

DELORME.

Je ne veux aucune grâce de monsieur. J'ai épuisé auprès de lui tout ce que la raison, l'honneur et la justice ont pu me fournir de plus puissant; il a été insensible. Nous nous avilirions en ajoutant un mot.

DURVILLE.

Comment! que veut dire ce ton méprisant? Ce langage est assez déplacé dans la bouche d'un homme pour lequel on a eu tous les égards...

MADAME DURVILLE.

Vous avez tort, monsieur Delorme. Eh quoi! lorsque j'intercède pour vous, que je suis sur le point d'obtenir... Vous voyez, mon enfant, j'ai fait tout ce que j'ai pu, ce n'est pas ma faute. (*Ici on entend des violons.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? Comment, personne n'est arrivé, et les voilà qui commencent leurs contre-danses. Mille pardons si je vous quitte. Ah! çà, monsieur Durville, je m'en rapporte à vous; ne tourmentez pas ces braves gens. (*A mademoiselle Delorme.*) Dites donc à votre papa de ne pas être si fier. Voilà comme on gâte toutes les affaires. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, M. DURVILLE, DELORME.

DELORME.

Retirons-nous, ma fille; laissons M. Durville recevoir sa nombreuse société.

DURVILLE.

Souvenez-vous, monsieur, que demain je peux faire exécuter la sentence.

DELORME.

Disposez de moi comme il vous plaira, monsieur. Prends courage, ma fille; quelque grands que soient nos malheurs, songe que l'honneur nous restera, et que jamais le nom de banqueroutier ne flétrira la mémoire de ton père.

(*Il sort avec sa fille.*)

SCÈNE VII

DURVILLE, AUGUSTE.

DURVILLE.

Est-on plus insolent!

AUGUSTE.

J'entends du monde; je vous laisse. Vous vous

étiez attendri, mon oncle; de grâce, n'étouffez pas ce premier mouvement de votre cœur; et pour une somme qui ne doit être qu'une bagatelle à vos yeux, ne réduisez pas un honnête homme au désespoir. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DURVILLE, *seul.*

« Jamais le nom de banqueroutier ne flétrira la « mémoire de ton père. » Ces mots m'ont tout à fait déconcerté.

SCÈNE IX

DURVILLE, VALMONT.

VALMONT.

Eh! bonjour, mon cher Durville; j'arrive avant tout le monde, et pour cause. Il faut que tu me rendes un grand service.

DURVILLE.

Je suis à toi de grand cœur.

VALMONT.

Je le sais; au surplus, en m'obligeant, cela t'arrangera toi-même. Écoute, tu fais valoir ton argent à la bourse, dans les affaires, le commerce : moi, je n'y entends rien; je ne joue qu'à la bouillote, au quinze, dans les meilleures maisons. Hier j'ai gagné l'impossible. Tu sais que mon jeu est leste, hardi; mais la fortune est inconstante... Voilà vingt mille francs que je veux mettre à l'abri. Je les place chez toi.

DURVILLE.

Chez moi!

VALMONT.

Oui, chez toi. Je ne peux pas les placer d'une manière plus avantageuse, plus solide surtout. Tu me les feras valoir.

DURVILLE.

Pardon, mais dans ce moment je n'ai pas besoin de fonds.

VALMONT.

Si fait, si fait; quand on fait des affaires aussi considérables, l'argent ne peut jamais gêner.

DURVILLE.

Mais je ne sais si je dois...

VALMONT.

D'ailleurs, c'est par amitié. Eh bien! les premiers mois tu me paieras tel intérêt que tu voudras, et tu choisiras un bon moment... N'en parle à personne, cela me forcerait de payer mes dettes... J'entends du bruit, on vient, c'est ta femme avec madame Valbelle, madame Fierval; prends ces billets de caisse, et pendant le bal tu me feras un mot de reçu, de quittance, n'est-ce pas?

(*Il lui met dans la main vingt billets de mille francs.*)

DURVILLE.

Mais non, je n'accepte pas.

VALMONT.

Prends, prends, te dis-je.

DURVILLE, *prenant les billets presque malgré lui.*

(*A part.*) Oh! je trouverai le moyen...

SCÈNE X

DURVILLE, VALMONT, MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL.

MADAME DURVILLE.

C'est bien joli à vous, mes belles dames, d'arriver ainsi les premières.

MADAME FIERVAL.

Oh! moi, je ne me fais jamais attendre; j'ai été prendre madame chez elle.

MADAME VALBELLE.

Précisément comme j'achevais de m'habiller. Eh! bonsoir, mon cher Durville.

DURVILLE.

Mesdames, je vous présente mes très humbles hommages.

MADAME FIERVAL.

Bonjour, Valmont. Je me fais une fête de passer la soirée avec vous, ma chère amie.

MADAME VALBELLE.

Il n'est déjà question que de votre bal dans tout Paris.

MADAME DURVILLE.

En vérité, on est bien bon de s'occuper de ces misères.

MADAME VALBELLE.

Nous aurons beaucoup de danseurs?

MADAME FIERVAL.

Et des joueurs?

MADAME VALBELLE.

Et un concert?

MADAME FIERVAL.

Et un feu d'artifice?

MADAME VALBELLE.

Et des illuminations?

MADAME FIERVAL.

C'est charmant!

MADAME DURVILLE.

Et M. Fierval, où est-il donc?

MADAME FIERVAL.

Ah! bien oui, comptez sur les maris pour donner la main à leurs femmes. Il viendra à minuit faire son piquet avec M. Durville.

MADAME VALBELLE.

Vous êtes bien heureuse, vous, madame Durville, d'avoir un mari galant, empressé; car ce n'est pas à l'aimable Durville que s'adressent nos reproches.

DURVILLE.

Vous êtes bien bonnes, mesdames. (*A part.*) Duhautcours ne vient pas.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais qu'a-t-il donc, le cher Durville? il paraît tout soucieux ce soir.

DURVILLE.

Eh! non, mesdames, je suis tout entier au bonheur de vous voir.

MADAME FIERVAL.

Vous nous dites cela d'un air bien triste. A propos, vous ne savez pas la nouvelle; Monval manque de je ne sais combien de cent mille francs.

MADAME VALBELLE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DURVILLE.

Je n'en suis pas fâchée pour sa femme.

MADAME FIERVAL.

Oui, elle fait de l'esprit

VALMONT.

Et son mari des banqueroutes; quel couple intéressant!

MADAME VALBELLE.

Bon! cela n'empêchera pas la femme de se montrer dans tous les athénées.

MADAME FIERVAL.

Et le mari à la bourse. Cela est reçu.

VALMONT.

Heureusement que ces choses-là deviennent un peu plus rares. C'était une véritable épidémie.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais, mon cher Durville, vous faites bien mal les honneurs de chez vous. Seriez-vous pour quelque chose dans la banqueroute de Monval? Quand vous y perdriez quelque argent, avec votre fortune, votre audace en affaires, votre activité... Comment trouvez-vous ma garniture?

MADAME DURVILLE.

Charmante. Ces dames ont raison; faut-il que les affaires vous poursuivent au milieu de la société?

DURVILLE.

Mille pardons, me voilà tout à vous. Avez-vous vu la petite pièce nouvelle, aux Variétés?

MADAME VALBELLE.

Ah! c'est pitoyable.

MADAME FIERVAL.

Mais comme c'est joué!

VALMONT.

Comme c'est nature!

MADAME FIERVAL.

Je ne sais pas où ils vont chercher tous leurs quolibets.

DURVILLE.

Ils sont fort gais. (*A part.*) Ce Duhautcours, comme il se fait attendre!

VALMONT.

Bon! dans la société on en dit de bien plus forts.

MADAME FIERVAL.

A propos, vous allez demain à Bagatelle; il y a une course, un pari.

MADAME DURVILLE.

Oui, sans doute.

MADAME FIERVAL.

Nous viendrons vous prendre.

MADAME DURVILLE.

Volontiers.

VALMONT.

Ces dames me permettront-elles de les accompagner?

MADAME FIERVAL.

Oui, on vous le permet. Ainsi donc à midi précis nous sommes à votre porte. Vous serez prêtc?

MADAME DURVILLE.

Oh! je vous le promets.

MADAME FIERVAL.

C'est que tout Paris y sera.

SCÈNE XI

DURVILLE, VALMONT, MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL; UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

M. Duhautcours.

DURVILLE.

Ah! le voilà.

MADAME FIERVAL.

Qu'est-ce que c'est que M. Duhautcours?

MADAME DURVILLE.

Un nouvel ami de mon mari.

MADAME VALBELLE.

Vous ne vous rappelez pas; M. Duhautcours que nous avons vu chez ce pauvre Monval au dernier bal qu'il nous donna?

MADAME FIERVAL.

Ah! oui, un danseur infatigable.

MADAME VALBELLE.

Un beau joueur!

MADAME FIERVAL.

Qui est-ce qui nous disait donc que c'était un fripon?

MADAME VALBELLE.

Bon, bon! des méchants qui s'amusent.

SCÈNE XII

DURVILLE, VALMONT; MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Mesdames, j'ai bien l'honneur... En vérité, mon cher Durville, c'est un cadeau que vous m'avez fait de m'inviter à votre fête; je viens de traverser le jardin, le salon; des jolies femmes partout. Il est impossible de voir une réunion plus complète.

MADAME DURVILLE.

Comment! il y a du monde dans le salon, et moi qui m'amuse ici; mille pardons, mesdames; mais il faut arranger les contre danses et les parties. (*Elle sort.*)

MADAME VALBELLE.

Eh vite! eh vite! que j'aille prendre une place. Le petit Précour, qui m'a priée ce matin, ne me pardonnerait pas de manquer la première contredanse.

MADAME FIERVAL.

Eh vite! eh vite! une place à la bouillote. J'ai perdu tout mon argent hier.

VALMONT, *offrant la main à madame Valbelle.*

Madame, voulez-vous bien permettre...

DURVILLE.

Vous savez que nous avons à causer ensemble, Duhautcours?

DUHAUTCOURS.

Je suis à vous dans l'instant, mon cher Durville. (*A madame Fierval, en lui donnant la main.*) Qu'il est heureux pour moi, belle dame, de vous retrouver encore!... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII

DURVILLE, *seul.*

Obligé de répondre, de rire, de les provoquer, pour ainsi dire, à la joie, quand je me sens déchiré. (*On entend une musique un peu éloignée.*) J'entends la musique. Les voilà qui dansent, qui jouent. Fort bien, mes amis; amusez-vous. Bien,

ma femme; soyez toute glorieuse de l'éclat de votre fête, tandis que moi... seul... à l'écart...

SCÈNE XIV

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Quelle sottise vous auriez faite de renoncer à votre fête, mon ami! c'est un coup d'œil enchanteur, ravissant. Ces lustres, ces femmes, ces plumes, ces paillettes éblouissantes... Votre salon ressemble à un ballet de l'Opéra. Voilà une fête qui vous fera beaucoup d'honneur.

DURVILLE.

Oh! oui, beaucoup, je le crois. Parlons de notre affaire.

DUHAUTCOURS.

Eh bien! notre affaire, elle est sûre; nos amis sont prêts, tous les rôles sont distribués. J'ai fait dresser l'acte sous mes yeux, et demain matin...

DURVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr, mon ami, que nous soyons en règle?

DUHAUTCOURS.

Parfaitement en règle, mon cher; Dieu merci, je sais mon métier, et nous leur faisons un si beau sort! Combien y a-t-il de gens qui voudraient trouver vingt pour cent de leurs créances?

DURVILLE.

Et ce malheureux Valmont, qui me force pour ainsi dire de prendre vingt mille francs qu'il place chez moi.

DUHAUTCOURS.

En vérité! quand je vous ai dit que cette fête allait doubler votre crédit.

DURVILLE.

Oh! je vais lui rendre...

DUHAUTCOURS.

Gardez-vous-en bien; vous feriez soupçonner... Il les perdrait au jeu. C'est vous seul que je crains, mon cher Durville. Vous n'avez pas de force de caractère, de fermeté. Et ceux qui ont acheté, revendu, centuplé leurs capitaux; et ceux qui prêtent sur des gages qu'ils vendent, qui ne vivent

que de pots-de-vin sur les marchés; et les caissiers qui font valoir, et les dépositaires qui s'enrichissent, et ceux qui ont remboursé avec des assignats! eh bien! tous ces gens-là ont fait leurs opérations avec une sécurité de conscience que vous devriez avoir. Songez que vous recevez ce soir vos amis.

DURVILLE.

Allons, puisque le sort en est jeté... Mais ne restons pas plus longtemps ensemble.

SCÈNE XV

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Ah! mon ami, que viens-je d'apprendre? Est-il vrai que vous éprouviez des malheurs assez grands pour ressentir de la gêne dans vos négociations?

DURVILLE.

Qu'est-ce donc? qui vous a dit...

MADAME DURVILLE.

Personne; mais j'ai cru entendre circuler des mots défavorables : on a l'air de me plaindre. La présence même de monsieur paraît redoubler les inquiétudes.

DUHAUTCOURS.

Ma présence! En vérité, c'est trop plaisant.

DURVILLE, *à Duhautcours.*

Eh bien! ma fête double-t-elle mon crédit?

DUHAUTCOURS.

Ah! le moyen commence à s'user.

MADAME DURVILLE.

De grâce, rassurez-moi; quelles que soient vos infortunes, croyez que je saurai les supporter.

DURVILLE.

Eh! mais, mon Dieu! quel éclat vous faites! quelles alarmes! Voulez-vous chasser toute la société? Je voulais éviter cette fête. Vous avez tenu à vos idées; maintenant, sachez vous contenir.

DUHAUTCOURS.

M. Durville a raison; d'abord il est certain que madame n'a rien à craindre.

DURVILLE.

Notre séparation de biens ne vous met-elle pas à couvert?

DUHAUTCOURS.

Si après cela, M. Durville est forcé par des causes majeures de transiger avec ses créanciers...

MADAME DURVILLE.

Transiger avec vos créanciers! Eh! mais, mon ami, c'est une faillite!

DUHAUTCOURS.

Que voulez-vous? Les débiteurs ne paient pas.

DURVILLE.

Vous-même, vous m'amenez cette mademoiselle Delorme.

MADAME DURVILLE.

En êtes-vous donc réduit à cette extrémité? N'est-il aucun moyen de conserver votre honneur?

DURVILLE.

Mon honneur!

DUHAUTCOURS.

Croyez-vous donc qu'il soit compromis, parce que Durville est malheureux?

DURVILLE.

Est-ce ma faute si, de tous côtés, j'éprouve des pertes affreuses?

DUHAUTCOURS.

Que madame me permette une seule petite réflexion. Voyez autour de nous, dans la société, Cléon, Damis, Sainville, Monval et tant d'autres : sont-ils déshonorés par leur infortune? Ne sont-ils pas accueillis, fêtés, recherchés? Pourquoi? C'est que le malheur a des droits sacrés, et qu'on respecte en eux l'honorable adversité.

DURVILLE.

Cessez donc, madame, de me gratifier de votre pitié, et de craindre pour mon honneur.

MADAME DURVILLE.

Pardon, mon ami, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais le mot de faillite est bien cruel, et je tremble que le monde...

DURVILLE.

Mais ma justification est toute prête.

DUHAUTCOURS.

Sans doute; l'actif est infiniment supérieur au passif.

MADAME DURVILLE.

En ce cas, pourquoi prendre un parti si déterminé? Demandez des délais.

DUHAUTCOURS.

Des délais! y pensez-vous, madame? Il faudrait toujours finir par payer; et paiera-t-on monsieur?

DURVILLE.

Point d'inquiétude, ma bonne amie. Tenez, les femmes doivent s'en rapporter à leurs maris. Surtout gardez-vous de laisser paraître le moindre trouble pendant la fête que nous donnons.

SCÈNE XVI

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MADAME FIERVAL.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais, mon Dieu, que devenez-vous donc, mes amis? Comment! vous donnez une fête, et vous vous éclipsez! Auriez-vous des chagrins, mon cher Durville?

DURVILLE.

Aucuns, madame, aucuns; je ne fus jamais d'une humeur plus gaie, jamais plus disposé à bien recevoir ma société; n'est-il pas vrai, ma chère amie?

MADAME FIERVAL.

A la bonne heure; pour moi, je suis dans un chagrin épouvantable. Ce petit sot de Précour, que je persécute pour prendre une place... Il s'assied; du premier coup il a un brelan; il emporte tout mon argent, et il fait charlemagne. J'ai recours à vous, mon cher Durville; il faut que je prenne ma revanche, et que vous me prêtiez de l'argent.

DURVILLE.

Comment donc, madame? ordonnez, je vous en prie; je vais mettre quelques rouleaux sur la cheminée, une carte, un crayon; que tous mes amis prennent et s'inscrivent tant qu'il y en aura.

DUHAUTCOURS.

C'est un homme d'or que M. Durville. Puisqu'il en est ainsi, je veux risquer une cave à la bouillote. (*Il donne la main à madame Fierval.*)

MADAME DURVILLE, *à part.*

Que je m'en veux d'avoir provoqué cette fête!

DURVILLE, *affectant un air gai.*

Allons, mesdames, livrons-nous à la gaieté qu'inspire une aussi aimable réunion!

ACTE TROISIÈME

Cet acte et les suivants se passent le lendemain matin.

SCÈNE I

CRÉPON, MARASCHINI.

CRÉPON.

Cé que vous m'apprenez là est-il possible, monsieur Maraschini?

MARASCHINI.

Vous n'avez pas voulu me croire hier au soir, monsieur Crépon, et nous perdons tout ce matin.

CRÉPON.

Et c'est M. Durville qui vous a donné lui-même la nouvelle?

MARASCHINI.

Oui, monsieur, il a déposé son bilan ce matin : banqueroute réglée. C'est une suite de malheurs qui ne finissent plus : des corsaires qui ont été pris par les Anglais; des banqueroutes qui ont précédé la sienne.

CRÉPON.

Oui, des friponneries, des infamies, des horreurs; mais, morbleu! cela ne se passera pas comme cela.

MARASCHINI.

Quand je vous dis que nous autres qui figurons dans les fêtes, nous sommes toujours les précurseurs des accidents.

CRÉPON.

Qu'il fasse perdre à tous ceux qui ont spéculé avec lui, cela m'est fort égal; mais d'honnêtes marchands, d'honnêtes entrepreneurs comme

moi, comme vous, cela ne se peut pas; nous devons avoir un privilège.

MARASCHINI.

Ah! bien oui, un privilège pour des glaces et des gazes! ah! par saint Marc, cela ne finira-t-il pas? Voilà la douzième en un an, et l'on s'étonne qu'on fasse payer cher ceux qui paient..... M. Fiammeschi est allé tenter un dernier effort.

CRÉPON.

Il n'en obtiendra rien; c'est un huissier qu'il faut employer.

MARASCHINI.

Patienza! monsieur Crépon, il ne faut rien précipiter.

SCÈNE II

CRÉPON, MARASCHINI, FIAMMESCHI.

MARASCHINI.

Eh bien! monsieur Fiammeschi?

FIAMMESCHI.

Niente, absolument, niente. Mais, M. Durville, sentez donc la position où je me trouve. — Ah! mon cher Fiammeschi, puis-je, encore plus malheureux que vous... — Bref, beaucoup de politesses; mais de l'argent, point: et il a fini par me prier de me trouver à une heure à l'assemblée des créanciers. Il m'a chargé de vous y inviter; il désire que vous fassiez entendre raison aux autres, et qu'on accepte les arrangements qu'il doit proposer.

CRÉPON.

Ah! oui, qu'il s'en rapporte à nous; il est temps de faire un exemple, et, pour la sûreté du commerce, il faut poursuivre rigoureusement...

MARASCHINI.

Ses arrangements! quels peuvent-ils être? Des centimes pour des francs. Mais enfin, cet homme a des biens, un mobilier superbe.

CRÉPON.

Il faut tout faire saisir, point de pitié.

FIAMMESCHI.

Eh! non, désabusez-vous. Tous ces biens, tous ces meubles, ce n'est pas à lui.

MARASCHINI.

Et à qui donc?

FIAMMESCHI.

A sa femme ; et, comme cela se pratique, séparation de biens entre le mari et la femme.

MARASCHINI.

Ah! mon Dieu! ce Duhautcours n'oublie rien quand il se mêle d'une affaire.

CRÉPON.

Qu'est-ce que vous dites donc? Séparation de biens entre le mari et la femme. Ah! mes amis, je suis sauvé!

MARASCHINI.

Eh! comment donc, s'il vous plaît?

CRÉPON.

Des rubans, du crêpe, des fleurs, du rouge et des ridicules ; ce n'est pas pour monsieur, je crois. Il est bien clair que je n'ai affaire qu'à madame.

MARASCHINI.

Mon cher Fiammeschi, est-ce que nous ne pourrions pas faire passer vos lampions et mes glaces sur le compte de madame?

FIAMMESCHI.

Ah! oui, avec des fripons comme ceux-là!

CRÉPON.

Des fripons! ah, c'est trop fort, monsieur Fiammeschi. J'ai toujours connu M. Durville pour un très galant homme; j'aime à croire qu'il n'est que malheureux.

FIAMMESCHI.

Fort bien, prenez sa défense, monsieur le marchand de modes, qui n'avez affaire qu'à madame.

CRÉPON.

Croyez, mes bons amis, que je ne suis animé que du désir de vous être utile. Mais tenez, la colère ne mène à rien; vous avez dû l'éprouver dans plus d'une occasion semblable. J'ai un conseil à vous donner : prenez ce qu'il vous offrira; c'est toujours autant de gagné. Mille pardons si je vous quitte; faites vos affaires avec M. Durville; je vais faire arrêter mon mémoire par madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

FIAMMESCHI, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Qu'en dites-vous, monsieur Fiammeschi? Tant qu'il se croit perdu avec nous, il nous conseille de poursuivre avec vigueur; quand il se voit sauvé, il nous engage à la résignation. Lequel des deux conseils suivrons-nous?

FIAMMESCHI.

Le premier. Unissons-nous, monsieur Maraschini; mettons-nous en règle, et venons en force à l'assemblée des créanciers.

MARASCHINI.

J'aperçois M. Duhautcours. Quand je vous ai dit que c'était lui qui machinait tout cela.

SCÈNE IV

FIAMMESCHI, MARASCHINI, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Eh! bonjour, hommes à talents, hommes charmants, aimables gens; vous nous avez donné hier une fête... une fête divine. Parbleu! je me propose d'en donner une incessamment, mais plus modeste; il me faudra seulement de la galanterie, de l'esprit, de la grâce. J'espère bien m'adresser à vous.

MARASCHINI.

Argent comptant, monsieur Duhautcours, et vous pouvez disposer de nous.

FIAMMESCHI.

Sortons, monsieur Maraschini; ma tête se monte; je me ferais justice à moi-même, avec ce fripon qui l'est encore plus que l'autre. Au revoir, monsieur Duhautcours; nous nous trouverons à l'assemblée des créanciers à une heure.

MARASCHINI.

Oui, monsieur, nous y serons. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DUHAUTCOURS, *seul.*

C'est unique comme tous ces gens-là ont l'air de m'en vouloir ! Qu'ils ne s'avisent pas de faire les méchants, ou, s'il leur prend fantaisie de manquer à leur tour, ils ne me trouveront pas. J'ai fait avertir Durville; nous n'avons pas de temps à perdre; j'ai une autre affaire que je dois entamer ce matin. Ah ! le voilà.

SCÈNE VI

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

Ah ! c'est vous, Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Allons, mon ami, voici l'instant du courage. Tenez-vous ferme.

DURVILLE.

Je viens d'essuyer un rude assaut avec ce pauvre Fiammeschi ; qu'il m'en a coûté de ne pas lui donner d'argent !

DUHAUTCOURS.

Bon ! ce sont bien ces gens-là qu'il faut plaindre ; ils gagnent plus que vous et moi.

DURVILLE.

Vous serez présent à l'assemblée ?

DUHAUTCOURS.

Parbleu ! Ah çà ! il est bien convenu que je ne fais paraître que trois de nos amis : pour entraîner il ne faut pas effaroucher. L'homme d'affaires chargé de la rédaction de l'acte, et deux autres, garçons intrépides et dévoués. Mais dites-moi donc, ce petit marchand qui demeure dans votre maison...

DURVILLE.

Delorme ?

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

DURVILLE.

Un pauvre diable à qui j'en veux beaucoup. Mais pourquoi cette question ?

DUHAUTCOURS.

Je viens de le rencontrer tout à l'heure, et il était avec un homme d'une figure... une espèce de voyageur qui avait l'air d'arriver à l'instant; il ne m'est pas revenu du tout, cet homme-là.

DURVILLE.

Eh! qu'importe!

DUHAUTCOURS.

C'est que ce diable d'homme avait un air de gravité, de brusquerie... et comme je passais auprès d'eux, ils m'ont regardé avec un air... de mépris... oui, de mépris. Vous sentez bien que je suis au-dessus de cela.

DURVILLE.

Parbleu! il sied bien à M. Delorme de prendre ces grands airs avec mes amis, quand il est mon débiteur, quand j'ai eu pour lui tous les égards...

DUHAUTCOURS.

Et puis cet individu, cet étranger a élevé la voix, et a dit à Delorme, probablement pour que je l'entendisse : « Soyez tranquille, mon ami, je me charge de votre affaire; il faudra bien qu'on vous accorde du temps. » Eh! les voilà tous les deux.

DURVILLE.

Ah! oui, je suis bien en humeur de l'écouter.

SCÈNE VII

DURVILLE, DUHAUTCOURS, FRANVAL, DELORME.

DURVILLE.

Que veut monsieur Delorme? vient-il encore...

DELORME.

Il me semble, monsieur, que depuis hier j'ai assez exprimé l'intention de ne plus avoir recours auprès de vous à des prières aussi inutiles qu'humiliantes. C'est un autre motif qui m'amène.

DURVILLE.

Un autre motif! il n'y a pas d'autre motif, et il ne peut pas y en avoir.

DELORME.

Puisse le trait généreux que je vais vous révéler vous faire rougir de vos procédés envers moi!

Le voilà, monsieur, cet ami si digne de ce beau nom, qui, à la première nouvelle de mon désastre, a abandonné son pays, son état, sa famille, a fait un voyage de deux cents lieues, pour m'arracher au malheur qui me menaçait.

FRANVAL.

Votre fille n'est-elle pas ma filleule? N'êtes-vous pas mon ami? Je vous devais cela. Ce que je fais pour vous, vous l'auriez fait pour moi, n'est-ce pas? Vite, des chevaux de poste, et me voilà. La conduite de M. Durville avec vous est bien plus faite pour étonner. C'est monsieur, je crois; eh bien! je ne m'en dédis pas. Vous êtes riche, je le savais avant d'arriver à Paris. Le train de votre maison, l'éclat de votre mobilier ne démentent pas l'opinion que j'avais de votre fortune. Comment se fait-il que vous soyez le plus impitoyable des créanciers de Delorme? et pour combien? pour une somme de deux mille écus. (*A Delorme.*) N'est-ce pas deux mille écus que vous lui devez? (*A Durville.*) Corbleu! cela n'est pas bien. Permettez-moi de vous le dire. Il y a des débiteurs de mauvaise foi, je le sais; il y a des étourdis, des ignorants qui font mal leurs affaires, parce qu'ils n'y entendent rien. Pour ceux-là, je vous aiderais à les poursuivre; mais vous avez trop de discernement pour confondre un honnête homme, un bon négociant, avec des fripons ou des imbéciles.

DURVILLE.

Monsieur, j'admire le dévouement avec lequel vous offrez de payer pour M. Delorme; mais avant de me blâmer, il faudrait que vous fussiez instruit...

DUHAUTCOURS.

C'est qu'il est inconcevable qu'un inconnu vienne insulter les gens...

FRANVAL.

Moi, je n'insulte personne, et je ne suis pas un inconnu pour M. Durville. Je suis Franval.

DURVILLE.

Franval!

FRANVAL.

Commerçant de Marseille.

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Précisément le créancier que je craignais. Allons, mon ami, de la tête et du front! Je suis là.

DURVILLE.

Ah! monsieur, pardon, si je...

FRANVAL.

Point d'excuse. Je vous ai dit ma façon de penser. Tant mieux pour vous si ma franchise a fait quelque impression sur votre esprit; parlons d'affaires. Je me charge de la dette de Delorme. Vous allez me donner votre acquit de la somme qu'il vous doit, acompte de celle de cinquante mille francs que vous me devez, dont j'ai votre acceptation payable aujourd'hui, et que vous allez me compter sur-le-champ, s'il vous plaît. Dépêchons-nous, j'ai hâte; j'ai besoin de cet argent pour satisfaire les autres créanciers de mon ami.

DURVILLE.

Monsieur, je suis fâché...

FRANVAL.

De quoi? Cette proposition est simple, et vous ne pouvez, je pense, hésiter.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur, mais...

FRANVAL.

Comment, il n'y a pas de mais... donnez-moi cinquante mille francs. Voilà vos billets.

DURVILLE.

Cela n'est plus possible.

FRANVAL.

Comment?

DURVILLE.

Vous ignorez apparemment...

FRANVAL.

Quoi donc?

DURVILLE.

Les malheurs, les pertes, les circonstances m'ont forcé à prendre un parti cruel.

FRANVAL.

Plaît-il?

DURVILLE.

J'ai déposé mon bilan aujourd'hui.

DELORME.

Ah! mon Dieu!

FRANVAL.

Vous avez déposé votre bilan!

DUHAUTCOURS.

Oui, monsieur, notre bilan est déposé. C'est le

bruit public à présent. Il est étonnant que vous l'ignoriez.

DURVILLE.

Personne ne souffre plus que moi de cette affreuse calamité.

FRANVAL.

Eh bien! remerciez-moi donc, mon cher Delorme, d'avoir fait le voyage pour vous. C'est plutôt à moi à vous remercier; sans votre accident, je restais à Marseille, et monsieur que voilà arrangeait si bien ses affaires que je perdais mes cinquante mille francs.

DELORME.

Quel malheur pour vous!

FRANVAL, *fort en colère.*

Corbleu!... (*S'apaisant tout à coup.*) J'allais me fâcher, cela ne me vaut rien. Ah! vous avez déposé votre bilan. En voilà donc encore une; ce qui m'en plaît, c'est que cela ne vous a pas empêché de donner une fête superbe hier.

DUHAUTCOURS.

C'est une nouvelle affreuse qui nous est arrivée ce matin, un coup de foudre.

FRANVAL.

Pauvres gens! un coup de foudre! cela arrive toujours comme cela. Je ne vous reprocherai pas non plus d'avoir, au moment où vous alliez manquer vous-même, poursuivi avec acharnement un débiteur malheureux qui ne vous demandait que du temps, sans aucun sacrifice dont il eût à rougir. Vous me répondriez que c'est précisément ce qui prouve la nécessité de votre opération.

DUHAUTCOURS.

En effet, comment payer nos créanciers, quand nos débiteurs ne nous paient pas?

FRANVAL.

C'est tout simple. Un seul mot, honnête et malheureux Durville : on verra ce bilan. Avez-vous bien pris toutes vos précautions? Avez-vous bien clairement détaillé toutes les pertes, toutes les spéculations malheureuses dont vous êtes la victime?

DUHAUTCOURS.

Nous sommes en règle, monsieur.

FRANVAL.

Je n'en doute pas. Par conséquent il sera facile de suivre la trace des cinquante mille francs que vous avez touchés en mon nom. Les paiements que vous avez faits sont authentiques et clairs.

DURVILLE.

Monsieur, mon homme d'affaires doit être ici à une heure; il vous rendra tous les comptes que vous désirez.

DUHAUTCOURS.

Je prie monsieur de considérer que c'est à la masse que le compte doit être présenté, et que s'il fallait rendre raison à chacun en particulier, on n'en finirait pas. Comme disait M. Durville, nous avons une assemblée de créanciers à une heure, ici.

FRANVAL.

A mon tour, monsieur, je vous dirai que je n'ai pas besoin des observations d'un inconnu.

DUHAUTCOURS.

Je ne suis pas un inconnu; je suis l'agent de monsieur, et de plus son créancier comme vous.

FRANVAL.

Son créancier! Et c'est vous qui le justifiez!

DUHAUTCOURS.

C'est qu'avant tout je suis son ami; c'est que je crois à ses malheurs, comme à sa probité, et que j'ai pris l'habitude de me regarder comme très heureux quand je peux, dans un moment comme celui-ci, sauver un quart ou un cinquième de mes fonds.

FRANVAL.

Je vous félicite, monsieur, de faire des opérations assez avantageuses pour y perdre impunément les trois quarts de vos avances; mais moi, qui n'ai pas encore pris cette habitude-là...

SCÈNE VIII

DURVILLE, DUHAUTCOURS, FRANVAL, DELORME, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que viens-je d'apprendre, mon oncle; serait-il vrai! Vous suspendez vos paiements? Vous manquez?

DURVILLE.

Hélas! il n'est que trop vrai, mon cher neveu.

AUGUSTE.

Cela ne se peut pas, mon oncle; vous avez de quoi faire face à tous vos engagements.

FRANVAL.

Ah! ah!

DURVILLE.

Et d'où sauriez-vous...

AUGUSTE.

Je le sais. N'est-ce pas moi qui suis chargé de toute votre correspondance? Hier encore je me félicitais de la situation de vos affaires.

DUHAUTCOURS, *à part.*

Oh! l'imbécile jeune homme!

FRANVAL.

Eh! que diable aussi pourquoi ne lui faites-vous pas sa leçon, mon confrère le créancier?

DURVILLE.

Croyez-vous donc être dans la confidence de toutes mes opérations?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute; c'est à un jeune étourdi comme vous que M. Durville ira confier des entreprises délicates!

FRANVAL.

Fi donc! vous êtes trop jeune mon ami, trop ingénu pour qu'on vous emploie dans des opérations délicates, comme dit monsieur.

DURVILLE.

Ah! mon neveu, si vous connaissiez le malheur affreux dont je viens de recevoir la nouvelle.

AUGUSTE.

Un malheur! en est-il un seul qui puisse vous réduire à cette extrémité? C'est une honte dont vous ne vous couvrirez pas.

DUHAUTCOURS.

Il va tout perdre.

DURVILLE.

Monsieur, quel ton singulier prenez-vous donc avec moi?

AUGUSTE.

Quelles mesures aurais-je encore à garder? Ne suis-je pas votre neveu, votre ami...

FRANVAL.

Il a du feu, le jeune homme.

DELORME, *bas à Franval.*

C'est ce neveu de M. Durville...

FRANVAL, *bas à Delorme.*

Dont ta fille m'a déjà parlé; un sujet qui s'annonce fort bien. Je t'en félicite pour ma filleule. (*Haut.*) Messieurs, j'en suis fâché pour vous; mais plus ce jeune homme m'inspire d'estime et de confiance, plus il me donne mauvaise opinion de vous.

DELORME.

Franval, M. Durville m'a fait bien du mal; mais jusqu'ici je n'ai jamais douté de sa probité; loin de l'accuser, je le plains d'être entouré de conseillers perfides et méchants.

DUHAUTCOURS.

Trop honnête; c'est à moi que ceci s'adresse.

DURVILLE.

Il ne me manquait plus que la pitié de M. Delorme.

DELORME.

Non, M. Durville n'est point un malhonnête homme.

FRANVAL.

Mais il est en bon train de le devenir; c'est un service à lui rendre que d'empêcher sa première sottise. Je m'en charge. A une heure, ici, l'assemblée des créanciers. Sans adieu, messieurs. Touchez là, jeune homme. Ta fille n'avait pas tort de me faire l'éloge d'Auguste : c'est votre nom, je crois. Vous êtes un brave. Je ne m'en dédis pas, Delorme; je me charge de ton affaire auprès de tes créanciers. Mes cinquante mille francs ne sont pas encore perdus. (*Il sort.*)

AUGUSTE, *le suivant.*

Ah! messieurs; mon cher Delorme, c'est vous que j'implore. Que M. Franval ne précipite point ses démarches.

DELORME.

Vous m'avez trop bien servi dans mes malheurs pour que les vôtres me soient étrangers.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

DURVILLE, DUHAUTCOURS, AUGUSTE.

DUHAUTCOURS, *à Durville.*

Tout ceci ne m'épouvante pas; mais à quelque prix que ce soit, éloignez votre neveu.

DURVILLE, *à Duhautcours.*

Vous avez raison, il nous perdrait.

AUGUSTE, *revenant à son oncle.*

Mon oncle, au nom de tout ce que vous avez de cher, pour votre intérêt, pour votre gloire, abjurez un projet aussi honteux. Je suis jeune, j'aurai quelque fortune, disposez de moi; tout ce que je puis espérer, tout ce que je puis acquérir par mon travail, par mon industrie, je le consacre à vous sauver l'honneur.

DURVILLE, *avec dureté.*

Monsieur... (*Se radoucissant.*) Eh! mon cher neveu, crois-tu que je ne souffre pas plus que toi...

DUHAUTCOURS.

Quelque injurieux soupçons que vous ayez pu concevoir sur mon compte, je vous rends justice, monsieur; j'apprécie des sentiments aussi délicats. Croyez-vous, qu'en véritable ami de M. Durville, je n'aie pas cherché avec lui les moyens?... Mais la nécessité...

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des ressources? Ne pouvez-vous obtenir du temps?

DURVILLE.

Impossible : des lettres de change; des paiements déjà retardés. Tout m'accable à la fois.

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des amis?

DURVILLE.

Des amis! oui, il en est un surtout, l'honnête et riche Forlis. Vingt fois il a désiré l'occasion de m'obliger.

DUHAUTCOURS.

Un homme sûr. Je le connais, il vous tiendra parole.

AUGUSTE.

Eh bien!

DURVILLE.

Il est absent.

DUHAUTCOURS.

A sa campagne; je la connais. Un séjour délicieux. (*A part.*) Bien trouvé.

DURVILLE.

A cinq lieues de Paris.

DUHAUTCOURS.

Quitter Paris! cela aurait l'air d'une fuite.

AUGUSTE.

Un mot de votre main, et j'y vole.

DUHAUTCOURS.

Écrivez, écrivez.

DURVILLE, *s'asseyant et écrivant.*

Eh bien! soit.

AUGUSTE.

Je vous rapporte la réponse avant la fatale assemblée; vous la retardez jusqu'à mon retour.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, nous la retardons. (*A part.*) Nous l'avançons, au contraire.

DURVILLE, *toujours écrivant.*

(*A part.*) Qu'il m'en coûte de le tromper!

DUHAUTCOURS, *à Auguste.*

Si vous saviez combien je vous estime, brave jeune homme; mais ne soyez donc pas si prompt à soupçonner les gens. Eh! mon Dieu! dans tout ceci, nous ne voulons que l'avantage de tout le monde.

DURVILLE, *remettant la lettre à son neveu.*

Tiens, ne perds pas de temps : de mon côté je vais...

DUHAUTCOURS.

Oui, nous allons frapper à toutes les portes. Je commence à être un peu plus tranquille : tout ira bien. Votre oncle va donner ses ordres pour qu'on vous selle un cheval. Bon voyage, mon jeune et intéressant ami. Venez, mon cher Durville.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X

AUGUSTE, *seul.*

Je pars... Mon oncle ne peut pas me tromper :

non, il ne le peut pas; et ce Duhautcours lui-même... je l'ai jugé peut-être trop sévèrement.

SCÈNE XI

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME.

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, monsieur Auguste, je vous cherchais. Vous me voyez dans une ivresse, dans un ravissement. M. Franval est arrivé, les affaires de mon père prennent une excellente tournure. Il me tardait de vous faire partager ma joie.

AUGUSTE.

Je la partage bien sincèrement, mademoiselle; mais permettez...

MADEMOISELLE DELORME.

Eh! mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc? Vous m'inquiétez...

AUGUSTE.

Ah! mademoiselle, je le vois, vous ignorez le cruel événement...

MADEMOISELLE DELORME.

Quel événement?

AUGUSTE.

Pardon, il faut que je vous quitte...

MADEMOISELLE DELORME.

Un seul mot, expliquez-moi...

SCÈNE XII

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Vous voilà, Auguste, ma bonne voisine. Vous me voyez dans une inquiétude... M. Durville a eu beau chercher à me rassurer hier, me parler de cette séparation de biens...

AUGUSTE.

Ah! ma tante, renoncez à cette séparation officieuse, à cette précaution funeste. Tous les biens ne sont-ils pas à mon oncle? N'appartiennent-ils pas à ses créanciers? Mais je n'ai pas un instant à perdre, je pars, et j'espère encore... Ma tante, ré-

fléchissez au conseil que je vous donne. (*A mademoiselle Delorme, en sortant.*) Adieu, mademoiselle.

SCÈNE XIII

MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADAME DURVILLE.

Oui. Mon neveu a raison; plût au ciel que M. Durville eût toujours suivi ses conseils!

SCÈNE XIV

MESDAMES DURVILLE, FIERVAL, VALBELLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADAME FIERVAL.

Nous voilà. Vite, vite, partons.

MADAME VALBELLE.

Eh! quoi, ma chère amie, vous n'êtes pas prête?

MADAME FIERVAL.

Eh! mon Dieu! dépêchez-vous donc, nous n'arriverons jamais assez tôt.

MADAME VALBELLE.

Il y a déjà un monde sur la route du bois de Boulogne.

MADAME FIERVAL.

Et il fait un temps superbe.

MADAME VALBELLE.

Oh! nous allons passer une matinée délicieuse.

MADAME DURVILLE.

Excusez-moi, mesdames; mais il m'est impossible... Dans la situation où je suis... je ne me sens pas bien. Mille pardons, encore une fois; mais il faut que je vous quitte. Ne m'abandonnez pas, ma chère voisine.

(*Elle sort avec mademoiselle Delorme.*)

SCÈNE XV

MADAME FIERVAL, MADAME VALBELLE.

MADAME VALBELLE.

Y concevez-vous quelque chose?

MADAME FIERVAL.

Mais c'est d'une impolitesse!

MADAME VALBELLE.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette maison.

MADAME FIERVAL.

Est-ce que la nouvelle qu'on m'a dite hier sur M. Durville aurait quelque fondement?

MADAME VALBELLE.

Eh! quoi donc?

MADAME FIERVAL.

Ah! des choses affreuses, horribles!

MADAME VALBELLE.

En vérité! Et qu'est-ce donc, bon Dieu! ma chère amie?

SCÈNE XVI

MESDAMES FIERVAL, VALBELLE; VALMONT.

VALMONT.

Ah! mesdames, votre valet de tout mon cœur. Vous voyez que je suis exact au rendez-vous. Où est donc madame Durville?

MADAME FIERVAL.

Elle nous a laissées tout d'un coup; elle ne vient pas avec nous.

VALMONT.

Et pourquoi donc?

MADAME FIERVAL.

Vous ne savez donc rien? On me l'avait dit tout bas hier à l'oreille; je ne voulais pas le croire. Durville est ruiné.

MADAME VALBELLE.

Ruiné!

VALMONT.

Ruiné!

MADAME FIERVAL.

Il a fait de mauvaises affaires : il va manquer.

VALMONT.

Ah! mon Dieu! et mes vingt mille francs! Mille pardons, mesdames; mais une affaire importante ne me permet pas de vous accompagner. Je cours chez mon avoué. Ce serait une friponnerie... Votre valet de tout mon cœur. J'aurais bien mieux fait de les risquer au jeu. Au désespoir, mesdames. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

MESDAMES FIERVAL, VALBELLE.

MADAME VALBELLE.

Eh bien! il nous laisse là; eh! mais, écoutez donc, écoutez donc. La tête tourne-t-elle à tout le monde?

MADAME FIERVAL.

Qu'en dites-vous, ma chère amie? Mais cela commence à devenir plaisant : il faudra que nous allions toutes seules à Bagatelle.

MADAME VALBELLE.

Cette pauvre petite madame Durville!

MADAME FIERVAL.

Ah! cela me fait un mal!

MADAME VALBELLE.

C'était une si bonne petite femme!

MADAME FIERVAL.

Elle se mettait si bien!

MADAME VALBELLE.

Cela va gâter toute ma matinée; cependant il faut bien prendre notre parti. On nous attend.

MADAME FIERVAL.

Oui, sans doute; mais c'est affreux, en vérité.

MADAME VALBELLE.

Je reviendrai la voir, la consoler.

MADAME FIERVAL.

Vous ferez bien. Il ne faut pas abandonner ses amis dans le malheur. Allons à Bagatelle.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF.

DUHAUTCOURS.

Or çà, vous savez vos rôles, le moment approche, recordons-nous. (*A Ledoux.*) Toi, tu es l'homme chargé de rédiger l'acte, un de ces para-

sites de palais qui se font appeler hommes de loi, comme jadis les laquais s'appelaient bourgeois de Paris. Tu lis ton papier : à toutes les questions, à tous les reproches qu'on te fait, tu ne réponds autre chose sinon que tu as été mandé pour préparer un contrat d'union, et que tu es absolument étranger aux intérêts des parties... Froid, impudent et laconique, voilà ton personnage.

LEDOUX.

C'est entendu.

DUHAUTCOURS, *à Prudent et à Graff.*

Vous autres, vous êtes deux créanciers; je vous ai expédié vos titres. (*A Graff.*) Toi, un gros négociant important, suffisant, tu as beaucoup d'humeur d'abord, tu suis la colère des autres; tu te consultes, tu t'apaises, tu signes le premier, et dans ta colère comme dans ta résignation tu ne laisses échapper que des monosyllabes.

GRAFF.

Que des monosyllabes.

DUHAUTCOURS, *à Prudent.*

Toi, tu me ferais quelque bévue. Tu es sourd.

PRUDENT.

Ah! je suis sourd... J'étais bègue l'autre fois.

DUHAUTCOURS.

Tu es sourd aujourd'hui. (*Lui donnant un cornet.*) Voilà un cornet à l'aide duquel tu n'entends rien, même quand on crie; tu prends l'acte, tu le lis attentivement, tu balances, et tu signes après Graff. Point de confusion, point de fausse démarche, point de bavardage. C'est Durville que je crains le plus. Il est aussi incertain dans le mal que dans le bien. L'arrivée de ce Franval l'a tout à fait déconcerté. Je tremble qu'il ne lui survienne quelque retour de vertu. L'assemblée sera chaude. (*A un valet qui entre.*) Écoute, toi, Michel, tu te tiendras à cette porte. Dès que tu entendras disputer dans ce salon, ne manque pas d'accourir tout effrayé, annonce à Durville qu'il vient de prendre à sa femme un évanouissement; il te suivra, et je reste maître du champ de bataille. (*Le valet sort.*) J'entends du bruit; voilà nos gens : allons, messieurs, attention à vos rôles, et méritez l'honneur que je vous fais en vous employant dans des affaires difficiles.

SCÈNE II

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI; AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS, *allant au-devant des personnages qui entrent.*

Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs; M. Durville va paraître dans l'instant. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

MARASCHINI.

Nous asseoir! Il est poli.

DUHAUTCOURS.

Voilà un siège, monsieur Graff.

GRAFF.

Mille remerciements, monsieur Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Vous restez debout, monsieur Fiammeschi.

FIAMMESCHI.

Oui, monsieur, c'est mon habitude. (*A Maraschini.*) Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Graff, comme il l'appelle?

MARASCHINI.

Un de ses bons amis qui fait son état d'être créancier; je le parierais sans le connaître.

FIAMMESCHI.

Vous croyez... Il a l'air d'un saint.

DUHAUTCOURS.

C'est une circonstance bien fâcheuse qui nous rassemble, messieurs.

GRAFF.

Ah! certainement, bien fâcheuse!

DUHAUTCOURS.

Qui se serait douté hier, monsieur Fiammeschi, pendant qu'on admirait votre feu d'artifice, que ce matin nous nous trouverions ici comme créanciers de M. Durville?

MARASCHINI.

Créancier, vous!

DUHAUTCOURS.

Hélas! oui, mon cher Maraschini, j'y suis comme vous, et c'est dur pour moi qui ne suis pas avancé! eh bien! je n'ai pas eu le courage d'en vouloir à Durville. Il avait un air si pénétré...

Oh! cet événement-ci le tuera; et sa femme... En vérité, cela tire des larmes des yeux.

GRAFF.

Cependant il est bien cruel de perdre...

FIAMMESCHI.

Eh bien! entendez-vous quelque chose à cet homme-là? Le voilà qui pleure à présent.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, ces événements-là sont faits pour inspirer des réflexions... Quand on pense à l'instabilité des fortunes, on est tenté de s'enfuir dans un désert. Car il est incroyable... Ah! voilà M. Durville.

SCÈNE III

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI; AUTRES CRÉANCIERS; DURVILLE.

DURVILLE.

Messieurs, j'ai bien l'honneur... Vous voyez un homme désespéré.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, j'ai dit à ces messieurs tout ce qu'il était possible... Nous voilà, je crois, tous à peu près rassemblés.

DURVILLE.

Pardonnez-moi; M. Franval n'est pas ici.

DUHAUTCOURS.

C'est sa faute, il a été averti, il viendra; pourvu qu'il soit ici pour signer, d'ailleurs.

SCÈNE IV

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT; AUTRES CRÉANCIERS.

VALMONT.

Ah! vous voilà, monsieur Durville.

DURVILLE.

Ciel! Valmont.

VALMONT.

Est-il une conduite plus affreuse que la vôtre?

DUHAUTCOURS.

Épargnez-le, mon cher Valmont, il est assez malheureux.

VALMONT.

Que je l'épargne! et les vingt mille francs que je ui ai confiés hier!

DUHAUTCOURS.

Mais aussi, vous le forcez, pour ainsi dire; je sais que c'est malgré lui...

VALMONT.

Il devait donc me prévenir...

DUHAUTCOURS.

De quoi? C'est ce matin que l'orage s'est déclaré.

VALMONT.

Il devait donc me les rendre à l'instant; il devait m'excepter.

DURVILLE.

Oh! je le voudrais de bon cœur.

MARASCHINI.

Mais nous ne le souffririons pas, nous autres.

FIAMMESCHI.

Non, parbleu!

VALMONT.

Pourquoi donc cela, messieurs? c'est une affaire de confiance de ma part.

FIAMMESCHI.

C'est égal.

VALMONT.

Il ne peut pas avoir encore employé mes vingt mille francs.

FIAMMESCHI.

Tant mieux; ils retourneront à la masse

GRAFF.

C'est cela; à la masse.

DUHAUTCOURS.

J'en suis désespéré pour vous, mon cher Valmont; mais il est certain que nous avons tous autant de droits que vous.

VALMONT.

Autant de droits que moi? Cela ne se peut pas.

MARASCHINI.

Comment! cela ne se peut pas!

FIAMMESCHI.

Je vous trouve plaisant, monsieur, de prétendre...

PRUDENT, *à Valmont.*

Faites-moi l'amitié de me dire, monsieur; de quoi s'agit-il ?

VALMONT.

Et laissez-moi donc. Est-ce que vous ne l'entendez pas, de quoi il s'agit?

DUHAUTCOURS.

Précisément; c'est qu'il ne l'entend pas. Il est sourd, le pauvre cher homme.

VALMONT.

Eh! oui, je le vois, je parle à des sourds; M. Durville, surtout... Mais cela ne se passera pas comme cela, morbleu!

MARASCHINI.

Eh bien! nous verrons! nos droits sont aussi sacrés que les vôtres.

GRAFF.

Aussi sacrés.

FIAMMESCHI.

Il y a toujours comme cela des gens qui veulent des préférences; mais nous ne le souffrirons pas.

DUHAUTCOURS.

Doucement, doucement, messieurs, entendons-nous.

DURVILLE, *à part.*

Quel supplice!

SCÈNE V

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Eh bien! qu'est-ce? on se dispute déjà!

DURVILLE.

C'est M. Franval.

FRANVAL.

Du calme, du sang-froid, messieurs; les gens à qui nous avons affaire n'en manquent jamais. Nous en avons besoin pour déjouer leurs manœuvres.

GRAFF.

Oui, pour les déjouer.

MARASCHINI.

C'est cela; chacun fera valoir ses droits à son tour.

FIAMMESCHI.

Du silence et procédons à notre affaire.

VALMONT.

Il faut convenir qu'il est bien cruel...

(*Tout le monde s'assied.*)

DUHAUTCOURS.

Comme je vous le disais, messieurs, ce n'est pas sans la plus vive douleur que M. Durville...

FRANVAL.

Il y a sans doute quelqu'un ici chargé de nous présenter l'état de situation de notre débiteur.

DUHAUTCOURS.

Oui, vraiment; M. Ledoux, homme de loi, que voilà.

FRANVAL.

Faites, je vous prie, qu'il remplisse son ministère; ce n'est pas pour entendre les phrases de monsieur que nous sommes réunis.

DUHAUTCOURS.

Il me semble qu'il est bien permis à l'amitié...

MARASCHINI.

Ce monsieur-là a raison.

FIAMMESCHI.

Et ses phrases valent bien les vôtres, un homme de mérite!

GRAFF.

En effet... C'est juste.

DURVILLE.

Je vous sais gré de votre zèle, mon ami... mais puisqu'il déplaît à ces messieurs... (*A Ledoux.*) Lisez, je vous prie, monsieur, l'acte que vous avez rédigé.

LEDOUX.

C'est un simple projet. (*Lisant.*) « Par-devant les « notaires publics, etc. » (*S'interrompant.*) L'acte définitif sera par-devant notaire. « Furent présents « Antoine Durville, d'une part; et... tels et tels... « vos noms, prénoms et qualités, etc., tous créan-

« ciers dudit Durville, d'autre part; lequel An-
« toine Durville a exposé à sesdits créanciers que
« des spéculations malheureuses, des pertes mul-
« tipliées et imprévues avaient été précédemment
« supportées par lui avec courage et résignation,
« et qu'il avait vu s'évanouir sans se plaindre plus
« de la moitié de sa fortune. »

MARASCHINI.

Et si vous aviez perdu la moitié de votre fortune, pourquoi donniez-vous des fêtes?

DUHAUTCOURS.

C'est style de notaire, mon cher Maraschini; n'interrompez donc pas.

LEDOUX, *continuant.*

« Mais que, primo, les divers intérêts qu'il
« avait sur différents corsaires se trouvent anéan-
« tis par la prise desdits corsaires. »

FIAMMESCHI.

Oui, style de corsaire.

LEDOUX, *continuant.*

« Secundo, plusieurs faillites qu'il vient d'éprou-
« ver coup sur coup sur les places de Vienne,
« Hambourg, Cadix, et autres villes commerçantes
« de l'Europe, lui ayant enlevé le reste de ses
« moyens, il se voit réduit à réclamer l'indulgence
« de ses créanciers. »

FRANVAL.

Un moment. Je demande...

LEDOUX, *continuant.*

« En conséquence... »

FRANVAL.

C'est tout simple, des corsaires, des faillites, des malheurs, c'est le protocole ordinaire de tous les actes de cette sorte; on en déguise les phrases, mais le fonds est toujours le même.

DUHAUTCOURS.

Il est incroyable que l'on interrompe ainsi un officier public; je réclame, moi, la continuation de la lecture.

FRANVAL.

Ne vous fâchez pas, honnête homme; je demande seulement où sont les titres, les preuves, les pièces justificatives de toutes ces allégations?

FIAMMESCHI.

Voilà ce que c'est; il parle bien : et que me font à moi vos spéculations et vos corsaires? Voilà le mémoire de mes illuminations, et il me faut de l'argent.

MARASCHINI.

Comme à moi; et puisque monsieur est un homme de justice, j'espère qu'il me fera payer.

GRAFF.

Il est certain que nous ne devons pas entrer...

VALMONT.

Vous ne me prouverez pas que mes vingt mille francs aient été placés sur vos corsaires.

PRUDENT.

On se dispute, je crois.

DUHAUTCOURS.

On vous les fournira les preuves; mais remarquez donc que ceci n'est qu'un simple projet d'acte que vous allez signer, en cas que...

DURVILLE.

Ah! mes amis, je voudrais de grand cœur vous satisfaire; mais tout ne doit-il pas être égal entre mes créanciers?

DUHAUTCOURS.

La paix, mes amis, la paix; entendons-nous, point de bruit. Si l'on met le feu dans l'affaire, si l'on dispute au lieu de se rapprocher, nous perdrons tout.

SCÈNE VI

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, madame se trouve mal. Les cris qu'elle vient d'entendre lui font craindre que vous ne soyez exposé à quelque danger. Elle s'est troublée, elle s'est évanouie, elle vous appelle.

DURVILLE.

Ah! grand Dieu! j'y vais. Vous voyez, messieurs, qu'il m'est impossible de rester. Remplacez-moi, mon cher Duhautcours, dans ce cruel moment. Vous connaissez mes intentions; elles

sont de satisfaire tout le monde, autant que je pourrai. Mille pardons encore une fois, messieurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, VALMONT, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS.

VALMONT.

Sa femme qui se trouve mal! je le crois bien.

MARASCHINI.

Bon! elle se trouve mal comme moi; c'est un jeu.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que de pareilles clameurs sont bien faites pour effrayer. On devrait bien au moins ménager la délicatesse et la sensibilité des femmes.

FRANVAL.

Eh! monsieur, nous savons aussi bien que vous ce que l'on doit aux femmes de ménagements et d'égards; mais on n'en doit pas aux fripons. Achevez votre lecture, monsieur, voyons toute l'étendue des malheurs de M. Durville.

LEDOUX, *continuant.*

« En conséquence, ledit Antoine Durville a tait « le tableau de sa situation présente, tant en actif « qu'en passif; duquel il résulte que l'actif mon- « tant à un million neuf cent cinquante-sept mille « trois cent soixante-douze francs quatre-vingt- « dix-sept centimes. »

MARASCHINI.

Mais qu'ai-je besoin de tous vos millions? C'est trois mille francs que vous me devez.

LEDOUX, *continuant.*

« Et le passif à celle d'un million... »

FRANVAL.

Allons au fait. Quelles sont les propositions qu'on nous fait?

LEDOUX.

Vingt pour cent du montant des susdites créances, tant en capital qu'intérêts.

GRAFF.

Ah! vingt pour cent; c'est trop peu aussi.

MARASCHINI.

Vingt pour cent! j'aurais vingt francs pour cent francs. J'aimerais mieux rien. (*Il se lève.*)

VALMONT, *se levant.*

Je ne signerai pas cela.

FIAMMESCHI, *se levant.*

Ni moi.

FRANVAL, *se levant.*

Vingt pour cent! morbleu! et vous osez, monsieur, vous rendre l'interprète...

LEDOUX, *toujours assis.*

Monsieur, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS, *se levant.*

Eh bien! oui, vingt pour cent, c'est fort dur; mais nous devons nous trouver très heureux; car enfin combien y en a-t-il qui ne donnent que quinze, douze, cinq, ou rien; et d'après la connaissance que j'ai de ses affaires, je ne sais comment il fera pour les réaliser, les vingt pour cent. Est-ce sa faute si les meilleurs banquiers de Hambourg, de Vienne et de Cadix ont cessé leurs paiements? Est-ce sa faute si des corsaires excellents voiliers, vifs comme des oiseaux, sont maintenant dans les ports de Plymouth ou de Liverpool? Est-ce sa faute, si des débiteurs, M. Delorme, par exemple, lui enlèvent tout son avoir? Combien ne vous citerais-je pas de créanciers qui ont accepté beaucoup moins sans mot dire; et pourquoi? C'est parce qu'on sait fort bien qu'on finit par tout perdre, lorsque la justice s'empare de ces sortes d'affaires. Oui, messieurs, c'est pour votre intérêt, pour le mien que je vous parle. Je le répète, si la chicane se mêle dans tout ceci, vos créances seront réduites à zéro, encore si vous n'en êtes pas pour vos frais. Signez donc, hâtez-vous de signer ces propositions que je soutiens loyales, et défiez-vous des boute-feux qui ne cherchent à vous séduire que pour vous tromper et pour embrouiller les affaires.

GRAFF.

Il y a du bon dans ce qu'il vient de dire.

FRANVAL.

Ne croyez pas à la colère de cet homme-là; elle

est fausse, elle est calculée; il se fâche à froid, j'en réponds. Eh quoi! il y a vingt ans que je travaille, il me faut encore travailler dix ans pour assurer un état à mes enfants, et des nouveaux venus comme ceux-ci feraient leur fortune en six mois, et au premier revers ils en seraient quittes pour présenter un bilan imaginaire, et ruiner les vrais et honnêtes commerçants! Cela ne sera pas, croyez-moi. Quand vous devriez tout perdre avec M. Durville, pour votre honneur, pour l'honneur et la sûreté du commerce; que dis-je? pour votre intérêt particulier à vous tous, qui avez journellement besoin de confiance et de crédit, gardez-vous de signer cet acte où tout me paraît allégué et rien prouvé : car si vous laissez passer encore celle-ci, qui vous répondra que l'impunité ne va pas les multiplier d'une manière effrayante? Vous perdrez tout aujourd'hui, mais vous vous sauverez pour la suite. Mais non, vous ne perdrez rien. La justice, la chicane, comme monsieur l'appelle, n'est pas si âpre qu'il voudrait vous le faire croire : elle a des formes, des lenteurs salutaires dont il est vrai que des fripons adroits abusent trop souvent; mais croyez qu'ils ne triomphent que par la faiblesse et l'insouciance des honnêtes gens. Quand un homme juste et ferme a le courage et la volonté de leur tenir tête, croyez qu'il parvient facilement à les démasquer, et je serai cet homme-là, moi.

MARASCHINI.

Bien! brave homme. Je vous donnerai ma procuration.

FIAMMESCHI.

Et moi la mienne.

DUHAUTCOURS, *d'un ton doucereux.*

Souffrez, mes bons amis, que je vous fasse entendre quelques paroles de paix. Je rends justice aux sentiments de monsieur, ils sont purs et honnêtes; mais, croyez-moi, finissez cette affaire-là. M. Durville ne craint pas l'examen sévère dont on le menace. Calculez qu'il est jeune, qu'il peut tout réparer, et que peut-être dans quelques années nous le verrons faire tout à fait honneur à ses engagements. Pour le moment vous vous obstineriez en vain; le plus sûr est de signer.

GRAFF.

Ma foi, oui; je crois que vous avez raison; je n'aime pas les procès.

(*Il s'approche pour signer avec Prudent, et tous deux lisent l'acte tout bas.*)

DUHAUTCOURS.

Ni moi; c'est ce qui m'a fait signer le premier.

FRANVAL.

Tu as beau changer de ton, hypocrite, tour à tour colère et doucereux.

DUHAUTCOURS.

Les injures ne m'ont jamais effrayé; elles ne prouvent rien que les torts de ceux qui les disent. Ces messieurs, en signant, répondent sans réplique à vos déclamations.

FRANVAL.

Quels sont ces gens-là?

DUHAUTCOURS.

Ce sont des gens qui vous valent bien. M. Graff, négociant, Irlandais d'origine, qui sait ce qu'on doit au malheur, à qui il est dû, par compte arrêté, quatre-vingt-deux mille francs; M. Prudent, un honnête marchand qui a le malheur d'être sourd, mais à qui il n'en est pas moins dû vingt-cinq mille trois cents francs. Qu'avez-vous à leur opposer? Voilà leurs titres. Ils sont clairs et authentiques.

FRANVAL.

Je n'ai pas besoin de les regarder; ils sont faux.

GRAFF.

Faux!

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce à dire? ils sont faux!

PRUDENT.

Je n'entends pas.

FRANVAL.

Oui, je le répète, ils sont faux. Ah! si ces créances étaient légitimes, ces gens-là signeraient-ils aussi tranquillement la perte de leur fortune? Leurs femmes, leurs enfants ne se seraient-ils pas présentés à leur pensée? Voyez si le moindre trouble paraît sur leur physionomie.

GRAFF.

Monsieur, vous m'insultez, et je ne crois pas mériter... Vous parlez de femme, d'enfants; je suis

garçon, et ma fortune est assez *conséquente* certainement pour que je sois au-dessus d'une pareille misère.

DUHAUTCOURS, *à Graff.*

Tais-toi donc.

FRANVAL.

Ta fortune! Fourbe imbécile, apprends à mieux jouer ton rôle.

GRAFF.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? des propos? Sachez que je ne les aime pas. Au surplus, chacun est maître de se conduire comme il l'entend. Vous êtes créancier, je le suis aussi; vous ne voulez pas signer, j'ai signé; tant mieux pour vous ou pour moi, n'est-ce pas? Et je vous souhaite le bonjour.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, MARASCHINI, VALMONT, FIAMMESCHI; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Choisissez donc un peu mieux vos agents.

DUHAUTCOURS.

Vaines paroles que tout cela! c'est la majorité qui fait la loi; les trois quarts en somme, c'est clair. Encore une fois, signez, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et après cela nous serons les meilleurs amis du monde.

VALMONT.

C'est une caverne, je le vois, mais il faut en finir. (*Il signe.*)

FRANVAL.

Eh quoi! vous aussi, vous signez?... Mais c'est une friponnerie.

VALMONT.

Je le vois aussi bien que vous; mais que gagnerais-je à être entêté? Des procès, des tribunaux, ma foi non; cela me servira de leçon. C'en est fait, je ne place plus mon argent chez un ami.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, MARASCHINI, FIAMMESCHI, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Et voilà les lâches qui, en composant avec les fripons, sont plus nuisibles aux honnêtes gens que les fripons eux-mêmes.

MARASCHINI.

Puisque M. Duhautcours croit que M. Durville paiera quelque jour, je vais lui faire une bonne proposition, moi. Je lui donne ma créance pour la moitié de ce qu'elle vaut.

FIAMMESCHI.

C'est bien dur; mais c'est égal, va pour les cinquante pour cent.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais; je ferais une très bonne opération; mais je perds déjà beaucoup moi-même; cependant je vous donne ma parole d'honneur que, si vous signez, sous quelques jours peut-être je fais votre affaire.

FRANVAL.

Et pourquoi donc feriez-vous un pareil sacrifice? Vos créances sont sacrées. On vous en refuse la moitié; je suis moins difficile, je les prends pour la totalité.

MARASCHINI.

Vrai?

FIAMMESCHI.

Ah çà! ne plaisantez-vous pas?

FRANVAL.

Non, certes; donnez-moi vos billets, vos mémoires, mes amis.

FIAMMESCHI.

Ah! monsieur, c'est trop beau; mais tenez, vous êtes un galant homme, nous nous en rapportons à tout ce que vous ferez.

FRANVAL.

C'est à moi que vous aurez affaire, messieurs. Si tout le monde me ressemblait, vous n'auriez pas si beau jeu. Je vous attaque tous... au criminel.

PRUDENT.

Au criminel

FRANVAL.

Ah! ah! vous entendez à présent, monsieur le sourd?

LEDOUX.

Moi, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS.

Mais, permettez donc... mes amis... monsieur Franval, voulez-vous afficher M. Durville? Est-ce sa faute?...

MARASCHINI.

Cela ne me regarde plus.

FIAMMESCHI.

C'est à ce galant homme que vous avez affaire, et il vous répondra.

MARASCHINI.

Et nous le soutiendrons. (*A Franval.*) J'ai des renseignements exacts sur le compte et sur les créanciers de ce Duhautcours.

FRANVAL.

Vous me les donnerez.

FIAMMESCHI, *à Franval.*

C'est lui seul qui entraîne M. Durville, qui était une excellente paye.

FRANVAL.

Suivez-moi, sortons, mes amis; au revoir, monsieur Duhautcours, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

(*Il sort avec Maraschini et les autres créanciers.*)

FIAMMESCHI.

Oui, monsieur, vous aurez de nos nouvelles.

(*Il sort.*)

SCÈNE X

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, ET AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS.

Ce Franval est un diable; il nous perdrait, il faut un sacrifice. Mais avec sa sévère probité... bon! bon! cinquante billets de caisse font faire bien des réflexions.

LEDOUX.

Mais permettez donc...

PRUDENT.

Ceci devient inquiétant.

LEDOUX.

Au criminel!

DUHAUTCOURS.

Quoi! cela vous fait peur?

LEDOUX.

Il est fort désagréable pour un galant homme, qui gagne loyalement son argent, de s'entendre dire des choses aussi dures.

PRUDENT.

Si je n'avais été sourd, il ne m'aurait pas insulté impunément.

DUHAUTCOURS.

Votre affaire ne me devient-elle pas personnelle? Suivez-moi, les honnêtes gens ne m'ont jamais fait peur.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FRANVAL, DELORME, MARASCHINI.

FRANVAL, *une lettre à la main.*

Oui, j'aime à le croire avec vous, M. Durville n'est point encore tout à fait un malhonnête homme; aussi vous voyez que je n'hésite pas à me rendre au rendez-vous qu'il demande : sa femme, son neveu méritent tout notre intérêt. C'est donc contre ce Duhautcours que nous devons réunir tous nos efforts; si nous pouvons l'écarter du contrat d'union, M. Durville perd à jamais l'espérance de parvenir aux trois quarts en somme.

MARASCHINI.

Eh bien! monsieur, tous les créanciers s'en rapportent à vous, vous êtes leur homme. Nous serons trop heureux de parvenir à être payés, grâce à un sacrifice supporté par toute la masse. Je vous l'ai dit, je connais, moi, tous les créanciers de ce Duhautcours; il y a des billets, des

obligations, des lettres de change, des prises de corps; nous aurons cela pour rien.

FRANVAL.

Allez donc, mon cher Delorme, avec M. Maraschini. Je vous ai confié les fonds nécessaires; je vous connais autant d'intelligence que de probité. Tous ces gens-là, dont la plupart attendent depuis dix ans, doivent être raisonnables et se trouver très heureux.

DELORME.

Soyez tranquille, je remplirai scrupuleusement vos intentions. La faiblesse de Durville, la bonté de sa femme, la délicatesse de son neveu, méritent sans doute que nous ne négligions aucun effort pour lui sauver l'honneur et le ramener à la probité.

MARASCHINI.

Avant une heure vous serez content.

SCÈNE II

FRANVAL, *relisant la lettre.*

« Durville a l'honneur de saluer monsieur Franval, « et le supplie de se donner la peine de passer « chez lui dans l'instant. » Que peut-il me vouloir? Se repentirait-il déjà?... Oui, Delorme a raison, cet homme est entraîné... Et sans cet infâme agent...

SCÈNE III

DUHAUTCOURS, FRANVAL.

DUHAUTCOURS, *arrivant avec empressement.*

Me voici, monsieur.

FRANVAL, *avec dédain.*

Ce n'est pas vous que j'attends; c'est M. Durville qui m'a écrit, et que je veux bien consentir à entendre.

DUHAUTCOURS.

M. Durville ne viendra pas, monsieur, c'est moi.....

FRANVAL.

Vous! que me voulez-vous?

DUHAUTCOURS.

Je vois que les malheurs de Durville vous ont aigri à un point..... On ne sort pas des affaires aussi facilement que l'on voudrait. J'aime la paix, surtout entre mes amis... Et vous avez développé tant d'énergie, tant de probité dans cette assemblée, que j'en crains véritablement les suites.

FRANVAL.

Pour M. Durville, ou pour vous?

DUHAUTCOURS.

Pour l'honnête et respectable monsieur Franval.

FRANVAL.

Au fait.

DUHAUTCOURS.

J'ai une proposition à vous faire.

FRANVAL.

Parlez.

DUHAUTCOURS.

C'est cinquante mille francs qui vous sont dus?

FRANVAL.

Oui, cinquante mille francs.

DUHAUTCOURS.

Je connais un homme fort riche, un honnête homme, un ami de Durville, qui est pénétré de cet événement; il me le disait encore ce matin. Il ne serait pas éloigné de venir au secours de Durville; mais il faudrait qu'on fût raisonnable.

FRANVAL.

Eh bien! que cet honnête homme fasse des propositions aux créanciers.

DUHAUTCOURS.

Aux créanciers! ce n'est pas cela; vous entendez bien qu'il ne peut pas avoir affaire à toute la masse, mais à quelques-uns, aux honnêtes gens, a vous, par exemple.

FRANVAL.

Ah! fort bien.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, vous trouver compris dans un arrangement comme celui-là! quand vos fonds n'ont passé entre les mains de Durville que depuis quelques jours; oh! cela est cruel! Je conviens qu'il est dur de voir perdre les autres, mais enfin chacun pour soi, d'abord.

FRANVAL.

C'est la morale universelle.

DUHAUTCOURS.

Ah! mon Dieu, oui. Ce galant homme, cet ami de Durville, parlait donc ce matin de vous offrir...

FRANVAL.

Combien?

DUHAUTCOURS.

Mais au lieu de vingt, trente pour cent.

FRANVAL.

Trente pour cent!

DUHAUTCOURS.

C'est bien peu, mais il faut de l'humanité. Ah! si vous aviez vu ce pauvre Durville avant cette fatale assemblée, il vous aurait fait pitié comme à moi; il avait un air égaré. Je tremble que cet homme-là ne se porte à quelque extrémité.

FRANVAL.

Trente pour cent!

DUHAUTCOURS, *à part.*

Bon! il entre en négociation. (*Haut.*) Et si nous pouvions vous faire avoir cinquante.....

FRANVAL.

Cinquante! je perdrais vingt-cinq mille francs!

DUHAUTCOURS, *à part.*

A merveille! (*Haut.*) Peut-être ne les perdriez-vous pas; car enfin Durville et moi réunissant toutes nos autres ressources.....

FRANVAL.

Vous pourriez me compléter les trois quarts.

DUHAUTCOURS.

Je n'oserais vous le promettre, mais nous y ferions nos efforts.

FRANVAL.

Je vous vois venir; pour peu que j'insiste, vous allez m'offrir la totalité de ma créance.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, mais je n'ose.

FRANVAL.

Je n'en veux pas. Créancier de Durville, je dois partager le sort de tous ses créanciers; je le partagerai, et ce court entretien achève de me prouver qu'il ne sera pas si malheureux que vous auriez voulu le rendre. Que voulez-vous? Il y a des goûts bizarres dans le monde. Vous avez affaire à

un homme qui ne veut pas de l'argent que vous lui offrez; cela vous dérange peut-être, c'est dommage. Sans adieu, monsieur Duhautcours; dites à M. Durville que j'aurai bientôt le plaisir de le voir. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

DUHAUTCOURS, *seul.*

Qui diable se serait imaginé que dans un siècle où tout se vend, un homme serait assez dupe pour refuser cinquante mille francs? Il a raison, j'allais les lui offrir. Allons, il faut prendre un parti; car s'il est aussi actif que ridiculement honnête...

SCÈNE V

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Ah! vous voilà, mon ami; eh bien! le temps se brouille. Ce Franval, ces maudits créanciers..... Il ne vous reste plus qu'une ressource.....

DURVILLE.

Laquelle?

DUHAUTCOURS.

De disparaître pour laisser passer l'orage.

DURVILLE.

Que dites-vous? Fuir! abandonner ma femme!

DUHAUTCOURS.

Vous laisserez sur votre secrétaire un billet qui la tranquillisera; il circulera des bruits de désespoir, de suicide; vos affaires s'arrangeront, et vous reparaîtrez.

DURVILLE.

Fugitif! déshonoré! sans amis!

DUHAUTCOURS.

Songez donc que je vous accompagne.

DURVILLE.

Non. Je ne fuirai pas.

DUHAUTCOURS.

Qu'allez-vous faire?

DURVILLE.

Je ne sais encore; mais je ne fuirai pas. Vous

m'avez poussé sur le bord de l'abîme, mais vous ne m'entraînerez pas avec vous. Je reste.

DUHAUTCOURS.

Mais pensez donc.....

DURVILLE.

Laissez-moi. J'ai eu la faiblesse de vous écouter; je me suis interdit le droit de vous faire des reproches; mais c'est vous qui m'avez perdu.

(*Il s'assied.*)

DUHAUTCOURS, *à part.*

Oui-da, monsieur Durville, je m'y attendais. Un beau mouvement de remords, et vous vous tirerez d'affaire en me sacrifiant; non pas, s'il vous plaît. (*Haut.*) Ainsi, vous vous décidez à payer?

DURVILLE.

Oui, je paierai tout.

DUHAUTCOURS.

Vous paierez tout... Vous ferez bien, et je suis enchanté pour ma part...

DURVILLE.

Pour votre part?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, j'y gagne.

DURVILLE.

Comment?

DUHAUTCOURS.

Ne suis-je pas votre créancier?

DURVILLE.

O ciel!

DUHAUTCOURS.

D'une somme assez considérable. Je me contentais de vingt pour cent, j'aurai tout.

DURVILLE.

Mais vous savez trop bien...

DUHAUTCOURS.

Ne dites donc pas cela, ou tâchez de le prouver contre votre signature. Je voulais faire vos affaires; vous ne le voulez pas, je dois songer aux miennes.

DURVILLE.

Misérable! malheureux!

DUHAUTCOURS.

Point de colère, point d'injures, calculez que je n'ai rien à perdre, et que vous avez tout à ména-

ger. Vous m'avez embarqué dans une mauvaise affaire, il faut que je m'en tire honnêtement. Je vous laisse à vos réflexions, et je reviens avec mon titre.

SCÈNE VI

DURVILLE, *seul.*

J'aurais dû le connaître. Point de preuves, pas même une contre-lettre... De quoi puis-je me plaindre? Que me fait-il que je n'aie tenté de faire aux autres? Allons, il est peut-être temps encore d'écouter la voix de l'honneur. Mais la honte de révéler... Ah! qu'il me soulagerait d'un grand poids, celui qui m'arracherait un aveu. Franval! Delorme... tous deux sévères et déjà victimes de ma cupidité... Ma femme! elle m'est sincèrement attachée... Mais c'est à moi qu'elle doit ses chagrins... ses défauts, peut-être... Ai-je encore quelques droits à son indulgence, à sa pitié... (*Tirant un portefeuille de sa poche.*) La voilà cette fortune à laquelle j'ai sacrifié mon honneur, mon repos, ma conscience! Je la possède et je suis le plus à plaindre des hommes!

SCÈNE VII

DURVILLE, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Il est seul. Approchons. Mon ami...

DURVILLE.

C'est vous, madame?

MADAME DURVILLE.

Durville, est-ce ainsi que vous devriez me recevoir?

DURVILLE.

Pardon; je sens mes torts.

MADAME DURVILLE.

Nous sommes sans doute bien à plaindre; mais j'en juge par le mien, ton cœur n'a aucune action blâmable à se reprocher.

DURVILLE, *à part.*

Ciel! j'allais lui avouer... Malheureux Durville, en es-tu venu au point de rougir même aux yeux de ta femme?

MADAME DURVILLE.

Mon ami, tu le sais, dans toutes les occasions importantes je me suis toujours laissé guider par toi. Aujourd'hui permets-moi d'avoir une volonté. Tu me parlais hier de cette séparation de biens entre nous.

DURVILLE.

Eh bien?

MADAME DURVILLE.

Permets-moi d'y renoncer. Je le dois, et tu dois y consentir; je suis trop heureuse, si, au prix de quelque aisance, je peux t'épargner de nouveaux malheurs.

DURVILLE.

Ma bonne amie, ce sacrifice de ta part, ton amitié, ta confiance ont déjà versé un baume salutaire sur mes blessures. Tu m'encourages. Non, ne renonce pas à cette séparation; rends-la utile au contraire à mes créanciers. Charge-toi de les payer, et joins à ta fortune ce portefeuille... (*Il lui remet un portefeuille.*) Il contient huit cent mille francs.)

MADAME DURVILLE.

Huit cent mille francs! Et qui a pu te procurer cette somme?

DURVILLE.

Fais-en l'usage que je te prescris, et de grâce ne m'interroge pas.

SCÈNE VIII

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, madame, monsieur... j'accours pour vous dire moi-même... J'avais toujours pensé que mon parrain, M. Franval, était un bon homme malgré sa brusquerie.

MADAME DURVILLE.

Que dites-vous?

DURVILLE.

M. Franval?

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père lui a vanté la droiture naturelle de

M. Durville; moi, je ne lui ai parlé que de vous; j'ai osé dire un mot de M. Auguste. Il nous a promis de ne rien entreprendre contre M. Durville sans vous avoir vue.

DURVILLE.

M. Franval doit avoir toute ta confiance, comme il a celle de tous mes créanciers; c'est entre ses mains que tu dois déposer ce portefeuille.

SCÈNE IX

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL.

DURVILLE.

Monsieur, je suis bien aise de vous voir.

FRANVAL.

Tant mieux, c'est bon signe. C'est madame Durville. On m'a fait votre éloge, madame; et j'ai besoin de votre appui pour décider M. Durville à se conduire comme il le doit. Il est à peu près prouvé que, malgré vos corsaires, vos créanciers irlandais, et votre sourd qui entend si bien les vérités qu'on lui dit, vos malheurs ne sont pas aussi grands que vous voudriez le faire croire.

DURVILLE.

Monsieur...

FRANVAL.

Il en coûte de s'avouer ces choses-là à soi-même; il doit en coûter bien plus de les avouer à d'autres; mais nous sommes seuls: votre femme, mademoiselle Delorme qui prend le plus vif intérêt à votre famille, et moi, qui ne demande pas mieux que de vous rendre mon estime... Le moment est favorable. Si vous le laissez échapper, vous êtes perdu; vous voilà condamné à passer pour le complice de Duhautcours. Chassez ce perfide conseiller; déclarez que vos payements sont ouverts, annulez ce projet de transaction qui n'a pas le sens commun. Alors je me charge d'arranger votre affaire avec vos créanciers; vous recouvrez leur estime, et vous pourrez regarder en face les fripons, et saluer les honnêtes gens sans les obliger à détourner la tête.

MADAME DURVILLE.

Eh quoi! monsieur, pouvez-vous soupçonner mon mari?

FRANVAL.

Oui, madame; ce Duhautcours a porté M. Durville à des choses qu'il n'aurait pas dû faire. Quand il n'y aurait que cette séparation de biens entre vous...

MADAME DURVILLE.

Eh bien! monsieur, permettez-moi de profiter de cette séparation que vous nous reprochez peut-être avec justice. Je me charge de toutes les dettes de mon mari; soyez mon interprète auprès de tous ses créanciers. Je vous confie ce portefeuille. Il renferme huit cent mille francs.

FRANVAL.

Que dites-vous, madame? Expliquez-moi...

DURVILLE, *vivement.*

Acceptez, monsieur, le dépôt qu'elle vous offre.

FRANVAL.

Je vous entends; c'est ce Duhautcours qui vous entraînait. Je ne m'étais pas trompé, et sans doute le traître ne s'est pas oublié.

DURVILLE.

J'ai eu la faiblesse de lui donner un titre de soixante mille francs.

FRANVAL.

Je l'avais prévu... Soixante mille francs! c'est beaucoup!

DURVILLE.

Trop heureux encore de me délivrer à ce prix de ce misérable.

FRANVAL, *lui prenant la main.*

Bien! j'aime à vous voir dans ces sentiments. Ne perdez pas courage pourtant.

SCÈNE X

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh quoi! mon oncle, avez-vous pu vous jouer ainsi de ma crédulité? M'envoyer chez un homme absent! J'ai précipité mon retour...

FRANVAL.

Paix! jeune homme, votre oncle est malheureux! Il reconnaît ses torts; songeons à le sauver des embûches de ce Duhautcours qui le poursuit pour une fausse dette de soixante mille francs.

AUGUSTE.

Le scélérat! je vais le trouver.

FRANVAL.

Laissez-moi le soin de terminer cette affaire. J'attends Delorme et j'espère... Ah! le voilà.

SCÈNE XI

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI.

DELORME.

Voilà tous les papiers, tous les titres. J'ai trouvé des gens enchantés, qui vous comblent de bénédictions.

FRANVAL, *examinant les papiers.*

Bon! tout est comme je le désire. J'admire comme un fripon sans crédit parvient encore à abuser autant de monde.

DURVILLE.

Mais, expliquez-moi...

FRANVAL.

Vous le saurez.

DELORME.

Il était temps que j'arrivasse; Duhautcours marche sur mes pas.

DURVILLE.

Oser encore se montrer devant moi!

AUGUSTE.

J'ai peine à me contenir.

MADAME DURVILLE.

Je tremble.

MADEMOISELLE DELORME.

Laissez faire M. Franval.

FRANVAL.

Oui. Je l'attends de pied ferme.

SCÈNE XII

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI, DUHAUTCOURS, LEDOUX.

DUHAUTCOURS.

Mille pardons, messieurs, si je vous dérange. Ah! monsieur Franval! Il sait sans doute, comme moi, que M. Durville, ayant apparemment trouvé de nouvelles ressources, se décide à payer tout; il est bien naturel que chacun se mette en règle. Voici M. Ledoux; c'était votre homme d'affaires tantôt; c'est le mien à présent. J'ai pensé que sa présence pourrait amener une conciliation. (*Présentant un papier.*) Voici mon titre, il est paré.

DURVILLE.

Tu sais trop bien, perfide...

FRANVAL.

Laissez-moi répondre : M. Ledoux est votre homme d'affaires; je suis celui de M. Durville.

DUHAUTCOURS.

Monsieur, il ne pouvait placer ses intérêts en de meilleures mains.

FRANVAL, *prenant le papier.*

Voyons ce titre de soixante mille francs. Oui, il est en règle, il faut vous payer.

DUHAUTCOURS.

C'est trop juste.

FRANVAL.

Mais vous, monsieur Duhautcours, n'avez-vous pas quelques créanciers? N'avez-vous pas souscrit quelques billets dans votre vie?

DUHAUTCOURS.

Oui, comme tout le monde. Mais revenons à notre affaire avec M. Durville. J'ai mes moyens pour payer mes dettes.

FRANVAL.

Ah! vous avez vos moyens! Moi, j'ai là pour vous payer quelques billets...

DUHAUTCOURS.

Oh! des billets, de l'argent, de bon papier, de bonnes signatures... Moi, je suis rond en affaires.

FRANVAL, *remettant à Duhautcours une partie des papiers que Delorme lui a apportés.*

Fort bien, de bonnes signatures. Vous ne refuserez pas celle-ci.

DUHAUTCOURS, *examinant les papiers.*

Qu'est-ce que c'est que ça? Je ne connais pas ça.

FRANVAL.

Votre signature!

DUHAUTCOURS.

Cela ne vaut rien. C'est-à-dire, c'est bon; mais...

FRANVAL.

Eh bien! reprenez votre titre; poursuivez M. Durville, et c'est à moi, à moi seul que vous aurez affaire. J'ai réuni, j'ai acquis tous vos billets à moins de vingt pour cent, et j'ai fait des heureux encore.

DUHAUTCOURS.

C'est charmant, je suis enchanté pour ces bonnes gens... Vous avez bien fait de les payer.

FRANVAL, *montrant le reste des papiers à Duhautcours.*

Ce n'est pas tout : voilà une prise de corps contre vous. Souvenez-vous que je reste créancier d'une somme assez considérable, et que je saurai vous trouver.

DUHAUTCOURS, *à part, déchirant ses billets.*

Je suis pris. Un par-corps. C'est déterminant. (*Haut.*) Que je m'applaudis de voir que les honnêtes gens aient quelquefois autant d'adresse et de finesse... (*Il remet son titre à Durville.*)

FRANVAL.

Que les fripons.

DUHAUTCOURS.

Je suis votre très humble serviteur.

(*Il sort avec Ledoux.*)

SCÈNE XIII

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Mais un moment, cette prise de corps appartient à tous les créanciers de M. Durville, et nous ne l'en tenons pas quitte.

FRANVAL.

Laissez ce misérable, il n'échappera pas à la vigilance des lois. Que cette somme de soixante mille francs que vous vous décidiez à payer soit la dot de ces deux jeunes gens. N'y consentez-vous pas?

DURVILLE.

Oui, sans doute. C'est à toi, mon cher neveu, à te mettre à la tête de ma maison; elle ne changera pas de nom, puisque tu portes le mien.

AUGUSTE.

Que dites-vous, mon oncle? pourquoi ne pas continuer le commerce?

DURVILLE.

Je me dois cette justice à moi-même. N'oublie pas la terrible leçon que ton oncle te donne aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ah! mon oncle, puissiez-vous oublier les reproches trop vifs...

FRANVAL.

Nous ensevelirons cette affaire dans le plus profond silence. Puissent tous les vrais commerçants ne s'éloigner jamais de ces principes! Respect au malheur; indulgence au repentir; guerre éternelle aux fripons.

FIN DE DUHAUTCOURS.

MONSIEUR MUSARD

OU

COMME LE TEMPS PASSE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 23 NOVEMBRE 1803

PERSONNAGES

M. MUSARD, négociant de Saint-Quentin.
MADAME MUSARD, sa femme.
EUGÈNE, leur fils.
LEROND, négociant de Saint-Quentin.
SOPHIE, sa fille.
DELAIGLE, maître d'hôtel garni.
JOSEPH, domestique de Musard.
UN HUISSIER.
UN COMMIS.
UN MARCHAND DE BAROMÈTRES.
DEUX PORTEURS.

La scène se passe à Paris dans un hôtel garni.

SCÈNE I

MADAME MUSARD, MUSARD.

(*Au lever du rideau, Musard, en robe de chambre et les cheveux roulés, est occupé à regarder des poissons dans un bocal sur une table ; il s'amuse à agiter l'eau avec une plume pour les faire remuer.*)

MADAME MUSARD, *entrant.*

Eh quoi! monsieur Musard, vous n'êtes pas sorti? vous n'êtes pas habillé? vous n'êtes pas coiffé? mais dix heures vont sonner.

MUSARD, *tirant sa montre.*

Qu'est-ce que vous dites donc, ma femme... C'est vrai! Ah! mon Dieu! comme le temps passe! Allons, allons, je serai bientôt prêt. J'achevais d'écrire le journal de mon voyage, et je regar-

dais ces petits poissons rouges dans un bocal : cela orne un salon, n'est-ce pas? Ma foi, mon fils nous a logé dans un très bon hôtel; rien n'y manque.

MADAME MUSARD.

Mais vous avez ce matin les affaires les plus importantes pour vous, pour votre fils, pour moi. Vous m'aviez bien promis que, dès le lendemain de votre arrivée à Paris, vous feriez vos courses, vos visites; et vous vous amusez à regarder des poissons rouges dans un bocal!

MUSARD.

Eh bien! quoi? ces courses, ces visites, je m'en vais les faire... Va, sois tranquille, toutes ces affaires importantes qui te tracassent, c'est moins que rien; en une matinée j'aurai tout arrangé.

MADAME MUSARD.

Moins que rien! le mari de feue ma sœur, qui, après nous avoir écrit des lettres charmantes, pleines d'amitié, où il nous proposait de transiger à l'amiable, s'avise de nous envoyer une citation, et qui veut plaider à toute outrance contre moi, pour la succession de mon grand-père.

MUSARD.

C'est un chicaneur, je le mettrai à la raison.

MADAME MUSARD.

Votre fils, que nous avons envoyé à Paris pour travailler, qui était sur le point d'obtenir la place de receveur de l'enregistrement à Saint-Quentin, où nous sommes établis, et qui tout d'un coup voit ses amis et les vôtres lui tourner le dos quand il les rencontre, et lui fermer leurs portes quand il va les voir.

MUSARD.

Mon fils est jeune, il aura fait quelque fredaine qu'il nous cache. Je verrai tous ces honnêtes gens-là : il aura la place.

MADAME MUSARD.

Enfin, M. Forlis, notre correspondant, qui ne veut plus vous envoyer de marchandises, et qui prétend vous forcer par huissier à compter avec lui.

MUSARD.

Très mauvais procédé de sa part! procédure

encore plus mauvaise! On verra mes comptes; c'est lui qui est mon débiteur, je le parierais.

MADAME MUSARD.

Je n'en doute pas, vous avez raison sur tous les points; mais vous finirez par avoir tort, si vous tardez, si vous niaisez, si vous ne sortez pas, si vous ne vous occupez pas très sérieusement de vos affaires.

MUSARD.

Eh bien! ne t'amuse donc pas à bavarder, si tu veux que je m'en occupe.

MADAME MUSARD.

Ah! combien vous avez eu tort de renvoyer, il y a deux mois, ce jeune homme, ce commis, qui entendait mieux votre commerce que vous!

MUSARD.

J'ai eu tort... un brouillon, un homme impatient, qui venait à tout moment me relancer pour des comptes, pour des signatures, dans mon jardin, dans mes sociétés, au café, au billard; qui m'empêchait d'être à mon jeu.

MADAME MUSARD.

Oui; mais il faisait vos affaires, et elles allaient bien. Depuis que vous vous en mêlez, elles vont tout de travers. M. Lerond, votre perpétuel antagoniste, l'a pris avec lui, et s'en trouve bien.

MUSARD.

Ah parbleu! je ne le lui envie pas; ils sont à merveille ensemble. M. Lerond! un homme que je déteste.

MADAME MUSARD.

Mais habillez-vous donc, je vous en prie. Tenez, voilà votre fils que son impatience amène, et que vos lenteurs mettent au désespoir.

SCÈNE II

MADAME MUSARD, EUGÈNE, MUSARD.

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous voilà encore en robe de chambre! Je venais apprendre le résultat de vos courses; je vous croyais de retour.

MUSARD.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc, monsieur?

vous ne souhaitez seulement pas le bonjour à votre mère.

EUGÈNE.

Pardon, ma mère.

MADAME MUSARD.

Bonjour, mon ami, bonjour.

EUGÈNE, *à son père.*

N'étions-nous pas convenus hier au soir, en soupant, que vous sortiriez de grand matin?

MUSARD.

Eh bien! voyons, suis-je en retard? crois-tu que je perde mon temps? (*Il appelle.*) Eh! Joseph? monsieur Delaigle? Il semble à vous entendre que je ne sache pas me conduire. Ne faut-il pas aller réveiller les gens? Oui, je l'avoue, quand je suis maître de ma journée, c'est un délice pour moi... M'éveiller sans savoir ce que je ferai, sortir sans savoir où j'irai, observer les passants, deviner à quel point en sont un homme et une femme qui se donnent le bras, c'est fort agréable; mais cela n'empêche pas que je n'aie, quand il le faut, de l'activité, de la promptitude. Monsieur Delaigle?

SCÈNE III

MADAME MUSARD, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

MUSARD.

Ah! monsieur Delaigle, eh bien! ce perruquier qui coiffe dans votre hôtel?

DELAIGLE.

Eh! mais, monsieur, voilà une heure qu'il est dans votre chambre.

MUSARD.

Que ne le disiez-vous donc? Allons, j'y vais; je suis pressé, très pressé. Joseph... (*A sa femme et à son fils.*) Et croyez-moi, cette incertitude, ce vague heureux de l'esprit, me fait goûter un plaisir plus réel, plus durable, que tous vos bals, vos concerts, vos spectacles.

EUGÈNE.

Oh! je n'en doute pas, mon père; mais pour en

mieux jouir, il faudrait n'avoir aucune inquiétude.

MUSARD.

C'est juste. Joseph... Eh bien! voyez si ce drôle-là répondra!

SCÈNE IV

MADAME MUSARD, JOSEPH, MUSARD, EUGÈNE, DELAIGLE.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Accoutumez-vous donc à servir avec intelligence; vous me faites gronder par mon fils. Ma petite boîte à broyer du tabac.

JOSEPH.

Elle est sur la table, monsieur. (*Il sort.*)

MUSARD, *allant à la table.*

Ah! bon! je ne la voyais pas.

(*Il se met à broyer son tabac.*)

EUGÈNE.

Mais, mon père...

MUSARD.

C'est l'affaire d'un instant. Je suis très content de votre hôtel, monsieur Delaigle; bonne table, bons lits; vous devez avoir beaucoup de monde?

DELAIGLE.

Eh! mais, monsieur, je ne me plains pas.

MUSARD.

C'est bien, c'est bien; j'aime à voir prospérer les honnêtes gens.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, mon mari, ce perruquier attend.

MUSARD, *en mettant du tabac dans sa tabatière.*

Eh bien! ma femme, j'y suis, c'est fini. Monsieur Delaigle, avez-vous des journaux?

DELAIGLE.

Tous, monsieur; je vais vous les chercher.

SCÈNE V

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD.

EUGÈNE.

Allons, les journaux, à présent.

MUSARD.

C'est excellent à lire en se faisant coiffer. Je suis persuadé, mon fils, que je vais découvrir quelque chose que vous cachez à votre mère et à moi. Il est impossible que des gens que j'estime, et qui sans vanité ont besoin de moi, se soient décidés contre vous sans motifs.

EUGÈNE.

Vous n'avez jamais eu à vous plaindre de ma conduite.

MUSARD.

Je n'ai jamais eu à me plaindre... quand il n'y aurait que cette demande que vous m'avez faite de vous marier à cette petite Sophie, la fille de M. Lerond.

EUGÈNE.

Que pouvez-vous reprocher à la fille de M. Lerond, votre voisin, votre compatriote, et, comme vous, à la tête d'une maison en crédit ?

MUSARD.

A la fille? rien. Elle est jolie, elle chante avec goût, elle danse avec grâce ; et moi qui adore la musique... un excellent cœur... un esprit naturel... mais son père! son père... On nous a déjà réconciliés plusieurs fois, mais il y a quarante-cinq ans que je lui en veux ; dès le collège, en affaires d'intérêt, en affaires d'amour-propre, en affaires d'amour... (*Pendant ce couplet, madame Musard, impatientée, a été chercher la tabatière de son mari, et la lui remet, en le pressant de sortir.*) Pardon, madame Musard, mais c'est la vérité, et avant de vous connaître il m'était bien permis... Enfin j'ai toujours trouvé ce diable d'homme sur mon chemin. C'est un intrigant qui m'a soufflé tout ce que je voulais avoir.

EUGÈNE.

Mais, mon père...

MADAME MUSARD.

Mais, mon fils, si vous contrariez votre père, il n'en finira pas; vous parlerez de M. Lerond et de sa fille à son retour.

MUSARD.

Oh! non pas, c'est inutile : tout est dit sur ce sujet, je vous en réponds.

SCÈNE VI

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE, MADAME MUSARD.

DELAIGLE.

Monsieur, voilà les journaux.

MUSARD.

Ah! bon. (*Tout en ourant les journaux.*) Oh! quand une fois j'ai pris mon parti...

MADAME MUSARD.

Eh bien! n'allez-vous pas lire les journaux ici! en vous faisant coiffer, comme vous disiez.

MUSARD.

Mais en vérité, madame Musard, vous êtes d'une vivacité... Je suis vif aussi quand je veux... Monsieur Delaigle, j'ai besoin de Joseph pour m'habiller; faites-moi le plaisir de m'envoyer chercher une voiture sur-le-champ.

DELAIGLE.

J'y cours. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

EUGÈNE, MUSARD, MADAME MUSARD.

MUSARD.

Avant qu'elle soit arrivée, je serai coiffé, habillé. A l'égard de mademoiselle Lerond, je vous répète, monsieur...

MADAME MUSARD, *le conduisant à la porte de sa chambre.*

Eh! mais, allez donc, allez donc, si vous voulez trouver quelqu'un.

MUSARD, *s'en allant en lisant un journal.*

Eh! mon Dieu! je trouverai tout le monde; on se lève si tard à Paris... Ah! ah! un nouveau vaudeville! j'irai; oh! j'aurai terminé mes affaires.

MADAME MUSARD.

Mais allez donc, allez donc. (*Musard sort.*)

SCÈNE VIII

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

MADAME MUSARD.

Ah! quel homme! quel homme! Voilà vingt-

cinq ans que nous sommes mariés, je l'ai toujours vu comme cela. Je lui conseille d'ériger sa manie en système de plaisir ; pêcher à la ligne, chasser à l'oiseau, s'asseoir sur un pont pour voir couler l'eau : voilà d'aimables délassements !

EUGÈNE.

Vous voilà donc enfin à Paris ; malgré toutes les promesses de mon père, qui m'annonçait qu'il allait se mettre en route, je désespérais presque de vous y voir.

MADAME MUSARD.

Vraiment ce n'est pas sans peine ; malgré l'importance des affaires qui l'appelaient, il s'arrangeait toujours si bien, il s'y prenait toujours si tard, qu'il n'y avait de place pour nous dans aucune voiture. Eh ! quel voyage ! pas un postillon, pas un aubergiste, pas un voyageur qu'il n'ait impatienté, retardé, fatigué de questions, de digressions sur la politique, la littérature, les chevaux, les modes, l'agriculture ; que sais-je ? et c'est, grâce à lui, que notre diligence est arrivée deux heures plus tard qu'à l'ordinaire.

EUGÈNE.

Réunissons-nous, ma mère, pour faire en sorte qu'il mette à profit ce voyage. Votre procès avec mon oncle, les embarras que mon père éprouve dans son commerce, les refus des gens qui m'avaient promis de me servir, tout cela est bien triste sans doute. Mon père m'accuse d'être l'auteur de tous ces malheurs ; je croirais plutôt que c'est sa négligence qui les a occasionnés ; et, quels qu'ils soient, je suis persuadé qu'avec un peu d'activité de sa part tout s'expliquerait, tout se terminerait heureusement. Vous le savez ; si je désire une place, quelque fortune, c'est pour en faire hommage à l'aimable Sophie ; c'est dans l'espoir de vaincre la répugnance de mon père. Vous ne la partagez pas, vous estimez M. Lerond.

MADAME MUSARD.

Moi, mon fils ?

EUGÈNE.

Oui, oui, vous l'estimez ; vous vous avouez à vous-même que si dans toutes les occasions il l'a emporté sur mon père, c'est qu'avec autant de mérite et de probité il a l'avantage d'aller direc-

tement à son but. Peut-être a-t-il eu tort de se permettre quelques plaisanteries sur les éternelles lenteurs de son voisin, mais il a toujours rendu justice à ses excellentes qualités ; il l'a défendu plusieurs fois contre ses ennemis. Et sa fille... sa fille est charmante !... Ne mérite-t-elle pas?... Mais, pardon, j'ai un rendez-vous très important avec un ami, le seul qui veuille bien encore me recevoir, et je reviens bientôt savoir ce qu'aura fait mon père. Ne le quittez pas, pressez-le, qu'il s'habille, qu'il sorte, qu'il m'obtienne la place que je sollicite, et qui doit me rapprocher de Sophie. Vous aimez votre fils, et ce n'est qu'avec elle qu'il peut être heureux. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

MADAME MUSARD, *seule.*

Ce cher Eugène ! Oui sans doute je l'aime, et je serais charmée... Que M. Lerond s'amuse un peu de mon mari, est-ce un si grand mal ? Mon fils et moi, si nous l'osions...

SCÈNE X

JOSEPH, MADAME MUSARD.

(*Joseph apporte un violon qu'il met sur une toilette, et un pupitre chargé de musique qu'il place à côté de la toilette.*)

MADAME MUSARD.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, Joseph ?

JOSEPH.

C'est monsieur qui m'a chargé d'arranger sa musique dans cette salle.

MADAME MUSARD.

Ah ! mon Dieu ! voudrait-il faire de la musique à présent ?

JOSEPH.

Non, madame ; c'est pour ce soir. Monsieur dit qu'il est pressé ce matin ; et cela ne l'empêche pas de jaser avec son perruquier, qui est bien son homme, et qui s'interrompt pour lui répondre, en gesticulant avec son peigne. (*Il sort.*)

MADAME MUSARD.

Allons, il ne lui manquait plus qu'un perruquier bavard! Oh! je vais... (*Elle veut aller chez son mari.*

SCÈNE XI

MADAME MUSARD, LEROND, SOPHIE, DELAIGLE, DEUX PORTEURS, *chargés de malles et de paquets.*

LEROND, *du dehors, aux porteurs.*

Allons, allons, montez, mes amis.

MADAME MUSARD, *retenue par la voix de Lerond.*

Quelle est cette voix?... je crois reconnaître...

DELAIGLE, *entrant avec les porteurs.*

Par ici, par ici, monsieur. (*A madame Musard.*) C'est un voyageur qui arrive avec une jolie demoiselle, ma foi! et à qui je donne cet appartement en face du vôtre. (*Aux porteurs, en leur indiquant une chambre.*) Portez tout cela là-dedans.

LEROND, *en entrant avec sa fille, aux porteurs.*

C'est bon, mes enfants, M. Delaigle vous paiera; je vous souhaite bien le bonjour.

(*Delaigle et les porteurs sortent.*)

MADAME MUSARD.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur Lerond?

LEROND.

Moi-même, madame Musard, qui viens ici pour quelques affaires, mais surtout pour celles de votre mari, et qui ne suis pas fâché de profiter de l'occasion pour faire voir Paris à ma fille.

MADAME MUSARD, *à Sophie.*

Eh! bonjour, mon aimable voisine.

LEROND.

C'est bon, vous aurez tout le temps de vous faire des compliments. J'ai appris votre départ hier matin, je me suis mis en route deux heures après; j'ai su l'hôtel où vous étiez descendus; je viens m'y loger; votre vieille tante m'a conté tous vos chagrins, et je viens pour les terminer.

MADAME MUSARD.

Eh quoi! monsieur, vous seriez assez généreux...

LEROND.

En deux mots, Musard m'en veut, il a raison; je lui ai joué bien des tours en ma vie, mais c'est

un peu sa faute ; il n'est pas défendu de songer à soi et aux siens. J'ai profité de sa nonchalance pour m'avancer moi-même ; dès qu'il désirait quelque chose, j'étais là pour l'obtenir à sa place ; et pour me servir d'un terme de chasseur, c'est lui qui faisait lever le lièvre, c'est moi qui le tuais. Aujourd'hui je suis bien, je peux songer aux autres. Votre mari vient à Paris pour des éclaircissements, des sollicitations ; le pauvre diable n'en finirait pas, je ferai tout pour lui. Votre beau-frère veut plaider contre vous, je sais l'adresse de son avocat : votre fils veut avoir une place à Saint-Quentin ; j'ai des amis qui valent bien ceux de Musard : votre correspondant ne veut plus vous envoyer de marchandises ; je saurai pourquoi, et en travaillant pour vous, je travaille encore pour moi : votre fils aime ma fille, il en est aimé, n'est-ce pas, Sophie ? marions-les ; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

SOPHIE.

Mais, mon père...

LEROND.

Eh ! oui, tu l'aimes, c'est convenu ; tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai deviné.

MADAME MUSARD.

En vérité, monsieur Lerond, vous êtes un homme expéditif ! Ah ! pourquoi mon mari ne vous ressemble-t-il pas ?

LEROND.

Parbleu, madame, vous savez que votre mariage avec Musard est la seule chose pour laquelle il ait su me prévenir ; mais ne nous plaignons pas : j'ai été heureux avec ma pauvre défunte, vous êtes heureuse avec lui...

MADAME MUSARD.

Heureuse ! ah ! oui, fort heureuse !

LEROND.

Oui, madame. Musard a un cœur excellent ; et puisque nous ne pouvons être parfait, la bonté, grand Dieu ! la bonté rachète tous les défauts.

SCÈNE XII

DELAIGLE, MADAME MUSARD, LEROND, SOPHIE.

DELAIGLE.

Madame, la voiture que monsieur votre mari a demandée est à la porte depuis longtemps.

LEROND.

Musard a demandé une voiture? c'est bon, je vais la prendre.

MADAME MUSARD.

Comment! vous allez la prendre?

LEROND.

Eh! oui : suite d'habitude; je saisis au passage tout ce qu'il demande; mais cette fois c'est pour le servir. Ne lui dites pas que je suis à Paris : il croirait que je viens exprès pour lui nuire. Monsieur Delaigle, à une heure précise un bon déjeuner; du gibier, du poisson, du bordeaux, du champagne. Toi, ma fille, entre dans ton appartement; madame Musard voudra bien te tenir compagnie. Demain nous songerons à nous divertir; aujourd'hui repose-toi. Quant à votre mari, ne le pressez plus tant de sortir, puisque je cours à sa place. (*Il sort.*)

SOPHIE, *à madame Musard.*

Je n'ai pas le temps de causer avec vous; mais M. Eugène... sa santé?

MADAME MUSARD.

Excellente; il va venir tout à l'heure, vous le verrez.

SOPHIE.

Ah! ma bonne voisine, combien je trouve mon père aimable de m'avoir amenée à Paris.

MADAME MUSARD.

C'est bon, c'est bon, voici M. Musard.

(*Sophie entre dans son appartement.*)

SCÈNE XIII

MADAME MUSARD; MUSARD, *sortant en courant de sa chambre, le visage couvert de poudre, un petit couteau de toilette d'une main, et un journal de l'autre.*

MUSARD.

Je l'ai devinée; je l'ai devinée; eh! vite, une plume, de l'encre; oh! elle n'était pas facile.

MADAME MUSARD.

Eh! quoi donc?

MUSARD.

La charade.

MADAME MUSARD.

La charade!

MUSARD.

Eh! oui, la charade du journal. Un prix pour le premier Œdipe. Ce n'est pas l'importance du prix, mais l'amour-propre! et d'ailleurs un camée représentant les mariages Samnites, cela doit être superbe! et il est à moi, j'en réponds. Il est impossible que d'autres puissent avant moi... « Mon « premier, par mon second, mange mon tout. » Tu ne devines pas? Chiendent; c'est clair. Appelle Joseph, qu'il porte bien vite à l'adresse indiquée... Diable! il ne faut pas se laisser prévenir.

MADAME MUSARD.

Fort bien, ne vous laissez pas prévenir pour des charades... Oh! en vérité, il y a de quoi perdre la tête. Habillez-vous, sortez ou ne sortez pas, faites vos affaires ou devinez des logogriphes, je vous assure qu'à présent tout cela m'est fort indifférent.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV

MUSARD, *seul, écrivant.*

Eh mais? qu'est-ce qu'elle a donc ma femme? elle est folle. Comment! quand elle devrait partager ma joie... Joseph!

SCÈNE XV

MUSARD, EUGÈNE, *ensuite* JOSEPH.

MUSARD, *apercevant Eugène.*

Ah! te voilà?... Joseph?

EUGÈNE.

Comment, mon père, vous en êtes encore là de votre toilette!

MUSARD.

C'est que j'avais une lettre très pressée à écrire pour une charade.

EUGÈNE.

Pour une charade!

MUSARD, *à Joseph qui entre.*

Ah! Joseph, vite, porte cette lettre à son adresse, j'achèverai de m'habiller sans toi; je n'ai que ma robe de chambre à ôter. (*Joseph sort.*)

EUGÈNE.

Comment, mon père, pour une charade!

MUSARD.

Eh! oui, pour une charade, dont je ne veux pas te dire le mot, parce que tu serais capable de souffler le prix à ton père. (*En ôtant une manche de sa robe de chambre.*) Allons, vite, vite, à présent, donne-moi mon habit, qui est là sur une chaise.

EUGÈNE.

Eh quoi! vous voulez mettre votre habit avant d'ôter votre poudre?

MUSARD.

(*Il prend le journal et le couteau de toilette qui est sur la table, et va à la toilette, sa robe de chambre à moitié ôtée.*)

Oh! tu as raison; qu'est-ce que je fais donc, moi! c'est que, vois-tu, je me dépêche. (*On entend un prélude de piano dans la chambre de Sophie.*) Ah! ah! qu'entends-je?

SOPHIE *chante de sa chambre.*

En affaires comme en voyage
Choisissons le plus court chemin;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

Jeune avocat à la tribune,
Jeune amant près d'un tendre objet,
Vous tous qui courez la fortune,
Souvenez-vous de mon couplet.

En affaires comme en voyage, etc.

MUSARD.

C'est une aimable voisine que M. Delaigle aura logée dans cet appartement. Jolie voix!

EUGÈNE, *à part.*

Eh mais! cette voix... me tromperais-je... c'est Sophie.

MUSARD, *prenant son violon.*

Chut! chut! une petite galanterie; je vais l'engager à continuer sa chanson.

(*Il va à la porte de Sophie la manche de sa robe de chambre pendante, et joue la ritournelle de l'air.*)

SOPHIE *chante.*

Depuis six mois Blaise aime Lise,
Près d'elle il soupire et se tait;
Depuis six mois, Lise, indécise,
Attend qu'il chante mon couplet :

En affaires comme en voyage,
Choisissons le plus court chemin;
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

EUGÈNE, *à part.*

Je n'en peux plus douter, c'est elle-même. Elle serait à Paris? quel bonheur!

MUSARD, *d'un air gai.*

Parbleu! c'est une aventure qu'il faut suivre. Eh! vite, achevons de nous habiller. (*Il quitte sa robe de chambre et va prendre son habit.*) Ah! si j'étais à votre âge, monsieur mon fils..., mais, au mien même, je serais capable de vous donner des leçons.

EUGÈNE, *à part.*

Par quel moyen m'instruire...

MUSARD.

Oui, pendant que madame Musard n'y est pas... Vous entendez bien, mon fils, que c'est une petite plaisanterie innocente.

EUGÈNE.

Oh! je n'en doute pas.

MUSARD.

C'est à Paris que vous devriez faire un choix, et non pas à Saint-Quentin. Cette petite Sophie!... Oh! je saurai vous surveiller de si près que vous ne la verrez pas.

(*Ici Sophie ouvre doucement sa porte.*)

EUGÈNE, *bas.*

Ciel! la porte s'ouvre; c'est elle-même.

(*On entend dans la rue des chanteurs italiens qui chantent pendant une partie de la scène suivante.*)

SCÈNE XVI

MUSARD, EUGÈNE, SOPHIE.

MUSARD.

Ah! ah! encore de la musique? eh mais! c'est enchanteur! Ah! c'est dans la rue.

(*Il ouvre la fenêtre et regarde.*)

EUGÈNE, *bas à Sophie.*

Ah! Sophie.

SOPHIE, *de même.*

Prenez garde.

MUSARD, *de la fenêtre, sans se retourner.*

Musique italienne, chanteurs italiens, ils ont un goût, une manière qui n'est qu'à eux.

EUGÈNE, *bas à Sophie.*

Quel heureux hasard vous conduit à Paris?

SOPHIE, *de même.*

Je viens d'arriver avec mon père; j'ai déjà vu madame votre mère.

MUSARD *se retourne; Sophie ferme vite sa porte.*

Bravo! bravo! Ah! parbleu, ils méritent bien... (*A Eugène après avoir cherché dans ses poches.*) As-tu quelque monnaie sur toi?

EUGÈNE, *lui donnant de la monnaie.*

Oui, mon père, en voilà.

MUSARD, *enveloppant la monnaie dans un morceau du journal qu'il a porté sur la toilette.*

Fort bien, je l'enveloppe dans ma charade. Ces pauvres gens! il faut encourager les arts dans tous les états.

SOPHIE, *entr'ouvrant sa porte.*

Mon père est sorti pour arranger les affaires du vôtre. Il nous fait espérer que nous serons heureux.

EUGÈNE.

Ah! Sophie, que je vais l'aimer!

(*Ici les chanteurs cessent.*)

MUSARD, *après avoir lancé sa monnaie par la fenêtre.*

Là! voilà ce que c'est; tout près de la boutique du parfumeur : bien le bonjour, mes amis. (*Il ferme la fenêtre et retourne à la toilette; il aperçoit Sophie dans la glace.*) Ah! ah! mon fils avec la voisine! voyons un peu.

(*Il va en reculant doucement vers Eugène.*)

EUGÈNE.

Mais, quand pourrai-je causer avec vous, avec votre père? j'ai mille choses à vous dire.

SOPHIE, *apercevant Musard près d'Eugène.*

Paix!

MUSARD, *se retournant vivement.*

Ah! je vous y prends, monsieur mon fils! Ciel! que vois-je? Sophie! je la reconnais. (*Sophie a*

fermé sa porte en voyant Musard.) Comment, monsieur, vous osez en ma présence!... Mademoiselle Lerond à Paris! dans mon hôtel! avec son père, sans doute. Monsieur Delaigle, monsieur Delaigle!

EUGÈNE.

En vérité, mon père, je ne sais...

MUSARD.

Vous ne savez, monsieur! et moi, je sais et je vois que vous vous moquez de votre père, que vous vous entendez avec ses ennemis. Monsieur Delaigle... Et c'est elle que j'accompagnais; si j'avais su... Monsieur Delaigle!

SCÈNE XVII

EUGÈNE, MUSARD, DELAIGLE.

DELAIGLE.

Eh! mon Dieu! monsieur, me voilà.

MUSARD.

Quelles sont les personnes qui occupent cet appartement?

DELAIGLE.

Un voyageur, un homme de votre pays précisément, qui vient d'arriver avec sa fille.

MUSARD.

C'est lui-même, il n'en faut pas douter. Ah! vous logez M. Lerond?

DELAIGLE.

Oui, monsieur, c'est son nom.

MUSARD.

Eh bien! monsieur, vous pouvez compter que je ne coucherai pas ce soir dans votre maison. Je le vois, c'était arrangé; mon fils était au fait, il a choisi exprès cette maison... et vous-même, monsieur Delaigle, vous êtes complice...

DELAIGLE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire; ma maison est connue; puis-je refuser les voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi?

MUSARD.

Comment si vous pouvez refuser? un bel honneur qu'il vous fait là, en effet! On prévient ses locataires au moins.

SCÈNE XVIII

EUGÈNE, MUSARD, MADAME MUSARD, DELAIGLE.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, d'où vient donc tout ce bruit?

MUSARD.

C'est vous, madame. Venez remercier votre fils, il nous a bien choisi notre appartement. M. Lerond, qui vient d'arriver ici, qui loge là, en face de nous; sa fille qui ose s'entretenir devant moi avec mon fils! Quel dessein l'amène à Paris? Il ne vient que pour me nuire, me contrarier, me barrer tous les passages. Mais je le préviendrai; je lui prouverai que quand je m'en mêle j'ai aussi de la tenue, de l'activité. Eh bien! monsieur Delaigle, cette voiture que j'ai demandée depuis une heure.

DELAIGLE.

Eh bien! monsieur, il y a une heure qu'elle est arrivée.

MUSARD.

Eh! que ne le disiez-vous donc?

DELAIGLE.

Mais on l'a prise, monsieur.

MUSARD.

Comment, on l'a prise! eh! qui donc?

DELAIGLE.

Le voyageur de cet appartement.

MUSARD.

M. Lerond a pris ma voiture? eh bien! le voilà déjà qui commence ses manœuvres. C'est pour agir contre moi, je le parierais; mais je lui apprendrai... J'irai à pied, j'aurai plus tôt fait. (*A Eugène.*) Monsieur, je vous défends de voir mademoiselle Lerond. Madame, veillez sur votre fils; vous sentez qu'il y va de votre gloire, que vous me compromettriez... Ma canne, mon chapeau... mon parapluie, le temps n'est pas sûr. (*Delaigle lui donne son chapeau et son parapluie.*) Ah! monsieur Delaigle, vous logez mes ennemis, et vous laissez prendre ma voiture. Il faut que l'un de nous deux sorte de chez vous, je vous en préviens.

DELAIGLE.

Ma foi, monsieur, je ne ferai pas pour vous une malhonnêteté à un galant homme qui paraît disposé à faire une grande dépense, qui m'a ordonné un grand déjeuner.

MUSARD.

Croyez-vous donc que je ne sois pas en état de faire autant de dépense que lui? (*Il tire sa montre.*) Onze heures et demie! Ah! mon Dieu! comme le temps passe! Pas possible! voyons la vôtre... (*Delaigle lui fait voir la sienne.*) Et je retarde encore. (*Il veut régler sa montre.*)

MADAME MUSARD.

Mais, mon ami, vous êtes pressé...

MUSARD.

Ah! tu as raison; je la règlerai aux Tuileries. Venez avec moi, monsieur Delaigle; et, en passant dans votre salle à manger, je vous ordonnerai un repas qui vaudra bien celui de M. Lerond; venez. (*Il sort et revient.*) Ah! mes gants?... ils sont dans ma poche. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

EUGÈNE.

Enfin le voilà parti.

MADAME MUSARD.

Il ne fera rien, il ne trouvera personne, j'en réponds; mais tranquillise-toi : M. Lerond s'est chargé d'agir et de voir tout le monde à sa place.

EUGÈNE.

Quelle bonté! Mais, ma mère, vous qui êtes raisonnable...

SCÈNE XX

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD.

MUSARD, *en rentrant.*

Attendez-moi, je suis à vous dans l'instant.

MADAME MUSARD.

Eh bien! c'est encore vous?

MUSARD, *allant à la toilette.*

C'est ma tabatière que j'ai oubliée.

EUGÈNE, *prenant la tabatière sur la table.*

La voilà, mon père.

MUSARD.

C'est bon; je ne serai pas longtemps absent. Songez à ce que je vous ai dit, monsieur.

EUGÈNE, *le reconduisant.*

Oui, oui, mon père, j'y songe. (*Musard sort.*)

SCÈNE XXI

EUGÈNE, MADAME MUSARD.

EUGÈNE.

Ah! ma mère, Sophie est là; elle aura entendu la défense qu'on vient de me faire; elle n'osera paraître. Si vous vouliez permettre... si vous vouliez m'aider à lui persuader qu'elle me sera toujours chère, que, malgré l'animosité de mon père, elle doit encore me voir, me souffrir auprès d'elle avec quelque indulgence.

MADAME MUSARD.

Comment! si je le permets! je vous y engage même. (*En allant ouvrir la porte de Sophie.*) Il est vif, mon fils! On a bien raison de dire que les garçons tiennent de leurs mères. Venez, venez, mademoiselle; M. Musard est sorti.

SCÈNE XXII

EUGÈNE, MADAME MUSARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah! monsieur Eugène, que votre père est cruel!

EUGÈNE.

Je vous revois, Sophie; ne troublez pas cet instant par le souvenir de ce que vient de dire mon père. Jamais, je le jure, je n'aurai d'autre épouse que vous.

SOPHIE.

Jamais il ne consentira à notre mariage.

MADAME MUSARD.

Allons, allons, ne vous désespérez pas, enfants que vous êtes. M. Lerond et moi nous sommes pour vous. Votre père a fait tant de mal à mon mari quand ils étaient rivaux, qu'il ne peut man-

quer de lui faire du bien quand il devient son ami. M. Musard a bien des ridicules, mais il est juste et bon; et quand il devra tout à votre père, il ne pourra refuser son consentement.

SCÈNE XXIII

EUGÈNE, LEROND, MADAME MUSARD, SOPHIE.

LEROND, *en entrant.*

Qu'il ne s'en aille pas, je remonte en voiture sur-le-champ. Me voilà. Bonjour, Eugène. J'ai le temps de vous rendre compte de mes courses. Du fond de mon fiacre je viens d'apercevoir Musard lisant je ne sais quelle affiche au coin de la rue, sous son parapluie, car il commence à pleuvoir. Bonnes et mauvaises nouvelles. D'abord, point de procès avec votre beau-frère; il y a deux ans qu'il propose une transaction tout à votre avantage; Musard l'a acceptée, mais il remet de jour en jour à envoyer sa procuration. Votre beau-frère ne voulait plaider que parce qu'il était excédé de ses éternelles remises. J'ai vu son avocat; il rédige la transaction; dans un quart d'heure je l'apporte à Musard, et il faut espérer qu'il prendra sur lui de signer. Quant à la place que le jeune homme sollicitait, il faut y renoncer; d'hier matin elle est donnée à un concurrent, qui n'aurait rien obtenu si Musard avait répondu à vingt lettres qu'on lui a écrites, s'il avait songé à rendre mille petits services qu'on lui demandait, qu'il promettait et qu'il oubliait. Mais je projette pour toi, mon cher Eugène, quelque chose qui te dédommagera. J'ai vu M. Forlis, votre correspondant; il est furieux. Votre mari est ruiné, dit-il; et lui-même, s'il ne rompt pas avec Musard, est obligé de manquer. Il y a un mois qu'il attend une rentrée considérable que votre mari doit lui faire, point de nouvelles. Il dit que, depuis que Musard a renvoyé ce commis intelligent que j'ai pris chez moi, et dont je suis fort content, il est impossible qu'il termine une affaire.

MADAME MUSARD.

Eh! mais, mon mari m'a parlé en effet d'une lettre de change de trente mille francs qu'il devait

porter lui-même à la poste il y a un mois. Ah! mon Dieu! serait-elle égarée?

LEROND.

Qu'il devait porter lui-même à la poste! il se sera amusé quelque part, et la lettre ne sera pas partie. Mais permettez, madame, j'ai connu dans mes voyages un homme du caractère de Musard; sa femme avait une excellente habitude : tous les soirs elle visitait les poches de son mari, et par cette précaution elle lui a épargné bien des malheurs.

MADAME MUSARD.

Eh! mon Dieu! monsieur, j'y ai pensé plus d'une fois; mais je n'ai jamais osé.

LEROND.

Beau scrupule avec un homme de ce caractère! Songez donc que c'est pour lui rendre service; cette lettre de change perdue! c'est peut-être le seul moyen de savoir ce qu'elle est devenue; je gage que nous trouverons à Saint-Quentin, ou ici même...

MADAME MUSARD.

Eh! oui, vraiment, ici; il s'est amusé à emballer tous ses habits, comme si nous devions rester huit mois à Paris; et comme il ne souffre pas que son domestique y touche, parce qu'il passe une heure à les brosser lui-même tous les matins...

LEROND.

Allons, allons, un peu de hardiesse; l'intention nous justifie; et d'ailleurs, en votre présence, en présence de son fils, il ne peut pas y avoir de mal.

MADAME MUSARD.

Et nous allons peut-être découvrir encore quelque nouveau malheur dont nous ne nous doutons pas.

SCÈNE XXIV

EUGÈNE, LEROND, MADAME MUSARD, JOSEPH.

JOSEPH, *remettant un papier à madame Musard.*

Madame, monsieur, que je viens de rencontrer dans la rue du Coq-Saint-Honoré, où il examine des caricatures nouvelles chez un marchand d'estampes, m'a chargé de vous remettre ce reçu de l'auteur de la charade, et de vous dire que par

malheur il était le cent soixante-dix-huitième Œdipe.

LEROND.

Nous avons une autre énigme à deviner.

MADAME MUSARD.

Oui. Venez, Joseph; j'ai quelques ordres à vous donner. (*Elle sort avec Joseph.*)

SCÈNE XXV

EUGÈNE, LEROND, SOPHIE.

LEROND.

Eh bien! Eugène, tu ne dis rien à ma fille?

EUGÈNE.

Pardon, monsieur; mais je songe aux malheurs de mon père, qu'il est loin de prévoir, qu'il a peut-être provoqués, mais que sa probité, son honneur et la pureté de son âme étaient loin de lui mériter.

SOPHIE.

Eh bien! monsieur Eugène, nous nous réunirons à vous pour le consoler; qu'il consente à me nommer sa fille, et mes soins et les vôtres, partagés entre lui et mon père, assureront le bonheur de nos deux familles.

EUGÈNE.

Ah! mademoiselle, puis-je encore songer à vous épouser?

LEROND.

Et pourquoi donc n'y songerais-tu plus, je t'en prie?

SOPHIE.

Que dites-vous donc là, monsieur Eugène?

EUGÈNE.

Si mon père est ruiné, si un autre a la place que je sollicitais.

LEROND.

D'abord, trente mille francs ne ruineront pas ton père; ils ne sont pas encore perdus d'ailleurs. Quant à la place, eh bien! si je te trouve assez riche pour ma fille!

SOPHIE.

Là, qu'aurez-vous à dire?

SCÈNE XXVI

EUGÈNE, LEROND, JOSEPH, MADAME MUSARD, SOPHIE.

(Joseph a les mains pleines des papiers qu'il a trouvés dans les poches de Musard.)

MADAME MUSARD.

Apportez tout cela, Joseph. *(A Lerond.)* Voilà tout ce que nous avons trouvé.

LEROND.

Parbleu! c'est bien assez. Procédons à l'inventaire. *(Prenant les papiers les uns après les autres.)* « Recueil de chansons inédites pour mariages, « fêtes, et autres réunions. » C'est de son écriture; le pauvre homme!... Un papier chiffonné! « Acrostiche satirique contre M. Lerond. »

MADAME MUSARD.

Ah! monsieur, que je suis honteuse!...

LEROND, *remettant ce papier à madame Musard, qui le déchire.*

Eh! non, madame, il faut en rire comme moi. Des lettres toutes cachetées, dont l'adresse est de son écriture : une pour Marseille, une pour Bordeaux.

MADAME MUSARD.

Il y a peut-être cinq ou six mois qu'elles sont dans sa poche.

LEROND.

« A madame Raymond, boulevard Montmartre. »

MADAME MUSARD.

C'est ma marchande de modes; c'est de mon écriture. J'avais chargé M. Musard d'envoyer cette lettre avec les siennes, je ne m'étonne plus si je n'ai pas reçu ma capote de satin violet.

LEROND, *continuant son inventaire.*

D'autres chiffonnées et décachetées, à l'adresse de Musard : tenez, madame, lisez, cela vous regarde... Vivat! voilà celle que nous cherchions; cinq cachets, à M. Forlis; les lettres de change sont là-dedans, je le parierais. *(A Joseph, en lui remettant les papiers.)* Tiens, mon garçon, celle-ci à la poste, celle-là à son adresse : on trouvera la date un peu ancienne, c'est égal; vaut mieux tard que

jamais; il sera censé avoir écrit de Saint-Pétersbourg. Quant à celle du correspondant, je m'en charge, et j'y retourne. (*Joseph sort.*)

MADAME MUSARD, *examinant d'autres papiers.*

Ah! mon Dieu!

LEROND.

Quoi donc?

MADAME MUSARD.

Voici bien autre chose. Des billets à ordre qui n'ont pas été payés... une seconde lettre du marchand qui les a envoyés, et qui nous annonce le protêt. On a dû le signifier à domicile avant-hier, le jour de notre départ.

LEROND.

Allons, allons, calmez-vous; tout peut encore se réparer; mais voici qui augmente les courses que j'ai à faire. Viens avec moi, Eugène, tu m'aideras. Mais, madame, savez-vous sur qui étaient ces lettres de change?

MADAME MUSARD.

Sur un M. Dorneville.

LEROND.

Diable! tant pis! voilà quinze jours qu'il a suspendu ses payements.

MADAME MUSARD.

Voyez que quand même on les retrouverait, c'est autant de perdu; et qu'au contraire, si on les avait présentées à l'échéance il y a un mois...

LEROND.

J'entends Musard, je sors par cette porte; toi, ma fille, rentre dans notre appartement; du courage, madame, vous aurez bientôt de mes nouvelles. Viens, Eugène. (*Il sort avec Eugène.*)

SCÈNE XXVII

MADAME MUSARD, *seule.*

A merveille! des créanciers qu'on ne paie pas, des débiteurs qui font banqueroute, et tout cela par sa faute! Allons, rien n'est plus constant, cet homme-là ne peut plus continuer son commerce; et plût au ciel encore qu'il l'eût quitté plus tôt! Lui, négociant! il ne l'a jamais été; sans cet honnête commis qu'il a renvoyé, il y a longtemps qu'il serait ruiné.

SCÈNE XXVIII

MADAME MUSARD; MUSARD, *portant de la musique et des caricatures;* UN GARÇON MARCHAND, *portant un baromètre.*

MUSARD.

Posez tout cela sur cette table. Pardon, ma femme, tu as à te plaindre de moi... je vais t'expliquer cela tout à l'heure, et pour faire la paix, j'ai voulu te faire un petit cadeau : un baromètre excellent; ce n'est qu'à Paris qu'on peut trouver de ces choses-là.

MADAME MUSARD.

Oui, oui, continuez, achetez, satisfaites tous vos goûts; veus êtes trop riche.

MUSARD.

Mais regarde donc; cela fera-t-il un assez joli effet dans notre salle, sur notre tapisserie à personnages, en regard avec notre pendule en marqueterie. C'est un louis que je vous dois, mon ami; tenez. (*Le garçon examine le louis.*) Oh! il est de poids, je les pèse tous moi-même.

LE MARCHAND, *remettant des adresses imprimées à Musard.*

Si monsieur est content, voilà des adresses.

MUSARD.

Donnez, donnez; je les distribuerai à tout Saint-Quentin. Bien le bonjour, mon ami. (*Le garçon sort.*) Et puis deux sonates nouvelles pour violon ou forte-piano, *ad libitum*. (*Il fredonne.*)

MADAME MUSARD.

Oui, chantez, chantez!

MUSARD.

Et puis une collection de caricatures, oh! vraiment comiques!

MADAME MUSARD.

On devrait bien en faire une sur vous.

MUSARD.

Or çà, maintenant, il faut que je te dise : tu t'imagines que j'ai été partout? Eh bien! point du tout, je n'ai été nulle part.

MADAME MUSARD.

Comment! vous n'avez été nulle part.

MUSARD.

Écoute donc, il était tard ; on ne peut pas marcher dans Paris comme on veut. Comment passer devant ces belles boutiques de meubles, de bijouterie, sans s'arrêter, sans examiner, quand on est curieux de belles choses ; et d'ailleurs j'ai marchandé un elzévir chez un libraire bouquiniste ; il était trop cher : ensuite, comme il pleuvait, je n'ai pas pu sortir des galeries de bois ; et enfin j'ai fait des réflexions... J'irai demain, ou plutôt j'écrirai ; car vois-tu, est-il bien que j'aie l'air de courir après les gens ? Je leur demanderai un rendez-vous.

MADAME MUSARD.

Moi, monsieur, j'ai appris de belles nouvelles pendant votre absence.

MUSARD.

Eh quoi ! donc... (*Admirant son baromètre.*) Le beau baromètre !

MADAME MUSARD.

D'abord, la place que votre fils sollicitait est donnée à un autre.

MUSARD.

On ne l'aura pas jugé capable... (*Prenant les sonates.*) Les sonates sont de Pleyel.

MADAME MUSARD.

Pardonnez-moi, votre fils est capable de tout ; tout son malheur est d'avoir un père qui n'est capable de rien.

MUSARD.

Ah ! capable de rien, madame Musard ?

MADAME MUSARD.

N'avez-vous pas souscrit des billets à ordre pour le quinze ?

MUSARD.

Eh bien ? qu'on se présente.

MADAME MUSARD.

On s'est présenté, vous n'avez pas payé, on a protesté.

MUSARD.

Allons donc... Eh ! mais, c'est possible ; le quinze au matin, j'ai fait dire que je n'étais pas visible ; je voulais achever le dernier volume de ce roman si intéressant.

MADAME MUSARD.

Et ces lettres de change sur Dorneville, que vous deviez mettre à la poste? Elles ne sont pas parties?

MUSARD.

Ah! mon Dieu! je m'en souviens : en me disputant avec le directeur de la poste sur un apophthegme de médecine (car il est aussi médecin notre directeur de la poste), j'ai mis la lettre dans ma poche, et je l'ai suivi chez un malade. J'ai eu tant d'occupations depuis ce temps-là!

MADAME MUSARD.

Et depuis un mois, M. Dorneville n'a-t-il pas suspendu ses payements!

MUSARD.

On me l'a dit.

MADAME MUSARD.

Étonnez-vous, après ces beaux chefs-d'œuvre, que votre correspondant ne veuille plus faire d'affaires avec vous, qu'on ait donné la place à un autre qu'à votre fils; et ce procès dont me menaçait mon beau-frère! si par aventure M. Lerond...

MUSARD.

M. Lerond? je l'aurais parié; il est pour beaucoup dans tout cela. Maudit homme, c'est lui qui m'attire tous ces malheurs.

MADAME MUSARD.

Eh! non, non, monsieur; c'est vous seul qui par votre inertie, votre insouciance, ce que vous appelez le vague heureux de l'esprit, avez tout fait, tout préparé, tout perdu. Or, maintenant, achetez des baromètres, faites des recueils de chansons, félicitez-vous de vous lever tous les matins sans savoir ce que vous ferez dans la journée, de sortir sans savoir où vous irez, de vous égarer dans vos promenades, d'interroger les passants, d'examiner les boutiques, de deviner à quel point en sont deux personnes qui se donnent le bras; trente mille francs perdus, des billets à ordre protestés, notre fils sans état : c'est charmant!

MUSARD.

Oh! pour cette fois j'ai tort. Mais allons, il ne

faut pas perdre la tête; tu vas voir que je sais agir.

MADAME MUSARD.

Eh! mon Dieu! restez tranquille, c'est tout ce que je vous demande. Qu'allez-vous faire? entamer des démarches pour ne les pas achever, sortir pour aller dans un endroit, et aller dans un autre : restez, niaisez, musez, et laissez faire aux autres.

MUSARD.

Mais cependant, ma femme, il me semble... Allons, allons, je pars et je prends une voiture, afin de n'être pas tenté de m'amuser en route. Joseph... Mais comment diable as-tu fait pour découvrir tout cela?

MADAME MUSARD.

En faisant ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, en me faisant donner par Joseph tout ce qui était dans vos habits.

MUSARD.

Comment! on s'est permis...

SCÈNE XXIX

MADAME MUSARD, JOSEPH, MUSARD.

JOSEPH.

Me voilà, monsieur.

MUSARD.

Je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser fouiller dans mes poches!

JOSEPH.

Eh! mais, monsieur, c'est madame...

MADAME MUSARD.

Eh! oui, monsieur, c'est moi; n'allez-vous pas me gronder encore, quand c'est à cet expédient que je dois la découverte de tous vos malheurs?

(*Joseph va à la table, où il regarde les caricatures.*)

MUSARD.

Vous gronder? non pas; mais cela n'en est pas moins très indiscret... Ne vous exposiez-vous pas à trouver telle chose... telle lettre qui vous aurait déplu, ma femme.

MADAME MUSARD.

Oui, je vous le conseille; faites l'homme à

bonnes fortunes! Eh! que pouvais-je trouver qui m'affligeât plus que ce que j'ai appris?

MUSARD.

Mais enfin qu'avez-vous fait de ces lettres de change?

MADAME MUSARD.

Ne fallait-il pas vous les remettre pour que vous les oubliassiez encore? Je les ai confiées...

MUSARD.

A qui donc?

MADAME MUSARD.

Eh vraiment... à votre fils.

MUSARD.

A mon fils! Beau chef-d'œuvre! Un étourdi, tout entier à son ridicule amour, qui ne s'occupera pas plus de mes affaires... Fort bien! Comme si ce n'était pas assez de mes sottises, il faut encore que je songe à réparer celles des autres.

SCÈNE XXX

MADAME MUSARD, MUSARD, DELAIGLE, JOSEPH.

DELAIGLE.

Dans quelle chambre monsieur veut-il qu'on serve le déjeuner?

MUSARD.

Eh bien! voyez si l'on peut terminer une chose sérieuse quand on est importuné, dérangé pour des bagatelles. (*A Delaigle.*) Dans la chambre du fond. (*A sa femme.*) C'est vous, madame, qui devriez au moins vous mêler de tous ces petits détails. (*A Delaigle.*) Trois couverts. Allons, je vais tâcher de rejoindre mon fils; je prendrai moi-même une voiture sur la place. Joseph, allez aider M. Delaigle. Je cours chez Dorneville, chez Forlis.

DELAIGLE, *à Joseph.*

Eh! mais, venez donc, mon ami; comment! vous vous amusez à regarder des caricatures quand votre maître vous ordonne de me suivre.

(*Il sort avec Joseph.*)

MUSARD.

Je passe ensuite chez l'homme à l'ordre duquel j'ai souscrit des billets... (*Il veut sortir.*)

SCÈNE XXXI

MADAME MUSARD, MUSARD, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Monsieur Musard?

MUSARD.

C'est moi-même, monsieur.

L'HUISSIER.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être huissier!

MADAME MUSARD.

Là! un huissier!

MUSARD.

Hélas! monsieur, je sais pourquoi vous venez.

L'HUISSIER.

Ah! vous le savez.

MUSARD.

Il s'agit de certains billets à ordre?

L'HUISSIER.

Précisément.

MUSARD.

On aura découvert que je suis arrivé à Paris...

L'HUISSIER.

D'hier au soir.

MUSARD.

Eh bien! monsieur, j'y ferai honneur, sans doute; mais j'ai besoin de quelques jours; il faut que j'écrive à Saint-Quentin.

L'HUISSIER.

Mais point du tout, monsieur; vous venez de m'envoyer les fonds nécessaires pour faire des offres réelles à la personne à laquelle ils sont dus.

MUSARD.

Qu'est-ce que vous dites donc?

L'HUISSIER.

La vérité. Vos prénoms, s'il vous plaît? Ne les sachant pas, je les ai laissés en blanc.

(*Il va à la table.*)

MUSARD, *le suivant.*

Mes prénoms? mais je voudrais savoir...

SCÈNE XXXII

MADAME MUSARD, UN COMMIS MARCHAND, MUSARD, L'HUISSIER.

LE COMMIS.

C'est à monsieur Musard que j'ai l'honneur de parler? Je suis le premier commis de M. Forlis, votre correspondant; il part à l'instant pour la campagne, et je viens en son absence...

MUSARD.

Ah! monsieur, il s'agit de ces lettres de change sur Dorneville : je ne sais comment il se fait qu'elles ne soient point arrivées...

LE COMMIS.

Il est certain que ce retard avait alarmé et aigri contre vous M. Forlis; mais enfin, au moment de monter en voiture, il vient de recevoir de votre part le paquet que vous deviez charger à la poste...

MUSARD.

De ma part, dites-vous?

LE COMMIS.

Oui, monsieur; ce retard était d'autant plus fatal, que depuis quinze jours le débiteur avait suspendu ses payements; mais comme les lettres de change viennent d'être endossées et acquittées par un homme très solide...

MUSARD.

Endossées, acquittées par un homme très solide! Et par qui donc?

L'HUISSIER.

Pardon, monsieur; mais je suis très pressé; vos prénoms, s'il vous plaît?

LE COMMIS.

Je le suis aussi. Faites-moi le plaisir de signer ce petit accord entre vous et M. Forlis, qui continuera très volontiers de servir de correspondant à votre maison.

MUSARD.

Mes prénoms! signer! on paie mes dettes! on endosse et on acquitte les effets d'un homme en faillite!... Permettez donc, messieurs; je veux savoir auparavant quel est l'honnête homme qui s'est mêlé si heureusement de mes affaires.

SCÈNE XXXIII

EUGÈNE, MADAME MUSARD, LEROND, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

LEROND, *qui est entré avec Eugène pendant que Musard parlait.*

Eh parbleu! c'est moi.

MUSARD.

Monsieur Lerond!

MADAME MUSARD.

Je m'en doutais.

EUGÈNE.

Ah! mon père, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce brave M. Lerond!

LEROND.

Paix, Eugène. Ce que j'ai fait est tout simple; les billets à ordre protestés..., bagatelle; Musard aurait payé sous quelques jours, j'avance la somme; il n'y a rien à en conclure contre la solidité de ta maison. Il est constant, par la date de la lettre que tu avais oubliée, qu'il y a un mois que les lettres de change devraient être à Paris. Ce n'est pas ta faute si Dorneville a, dans l'intervalle, suspendu ses payements; mais ce n'est pas la sienne non plus; c'est un galant homme qui éprouve un embarras momentané. En endossant et en acquittant ses effets, je ne risque rien. Voilà la transaction entre ton beau-frère et toi; j'en ai donné connaissance à Eugène; elle est telle que tu pouvais la désirer. Ton fils n'a point la place qu'il sollicitait, mais si tu m'en crois, tu ratifieras ce que j'ai cru devoir mettre dans l'accord entre Forlis et toi; seule condition d'ailleurs à laquelle Forlis consente à continuer d'être ton correspondant. Tu associes ton fils, et tu le mets à la tête de ta maison; un homme comme toi a besoin d'un commis de confiance, et ton fils est le meilleur que tu puisses choisir. Avec lui tu pourras, sans te compromettre, lire des romans, faire de la musique, te promener, t'égarer, enfin muser tout à ton aise. Quand tu n'auras plus rien à faire, tu seras l'homme du monde le plus aimable. Ne me remercie pas de t'avoir rendu service, ne parlons plus du passé, et embrasse-moi.

MUSARD.

Ma foi, de tout mon cœur.

LEROND.

Nous avons encore une autre affaire à terminer : signe la transaction, finis avec ces messieurs, je reviens dans l'instant. (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE XXXIV

EUGÈNE, MADAME MUSARD, MUSARD, LE COMMIS, L'HUISSIER.

MUSARD.

Ah, sans doute, je signe, je finis. Ce cher Lerond! comme je l'ai méconnu!

L'HUISSIER.

Enfin, monsieur, vos prénoms?

MUSARD.

Mes prénoms, c'est juste... Moi qui croyais qu'il ne venait à Paris que pour agir contre moi.

MADAME MUSARD.

Écrivez, monsieur, Jacques-Alexandre.

MUSARD.

Jacques-Alexandre, c'est cela même.

(*L'huissier sort.*)

LE COMMIS.

Ainsi, monsieur, vous consentez à signer?

MUSARD.

Comment! si j'y consens? je croirais manquer à la reconnaissance, si je ne ratifiais pas tout ce qu'a fait ce cher Lerond.

EUGÈNE, *lui présentant une plume.*

Mon père, voici la plume.

MUSARD.

Ah! j'approuve ton impatience, elle est naturelle... Mais, dis-moi donc; tu as donc couru partout avec lui?

EUGÈNE.

Eh! mon père, je ne vous donnerai aucune explication que vous n'ayez signé.

MUSARD.

Tu as raison. Ah! mon Dieu! la mauvaise plume! donne-moi donc un canif que je la taille.

EUGÈNE.

Tenez, mon père, en voilà une autre.

MUSARD.

Allons, allons, je me dépêche. (*Il signe et se lève.*) Maintenant, dis-moi...

MADAME MUSARD.

Mais il y a encore la transaction.

MUSARD, *signant.*

Ah! la transaction... C'est que je suis d'une joie, d'un contentement... (*Madame Musard, croyant qu'il a fini, veut retirer le papier.*) Attendez donc, et mon paraphe donc! Diable! c'est important! Grâce à mon paraphe, je suis peut-être le seul négociant dont on ne puisse contrefaire la signature. Là, voilà ce que c'est. (*Il se lève.*) J'espère qu'à présent tu vas me conter... (*Le commis sort.*)

SCÈNE XXXV

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGÈNE.

LEROND.

Eh bien! a-t-il signé?

MADAME MUSARD.

Oui, Dieu merci, mais ce n'est pas sans peine.

LEROND.

Maintenant, mon cher, voici ma fille.

MUSARD.

Je t'entends. Ces deux enfants s'aiment, il faut les marier. Eh bien! mon cher Lerond, dispose ordonne, arrange tout, je t'en laisse le maître. (*A Sophie.*) Comme elle était jolie la chanson que vous avez chantée à mon fripon de fils! Mais vous devez être contente de moi?

SOPHIE.

Ah! oui, monsieur, bien contente!

MUSARD.

N'est-ce pas que je n'ai pas mal accompagné?

SCÈNE XXXVI

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, EUGÈNE, JOSEPH.

JOSEPH, *à M. Musard.*

Quand monsieur voudra se mettre à table, tout est prêt dans la chambre du fond.

SCÈNE XXXVII

MADAME MUSARD, MUSARD, LEROND, SOPHIE, JOSEPH, DELAIGLE.

DELAIGLE, *à M. Lerond.*

Monsieur, je viens de faire servir dans votre appartement le repas que vous avez commandé.

LEROND.

Eh! vite, monsieur Delaigle, réunissez les deux services en un. Déjeunons tous ensemble, et courons chez le notaire.

MUSARD.

Oui, sans doute, chez le notaire. Mon cher Lerond, ma chère femme, mes chers enfants... et, Dieu merci, nous aurons fait assez d'affaires dans une matinée. (*Il tire sa montre.*) Deux heures! ah! mon Dieu! comme le temps passe quand on s'occupe!

LEROND.

Eh bien! sachons l'employer.

FIN DE MONSIEUR MUSARD.

LES MARIONNETTES

OU

UN JEU DE LA FORTUNE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 14 MAI 1806

PERSONNAGES

MARCELIN, maître d'école, écrivain public.
GASPARD, directeur de marionnettes.
DORVILÉ, riche propriétaire.
VALBERG, ami de Dorvilé, habitant d'une petite ville voisine.
PIERRE DELORME, jardinier de Dorvilé.
DUMONT, valet de Dorvilé.
LÉONARD, notaire.
GEORGETTE, fille de Delorme.
MADAME DE SAINT-PHAR, sœur de Dorvilé.
CÉLESTINE, sœur de Valberg.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'avenue d'un parc. D'un côté, le château de Dorvilé et la grille de son parc; de l'autre, la petite boutique de Marcelin, avec une pancarte portant ces mots: *Marcelin, écrivain public, rédige et copie placets, mémoires, couplets :* CÉLÉRITÉ, DISCRÉTION.

SCÈNE I

MARCELIN, GASPARD, *achevant de déjeuner devant la boutique de Marcelin.*

GASPARD.

Oui, mon cher Marcelin, nous sommes tous des marionnettes comme celles que je fais mouvoir avec des fils.

MARCELIN.

Comment! tu me prends pour un polichinelle?

GASPARD.

Eh bien! si tu l'aimes mieux, nous tournons au

gré de nos passions et des circonstances comme un sabot sous le fouet de l'écolier. Notre intérêt fait de notre âme comme une cire molle prenant toutes les formes sous la main qui la pétrit, et la tête de chaque homme devient comme une girouette poussée et repoussée selon le vent qui souffle.

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! quelle abondance de comparaisons!

GASPARD.

C'est mon style lorsque je discute. Tu dois t'en souvenir; quand nous étions tous deux boursiers de Sainte-Barbe, achevant notre cours de philosophie au collège du Plessis, savais-je autrement argumenter? Or, maintenant que nous voilà comme Fabrice et Gil Blas se rappelant leurs études chez le docteur Godinez; toi, maître d'école, écrivain public dans le village où tu as pris naissance; et moi, après avoir été clerc de procureur, soldat, commis, comédien, aujourd'hui directeur de fantoccinis, vulgairement appelés marionnettes, promenant mes artistes de bois de ville en village; maintenant que, pauvres tous deux, nous en goûtons d'autant mieux le plaisir de retrouver un vieil ami; n'est-il pas naturel que je reprenne mes habitudes de collège? Rien n'est plus rare qu'un homme à caractère. Depuis dix ans que je voyage, je cours après ce phénix sans avoir pu le rencontrer. Nous croyons avoir une volonté, et le plus souvent nous n'avons que celle que les événements nous donnent. Chez les petits, chez les grands, dans les palais, dans les chaumières, mêmes passions, mêmes inconséquences, même asservissement aux circonstances. A tel homme il ne faut qu'un revers pour le rendre poli, à tel autre il ne manque qu'un succès pour qu'il soit insolent; je ne m'excepte pas, et toi-même tout le premier...

MARCELIN.

Moi? ah! ne me compte pas parmi tes marionnettes. Certes, il y a des êtres bien faibles, ne sachant soutenir ni eux-mêmes ni leurs amis; toujours prêts à laisser fléchir leurs principes, leurs opinions; fiers ou humbles, honnêtes ou fripons

par circonstance, par calcul : quelle pitié ! Comme l'a dit un ancien ou un moderne, ce ne sont pas des hommes, ce sont des machines. Mais moi, moi ! je ne vis que de ce que je gagne, je gagne à peine de quoi vivre; mais j'ai là une certaine force d'âme qui vaut mieux que la fortune. Je plains les riches, je méprise les richesses, et je me trouve naturellement et par moi-même au-dessus de tous les coups du sort.

GASPARD.

Ainsi, comme le sage d'Horace, tu demeurerais ferme sous les ruines de l'univers. Tu es philosophe ; moi, je n'y ai pas de prétention. Mais voyons donc un peu cette bouteille dont tu m'as parlé, d'anisette de... de...

MARCELIN.

De Hollande; c'est l'épicier-confiseur de l'endroit qui m'en a fait cadeau pour quelques mémoires que je lui ai copiés gratis; pourrais-je l'entamer dans une meilleure occasion ! Tu vas voir... (*Cherchant dans sa boutique.*) Eh bien ! qu'est-ce que c'est ! ah ! mon Dieu !

GASPARD.

Eh ! quoi donc?

MARCELIN.

Est-il possible? Je ne la trouve plus. Elle est perdue, ou cassée, ou volée. Ah ! mon Dieu ! est-ce avoir du guignon !

GASPARD.

Eh bien ! ne vas-tu pas te désoler pour une bouteille de liqueur?

MARCELIN.

Eh ! vraiment, ceux qui ont des caves bien garnies peuvent se moquer d'un pareil accident. Mais moi, dont toute la cave se composait d'une bouteille !...

GASPARD.

Calme-toi, grand philosophe au-dessus de tous les événements. J'en ai une dans mon havresac, de bonne vieille eau-de-vie de Cognac. (*Tirant une bouteille d'osier de son havresac.*) Tiens.

MARCELIN, *se calmant.*

Ah !

GASPARD, *présentant sa bouteille à Marcelin, et lui versant à boire.*

Cela vaudra bien l'anisette de ton épicier; et, en l'honneur de notre heureuse rencontre, je te prierai de vouloir bien garder...

MARCELIN.

Ce cher Gaspard... D'un ami je ne rougis pas d'accepter... Je te disais donc que je défie le bonheur, il ne m'éblouira pas; je défie le malheur, il ne m'abattra pas.

GASPARD.

Oui, tu viens de m'en donner la preuve.

MARCELIN.

Oh! parce que je me suis un peu emporté... Juge-moi : je me trouve dans une des circonstances les plus importantes de ma vie; car nous voici au moment des confidences, n'est-ce pas? Deux amis, à la fin d'un déjeuner... Es-tu marié, toi?

GASPARD.

Depuis douze ans; j'ai une femme superbe, une jolie petite fille, qui promet d'être aussi maligne que sa mère. Je ne les emmène pas dans mes courses.

MARCELIN.

Eh bien! moi, je suis garçon, mais... hier, au moment où j'allais prendre un billet à ton spectacle, et où, après m'avoir reconnu, tu nous fis ouvrir la plus belle loge, as-tu remarqué cette jeune personne qui était avec moi?

GASPARD.

Une petite blonde?

MARCELIN.

C'est Georgette, ma parente, à un degré très éloigné, Dieu merci, car nous n'aurions pas le moyen d'avoir des dispenses; une de mes élèves. C'est moi qui lui ai montré à lire et à écrire, en ma qualité de maître d'école. Toute petite, je la distinguais de ses compagnes, je la distingue bien davantage depuis qu'elle est grandie. Elle m'adore, je l'aime...

GASPARD.

Et tu vas l'épouser? Parbleu, voilà une nouvelle qui prolongera mon séjour dans ce pays. Je veux être de la noce.

MARCELIN.

J'allais t'en prier. J'ai fait la demande au père hier soir, il doit me rendre réponse ce matin. C'est un bon homme, Pierre Delorme, le jardinier du château. La petite est filleule de M. Dorvilé, propriétaire dudit château, pauvre riche qui ne se trouve pas assez opulent, et qui joue perpétuellement sa fortune pour l'augmenter encore. Tu entends bien que le père Delorme doit se trouver très honoré de la recherche d'un homme de lettres, et puis il n'est pas plus riche que moi. Eh bien! je te réponds que malgré mon amour, s'il me refusait... je souffrirais, mais sans faiblesse, héroïquement. En fait de caractère, soit dit sans vanité, car je déteste l'orgueil, je ne m'estime inférieur à aucun personnage de l'antiquité.

GASPARD.

Je t'en fais mon compliment.

MARCELIN.

Établi dans cette petite boutique, à l'entrée du parc de M. Dorvilé, qui ne peut pas me chasser, parce que c'est un endroit de la commune, je jouis de la beauté du parc encore mieux que le propriétaire, je coule mes jours sans ambition, sans murmure, sans envie... Ah! voici Georgette.

SCÈNE II

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Votre servante, mon cousin.

MARCELIN.

Bonjour, ma petite cousine. Oh! n'ayez pas peur, c'est mon ami Gaspard. Vous pouvez parler devant lui.

GEORGETTE.

Ah! oui, ce monsieur avec qui vous avez renouvelé connaissance hier.

GASPARD.

Oui, mademoiselle ; elle date de loin, notre connaissance.

MARCELIN.

Eh bien! votre père?

GEORGETTE.

Il va venir; il est au château. M. Dorvilé et sa sœur sont arrivés.

MARCELIN.

Parbleu! cela a fait assez de tapage toute la nuit.

GEORGETTE.

Tout va bien, je ne crains plus que quelques petits obstacles.

MARCELIN.

Des obstacles, dites-vous?

GEORGETTE.

Oh! ne vous effrayez pas; mon père ne m'a rien dit de positif; mais je devine ce qu'on ne veut pas dire par ce qu'on dit, moi.

MARCELIN, *à Gaspard.*

Oh! elle est d'une finesse! et puis un respect pour son ancien maître! je la mène comme je veux.

GEORGETTE.

Le cousin Marcelin, m'a dit mon père, nous fait beaucoup d'honneur; mais d'abord il est plus âgé que toi. — Eh bien! tant mieux, mon père, il en sera plus amoureux, plus complaisant. — Il n'a rien. — Est-ce que vous avez quelque chose, mon père? — Mais ton parrain, M. Dorvilé, qui t'a promis de te faire du bien? — Voilà justement l'occasion de réclamer l'effet de ses promesses, mon père. Et puis il me parlait de ce parent à nous dont on n'a pas eu de nouvelles depuis plus de douze ans, et qui avait fait une si grande fortune dans l'Amérique : Et encore, disait-il, comme Marcelin en était plus proche que nous, s'il y avait quelque legs, quelque donation de ce côté-là ?

MARCELIN.

Ah! bien oui! le cousin Ducoudray, n'est-ce pas? c'est vrai, c'est mon cousin germain ; mais, comme vous dites, voilà douze ans qu'on n'en a entendu parler; il est mort, ou marié, ou perdu ; il n'y a rien à en espérer.

GEORGETTE.

Et enfin, ajoutait-il, tu ne nieras pas, ma fille, que Marcelin a de grands torts; après tout l'argent que feu son père a dépensé pour lui donner une belle éducation, se trouver encore plus pau-

vre que ne l'était feu son père ! et un garçon fait pour aller au grand, se borner à être écrivain public dans un village ! c'est paresse, c'est fainéantise, disait mon père.

MARCELIN.

Et vous lui avez répondu que c'était au contraire philosophie, véritable sagesse ; que j'avais reconnu le néant, le vide de tous ces biens, de toutes ces places que les hommes estiment, recherchent et acquièrent à si grande peine ?

GEORGETTE.

Point du tout ; je lui ai dit que je l'approuvais, que vous aviez bien des reproches à vous faire, mais que quand nous serions mariés je saurais vous faire changer de principes, et vous trouver, par la protection de mon parrain, quelque bonne place à Paris ou ailleurs.

MARCELIN.

Ah ! vous pensez... Eh bien ! oui ! qu'à cela ne tienne, ma chère cousine, que je sois votre mari, et pour vous plaire je me lancerai comme les autres.

GASPARD.

Et tu feras bien. Ne suis pas mon exemple. Je me repens de n'avoir rien fait dans ma jeunesse ; quand je vois de nos anciens camarades, militaires, magistrats, gros marchands, et que je me trouve, moi, pauvre hère... Je sais m'accommoder à ma situation, mais s'il se présentait une occasion de l'embellir, je ne la laisserais pas échapper. Tu me vantais tout à l'heure ton empire sur mademoiselle, et moi je te conseille en ami de te laisser mener tranquillement par ta femme.

GEORGETTE.

Oh ! soyez tranquille, je le mènerai bien, je vous en réponds.

MARCELIN, *à Gaspard.*

Elle est gentille... Ah ! mon ami, que je serai heureux avec cette femme-là !

GEORGETTE.

Chut ! c'est mon père.

SCÈNE III

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME.

DELORME.

Bonjour, la compagnie. (*A Gaspard.*) Ah! vous voilà, monsieur? Mon Dieu, que vous m'avez fait rire hier avec vos marionnettes : c'est qu'il y a là dedans une fine morale qui ne m'a pas échappé.

GASPARD.

Oh! le but moral! c'est à quoi je ne manque jamais.

DELORME.

On est bien inquiet de ma réponse ici, n'est-ce pas? Eh bien! c'est dit, mes enfants, je consens à votre mariage.

MARCELIN.

En vérité!

GEORGETTE.

Ah! mon père, que je vous remercie!

DELORME.

Un instant. J'y mets une petite condition : l'agrément du parrain de ma fille.

MARCELIN.

De M. Dorvilé?

GEORGETTE.

Nous l'aurons.

MARCELIN.

Il est ici.

DELORME.

Est-ce que dès le grand matin il ne m'a pas envoyé chercher pour me demander des nouvelles de son jardin et de sa filleule? Oh! il faut lui rendre justice, c'est un bon maître. Il a bien de temps en temps des accès de fierté et d'orgueil; mais cela lui prend moins souvent avec moi depuis son dernier voyage. Et sa sœur madame de Saint-Phar, elle a été d'une gracieuseté... Il paraît que leurs affaires vont de mieux en mieux. Cela devient une vraie fortune. Dame! il spécule, il calcule.

MARCELIN.

Oui, pourvu que cela ne s'écroule pas quelque beau matin.

GEORGETTE.

Mais si mon parrain allait refuser?

DELORME.

Laisse donc; c'est une simple formalité. En définitif, je suis ton père peut-être?

MARCELIN.

Pourquoi ne lui en avez-vous pas touché quelques mots sur-le-champ?

DELORME.

J'y ai bien pensé; mais, je ne sais comment cela s'est fait : au moment où je cherchais mes paroles, ils m'ont congédié; et je crois qu'il vaut mieux que ce soit Georgette qui lui parle.

GEORGETTE.

Moi, mon père? toute seule?...

DELORME.

Eh! non, mon enfant, je serai là pour te seconder. Ah çà! cousin Marcelin, tu sais ce que je donne pour dot à ma fille? Le trousseau de sa mère. Toi, de ton côté, tu n'as que ton talent. Ainsi, mes enfants, le contrat de mariage sera bientôt fait.

MARCELIN.

Écoutez donc, père Delorme : M. Léonard, le notaire, n'expédie pas ses actes à bon marché, nous n'avons rien ni l'un ni l'autre; à quoi bon faire des frais inutiles? On se marie bien sans contrat. Point de contrat de mariage. La publication des bans, la célébration, et puis une noce; oh! une grande noce! Voilà tout ce qu'il nous faut.

DELORME.

Comment! c'est tout ce qu'il nous faut?

GASPARD.

Oui, je suis pour la noce, moi. Mais il faut que j'aille à la ville voisine, voir s'il n'y a pas quelque chose à faire pour mon spectacle. Je reviendrai vers le soir. (*A Georgette.*) Établissez bien votre empire sur votre ancien maître, mademoiselle; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux. (*A Marcelin.*) Garde si tu le peux ton caractère infaillible. Tu ne changeras pas le monde; le vieillard n'en restera pas moins près de son coffre; l'enfant sera toujours mené par des joujoux, et les hommes de notre âge par les femmes, la table, les

honneurs et l'argent, qui ne sont que des jouets d'une autre espèce. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MARCELIN, GEORGETTE, DELORME.

DELORME.

Comme cela vous parle, ces gens de spectacle! autant de mots, autant de sentences. Mais te moques-tu de nous? pas de contrat de mariage!

MARCELIN.

A quoi bon?

DELORME.

Je suis pour les noces aussi moi, certainement; mais enfin si ce Charles Ducoudray, ton cousin germain...

MARCELIN.

Il est mort ou ruiné, je le parierais; il a des enfants, des créanciers ou quelque fidèle intendant qui ont tout pris ou qui prendront tout. D'ailleurs je connais la loi. Point de contrat, la communauté existe. Un contrat n'est bon que quand il n'y a pas d'enfants, et nous en aurons.

DELORME.

Oh! tu as beau dire... il faut que le notaire y passe. Or çà, veux-tu que nous allions tous les trois trouver M. Dorvilé?

MARCELIN.

Ah! dispensez-m'en, je vous en prie. Qu'est-ce que c'est que M. Dorvilé? Un financier, ne devant qu'à son argent le mérite et l'esprit qu'on lui prête. Qu'est-ce que madame de Saint-Phar sa sœur? Une petite-maîtresse à vapeurs; fort jolie, c'est vrai; mais bien frivole, bien dédaigneuse, bien coquette. Je gâterais tout: il m'échapperait quelques franches naïvetés. Je me trouve tellement au-dessus d'eux quand je les regarde et que je me considère...

DELORME.

Eh bien! moi, je les estime, je les honore; il y a toujours du profit à respecter les riches. Ce M. Dorvilé est un peu fier, mais au fond, il n'est pas méchant. Et qui nous dit que nous ne ferions pas comme eux à leur place? et morgué! je vou-

drais bien y être; et toi aussi, mon garçon, tu le voudrais bien, malgré toutes tes grandes phrases.

MARCELIN.

Moi! ah! grand Dieu! Si j'étais riche, ce que je ne souhaite pas...

GEORGETTE.

Mon père, voici M. Dorvilé qui vient de ce côté avec sa sœur.

DELORME.

Fort bien! voici le moment de leur parler.

GEORGETTE.

Oui, c'est le moment; vous êtes là pour m'encourager, n'est-ce pas, mon père?

DELORME.

Attends... Ne vaudrait-il pas mieux nous concerter, et revenir ensuite?

GEORGETTE.

Oui, vous avez raison, je crois.

MARCELIN.

A merveille! donnez-vous beaucoup de peine pour aborder votre illustre parrain, votre riche compère; mais souvenez-vous que ce n'est qu'une démarche de convenance que vous faites. Non, père Delorme, le bonheur n'est pas dans les richesses; il est dans la paix, dans le contentement de l'âme. Je vais finir un petit paragraphe que j'ai commencé sur ce sujet, et je reviens savoir le succès de votre démarche. (*En baisant la main de Georgette.*) Vous permettez, beau-père?

(*Il entre dans sa boutique.*)

DELORME.

Drôle de garçon. C'est dommage qu'il soit un peu timbré. Avec son esprit et sa science, il était fait pour aller à tout.

GEORGETTE.

M. Dorvilé approche. Éloignons-nous, et tâchons de nous concerter bien vite. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DUMONT.

DORVILÉ.

Il est superbe, ce poisson, il est magnifique. Entendez-vous, Dumont? trois couverts, et qu'on dise au garde-chasse de nous avoir quelque gibier;

surtout s'il me vient quelque lettre, qu'on me l'apporte sur-le-champ. (*Dumont rentre dans le château.*) Ces maudites traites !... Oh ! elles arriveront. C'est bien aimable à ce Valberg : à peine il sait notre arrivée au château, et il nous envoie demander à dîner.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, mon frère ; dussions-nous rester toute l'année à la campagne, il ne manquera pas un seul jour.

DORVILÉ.

Eh bien ! tant mieux. Charmant garçon, d'une complaisance, d'un esprit...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, il est gourmand, bavard, ridiculement sentimental.

DORVILÉ.

Eh bien ! tant mieux. Il va prônant de tous côtés ma table et ma bienfaisance : cela fait honneur ; et puis j'aime les gens qui ne sont point ingrats. C'est à mon crédit qu'il doit cette bonne place dans la ville voisine.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il ne nous amène donc pas sa sœur ?

DORVILÉ.

Est-ce qu'il a une sœur ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

A qui il a établi une petite maison de commerce dans la même ville depuis qu'il est placé ; une jeune personne fort jolie, dit-on, mais très sotte, très inconséquente.

DORVILÉ.

Il faudra voir cela ; je veux faire connaissance avec la sœur. Pour en revenir à notre sujet, je vous le répète, une excellente opération de finances.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je le crois, puisque vous le dites ; mais toute votre fortune, toute la mienne entre les mains de votre correspondant de Hambourg...

DORVILÉ.

L'honnête Frémon, homme actif, intelligent : que craignez-vous? N'avez-vous pas hypothèque sur mon château? Il n'y a que moi qui risque; j'aime à jouer gros jeu, moi; je suis heureux au

jeu ; et votre argent n'en sera pas moins doublé, triplé, quadruplé, que sais-je ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons, j'ai donc bien fait, à la mort de mon pauvre mari, de vous remettre tous mes fonds. Grâce à vous, je vais me trouver une veuve assez opulente ; mais je suis jeune, et j'ai le temps de songer à me remarier.

DORVILÉ.

Oui, nous avons le temps ; pour moi, cette affaire terminée, je me retire ; oh ! je me retire tout à fait. Quand on a travaillé comme moi cinq ans à être utile à ses concitoyens, il est bien permis de jouir et de se reposer. Il fallait trente ans, quarante ans anciennement pour s'arrondir ; à présent c'est plus court, et tant mieux. J'aurai quelqu'un qui fera valoir mes capitaux ; et moi, tranquille dans ma terre ou à Paris, je dépenserai. La chasse, le jeu, une bonne table, une société choisie, de jolies femmes, voilà tout ce que je demande ; je ne suis pas ambitieux, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, nous jouerons des proverbes, nous ferons de la musique, nous aurons des bals champêtres magnifiques, des originaux de province dont nous nous moquerons, des gens d'esprit qui nous divertiront.

DORVILÉ.

C'est cela : comme vous vous entendez à faire les honneurs de ma maison...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est un bonheur pour moi. Votre maison est si bonne... Qu'il est doux pour un frère et une sœur d'être aussi tendrement unis !

DORVILÉ.

C'est vrai : il s'ensuit donc, ma sœur, que nous sommes heureux, très heureux, parfaitement heureux. Continuons notre promenade.

SCÈNE VI

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE.

DELORME, *à Georgette.*

Allons, avance.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! c'est Georgette.

DORVILÉ, *en lui donnant un petit coup sur la joue.*

Eh! bonjour, ma jolie filleule; mais regardez donc, ma sœur, c'est une dame à présent.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En effet, quelque tournure, un peu de maintien, et elle serait charmante.

GEORGETTE.

Mon parrain, c'est que... j'ai bien l'honneur de vous saluer, mon parrain; et puis je voudrais... (*A Delorme.*) Mais secondez-moi donc, mon père.

DELORME.

Oui, monsieur Dorvilé, voilà ce que c'est, et ce matin je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Bref, je songe à la marier.

DORVILÉ.

Comment, déjà!

GEORGETTE.

J'ai dix-sept ans, mon parrain.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et qui fais-tu épouser à ta fille?

GEORGETTE.

Mon cousin, le maître d'école, madame de Saint-Phar.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qui? ce pauvre diable de Marcelin?

DORVILÉ.

Mais tu n'y penses pas, père Delorme?

DELORME.

Comment donc, monsieur Dorvilé?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Fi, Georgette! quelle bassesse d'inclinations!

DELORME.

Il est certain...

DORVILÉ.

Ta fille est faite pour trouver beaucoup mieux qu'un Marcelin.

DELORME.

Vous croyez?

DORVILÉ.

Cela gagne peu, cela mange tout.

DELORME.

Oh! il n'est pas riche.

DORVILÉ.

D'abord, je veux du bien à Georgette, je lui en ferai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi aussi, certainement ; mais il ne faut pas qu'elle épouse ce Marcelin.

DELORME.

Écoute donc, ma fille, voilà des réflexions que je n'avais pas faites.

GEORGETTE.

Mais je vous demande pardon, mon père, vous les aviez déjà faites.

DELORME.

Écoute, écoute ton parrain et madame, ils ne parlent que pour ton bien.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu oui; la bienfaisance, c'est ma vertu, vous le savez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est impossible que ma petite Georgette soit réellement éprise de ce maître d'école. Elle entendra raison; et si elle se conduit bien, je suis assez mécontente de ma femme de chambre, je la renverrai, et je donnerai sa place à Georgette.

DELORME.

Eh bien! vous voyez la bonté de madame, ma fille.

GEORGETTE.

Je vous remercie bien, madame de Saint-Phar; mais je n'ai pas d'ambition.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Pourquoi donc cela, mon enfant?

SCÈNE VII

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE, DUMONT.

DUMONT, *remettant une lettre à Dorvilé.*

Une lettre qu'un exprès de Paris vient d'apporter pour monsieur; l'homme et le cheval sont en nage.

DORVILÉ.

Ah! ah! des nouvelles de Hambourg, de Frémon; nos lettres de change, je le parierais.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Lisez vite, mon frère.

DORVILÉ, *décachetant la lettre.*

Ah! Dieu merci.

DUMONT.

Je me suis fait un devoir d'apporter moi-même cette lettre; quand on est attaché à ses maîtres... (*A Marcelin, qui sort de sa boutique.*) Bonjour, Marcelin.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DORVILÉ, MARCELIN, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE.

MARCELIN, *à Dumont qui sort.*

Bonjour. (*A Georgette.*) Eh bien?

GEORGETTE.

Ils ne veulent pas, et mon père n veut plus.

MARCELIN.

Oui! je vais leur parler, moi. Monsieur et madame... d'abord, je suis bien votre serviteur.

DORVILÉ, *en prenant et essuyant ses lunettes.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Que nous voulez-vous, mon ami? J'ai dit à Delorme ce que je pensais de ce beau projet de mariage; qu'il vous donne sa fille, il en est bien le maître, mais qu'il ne compte plus sur moi...

MARCELIN.

Mais cependant, monsieur...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est bon; ne nous importunez pas davantage.

DELORME.

C'est juste; laisse monsieur lire sa lettre.

DORVILÉ.

Oui, sans doute. Tout est dit, c'est fini, ne m'en parlez plus... (*A madame de Saint-Phar.*) Je n'étais pas inquiet, oh! non : j'ai fixé la fortune; mais, ma foi, j'aime mieux tenir... (*En lisant la lettre.*) Ah! grand Dieu! ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! quoi donc?

DORVILÉ.

C'est un coup de foudre. Scélérat de Frémon! il a pris la fuite.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Que dites-vous, mon frère?

DORVILÉ.

Tous mes fonds, tous les vôtres, sont perdus.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ciel!

DORVILÉ.

Je suis ruiné, abîmé, anéanti.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je me meurs. (*Elle s'évanouit.*)

GEORGETTE.

Elle se trouve mal. Monsieur, madame votre sœur...

DORVILÉ.

Eh bien! secourez-la, prenez soin d'elle. Des chevaux; que je parte, que je vole; ne dites rien, n'ébruitez pas... je vous en conjure, mes amis; c'est une fausse nouvelle. Quand elle serait vraie, j'ai des ressources, je suis encore très riche, très opulent, je vous prie de le croire. (*A part.*) Ah! mes chères richesses, faut-il que je vous perde encore plus vite que je ne vous ai gagnées!

(*Il sort.*)

GEORGETTE.

Madame, revenez à vous.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! mes amis, mon pauvre Marcelin, mes bons amis, plaignez-moi, ne m'abandonnez pas... Non, laissez-moi; je pars avec mon frère; c'est un étourdi, un extravagant; et je n'ai que ce que je mérite, puisque je me suis confiée à lui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX

DELORME, MARCELIN, GEORGETTE.

DELORME.

Je n'en reviens pas.

MARCELIN.

Voilà la fortune, courez donc après elle.

GEORGETTE.

Cette pauvre madame Saint-Phar! elle m'a fait un mal...

MARCELIN.

Et moi aussi, je les plains. Vous voilà bien, hom-

mes à petit caractère! Ah! combien je m'estime heureux de me trouver par la fermeté de mon âme... Mais, tout en les plaignant, père Delorme, nous n'y pouvons rien; et je suis sûr qu'à présent le parrain ne refuserait pas son consentement.

DELORME.

Je le crois bien; le pauvre cher homme!

MARCELIN.

Oh! il se relèvera; comme il nous l'a dit, il a des ressources : mais enfin, plus d'obstacles, n'est-ce pas? Et me voilà votre gendre.

SCÈNE X

DELORME, MARCELIN, GEORGETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

C'est vous que je cherche, monsieur Marcelin... Un moment... que je respire... j'ai tant couru.

MARCELIN.

C'est vous, monsieur Léonard? je vous vois venir; vous avez entendu parler de mon mariage, je l'ai annoncé à tout le monde, moi. Vous venez pour le contrat; mais il n'est pas encore bien sûr que nous en fassions.

LÉONARD.

Il s'agit de bien autre chose. Un de mes confrères de Paris vient de descendre à mon étude.

MARCELIN.

Eh bien?

LÉONARD.

Votre cousin Ducoudray...

MARCELIN.

Aurait-il donné de ses nouvelles?

LÉONARD.

Oui vraiment. Il est mort.

MARCELIN.

Triste nouvelle.

LÉONARD.

Garçon, sans enfants, il a fait un testament; il vous institue son légataire universel.

MARCELIN.

Hem! plaît-il? qu'est-ce que vous dites?

LÉONARD.

Que votre cousin germain, Charles Ducoudray,

par un testament bon et valable, dont je viens de recevoir une expédition, vous institue son légataire universel, et vous laisse à peu près cinquante mille écus de rente.

DELORME.

Cinquante mille écus!

GEORGETTE.

A lui?

MARCELIN.

A moi! Ah! monsieur Léonard, ma petite Georgette, père Delorme, que je vous embrasse, embrassez-moi... Attendez, j'ai peur de m'évanouir... Non, ce ne sera rien. Je reviens, je reviens. (*Il chante et danse.*) Ta, la, la, ra, ra. Et où est-il ce brave homme de notaire de Paris, qui m'apporte de si bonnes nouvelles?

LÉONARD.

Chez moi, bien fatigué, qui n'attend que votre visite pour se mettre au lit.

MARCELIN.

Il ne faut pas le faire languir, j'y cours.

LÉONARD.

Venez.

GEORGETTE.

Fermez donc votre boutique, mon cousin.

MARCELIN.

Et qu'est-ce que cela me fait? Qu'on me vole, qu'on me pille, qu'on me prenne tout; brisez les meubles, jetez-les par la fenêtre. Cinquante mille écus de rente! Au diable l'enseigne et le métier d'écrivain public.

(*Il arrache son enseigne, renverse la table et les chaises, et sort en dansant avec le notaire.*)

SCÈNE XI

DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

J'en suis tout étourdi. Suivons-les. Un testament! Il y a peut-être quelques legs pour la famille, et nous sommes parents.

GEORGETTE.

Ah! mon père, c'est pour le coup que nous ne pouvons nous dispenser de faire un contrat de mariage.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Où courez-vous, mon frère?

DORVILÉ.

Eh que sais-je? Rien, absolument rien, que ce château, objet de luxe, sans rapport, qui suffit à peine pour payer ce que je vous dois, que je ne vendrai jamais ce qu'il m'a coûté.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ce n'est pas le moment de vous faire des reproches. Votre situation mérite des égards. Voilà pourtant les fruits de cette rare intelligence en affaires dont vous étiez si orgueilleux. Et moi, qui me suis confiée à vous, être obligée de baisser de ton, de diminuer mon train, ma dépense, de rester veuve, de vendre mes diamants, d'aller à pied! Ah! quel supplice! je n'y survivrai pas.

DORVILÉ.

Fort bien, vous ne voulez pas me faire de reproches, et vous m'en accablez; je ne vous en ferai pas, moi, et cependant vous conviendrez que si vous aviez mis un peu d'ordre, un peu d'économie dans ma maison; mais à présent ce n'est plus cela, il faut briller, il faut résister... J'emprunterai, je ferai une nouvelle fortune; eh! que diable! je ne suis pas plus sot que quand j'ai fait la première.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, livrez-vous à vos chimères. Enfantez de nouveaux projets dont vous serez dupe. Et avoir laissé échapper cette malheureuse nouvelle devant ce jardinier, cette petite fille et ce Marcelin! C'est déjà le bruit de tout le village, je le parierais. Mais partez donc, courez donc à Paris; je vous attends, je pars avec vous. Voyez ce que vous avez à faire, vendez votre terre; que ce soit pour moi, si ce n'est pas pour vous.

DORVILÉ.

Non, je reste. Je ne pars que ce soir, je verrai Valberg, il est de bon conseil, il m'a des obligations, il m'est attaché.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Où avez-vous vu que les gens ruinés eussent des amis? Rester, pour que ce Valberg nous accable de sa froide pitié! je ne veux plus le voir, il y aurait de quoi mourir de honte.

DORVILÉ.

Que résoudre? que faire? dois-je partir? dois-je rester?

SCÈNE II

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN, *un crêpe au chapeau.*

Eh! non, ne vous pressez pas, ne vous fatiguez pas, mon cher monsieur Léonard; je ne me suis jamais senti si leste. Ah! c'est vous, madame? c'est vous, monsieur? Je vais chercher mes papiers, ils sont nécessaires pour me mettre en possession, à ce que m'ont dit les notaires. M. Léonard venait avec moi, mais je l'ai devancé; la joie!... cela donne des ailes. (*En montrant son crêpe.*) Voyez-vous, j'ai déjà pris le deuil. Cinquante mille écus de rente! Ah! Marcelin, te voilà un homme bien considérable, mon ami.

(*Il entre dans sa boutique.*)

SCÈNE III

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR

DORVILÉ.

Que dit-il?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Se moque-t-il de nous?

DORVILÉ.

Cinquante mille écus de rente!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et la joie qui lui donne des ailes!

DORVILÉ.

Et le deuil qu'il est obligé de prendre!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il extravague.

DORVILÉ.

Je l'ai toujours jugé un peu fou.

SCÈNE IV

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD.

LÉONARD.

Attendez-moi donc, monsieur Marcelin; comme vous courez! Ah! monsieur et madame, votre serviteur.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu! monsieur Léonard, qu'est-il donc arrivé à Marcelin?

LÉONARD.

Une bagatelle. Il hérite de cinquante mille écus de rente.

DORVILÉ.

Marcelin!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons donc!

LÉONARD.

J'ai chez moi le testament, le notaire qui l'a reçu, les titres des immeubles, un portefeuille considérable, et une liasse de lettres et de papiers qu'on n'a pas encore examinés.

DORVILÉ.

Cinquante mille écus de rente au maître d'école!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Bizarre fortune, comme tu te promènes!

LÉONARD.

Il ne méprise plus les richesses, allez; c'est un transport, un délire! il ne parle que d'acheter, d'acquérir, de vendre.

MADAME DE SAINT-PHAR.

D'acheter, dites-vous?

LÉONARD.

Il se défera des terres éloignées; il prendra une maison à Paris; il voudrait trouver un domaine dans ce pays.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dans ce pays! Ne partez plus, mon frère.

DORVILÉ.

Je vous entends, ma sœur.

LÉONARD.

Excellente affaire pour moi! j'aime à voir travailler dans mon étude, je ne m'en cache pas; et comme j'ai toute la confiance du légataire...

DORVILÉ.

Vous avez la nôtre aussi, monsieur Léonard, vous le savez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Tout le monde n'est pas heureux le même jour.

DORVILÉ.

Marcelin n'aura pas manqué de vous apprendre ce qui nous est arrivé.

LÉONARD.

Ah! bien oui, il a bien le temps de s'occuper des autres! C'est le père Delorme et sa fille qui m'en ont glissé deux mots, et qui m'ont quitté pour aller raconter les deux nouvelles à leurs amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous voyez.

LÉONARD.

Vous ne doutez pas de la part que je prends... Quand on aime les gens d'inclination... Marcelin doit placer chez moi tout ce qu'il n'emploiera pas sur-le-champ. Très bonne affaire!

DORVILÉ.

Oui vraiment, très bonne affaire pour vous, monsieur le notaire. Quant à nous, cette fâcheuse nouvelle de tantôt n'est pas si foudroyante... mais enfin elle nécessite dans ma fortune des arrangements... N'est-ce pas vous qui, il y a quelques années, m'avez fait acheter ce château?

LÉONARD.

Oui; j'ai la minute dans mes cartons.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Faites-nous le vendre aujourd'hui à Marcelin.

LÉONARD.

A Marcelin!

DORVILÉ.

Vous savez ce que valent les terres?

LÉONARD.

C'est mon état.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous nous en rapportons à vous.

LÉONARD.

Trop honnête.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous n'oublierons pas les épingles de madame Léonard.

DORVILÉ.

Ni le pot-de-vin d'usage, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Fi donc! monsieur et madame; ce n'est pas l'intérêt... Comptez sur moi.

SCÈNE V

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD, MARCELIN, *sortant de sa boutique.*

MARCELIN, *remettant différents papiers à Léonard.*

Me voici, et voilà mes papiers, mon acte de naissance... Ils étaient sous ma main, et il m'a fallu tout bouleverser... L'extrait mortuaire de mon pauvre père... Comme il serait joyeux s'il pouvait voir son fils à la tête d'une fortune!... Son acte de mariage avec ma mère, tante du défunt.

LÉONARD.

C'est tout ce qu'il nous faut. Et dès que mon confrère de Paris sera éveillé...

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! rien ne presse, qu'il se repose; dans la journée, tantôt, quand vous voudrez. C'est en sûreté entre vos mains, entre les siennes... Que je me repose à mon tour.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons, parlez-lui.

DORVILÉ.

Comme cela me coûte! N'importe.

MARCELIN.

Comme on respire à l'aise quand on est riche!

DORVILÉ.

M. Léonard vient de nous apprendre l'heureux événement...

MARCELIN, *avec un mélange de bonhomie et d'importance.*

Ah! monsieur Dorvilé!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voulez-vous bien recevoir notre compliment?

MARCELIN.

Ah! madame de Saint-Phar!

DORVILÉ.

Oui, notre compliment bien sincère.

MARCELIN.

Je le crois. Quant à moi, soyez tranquilles, les richesses ne me changeront pas. Ce matin, vous me regardiez à peine.

DORVILÉ.

Oh! ce n'est pas...

MARCELIN.

Je suis sans rancune; je vous excusais, et je vous excuse encore. Je suis riche, très riche, et je n'en reste pas moins un bon enfant, un bon homme, qui ne saurait penser sans la plus vive sensibilité à vos malheurs...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je voudrais...

MARCELIN.

Mais jugez donc quelle surprise pour moi! me réveiller sans un sou, et me trouver plus riche que vous ne l'étiez! Pardon, c'est sans vouloir vous affliger. Combien je le regrette, ce cher cousin Ducoudray!

DORVILÉ.

Pourrais-je...

MARCELIN.

Le ciel m'est témoin que j'aurais mieux aimé partager sa fortune de son vivant; mais enfin, puisque le sort en a autrement ordonné... j'en porterai le deuil comme d'un père : c'est un article du testament.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est trop juste.

MARCELIN.

Le deuil! Il est bien plus dans mon cœur; il y en a que cela contrarierait, d'être obligé de se vêtir de noir quand on a cinquante mille écus de rente; mais moi, toujours simple, toujours philosophe...

DORVILÉ.

Allons, il ne nous laissera pas placer un mot.

MARCELIN.

Je ne m'en doutais pas; il avait fait prendre des informations sur mon compte. Et l'ami Gaspard, comme il va être étourdi, ébloui, stupéfait! Nous verrons s'il osera me soutenir encore qu'il est impossible de ne pas se méconnaître dans la prospérité; oh! je lui prouverai que quand on a du caractère... Pour Georgette, votre filleule, elle était là quand la nouvelle est arrivée. Pauvre petite! Elle n'est pas malheureuse; savez-vous qu'en moins de rien je suis devenu un assez bon parti.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En effet, combien de femmes aussi jolies et plus intéressantes peut-être...

MARCELIN.

Tantôt vous me trouviez trop pauvre; si maintenant je me trouvais trop riche, moi?

DORVILÉ.

Il est certain que vous pourriez prétendre... (*A sa sœur.*) Une nouvelle idée qui me germe dans la tête, ma sœur.

MADAME DE SAINT-PHAR, *à son frère.*

Oui, quelque folie. Songez à la vente.

MARCELIN.

Mais elle m'adore... Et moi... Ah çà, monsieur Léonard, quel emploi faisons-nous de nos fonds? voilà l'important.

LÉONARD.

C'est précisément de quoi nous nous entretenions. M. Dorvilé se trouve forcé par les circonstances...

MARCELIN.

Aurait-il quelque chose à vendre?

LÉONARD.

Son château.

MARCELIN.

Je l'achète.

DORVILÉ.

Vraiment?

MARCELIN.

Sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est charmant.

MARCELIN.

Fixez le prix; je n'y regarderai pas.

DORVILÉ.

Ah! monsieur...

MARCELIN.

Eh! non! cela me convient, cela vous oblige, et je suis trop heureux... Le château, les meubles, le carrosse, les chevaux, les laquais; j'achète tout, moi. Cela m'épargnera la peine de me monter une maison.

DORVILÉ.

Vous achetez tout! Ah! monsieur, qu'il est doux de voir passer la fortune entre les mains d'un homme aussi franc, aussi vif, aussi rond en affaires! ma foi, votre gaieté me gagne et me console. C'est convenu, vous voilà le maître, je vous cède tout; sauf la femme de chambre de ma sœur, et mon petit jockey, mes gens sont à vous; d'excellents sujets.

MARCELIN.

A qui le dites-vous? Ne les connais-je pas tous? C'est cela, père Dorvilé; traitons l'affaire gaiement. Je prends votre château; voulez-vous ma boutique?

DORVILÉ.

Ah! monsieur, quelle épigramme!

MARCELIN.

Eh! non, c'est sans mauvaise intention, une plaisanterie. Ne vous reste-t-il pas des ressources? Si je peux vous servir, comptez sur moi. En attendant, monsieur Léonard, eh vite! un bon acte de vente.

LÉONARD.

A vos ordres, monsieur. M. Dorvilé a payé la terre cent mille francs, il y a quelques années; pour les meubles, les embellissements, le renchérissement progressif...

DORVILÉ.

Soixante mille francs; est-ce trop?

MARCELIN.

C'est pour rien.

DORVILÉ.

Pas d'autre hypothèque que celle de ma sœur.

LÉONARD.

Moitié comptant, moitié après la transcription.

MARCELIN.

C'est cela. Dépêchez-vous, monsieur Léonard.

DORVILÉ.

Oui, dépêchez-vous.

LÉONARD.

Je suis aussi pressé que vous, messieurs. Un acte notarié pour l'immeuble, un sous-seing privé pour le reste. Eh! vivent les changements de fortune pour un notaire. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN.

Me voilà propriétaire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voilà mes fonds assurés.

DORVILÉ.

Me voilà en argent comptant; permettez que je vous remercie.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi donc.

MARCELIN.

Point du tout; c'est moi, au contraire, qui vous dois des remerciements; ou plutôt, remercions-nous mutuellement tous les trois. Je ne vous presse pas; mais quand pourrai-je occuper mon château?

DORVILÉ.

A l'instant. Je suis aussi rond que vous en affaires, moi : aussi bien je pars pour Paris après dîner.

MARCELIN.

Pourquoi donc cela? Je vous offre un appartement dans votre château; mais non, c'est une place dans ma voiture. Tenez, cette petite acquisition ne me suffit pas; j'en médite d'autres. Je pars aussi pour Paris ce soir, qu'en dites-vous? Cela contrariera Georgette. Oh! je l'aime toujours. Mais voilà un événement qui nécessairement retarde mon mariage. Il faut voir Paris, je n'y suis pas retourné depuis le collège. Vous y allez pour affaires, pour tâcher d'y retrouver, d'y gagner

quelque argent; moi j'y vais pour m'y divertir, acquérir, dépenser.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ce que c'est qu'une ruine, ce que c'est qu'une fortune! mon frère perdait la tête tout à l'heure, et maintenant c'est vous qui la perdez.

MARCELIN.

Auprès de vous, belle dame, on la perd facilement.

MADAME DE SAINT-PHAR.

De la galanterie!

MARCELIN.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît? (*A part.*) Elle est fort bien, cette femme-là. (*Haut.*) Or çà, je connais un peu mon domaine, moi; mais pas aussi bien que vous, et je ne serais pas fâché d'examiner, d'inspecter...

DORVILÉ.

Comment donc, monsieur; mais je vais vous conduire partout moi-même.

SCÈNE VII

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, DUMONT.

DUMONT.

Les chevaux sont mis, monsieur.

DORVILÉ.

Dételez-les, je ne pars que ce soir, je prends des chevaux de poste. Dumont, vous n'êtes plus à moi.

DUMONT.

Hélas! je présume bien que monsieur n'a plus besoin de mes services. Si vous saviez combien je souffre de quitter des maîtres aussi bons. Je venais vous demander mon congé; car enfin, il faut du temps pour trouver une place.

DORVILÉ.

Je vous en ai trouvé une; vous entrez au service de monsieur. (*Il montre Marcelin.*)

DUMONT.

De qui?

DORVILÉ.

De monsieur.

DUMONT.

Marcelin?

DORVILÉ.

Oui, de M. Marcelin.

MARCELIN.

Qui vient d'hériter de cinquante mille écus de rente; je suis bien aise de vous le dire, mon ami.

DUMONT.

Pas possible!

MARCELIN.

Ainsi, mon garçon, me voilà ton maître. Les mêmes gages, les mêmes profits que chez M. Dorvilé.

DUMONT.

Ah! monsieur, certainement... vous savez combien j'ai toujours eu d'estime... (*A part.*) Cela ne m'arriverait pas, un bonheur comme celui-là.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon. Ah çà! voyons le château.

DORVILÉ.

Conduisez monsieur; je vous rejoins, j'ai deux mots à dire à ma sœur.

MARCELIN.

A votre aise. Marchez, Dumont. Mon Dieu! comme on s'accoutume facilement à être riche!

(*Il sort avec Dumont.*)

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il n'est pas si facile de s'accoutumer à être pauvre.

SCÈNE VIII

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Un grand projet, ma sœur; voilà mon château vendu; cela nous donne le temps de respirer. Marcelin est jeune encore, il n'est pas sot, il a de l'éducation, il ne lui manquait que de la fortune; en deux mots, je veux l'amener à vous épouser.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi? moi!

DORVILÉ.

Oui, vous; rien de plus naturel que de s'associer à son beau-frère, et je rétablis ma fortune.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Y pensez-vous?

DORVILÉ.

Pourquoi donc pas? Il est riche, il est aimable, il est bon.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, mon frère, voilà une idée d'une extravagance...

DORVILÉ.

Ne vous trouvait-il pas charmante tout à l'heure! Quoique moins riche que lui, ne jouissez-vous pas d'une certaine fortune, puisque vous retrouvez tous vos fonds par la vente de mon château? Tout neuf et étranger dans le monde, pour se familiariser avec sa richesse, ne lui faut-il pas une femme qui sache gouverner, régler, recevoir et dépenser honorablement?

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est possible... mais la proposition est d'une brusquerie... Et sa petite Georgette?

DORVILÉ.

Fi donc! une paysanne, la fille d'un jardinier! il lui fera du bien, il l'établira, et il vous épousera.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais point du tout; vous rêvez, je crois. Marcelin peut avoir beaucoup de qualités, mais vous entendez bien que je ne peux pas me mêler de cette affaire-là.

DORVILÉ.

Eh! non, laissez-vous conduire; je me charge de tout. L'ami Valberg pourra nous aider; il va venir dîner avec nous; il est d'une adresse! et dévoué comme il l'est à nos intérêts...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, ne parlant jamais que d'âme et de sentiment.

DORVILÉ.

Précisément, il y a de quoi séduire Marcelin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je n'aime pas votre Valberg; je voulais rompre avec lui : je conçois qu'il peut vous être utile...

DORVILÉ.

C'est cela : on se brouille avec les gens quand on n'en a pas besoin; on s'en rapproche quand

ils peuvent servir. Justement le voici; il faut lui dire franchement tout ce qui nous arrive.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mon frère est d'une vivacité!

SCÈNE IX

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG.

VALBERG.

Je vous revois donc, ma belle bienfaitrice, mon cher et bon protecteur. Vous m'excuserez, je suis en bottes; je suis venu par le petit bois, sur ma petite jument! pauvre bête! malgré tout mon attachement pour elle, je ne l'ai pas ménagée. J'étais si impatient de saluer mes amis, mes respectables amis.

DORVILÉ.

Votre serviteur, mon cher Valberg.

VALBERG.

Le juste ciel puisse-t-il anéantir tous les ingrats! Je ne le suis pas; je vous dois tout, je me fais gloire de le publier, et je n'aspire qu'au bonheur de pouvoir reconnaître...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est trop beau de votre part.

VALBERG.

Au moins vous ne me refuserez pas une grâce. Il faut absolument prendre jour pour visiter mon modeste ermitage, ma bonne sœur, dont le cœur répond au mien... Je ne vous recevrai pas comme vous le méritez, comme vous me recevez tous les jours; mais l'aisance de la médiocrité, de la franchise, du sentiment, et une douce gaieté... Et quand je pense que vous pourrez vous dire : « Leur bonheur est mon ouvrage, » les larmes m'en viennent aux yeux.

DORVILÉ.

Oui, je connais votre sensibilité.

VALBERG.

C'est un si beau spectacle que celui d'un riche bienfaisant qui va sécher les pleurs dans les chaumières!

DORVILÉ.

Point du tout; je ne sèche plus de pleurs, mon ami; je ne suis plus riche, je suis ruiné.

VALBERG.

Plaît-il ?

DORVILÉ.

Je n'ai plus rien.

VALBERG.

Ah ! mon Dieu !

DORVILÉ.

J'ai vendu mon château.

VALBERG.

Déjà ? Quel événement ? j'en suis navré, écrasé, mon ami : et pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir ?

DORVILÉ.

Mais c'est de tout à l'heure que j'ai appris le malheur, et que j'ai fait la vente.

VALBERG.

Ah ! mon Dieu ! cela fait mal.

DORVILÉ.

Ce bon Valberg ! Vous seriez accouru encore plus vite.

VALBERG.

N'en doutez pas.

DORVILÉ.

Aussi ai-je compté sur vous. J'ai besoin de votre entremise pour un projet qui concerne ma sœur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais non, ne l'écoutez pas, je vous en prie.

VALBERG.

Pourquoi donc cela ? Je suis tout à vous, disposez de moi. Malheureusement j'ai bien peu de temps : j'ai remis des affaires très importantes à ce soir ; n'importe, je sacrifierai tout. Combien je vous plains ! Quelle perte pour moi ! Mais non, je ne veux songer qu'à vous, qu'à vous seul, mon ami ; et quel est donc ce nouvel acquéreur ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous l'avez vu là, c'est Marcelin ?

VALBERG.

Qu'est-ce que c'est que Marcelin ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

L'écrivain public, nouvellement enrichi par un héritage.

DORVILÉ.

Comme moi, nouvellement ruiné par la friponnerie de mon correspondant.

VALBERG.

Quelle horreur! Voilà les hommes. Voilà le monde. Que je me félicite de ma médiocrité! Les uns montent, les autres descendent; moi je reste où je suis, comme ces bonnes gens toujours en place sous tous les régimes, plaignant ceux qui tombent, recherchant ceux qui s'élèvent, toujours sensible... Et ce Marcelin...?

DORVILÉ.

Est dans l'enthousiasme, dans l'ivresse de sa fortune, prêt à conclure tous les marchés, à prendre tous les arrangements, à céder à toutes les impressions.

VALBERG.

C'est donc un homme d'or, une âme noble, généreuse, libérale?

DORVILÉ.

Il visite dans ce moment son nouveau domaine; il faut que je le rejoigne; en deux mots, j'avais pensé... Mais le voici.

VALBERG.

Le voici. Une excellente tournure; et puis un air de bonhomie et de contentement qui vous gagne le cœur.

SCÈNE X

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon; j'ai le temps de voir le reste.

DORVILÉ.

J'allais au-devant de vous, monsieur.

MARCELIN.

Eh! non; ne vous dérangez pas. C'est joli, fort joli; seulement l'entrée un peu mesquine. Oh! c'est tout simple, vous n'aviez pas une fortune assez considérable. Mais qu'est-ce que c'est, mon cher Dorvilé? j'ai vu de grands apprêts; vous attendiez du monde à dîner, à ce qu'il me paraît; le repas fait partie du marché, n'est-ce pas? Permettez que je prie madame de vouloir bien en faire les honneurs, et que je vous invite vous et vos amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est vraiment aimable.

VALBERG.

Très aimable. Monsieur, c'est un honneur que je sais apprécier.

MARCELIN.

Monsieur fait-il aussi partie du marché?

VALBERG.

Pas précisément; je suis un ami du château.

DORVILÉ.

C'est M. Valberg, receveur de l'enregistrement de la ville voisine, qui venait me demander à dîner.

MARCELIN.

Eh bien! monsieur...

VALBERG.

Oui, monsieur, un homme pénétré de la douleur du cher Dorvilé, et ravi en même temps que la fortune sourie à une personne aussi intéressante; car les belles âmes se devinent, et du premier coup d'œil je me sens porté par le sentiment...

MARCELIN.

Ah! monsieur; il ne s'agit pas de sentiment, mais d'appétit, et je me fais un vrai plaisir... Ah! cousin Ducoudray, comme votre fortune me vaut des amis!

VALBERG.

Ducoudray, dites-vous?

MARCELIN.

Le cousin dont j'hérite.

VALBERG.

Attendez donc, je me le rappelle, j'ai eu le plaisir de le voir; je connais tout le monde, moi : un très galant homme! Et il est mort! Parbleu je me félicite de retrouver un de ses parents...

MARCELIN.

C'est moi, monsieur, qui suis enchanté... Comme je vous disais, mon cher Dorvilé, l'entrée est mesquine.

VALBERG.

C'est ce que je vous ai toujours reproché.

MARCELIN.

C'est surtout cette boutique d'écrivain qui nuit à l'ensemble.

VALBERG.

Ah! le cher Dorvilé se serait fait un scrupule de vous déplacer.

DORVILÉ.

Parbleu!

MARCELIN.

Oh! oui, il avait pour moi des égards; mais moi je rachèterai le droit de la commune, et je médite déjà un plan de nouvelle construction.

VALBERG.

Oui, on peut donner à l'avenue une tournure mélancolique et champêtre. Permettez que je m'établisse votre architecte; nous avons quelque goût, quelque teinture de beaux-arts.

DORVILÉ.

C'est un homme universel que ce cher Valberg.

MARCELIN.

Eh bien! monsieur, nous causerons, nous verrons; et puis ce n'est pas tout, mon nouvel ami; vous habitez la ville voisine; je vous en prie, dites à tout le monde qu'on vienne me voir, qu'on sera bien reçu : je ne veux pas qu'on s'aperçoive que le château a changé de maître.

VALBERG.

C'est tout ce que je demande, monsieur; il est déjà si cruel de perdre un voisin, un ami comme M. Dorvilé.

MARCELIN.

Mais vous ne le perdrez pas; il viendra passer quelque temps chez moi avec son aimable sœur. Or çà, maintenant c'est M. Léonard qui nous manque.

SCÈNE XI

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN, LÉONARD.

LÉONARD.

Me voici; je me suis pressé! comme il faut envoyer cela à l'enregistrement...

VALBERG.

A l'enregistrement? mais ne suis-je pas là? Qu'est-ce que c'est, monsieur Léonard?

LÉONARD.

Le contrat de vente entre ces deux messieurs.

VALBERG.

Ah! fort bien, je m'en chargerai.

MARCELIN.

Et de quoi s'agit-il à présent, monsieur Léonard?

LÉONARD.

De lire, parapher et signer.

MARCELIN.

Eh bien! lisons, paraphons et signons.

DORVILÉ.

Dans le petit pavillon il y a tout ce qu'il faut pour écrire.

MARCELIN.

Eh! vite, entrons dans le petit pavillon.

DORVILÉ, *à Valberg.*

Restez avec ma sœur; elle va vous expliquer...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! que voulez-vous que je lui dise?

DORVILÉ, *à sa sœur.*

Tout ce que vous voudrez, mais parlez-lui. (*Haut à Marcelin et à Léonard.*) Eh bien! messieurs, passez donc, je vous en prie.

MARCELIN.

Vous vous moquez. Après vous, M. Dorvilé; ne suis-je pas chez moi?

DORVILÉ, *à part.*

Chez lui!

(*Il entre dans le château avec Léonard et Marcelin.*)

SCÈNE XII

MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG.

VALBERG.

Vous ne m'aviez pas trompé, il plie sous le poids de son bonheur, on en fera ce qu'on voudra.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, je ne sais comment vous dire l'idée qui a passé par la tête de mon frère.

VALBERG.

Eh! mais, ne suis-je pas son ami, le vôtre? Oui, ce Marcelin est vraiment un bon homme. Nous voilà déjà très bien ensemble. C'est fort heureux qu'il ne soit entouré que d'honnêtes gens; on le mènerait loin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ce que doivent craindre les personnes qui s'intéressent à lui.

VALBERG.

Sans doute; par probité même, on doit chercher à le diriger, à le conduire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ce que mon frère avait pensé, car je n'y suis pour rien, je vous prie de le croire.

VALBERG.

Et comme cette même probité ne défend pas de songer à ses petits intérêts quand ils ne nuisent pas à ceux des autres...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mon frère veut me persuader que ce M. Marcelin a daigné remarquer en moi quelques grâces, quelques charmes.

VALBERG.

Cet homme-là peut être très utile à ses amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Enfin,... vous ne devinez pas?

VALBERG.

Pardonnez-moi; je commence à entrevoir... Quel service pourrais-je lui demander?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je vous le répète, je n'y suis pour rien. J'étais bien loin de songer à me remarier; c'est mon frère...

VALBERG.

Attendez,... une idée lumineuse.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi donc?

VALBERG.

J'ai une sœur aussi, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment?

VALBERG.

Jeune, jolie, un peu naïve; mais je la dirigerai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment, votre sœur!

VALBERG.

Ah! mon Dieu! cela m'est échappé, c'est une plaisanterie. Certainement je me sacrifierais, je m'immolerais pour ce bon Dorvilé...

MADAME DE SAINT-PHAR, *à part.*

Suis-je assez humiliée!

VALBERG.

Mais vous ne m'entendez pas.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Chérissez, chérissez cette tendre sœur, modèle des vrais amis; mais croyez que je n'ai que faire de vos rares services. (*Elle sort.*)

VALBERG, *seul.*

Eh! mais, en vérité, c'est une injustice; les gens ne sont pas raisonnables. On se doit à ses amis, c'est gravé dans mon âme; mais faut-il s'oublier soi-même?... Écoutez donc, permettez donc...

SCÈNE XIII

LÉONARD, VALBERG.

LÉONARD.

Allez donc, monsieur Valberg; on vous attend. Désespéré de ne pouvoir dîner avec vous; M. Marcelin m'avait invité; mais c'est une occasion qui se retrouvera.

VALBERG.

Ah! monsieur Léonard, quelle chose étrange que la vie! Mais est-il rien de si cruel, pour une âme pure et franche comme la mienne, que de se brouiller avec des amis, des gens vers lesquels le cœur et le sentiment... Je vais me mettre à table. (*Il sort.*)

LÉONARD.

Ah! oui, monsieur; c'est bien cruel, certainement... Que diable veut-il dire?

SCÈNE XIV

LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur Léonard?

DELORME.

Nous venons de chez vous.

GEORGETTE.

Qu'avez-vous fait de Marcelin?

LÉONARD.

Il dîne dans son château.

DELORME.

Comment? dans son château!

LÉONARD.

Eh! oui, M. Dorvilé a vendu, Marcelin a acheté, j'ai fait l'acte, ils l'ont signé.

GEORGETTE.

Eh bien! mon père, qu'en dites-vous? me voilà dame et maîtresse d'un château.

DELORME.

C'est joli; cela console un peu d'être oublié dans le testament.

GEORGETTE.

Comment! si cela console!

LÉONARD.

Voulez-vous aller le joindre?

GEORGETTE.

Non pas pour le moment; nous avons une chose bien plus importante à concerter avec vous.

LÉONARD.

Eh! quoi donc?

GEORGETTE.

Mon contrat de mariage.

LÉONARD.

Oui dà. Bon! Encore un acte.

DELORME.

C'est cela. Nous avons dîné, nous; ne dérangeons pas Marcelin; allons chez vous, monsieur le notaire.

GEORGETTE.

Et puis nous reviendrons rapporter le contrat tout fait à Marcelin.

DELORME.

Et puis il n'aura plus qu'à le signer, comme il a signé la vente.

GEORGETTE.

Moi, cependant, je vais mettre ma robe de soie, n'est-ce pas, mon père? en attendant que j'aie pris les modes de Paris; n'est-ce pas, mon père?

DELORME.

Oui, mon enfant, fais-toi belle; et quand tu te verras passer dans ton carrosse... Non, je me trompe, c'est la joie... Quand on te verra rouler en équipage... et moi devenir le beau-père du maître, quand je n'étais que le jardinier... Quelle béné-

diction! Ne perdons pas le temps, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Je n'aime pas plus à le perdre que vous, monsieur Delorme; une succession, un contrat de vente, un contrat de mariage! quelle belle journée pour une étude!

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DORVILÉ, *seul.*

Holà! quelqu'un, Comtois, Germain, Dumont. Je n'ai pu trouver le moment de causer avec ma sœur; aura-t-elle parlé à Valberg? Dumont! Voyez si ces drôles-là répondront! J'ai vendu mon château, c'est quelque chose; oh! si je peux recouvrer le reste, je le tiendrai bien cette fois. Germain, Dumont! On dirait qu'ils s'entendent pour me faire apercevoir que je ne suis plus leur maître. Dumont!

SCÈNE II

DORVILÉ, DUMONT.

DUMONT.

Eh! mon Dieu! monsieur, me voilà.

DORVILÉ.

Je vous trouve bien impertinent de me faire attendre.

DUMONT.

Ma foi, monsieur, c'est bien le moins que les domestiques aient le temps de dîner après les maîtres.

DORVILÉ.

Que fait ma sœur?

DUMONT.

Elle est dans le jardin avec monsieur.

DORVILÉ.

Monsieur qui?

DUMONT.

Eh! mais vraiment, monsieur, le maître de la maison.

DORVILÉ.

Ah! fort bien. M. Marcelin. A-t-il assez ri, chanté, imposé silence à tout le monde pendant le dîner? Que de projets! que de châteaux en Espagne! J'ai été comme cela. Priez Valberg de venir me trouver ici.

DUMONT.

M. Valberg! il est parti.

DORVILÉ.

Comment, parti!

DUMONT.

Mais oui, monsieur; à peine avait-on pris le café qu'il s'est éclipsé.

DORVILÉ.

Ah! diable! cela me contrarie. Enfin, me voilà plus riche que je ne désirais l'être quand j'ai commencé; je devrais m'en tenir là, vivre philosophiquement dans la retraite. Oh non! quand une fois on a goûté de la fortune... A moins de millions, n'est-on pas toujours pauvre? Dites tout bas à ma sœur que je voudrais lui parler. Non, ne lui dites rien. J'ai vu Marcelin lui lancer des regards... Cependant je voudrais savoir... Allez donc, Dumont.

DUMONT.

Eh! mais, monsieur, tâchez d'abord de savoir ce que vous voulez; je ne peux pas deviner. Tenez, la voici, madame votre sœur.

SCÈNE III

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DUMONT.

MADAME DE SAINT-PHAR.

M. Marcelin vous appelle, Dumont; il demande les clefs de la galerie.

DUMONT.

Ah! mon Dieu! j'y cours bien vite, madame; je vous remercie de m'avoir averti : ce n'est pas ma faute, c'est monsieur qui me retenait.

DORVILÉ.

C'est bon, laissez-nous. (*Dumont sort.*) Il sert déjà

mieux son nouveau maître qu'il ne m'a jamais servi. Eh! non. Hier encore je n'avais qu'à me louer de son zèle. Pauvre Dorvile!

SCÈNE IV

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Eh bien! ma sœur?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh bien! mon frère?

DORVILÉ.

Où en êtes-vous avec Marcelin?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais en vérité, mon frère, voilà une question... On dirait, à vous entendre, que je suis de moitié dans vos extravagances.

DORVILÉ.

Eh! morbleu! ma sœur, est-ce avec moi que vous devez feindre? Ce mariage n'est-il pas bien plus avantageux pour vous que pour moi? et vous l'avez senti. Vous approuvez mon idée; elle est superbe, mon idée. Croyez-vous que je n'aie pas remarqué vos petits soins, vos petites attentions pour M. Marcelin?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dites plutôt que c'est lui qui m'a vraiment embarrassée, avec ses regards, ses soupirs et ses perpétuels compliments.

DORVILÉ.

Avez-vous parlé à Valberg? Nous secondera-t-il? Pourquoi nous a-t-il quittés? Il va revenir, sans doute?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, comptez sur votre cher Valberg.

DORVILÉ.

Un ami chaud, adroit, qui serait un excellent chef de cabale pour conduire une intrigue.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Un égoïste, qui change, se plie au gré de la fortune, et ne sert que ceux qui peuvent le servir. Je lui ai raconté, en plaisantant, vos folles idées. C'est une obligation de plus qu'il vous a, mon frère; ces folles idées l'ont avisé de ce qu'il devait

faire, non pas pour vous, mais pour lui. Le voilà qui songe à faire épouser sa sœur à Marcelin.

DORVILÉ.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Comment! ce petit Valberg se permettrait?... C'est un ingrat. Voilà donc pourquoi, pendant tout le dîner, il nous regardait à peine. Je lui passais sa sensibilité pour le nouveau riche, c'est tout simple; mais vouloir nous nuire... Oh! je ne les crains pas. Je les ai vus tellement s'agiter, s'intriguer autour de moi quand j'étais riche, qu'ils m'auront appris à intriguer autour des autres. En fait de finesse et de manœuvres, j'ai de l'inspiration, du génie, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, vous êtes un habile homme, mon frère. Je ne dissimulerai pas avec vous. Vous savez que l'intérêt a peu d'empire sur moi; je l'ai bien prouvé en épousant ce pauvre M. de Saint-Phar. Ce n'est donc point la fortune de Marcelin qui pourrait me décider; mais vraiment cet homme-là gagne à se faire connaître.

DORVILÉ.

Quand je vous l'ai dit : c'est un homme charmant, avec lequel vous serez parfaitement heureuse; mais il faut voir... il faut parler... il y a à craindre...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi donc? la sœur de ce Valberg? Elle est encore moins redoutable que la fille du jardinier; une provinciale bien gauche, bien ridicule...

DORVILÉ.

Tandis que vous, jeune et élégante Parisienne... Mais faites donc valoir vos avantages, déployez votre esprit, éblouissez-le de votre ton, de vos manières, de vos grâces.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous seriez un excellent maître de coquetterie, mon frère. Non, je ne ferai pas de démarches auprès de lui, mais je l'amènerai à en faire auprès de moi.

DORVILÉ.

Le temps nous presse; sa petite paysanne ne va pas manquer de venir le chercher.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! mon Dieu! n'avez-vous pas remarqué comme les vapeurs d'ambition lui ont monté subitement à la tête?

DORVILÉ.

C'est vrai. Il a déjà le ton tranchant, cet air content de lui-même, qu'on m'a reproché,... que je n'ai jamais eu,... que j'aurai moins que jamais, parce qu'enfin je suis un bon homme, moi. Au reste, nous emmenons Marcelin à Paris; et là, ma foi... Ah! je l'entends.

SCÈNE V

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN.

Cela n'est pas assez grand, cela n'est pas assez vaste.

DORVILÉ.

Nous parlions de vous, monsieur.

MARCELIN.

Votre serviteur. Et puis j'amènerai un peintre pour qu'il me dise si effectivement tous ces tableaux sont des originaux; je ne veux pas de copies, moi.

DORVILÉ.

Vrais originaux, monsieur. Ils m'ont coûté assez cher.

MARCELIN.

Et puis votre bibliothèque m'a fait naître une grande idée : je veux m'entourer de savants, de poètes, de gens de lettres; je les encouragerai, je leur ferai des pensions, je leur donnerai des prix, je serai leur Mécène.

DORVILÉ.

Ma sœur pourra vous indiquer les Virgiles et les Horaces du jour. L'hiver dernier n'avait-elle pas fondé chez moi un dîner de beaux esprits.

MARCELIN.

J'aurai des gravures, des médailles, des loges à tous les spectacles; et quelle cave! quelles porcelaines! quel cuisinier surtout! quoique le vôtre ne soit pas mauvais. Enfin, mon éducation est incomplète, je prendrai un maître de danse, un

VALBERG.

Précisément.

CÉLESTINE.

Madame, j'ai bien l'honneur... (*Bas à son frère.*) Est-ce la dame qui a des prétentions?

VALBERG, *bas à sa sœur.*

Tais-toi donc. (*A Marcelin.*) Vous m'avez si bien reçu, votre cœur et le mien du premier abord se sont si bien répondu, que j'ai cru ne pas devoir perdre un moment pour vous faire connaître une sœur chérie. L'amitié, la nature se partagent mon âme.

DORVILÉ.

Oui, la nature, l'amitié... moi j'aime mieux les bonnes actions que le beau langage.

VALBERG.

C'est très juste ce que vous dites là, mon cher Dorvilé.

CÉLESTINE.

Oui, monsieur, l'éloge que mon frère m'a fait de vos grandes qualités m'a inspiré pour vous une estime...

DORVILÉ.

Croyez, mademoiselle, que votre frère et vous n'êtes pas les seuls qui ayez conçu beaucoup d'estime pour monsieur.

MARCELIN.

Ma foi, messieurs et mesdames, vous m'enchantez; quand je ne devrais à ma fortune que l'avantage de me procurer des assurances aussi unanimes d'une parfaite amitié, je lui aurais de grandes obligations.

VALBERG.

Ah! l'amitié... est-ce donc la fortune qui l'inspire? A la bonne heure, je suis franc, il est doux d'être l'ami d'un homme riche; mais ce qui fait vraiment naître l'amitié, c'est une secrète impulsion, une certaine sympathie, comme dans l'amour.

CÉLESTINE.

Oui, comme dans l'amour. Je suis aussi franche que mon frère...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ingénu.

CÉLESTINE.

Hélas! oui. Je suis naïve, timide, modeste et silencieuse.

VALBERG.

Oui, ce sont des vertus de famille chez nous. (*Bas à sa sœur.*) Tais-toi donc.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Ai-je dit une sottise?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est fâcheux que M. Marcelin ne puisse pas mettre à l'épreuve ces belles vertus de votre famille.

DORVILÉ.

Oui, c'est dommage. Il part ce soir avec nous pour Paris.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Ah! mon Dieu! il part pour Paris, mon frère.

VALBERG.

Vous partez?

MARCELIN.

Vous sentez que je suis impatient de me rendre à Paris; c'est la patrie des gens riches.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Ah! mon Dieu! et moi qui ai congédié mon cousin!

VALBERG.

Quelle heureuse rencontre, mon cher Marcelin! nous partons avec vous.

DORVILÉ.

Comment! vous iriez à Paris?

CÉLESTINE.

Nous irions à Paris, mon frère?

VALBERG.

Oui, ma bonne sœur : je sais que tu le désires, et puis j'ai quelques intérêts à y régler.

CÉLESTINE.

Ah! quelles délices!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et votre emploi, qu'est-ce qui le remplira?

VALBERG.

J'ai un commis, j'ai un congé.

MARCELIN.

A merveille, je vous emmène tous; nous avons une berline aussi grande que la diligence.

CÉLESTINE.

Ah quel plaisir! à Paris! les promenades, les spectacles, les modes...

VALBERG.

Et les malheureux que vous visiterez, que vous soulagerez! voyage véritablement sentimental.

MARCELIN.

Nécessaire. J'ai besoin de me former à l'école du monde. M. Dorvilé et sa sœur veulent bien me servir de guides, de mentors.

CÉLESTINE.

Oh! que j'aurai bientôt pris les grâces, les manières, les façons!

MARCELIN.

C'est cela. Nous ferons un cours complet d'usage et de bon ton; madame me formera, je formerai mademoiselle.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que vous dites donc?

MARCELIN.

Pardon, c'est la gaieté, la joie...

VALBERG.

Madame est bien en état de donner des leçons.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais vous me dites une impertinence.

VALBERG.

Je ne m'en doutais pas.

DORVILÉ, *s'emportant.*

Oui. Vous êtes un ingrat. Nous connaissons vos vues secrètes.

MADAME DE SAINT-PHAR, *à son frère.*

Taisez-vous donc.

CÉLESTINE.

Croyez-vous que les vôtres nous aient échappé?

VALBERG, *bas à sa sœur.*

Tais-toi donc.

MARCELIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? on se pique, je crois. C'est charmant : c'est pour moi qu'on se dispute. Ne vous fâchez donc pas. Vive la richesse! elle vous donne à choisir; mais je n'entends pas que l'on se querelle chez moi, pour moi; des amis!

SCÈNE VII

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, VALBERG, CÉLESTINE, GEORGETTE, *parée.*

GEORGETTE.

Me voici.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Georgette!

DORVILÉ.

Il ne manquait plus qu'elle.

MARCELIN.

Allons, en voilà une troisième.

GEORGETTE.

C'est bien heureux qu'on puisse vous voir. Je devrais vous gronder; depuis la nouvelle de votre héritage, n'avoir pas été plus inquiet de moi! Je vous pardonne, je suis si joyeuse. Mais regardez-moi donc, mon cousin.

CÉLESTINE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette petite effrontée?

VALBERG.

C'est votre parente, à ce qu'il paraît?

MARCELIN.

Fort éloignée.

VALBERG.

N'importe. Mademoiselle, voulez-vous bien permettre...

GEORGETTE.

Votre servante, mon parrain. Eh bien! direz-vous encore que Marcelin n'est pas assez riche pour moi, que je suis faite pour trouver beaucoup mieux?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Non, sans doute.

VALBERG, *à Marcelin.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MARCELIN, *à Valberg.*

J'étais sur le point de l'épouser.

VALBERG, *à Marcelin.*

Mais c'est une paysanne.

MARCELIN, *à Valberg.*

Eh! mon Dieu oui; mais que voulez-vous?

GEORGETTE.

Je n'oublierai jamais vos bontés, mon parrain, ni celles de madame; une fois la femme de Marcelin, je veux qu'il vous aide de son crédit, que sa fortune lui serve à réparer la vôtre. Je n'aurai pas besoin de le presser, il a si bon cœur!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mille grâces de vos intentions généreuses! mademoiselle.

DORVILÉ, *à part.*

C'est une bonne fille, au fond.

GEORGETTE.

Voyez-vous? mon cousin; c'est un jour de fête aujourd'hui, et je me suis parée.

DORVILÉ.

Mais dites-moi donc, Georgette, ma filleule : est-ce que vous perdez la tête? comment avez-vous pu conserver l'espoir d'épouser encore M. Marcelin?

CÉLESTINE.

En effet, c'est d'un orgueil... Vous vous oubliez, ma petite.

GEORGETTE.

Comment, je m'oublie! Ah! je vois ce que c'est : vous le jugez d'après vous; mais je suis sûre de lui; les richesses ne le corrompront pas; il les méprisait tant quand il était pauvre. Et tous ses beaux discours sur la force de ses principes, sur son amour pour moi!... Répondez-leur donc, mon cousin, je vous en prie; dites-leur que vous m'aimez toujours.

MARCELIN.

Oui, sans doute, ma chère cousine. (*A part.*) En effet, je ne peux pas me dispenser... (*Haut.*) Vous m'avez bien jugé, et mon cœur... (*A part.*) C'est fort embarrassant.

GEORGETTE.

Là, vous l'entendez, messieurs et mesdames. Or çà, mon cousin, mon père et M. Léonard vont venir.

MARCELIN.

Ah! oui. M. Léonard doit m'apporter le portefeuille de la succession; j'ai des comptes, des quittances à signer.

GEORGETTE.

Il s'agit d'une affaire bien plus importante : ce n'est plus le cas à présent de se marier sans contrat.

MARCELIN.

Sans contrat... Oh! non, il faut un contrat. (*Bas à Valberg.*) Je ne sais que dire, moi.

VALBERG, *à Marcelin.*

Rien n'est écrit encore.

MARCELIN, *à Valberg.*

Rien du tout.

VALBERG, *à Marcelin.*

Vous n'êtes point lié.

GEORGETTE.

Justement, les voici.

DORVILÉ, *à sa sœur.*

Que je souffre! que je fais de mauvais sang!

CÉLESTINE, *à Valberg.*

Vous ne m'aviez pas parlé de cette petite paysanne, mon frère.

SCÈNE VIII

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN, CELESTINE, DELORME, LÉONARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Venez, mon père; venez, monsieur Léonard; voilà mon cousin qui vient de me répéter qu'il m'aimait toujours.

DELORME.

Messieurs et mesdames... Diable! je ne m'attendais pas à trouver si grande compagnie... Je vous demande pardon si je vous trouble... Certainement vous ne doutez pas du respect que j'ai l'honneur... Bref, mon gendre, avec la permission de ces messieurs et de ces dames...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Son gendre!

CÉLESTINE.

Quel ton!

DELORME.

C'est M. Léonard qui vous apporte à signer votre contrat de mariage avec ma fille.

MARCELIN.

Ah! fort bien, mon contrat de mariage.

LÉONARD.

Vous voyez avec quel zèle je m'occupe de tous vos intérêts, monsieur.

DORVILÉ.

En effet, c'est montrer un grand zèle, monsieur Léonard.

LÉONARD.

En puis-je avoir trop pour M. Marcelin?

VALBERG.

Non, sans doute; et comme son ami, c'est du fond du cœur que je vous remercie; mais quelquefois le zèle nous emporte, et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes un peu pressé.

GEORGETTE.

Comment, pressé?

VALBERG.

Oui, vous devez sentir que le mariage ne peut avoir lieu aussi promptement.

DELORME.

Pourquoi donc cela?

GEORGETTE.

Eh! mais, dites donc à ce monsieur qu'il se trompe, mon cousin.

MARCELIN.

Moi... Mais en effet... Je crois... Je crains... Il faudrait savoir les motifs...

GEORGETTE.

Et quels motifs pourrait-il y avoir?

VALBERG.

Oh! ne vous désolez pas, ma belle enfant; tenez, le cher papa entendra raison mieux que vous.

DELORME.

Moi? monsieur; mais je ne vois pas...

VALBERG.

D'abord, M. Marcelin aime toujours votre fille, n'est-ce pas?

MARCELIN.

Oh! oui. (*A part.*) Ma foi, ce n'est pas mentir.

DELORME.

C'est quelque chose.

VALBERG.

Mais au milieu des embarras d'une succession...

MARCELIN.

C'est vrai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qui nécessairement entraîne à sa suite des longueurs, des procès...

MARCELIN.

C'est juste.

VALBERG.

Et puis, il est en deuil.

GEORGETTE.

D'un cousin.

VALBERG.

D'un bienfaiteur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

La décence permet-elle...

CÉLESTINE.

Non, la décence ne permet pas.

DORVILÉ.

Enfin nous l'emmenons à Paris.

CÉLESTINE.

Oui, nous allons à Paris.

GEORGETTE.

Comment! vous m'abandonnez?

MARCELIN.

Eh! non, pas du tout, je reviendrai, ou plutôt vous viendrez nous rejoindre.

VALBERG.

Voilà ce que c'est; la noce à Paris. Les gens riches ne peuvent pas se marier brusquement comme ceux qui n'ont rien; il faut du faste, de l'éclat...

GEORGETTE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas épousée avant d'être riche?

MARCELIN, *à part.*

Ma foi, oui, c'est dommage.

DELORME.

Mais pourquoi ne pas nous emmener avec toi?

MARCELIN.

Eh! mon Dieu! je le voudrais;... mais, le puis-je?... M. Dorvilé, sa sœur, et puis M. Valberg et sa sœur.

CÉLESTINE.

Oui, la voiture est complète.

VALBERG.

Allons, mon cher Marcelin, voilà votre aimable cousine et son honnête homme de père qui sont raisonnables, qui sentent l'importance des motifs... Pensons aux affaires de la succession. N'avez-vous pas des comptes à régler avec M. le notaire?

MARCELIN.

Oui, vraiment.

LÉONARD.

Mon confrère de Paris vous attend au château avec les titres et le portefeuille.

MARCELIN.

Eh! que ne le disiez-vous donc? J'y cours; j'ai de l'argent à vous compter, monsieur Dorvilé.

DORVILÉ.

Je suis prêt à le recevoir, monsieur Marcelin.

GEORGETTE.

Eh bien! vous me laissez, vous ne me dites rien!

MARCELIN.

Pardon, ma chère cousine; je ne partirai pas sans vous dire adieu. (*A part.*) Pauvre Georgette! elle me fait de la peine. (*Haut.*) Croyez... (*Bas.*) Je ne sais ce que je dis. (*Haut.*) Je vais trouver le notaire. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

VALBERG.

Je vous suis. (*A Delorme et à Georgette.*) Sans adieu, mes braves amis; vous n'imaginez pas combien vous m'avez inspiré d'intérêt, mais vous devez sentir... Un deuil... de bienfaiteur... Venez avec moi, ma sœur. (*Il sort.*)

CÉLESTINE, *à Georgette.*

Sans adieu, petite. (*Elle sort.*)

SCÈNE X

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

MADAME DE SAINT-PHAR.

J'admire avec quel empressement vous avez

dressé ce beau contrat de mariage, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Mais, madame, on me demande un acte, je le fais.

DORVILÉ, *à Léonard.*

Eh! laissez donc, monsieur; j'espère que vous aurez bientôt un autre acte à faire, le contrat de ma sœur avec M. Marcelin.

LÉONARD.

Ah! ah!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Taisez-vous donc, mon frère; venez avec moi. Vous ne savez jamais parler à propos. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI

LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ils l'emmènent, ils nous laissent.

DELORME.

Allons, il t'aime toujours; il te l'a dit; voilà le principal.

LÉONARD.

Pauvres gens, ne vous flattez pas. J'ai du tact, il ne vous épousera pas. Voilà M. Dorvilé qui vient de me parler d'un autre contrat de mariage pour Marcelin.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu!

DELORME.

Et vous le feriez, monsieur Léonard?

LÉONARD.

Belle question! puis-je refuser un acte? c'est mon métier. Ne m'en veuillez pas, on le ferait faire par un autre. Entre nous, ce mariage eût été trop beau. Songez à sa fortune. Ils m'attendent, et je vais rejoindre mon confrère. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

Eh bien! fiez-vous donc aux beaux discours des gens!

GEORGETTE.

Qui jamais eût pensé cela de Marcelin?

DELORME.

Un parent!

GEORGETTE.

Un si bon homme!

DELORME.

Ne vous avisez pas d'en parler, entendez-vous, mademoiselle; c'est moi qui ne veux plus que tu l'épouses.

GEORGETTE.

Oui, mon père, il faut être fière; je vous obéirai. Il reviendrait à moi que je n'en voudrais plus. Je le déteste. J'aurais été si heureuse avec lui!

DELORME.

Je voudrais bien savoir s'il compte sur moi pour être son jardinier.

SCÈNE XIII

DELORME, GEORGETTE, GASPARD.

GASPARD.

Me voilà de retour. Eh bien! le parrain a-t-il donné son consentement? A quand la noce?

GEORGETTE.

Ah! monsieur Gaspard, c'est le ciel qui vous envoie; peut-être parviendrez-vous à lui faire entendre raison. Il est dans son château avec ses belles dames, ses nouveaux amis, les deux notaires... mais c'est égal, vous lui parlerez... Mon père, racontez donc à M. Gaspard...

DELORME.

Oui, votre ami est un indigne, qui part pour Paris, qui ne veut plus épouser ma fille.

GASPARD.

Ah çà! perdez-vous la tête? je n'entends rien...

DELORME.

Comment, vous n'entendez pas qu'il a acheté un château, qu'il a pris le deuil.

GEORGETTE.

Que ce matin on le trouvait trop pauvre, et qu'à présent on le trouve trop riche.

GASPARD.

Marcelin! mon cher Marcelin! il serait devenu riche! Et comment cela, s'il vous plaît?

GEORGETTE.

Il est bien clair que ces nouveaux amis ne peuvent l'aimer que pour sa fortune; tandis que moi... Regardez donc, j'avais déjà annoncé à tout le village...

GASPARD.

Mais expliquez-moi donc...

DELORME.

Venez avec nous, je vous conterai tout cela; il ne faut pas qu'on nous voie ici.

GEORGETTE.

Oui, vous serez notre sauveur; il vous écoutera, vous le ferez rougir.

GASPARD.

Comptez sur moi, je lui parlerai. Marcelin riche! j'en suis émerveillé, enchanté, transporté.

DELORME.

Ah! qu'on a bien raison de dire que les richesses... Il y a là de quoi me rendre philosophe comme il l'était ce matin.

GEORGETTE, *à Gaspard.*

Venez, venez, vous allez tout savoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

GASPARD, GEORGETTE, DELORME.

GASPARD.

Cinquante mille écus de rente! ah! père Delorme, quel coup de bonheur! quel bienfait de la fortune!

DELORME.

Eh! mais, mon Dieu, quel transport! vous voilà presque aussi joyeux que si vous héritiez avec Marcelin.

GASPARD.

C'est bien naturel. J'en jouis comme si c'était moi. J'en jouis pour lui, pour moi, pour vous. Oh! je ne suis pas envieux, et il faut qu'au moment où

cela lui arrive je me trouve dans le pays : comme c'est heureux!

GEORGETTE.

Oui vraiment. Vous qui êtes bon et sage, vous pourrez lui faire entendre...

GASPARD.

Je le connais, il fera tout pour moi.

GEORGETTE.

C'est ce que j'ai pensé.

GASPARD.

Je brûle mes comédiens de bois, et je me fais directeur des vrais comédiens.

GEORGETTE.

Eh! laissez là vos marionnettes et vos comédiens.

GASPARD.

Écoutez donc, chacun a son ambition; c'est la mienne.

DELORME.

Ah çà, nous entendrez-vous, à la fin?

GASPARD.

Oui, sans doute, parlez; il ne me manquait qu'un bailleur de fonds, le voilà trouvé.

DELORME.

Quand je vous dis qu'il est déjà fier, orgueilleux; qu'il y a même de la trigauderie dans son fait; qu'il promène ma pauvre fille avec de belles paroles, et que tout bas il projette un autre mariage.

GASPARD.

Allons donc... mais il me recevra bien.

GEORGETTE.

Je le crois, et je n'ai plus d'espoir qu'en vous, mon cher monsieur Gaspard. Faites-lui bien sentir que c'est fort mal à lui, parce qu'il est riche aujourd'hui, de dédaigner ceux qu'il aimait hier; dites-lui... la vérité, que je mourrai de chagrin s'il m'abandonne.

GASPARD.

Eh! non, il ne s'agit pas de mourir... Laissez-moi faire; je ne veux pas entrer brusquement, je sonne. (*Il sonne.*) Comme il va m'embrasser de bon cœur! Oh, il a tort avec vous, il a grand tort, et je lui dirai... Cependant, peut-être faut-il être un peu indulgent pour lui.

GEORGETTE.

Vous l'excusez?

DELORME.

Vous l'approuvez?

GASPARD.

Pas du tout : oh ! à sa place je me conduirais bien autrement; mais les convenances, le monde... dans sa position... Oh ! je lui ferai entendre raison.

DELORME.

C'est donc à dire qu'il devrait aussi vous renier pour son ami?

GASPARD.

C'est bien différent; je ne veux pas l'épouser, moi. Mais on vient, j'irai vous rejoindre, j'irai vous rendre compte... Un ami, un ami de trente ans, qui fait un héritage!

GEORGETTE.

Ah! mon père, tous les hommes se ressemblent.

DELORME.

C'est bien vrai, ma fille. Je ne vous souhaite pas de mal, monsieur Gaspard; mais vous mériteriez... Oh! si jamais je suis riche, comme je m'en vengerai sur vous tous!

GASPARD.

Fiez-vous à moi, vous dis-je; je lui parlerai pour vous, je lui parlerai pour moi, nous serons tous heureux. (*Georgette et Delorme sortent.*) (*Seul.*) Ah! oui, il faut absolument qu'il épouse cette petite Georgette, parce qu'enfin... Malgré tous les préjugés... Dix mille francs, c'est tout ce qu'il me faut, et pour lui, c'est une bagatelle qu'il ne peut pas se dispenser de me prêter; et quant à Georgette, je ferai sentir à Marcelin...

SCÈNE II

GASPARD, DUMONT.

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est? On a sonné, je crois; est-ce vous, mon ami?

GASPARD.

Eh! vite, M. Marcelin? je veux lui parler.

DUMONT.

De quelle part, mon cher?

GASPARD.

De la mienne, mon cher. (*A part.*) Ces drôles-là! ils vous ont une insolente familiarité...

DUMONT.

Cela ne se peut pas. Monsieur est en affaires; revenez.

GASPARD.

Comment, que je revienne! oh! je prétends...

DUMONT.

Quand je vous dis que monsieur n'est pas visible.

GASPARD, *à part.*

Diable! voici qui tempère ma joie. Pourvu qu'il ne soit pas devenu aussi impertinent que son laquais. (*A Dumont.*) Écoutez donc, monsieur, ne vous en allez pas; faites-moi le plaisir de lui dire que c'est son ami Gaspard.

DUMONT.

Gaspard! son ami! (*A part.*) C'est possible, au fait.

GASPARD.

Eh! oui, son camarade de classes, qui a déjeuné avec lui ce matin.

DUMONT.

Ah! vous avez déjeuné... c'est différent. C'est que, voyez-vous, quand on ne connaît pas les personnes... Je vais vous conduire.

GASPARD.

C'est inutile, le voici : laissez-nous.

DUMONT.

Point du tout, je vais annoncer monsieur.

GASPARD.

M'annoncer! oui, cela vaudra mieux. (*A part.*) Je me trouve tout embarrassé.

SCÈNE III

GASPARD, DUMONT, MARCELIN.

MARCELIN, *un gros portefeuille à la main.*

Ouf! que je respire. J'avais besoin de prendre l'air. Le voilà donc, ce cher portefeuille!

GASPARD, *à part.*

Oh! il ne peut pas me recevoir mal.

MARCELIN.

Et il est à moi, bien à moi.

GASPARD, *à Dumont.*

Annoncez-moi donc. Je ne sais comment l'aborder.

DUMONT.

Monsieur, c'est M. Gaspard.

MARCELIN.

Gaspard! ah! c'est toi, mon ami.

DUMONT.

C'est juste, c'est son ami. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

GASPARD, MARCELIN.

MARCELIN.

Qu'il me tardait de te revoir! Tout est bien changé pour moi depuis ce matin, mon cher Gaspard.

GASPARD.

Je le sais, et je vous en fais mon compliment... Je veux dire que c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai appris le bonheur d'un ancien ami.

MARCELIN.

Eh! que diable! monsieur Gaspard, laissez là vos compliments et vos satisfactions. Ces termes-là sont de trop entre nous; ton ancien ami ne veut pas cesser de l'être. Touche là, et embrasse-moi.

GASPARD.

Que je t'embrasse! Volontiers. Ah! je respire à mon tour. Je t'avoue que ta prospérité m'inspirait des craintes... Grâce à toi, ma crainte se passe, et je me réjouis de retrouver encore mon camarade Marcelin.

MARCELIN.

Oui, mon ami, je suis riche, immensément riche; en quelques heures, il m'est survenu un château, un équipage, des laquais, des amis intimes, et un portefeuille; mais je conserverai mes principes délicats, généreux, extraordinaires. La fortune me sied trop bien pour que je n'en fasse pas un bon usage. As-tu besoin d'argent, de caution? puis-je te servir en quelque chose? parle.

GASPARD.

Ma foi, puisque tu me préviens et que tu veux

que j'en use sans façon avec toi, je t'avoue que je méditais de t'emprunter...

MARCELIN.

Combien?

GASPARD.

Oh! beaucoup... Dix mille francs.

MARCELIN.

Les voilà; en veux-tu davantage?

GASPARD.

Non; c'est tout ce qu'il me faut pour un certain projet de spectacle.

MARCELIN.

Fi donc! vas-tu encore t'occuper de ces misères. Tu es fait pour mieux que cela. Tiens, je pars ce soir pour Paris, viens avec moi; tu as de l'esprit, de la littérature; je te prônerai, je te servirai, je te pousserai. Eh bien! suis-je une girouette, tournant selon le vent des circonstances?

GASPARD.

Brave et généreux Marcelin, riche et si digne de l'être! oui, je pars avec toi; je te ferai connaître ma femme, ma fille; tu seras leur bienfaiteur.

MARCELIN.

Point du tout; je serai leur ami, vous serez les miens.

GASPARD.

Toujours. Eh! que ces amis sont préférables à tous ceux qui vont te tomber des nues!

MARCELIN.

Ils sont déjà arrivés. Comme je te le disais, j'en ai, des nouveaux amis : M. Dorvilé, l'ancien propriétaire du château; il me dédaignait ce matin, il ne tient qu'à moi de le protéger maintenant : M. Valberg, hier complaisant de M. Dorvilé, et le mien aujourd'hui : leurs deux sœurs, charmantes femmes, ma foi. J'ai deviné leurs intentions; on me fait la cour comme à une jolie fille, mon ami. Coquettes de Paris, coquettes de province, coquettes de village : madame de Saint-Phar, mademoiselle Célestine, Georgette, c'est à qui m'épousera.

GASPARD.

A propos, je suis chargé de te parler...

MARCELIN.

De qui donc?

GASPARD.

Tu ne devines pas?

MARCELIN.

De Georgette, peut-être?

GASPARD.

Mon Dieu! oui, je l'ai vue.

MARCELIN.

Ah! tu l'as vue? Pauvre Georgette! Eh bien?

GASPARD.

Eh bien! mon ami, je te dirai qu'elle est bien chagrine.

MARCELIN.

Je le crois. Sais-tu que je suis fort embarrassé, moi; car enfin... Que me conseilles-tu?

GASPARD.

Eh! mais, si tu veux que je te parle franchement... Qu'en dis-tu, toi?

MARCELIN.

D'abord, il est certain que tout autre à ma place... N'est-ce pas?

GASPARD.

Oh! oui; mais cependant... Elle t'aime bien.

MARCELIN.

C'est vrai; aussi mon dessein n'est-il pas de l'abandonner. Quand il n'aurait pas été question d'amour entre nous, c'est ma parente, je ne l'oublierai pas.

GASPARD.

Je vois avec plaisir que tu songes à lui faire du bien.

MARCELIN.

C'est un devoir; mais on prétend que je peux trouver un très grand mariage.

GASPARD.

Oui; mais...

MARCELIN.

Je suis riche; mais avec les sentiments que je me glorifie d'avoir, serait-ce un si grand malheur de l'être encore davantage?

GASPARD.

Non, sans doute. Cependant...

MARCELIN.

Ce sont ces nouveaux amis qui se disputaient

entre eux, et qui se sont réunis pour me faire sentir que Georgette... D'ailleurs je ne suis pas si âgé; pourquoi me presserais-je de me marier? Riche et garçon, qui m'empêche de mener une vie délicieuse?

GASPARD.

Il est sûr qu'on est toujours assez tôt en ménage.

MARCELIN.

En confidence, ces deux dames dont je te parlais tout à l'heure... Je réponds à leurs agaceries; c'est fort bien, elles valent bien la peine qu'on s'intéresse à elles; mais on s'abuse furieusement si l'on croit que je songe au mariage.

GASPARD.

Ah! fripon!

MARCELIN.

Oh! je ne dis pas... Les mœurs avant tout. Pour Georgette que j'aime, que je regrette, que je respecte... eh bien! il faut que ce soit toi qui lui fasses entendre...

GASPARD.

Moi!

MARCELIN.

Non, je lui écrirai; oh! je ferai tout pour elle.

GASPARD.

Allons, le père n'aura pas à se plaindre.

MARCELIN.

Comment donc? Mais je veux qu'il soit fort à son aise; et moi, ma foi, je jouirai de ma jeunesse, et dans quelques années nous verrons à nous marier.

GASPARD.

C'est cela. Dans quelques années : qui sait si à cette époque, je ne pourrai pas te procurer un trésor, moi?

MARCELIN.

Vraiment?

GASPARD.

Ma petite fille promet d'être charmante.

MARCELIN.

Comment, ta petite fille?

GASPARD.

Dans six ans elle en aura seize.

MARCELIN.

Laissons-la grandir, mon cher ami. Mais les notaires sont encore là à griffonner je ne sais quel papier qu'il faut que je signe; nous partons dans une heure. En attendant, veux-tu voir toutes mes acquisitions, mes meubles, mes acajous, mon jardin anglais, mon parc? Veux-tu que je te présente à ma société?

GASPARD.

Un moment; puis-je, vêtu comme je le suis...

MARCELIN.

Allons donc, suis-je mieux mis que toi? n'es-tu pas mon ami? tant pis pour ceux ou celles qui ne te trouveraient pas bien. Tiens, voici une de mes conquêtes, mademoiselle Célestine, la coquette de province.

GASPARD.

Elle est fort gentille.

SCÈNE V

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Ah! c'est vous; mon frère et moi, nous vous cherchons de tous les côtés. (*En montrant Gaspard.*) Est-ce là le commissionnaire?

MARCELIN.

Comment, le commissionnaire?

CÉLESTINE.

Eh oui, le commissionnaire que nous devons envoyer à la ville.

GASPARD, *à part.*

L'impertinente!

MARCELIN.

Point du tout, c'est Gaspard.

GASPARD.

Oui, mademoiselle; son ami, son véritable ami.

CÉLESTINE.

En vérité? Mon Dieu! que je suis donc sotte avec mes méprises, moi!

MARCELIN, *à Gaspard.*

N'est-ce pas qu'elle est bien?

GASPARD.

Oh! ce n'est pas une beauté.

CÉLESTINE.

Pardon, je ne faisais pas réflexion... Vos amis ne peuvent pas être d'un état bien distingué... Je veux dire que vous-même... Allons, je m'embrouille de plus en plus.

MARCELIN, *à part.*

Ce pauvre Gaspard n'a pas une tournure bien élégante.

SCÈNE VI

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG.

CÉLESTINE.

Eh! venez donc, mon frère, venez à mon secours. Je ne sais où j'avais la tête. Monsieur qui est l'ami de monsieur, et que je prenais...

GASPARD.

Eh! mademoiselle, je vous tiens quitte de vos excuses.

VALBERG.

Monsieur est l'ami du cher Marcelin?

MARCELIN.

Oui, nous avons étudié ensemble.

GASPARD.

Et, ma foi, nous étions comme deux frères...

MARCELIN.

Il suffit.

GASPARD.

C'est que je suis bien aise d'expliquer à monsieur et à mademoiselle...

MARCELIN.

Où est donc la belle madame de Saint-Phar.

GASPARD, *à part.*

Comment! il détourne la conversation!

VALBERG.

Je l'ai laissée avec son frère. Pauvres gens! ils ont besoin de concerter leurs mesures, leurs précautions.

CÉLESTINE.

Pourvu que ces mesures ne tendent pas à nuire aux autres.

GASPARD, *à part.*

C'est fini, il ne me regarde plus.

CÉLESTINE.

Je n'aime pas ces gens-là, moi.

MARCELIN.

Ah! mademoiselle, une belle personne comme vous peut-elle savoir ce que c'est que de haïr?

VALBERG.

Eh! non, c'est une petite vivacité de ma sœur. Les bons cœurs sont toujours vifs.

GASPARD, *à part.*

Il était plus mon ami quand nous étions seuls.

SCÈNE VII

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je vous croyais au jardin.

GASPARD, *à part.*

Allons, encore une élégante. Oh! je n'y tiens plus; mon auberge est à deux pas.

MARCELIN.

Ah! madame.

GASPARD.

Pardon, mon ami; mais avec la permission de ces dames et de monsieur... je reviens dans l'instant. Un seul mot: n'oublie pas que les amis à qui l'on doit le plus se fier dans la bonne fortune sont ceux dont on a fait l'épreuve dans l'adversité.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR.

MARCELIN.

Comment! il me fait de la morale!

CÉLESTINE.

Et il insulte les personnes qui sont chez vous.

VALBERG.

Mais pas du tout. C'est un axiome que ce qu'il a dit là.

MARCELIN.

Oui, il est fort en sentences, le bon Gaspard.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là?

VALBERG.

Un brave homme qui a fait ses études avec M. Marcelin.

CÉLESTINE.

Il a donc fait des études, M. Marcelin?

VALBERG.

N'est-il pas permis à un homme qui a donné des preuves d'attachement...

MARCELIN.

Oh! je lui rends justice. Je me suppose à sa place, lui à la mienne; je lui emprunterais, il me prêterait.

CÉLESTINE.

Comment, il vous a emprunté de l'argent?

MARCELIN.

Non, c'est moi qui lui en ai offert.

CÉLESTINE.

Et il a accepté?

MARCELIN.

Parbleu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh bien! c'est de la franchise, de la confiance.

VALBERG.

Qui honore à la fois celui qui prête et celui qui emprunte. Mœurs vraiment patriarcales.

MARCELIN.

Il vient avec nous à Paris.

CÉLESTINE.

Avec nous! Nous irions dans la même voiture que M. Gaspard!

VALBERG.

Pourquoi donc pas, ma sœur? Comment, un ami de M. Marcelin! (*Bas à sa sœur.*) Tais-toi donc.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il ne faut pas être si fière, ma belle demoiselle.

VALBERG.

Je lui céderais plutôt ma place : un ami qui fait de la morale! Ma sœur se gardera bien d'insister. Le fait est que nous voilà trop de monde pour une voiture. Je vais arranger tout cela.

SCÈNE IX

MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR, DORVILÉ.

DORVILÉ.

Les notaires vous attendent, monsieur, et je m'empresse...

VALBERG.

Nous concertions notre départ, mon cher Dorvilé. M. Marcelin, votre sœur, la mienne, et moi, dans la berline, et vous dans le cabriolet.

DORVILÉ.

Comment?... Eh bien! soit. (*A part.*) Je ne suis pas fâché de ne pas faire la route avec eux. Ils me donneraient de l'humeur.

VALBERG.

Avec un ami de M. Marcelin.

DORVILÉ.

Trop heureux...

MARCELIN.

Oui, un ancien camarade.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Un peu caustique, un peu sentencieux.

MARCELIN.

Comme ces dames ne le connaissent pas...

VALBERG.

M. Marcelin vous prie de lui donner une place.

MARCELIN.

Pourvu toutefois que cela ne vous gêne pas.

DORVILÉ.

Eh! mais, monsieur...

MARCELIN.

Mais où est-il donc allé, ce Gaspard? Ah! le voici.

CÉLESTINE.

Juste ciel! quelle toilette!

SCÈNE X

MARCELIN, CÉLESTINE, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, DORVILÉ, GASPARD, *avec une perruque poudrée, des bas de soie et un habit plus élégant.*

GASPARD.

Messieurs et mesdames, je vous demande pardon. J'étais en habit de voyage.

MADAME DE SAINT-PHAR, *à Marcelin.*

Mais c'est une caricature.

MARCELIN.

(*Bas, à madame de Saint-Phar.*) C'est vrai. (*A Gaspard.*) Te voilà superbe, mon ami. (*Bas, à madame de Saint-Phar.*) C'est un bon homme qui ne sait pas les modes. (*Haut.*) Or çà, c'est convenu, nous nous retrouverons à Paris.

GASPARD.

Est-ce que je ne pars pas avec toi?

MARCELIN.

Non, parce que la berline... Tu vas t'arranger avec monsieur, qui a un cabriolet.

GASPARD.

Eh! mais, mon ami...

MARCELIN.

Eh! oui, je suis toujours ton ami; tu verras, nous causerons. Mais je suis très pressé, tu vois, on m'entraîne. Belles dames, voulez-vous bien que je vous donne la main?

(*Il sort avec les deux dames.*)

VALBERG.

Sans adieu, digne et honnête Gaspard. Nous ferons bientôt plus ample connaissance. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

DORVILÉ, GASPARD.

DORVILÉ, *à part.*

C'est là l'ami de M. Marcelin.

GASPARD.

Je ne me trompe pas; je le gêne, il rougit de moi.

DORVILÉ, *à part.*

On n'a pas l'air de se soucier beaucoup de l'ancien camarade.

GASPARD.

Quelle froideur! Il me protège.

DORVILÉ, *à part.*

Allons, allons; je prends mon parti. (*Haut.*) Désespéré de ne pouvoir vous offrir une place... mais mon jockey, un enfant qui ne peut pas faire la route à cheval... vous concevez... Il passe tous les jours, à six heures précises, une voiture pu-

blique, et presque toujours il y a une place pour Paris. Je vous salue de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

GASPARD, *seul.*

A merveille, ses amis suivent son exemple. Qu'il reprenne son argent... je n'en veux pas... Qu'il ne s'attende pas à me voir à Paris. Si je l'embarrasse aujourd'hui, dans quinze jours je ne serai pas même un homme de sa connaissance.

SCÈNE XIII

ASPARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

J'avais beau vous attendre, monsieur Gaspard. Eh bien ?

GASPARD.

C'est vous, mademoiselle ?

GEORGETTE.

Ah ! mon Dieu ! comme vous voilà paré :

GASPARD.

Comme vous, mademoiselle.

GEORGETTE.

M. Marcelin, suivant vos espérances, vous a bien accueilli ?

GASPARD.

Oui, le premier mouvement a été bon.

GEORGETTE.

Vous ne lui avez pas parlé de moi ?

GASPARD.

Pardonnez-moi... un peu... légèrement, à la vérité.

GEORGETTE.

Je m'y attendais, vous ne vous êtes occupé que de vos intérêts.

GASPARD, *en soupirant.*

Ah ! mademoiselle.

GEORGETTE.

Qu'avez-vous donc ?

GASPARD.

Je n'ai pas plus à me féliciter que vous de ma

grande parure; mon bel habit n'a pas plus réussi que votre belle robe.

GEORGETTE.

Eh quoi! Marcelin se serait méconnu au point de vous dédaigner?

GASPARD.

Pas tout à fait; mais il y viendra.

GEORGETTE.

Les voilà donc ces grands principes de philosophie!

GASPARD.

Comme je lui disais ce matin : Nouvelles circonstances, nouvelles mœurs. C'est un égoïste... un homme... comme tout le monde. Un moment donc... Gaspard, mon cher Gaspard, n'as-tu pas été aussi extravagant que ton ami? Sa prospérité était la tienne, elle t'aveuglait; le revers commence, tu recommences à voir clair. Il a des torts. N'avons-nous pas les nôtres? Je comptais sur lui, vous comptiez sur moi, nous ne songions qu'à nous.

GEORGETTE.

Ah! vous en convenez.

GASPARD.

Oui vraiment, et je lui pardonne; mais il n'en onviendra pas, lui. Allons, il faut que je renonce à son amitié, comme vous à son amour.

GEORGETTE.

C'est bien douloureux, monsieur Gaspard.

GASPARD.

Très douloureux; mais qu'y faire?

GEORGETTE.

N'y aurait-il pas quelque moyen...

GASPARD.

Et comment voulez-vous?... Attendons qu'il lui arrive quelque malheur.

GEORGETTE.

Attendre! et s'il en épouse une autre?

SCÈNE XIV

GASPARD, GEORGETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

Votre serviteur, mademoiselle Georgette. Tout est fini, et ils partent tous dans une demi-heure.

GASPARD.

Vous voyez...

LÉONARD.

Triste métier que celui de notaire de province! A peine un homme a-t-il fait fortune, crac, il s'envole vers Paris; et s'il emprunte, se marie, vend ou achète, cela regarde nos confrères.

GASPARD.

Monsieur n'est donc pas le notaire qui a apporté le testament?

LÉONARD.

Non pas : mais celui qui en garde une expédition avec toute la correspondance du testateur, que voilà, et qu'on n'a pas encore examinée.

GASPARD, *très vivement.*

Qu'on n'a pas encore examinée ; attendez donc... oui... peut-être... ne désespérons pas...

GEORGETTE.

Ah! monsieur Gaspard...

LÉONARD.

Qu'est-ce qu'il a donc ce monsieur? Est-ce un vertige qui lui prend ?

GASPARD.

J'ai affaire à vous, monsieur.

LÉONARD.

Quelle espèce d'acte monsieur désire-t-il ?

GASPARD.

Je ne veux point d'acte. Vous avez le testament; pouvez-vous, sans indiscrétion, me permettre d'en prendre connaissance? puis-je vous aider à examiner ces lettres, ces papiers ?

LÉONARD.

Eh! mais, monsieur...

GASPARD.

Soyez tranquille, je suis honnête homme, l'ami de Marcelin, un peu versé dans la procédure. Il s'agit de son intérêt, du vôtre ; il faut qu'il n'ait pas d'autre notaire que vous. (*A Georgette.*) Allez consoler votre père, mademoiselle ; qu'il tâche de m'envoyer un des gens de Marcelin, le premier venu, n'importe. (*A Léonard.*) Conduisez-moi chez vous, monsieur le notaire. Je ne m'en dédis pas; presque tous les hommes obéissent aux circonstances comme à des fils conducteurs. Eh bien! essayons de faire naître des circonstances, et

voyons si nous ne pourrions pas faire danser, agir et marcher Marcelin et ses nouveaux amis, comme je fais marcher, agir et danser Gilles et Polichinelle.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LÉONARD, GASPARD.

GASPARD, *d'abord seul.*

Attention! c'est ici que j'établis mon grand jeu : le hasard s'offre à nous servir. Ne le laissons pas échapper. Oui, moi, dont le métier est de composer des scènes, d'improviser des intrigues...

LÉONARD, *deux lettres à la main.*

Ces deux lettres que nous venons de découvrir sont bien étranges, monsieur. Comment se fait-il qu'elles aient échappé aux recherches de mon confrère? Que je suis fâché qu'il soit reparti! Ce que vous me proposez est fort délicat.

GASPARD.

Eh quoi donc! nous permettre quelques légers commentaires sur la première lettre, nous réserver de montrer l'autre en temps et lieu, voilà tout.

LÉONARD.

C'est fort délicat. Précisément parce que ces lettres ne contiennent aucune disposition obligatoire, ne dois-je pas les remettre sur-le-champ au légataire? Mon ministère...

GASPARD.

Je le respecte. Déjà ce valet que le père Delorme nous a envoyé a reçu notre argent et ses instructions; il s'est chargé de retarder le départ, de nous envoyer ici tour à tour les bons amis du nouveau riche. A Dieu ne plaise que je vous fasse l'injure de vous confondre avec un valet intéressé; je ne vous parlerai pas même de l'avantage que vous pourriez avoir à ce que Marcelin se fixât, se mariât dans le pays; la pureté de mes motifs, voilà tout ce que je veux vous faire entrevoir.

LÉONARD.

Vous faites bien; c'est là ce qui me persuaderait; mais...

GASPARD.

Si j'avais besoin d'un fripon pour une mauvaise action, je le trouverais. Ne me donnez pas le chagrin de chercher en vain l'entremise d'un honnête homme pour une action louable.

LÉONARD.

Vous me décidez; je suis à vous.

GASPARD, *à part.*

Bravo! cher notaire, c'est vous que je mets en danse le premier.

LÉONARD.

Ainsi donc, malgré mes scrupules...

GASPARD.

Contenez-les. Voilà déjà un de nos personnages qui s'approche, c'est mademoiselle Célestine.

SCÈNE II

GASPARD, LÉONARD, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Qu'est-ce donc que ce domestique est venu me dire? Quelqu'un me demande; j'en ai pâli. Serait-ce mon cousin?

GASPARD.

Non, mademoiselle; c'est Gaspard, votre serviteur.

CÉLESTINE, *avec dédain.*

Vous?

GASPARD.

Votre frère peut m'être très utile dans la ville où il est employé. Je sollicite une place de commis à pied où à cheval dans les droits? mais ce n'est pas ce motif qui me décide à vous révéler un secret important.

CÉLESTINE.

Quel secret?

GASPARD.

Laissez madame de Saint-Phar faire la coquette auprès de M. Marcelin.

CÉLESTINE.

Plaît-il?

GASPARD.

Il y a des hommes bien bizarres, avec leurs perpétuelles irrésolutions; ils ne savent jamais se fixer; ils ont autant de testaments que d'années.

CÉLESTINE.

Mais enfin, ce secret?

GASPARD, *en confidence.*

Marcelin est déshérité. Un second testament révoque le premier.

CÉLESTINE.

Ah! mon Dieu!

GASPARD.

C'est M. Léonard qui, en rangeant les papiers de la succession...

LÉONARD.

Un moment, monsieur, s'il vous plaît.

GASPARD.

Oh! vous avez beau dire, ma conscience me fait une loi d'apprendre à mademoiselle...

CÉLESTINE.

Oui, sans doute; parlez, je vous en prie.

GASPARD.

Tenez, il a encore entre les mains le second testament, le codicille.

LÉONARD.

Le codicille!

GASPARD.

C'est-à-dire, la lettre qui l'annonce; et vite il a fait monter à cheval son maître clerc, pour ramener le notaire de Paris, qui était déjà parti.

LÉONARD, *étonné.*

Mon maître clerc à cheval!

GASPARD.

Il ne peut pas avoir fait beaucoup de chemin, le maître clerc l'atteindra.

CÉLESTINE.

Se pourrait-il! je cours prévenir mon frère; je n'en parlerai qu'à lui. Ah! mon Dieu! quel événement! Vous êtes un bien galant homme de m'avoir prévenue; mon frère vous placera. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

LÉONARD, GASPARD.

GASPARD.

Vivat! la voilà lancée.

LÉONARD.

Mais, monsieur, vous me faites aller beaucoup plus loin...

GASPARD.

Vous ai-je compromis? Je ne vous demande que de m'approuver par votre silence. D'ailleurs, quand vous voudriez parler, je ne vous en laisserais pas le temps.

LÉONARD.

Diable d'homme! Eh bien! monsieur, j'aime mieux sortir, vous confier la première lettre. Ce n'est pas un titre. (*Il remet cette lettre à Gaspard.*)

GASPARD.

A la bonne heure; mais un moment, voici M. Dorvilé; une autre marche.

SCÈNE IV

LÉONARD, GASPARD, DORVILÉ.

GASPARD.

De grâce, monsieur Léonard, ne divulguez pas encore cette nouvelle. Mon ami Marcelin ne mérite-t-il pas ce petit ménagement de votre part?

DORVILÉ, *à part.*

Que disent-ils de Marcelin?

LÉONARD.

Comment, monsieur! quels ménagements...

GASPARD.

Ah! le pauvre garçon! laissez-le au moins profiter du zèle et des services des nouveaux amis qui le croient riche. Vous connaissez le monde; dès qu'on le saura ruiné, déshérité, il va être délaissé, abandonné.

DORVILÉ, *s'avançant.*

Ruiné, déshérité! qui donc? Marcelin?

GASPARD.

O ciel! on nous écoutait. Non, non, monsieur, c'était une plaisanterie. Je vous en prie, monsieur Léonard, point d'indiscrétion.

LÉONARD.

Oh! n'ayez pas peur.

DORVILÉ.

Parlez, monsieur Léonard, expliquez-vous; ne suis-je pas son ami? Moi, l'abandonner! j'en suis incapable; et ne sais-je pas ce que c'est qu'un pareil malheur? Ruiné, déshérité! le voilà comme j'ai été ce matin.

GASPARD.

Vous, monsieur?

DORVILÉ.

Oui, monsieur, j'étais riche; une banqueroute m'a tout emporté.

GASPARD.

Des banqueroutes, des testaments révoqués; quels fâcheux caprices de la fortune!

DORVILÉ.

Le testament révoqué!

GASPARD.

Eh! mon Dieu! oui; tenez, M. Léonard en est tout interdit. (*Bas à Léonard.*) Sortez maintenant.

LÉONARD.

Volontiers... Voilà de ces choses... J'ai confié à monsieur la lettre... Et dans mon trouble... Mes occupations... Je reviendrai... (*Il sort.*)

SCÈNE V

GASPARD, DORVILÉ.

GASPARD.

Je vous en conjure, gardez-nous le secret, monsieur Dorvilé.

DORVILÉ.

Eh bien! comptez donc sur votre richesse, ou sur celle de vos amis. Oh! c'est fini, je renonce à tout, j'abandonne tout. Je vais vivre en sage, en philosophe.

GASPARD.

Eh non! ne vous pressez pas encore. Crainte chimérique; il faut bien que cette fortune passe à quelqu'un, et je ne vois pas d'autres parents... car enfin, qu'est-ce que ce serait que cette petite Delorme dont il est question dans la lettre?

DORVILÉ.

La petite Delorme? Eh! mais, vraiment, c'est

Georgette, ma filleule, la cousine de Marcelin. Eh quoi! Ce serait elle qui serait héritière?

SCÈNE VI

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE.

MADAME DE SAINT-PHAR, *arrivant.*

Que viens-je d'apprendre? Quelle étrange nouvelle cette petite sotte de Célestine vient-elle de confier tout bas à son frère? Ils ne se doutaient pas que je les écoutais.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu! ma sœur, il paraît qu'elle n'est que trop vraie.

VALBERG, *arrivant avec sa sœur.*

Cela n'est pas possible; c'est un conte qu'on vous aura fait, ma sœur.

GASPARD, *à part.*

A merveille! les voilà tous.

DORVILÉ.

Oui, ma sœur, Marcelin est déshérité.

CÉLESTINE.

Là, je ne voulais le dire qu'à vous; mais puisqu'on le sait, il y a un second testament, un codicille.

DORVILÉ.

C'est Georgette, sa cousine, qui est instituée légataire universelle.

GASPARD.

Un instant, s'il vous plaît, messieurs et mesdames. Comme vous vous pressez de déshériter les gens! Voilà bien une lettre du testateur, postérieure au premier testament, où il se plaint de la conduite de Marcelin, où il parle avec intérêt de la petite Delorme, où il semble annoncer de nouvelles dispositions; mais c'est tout.

DORVILÉ.

C'est bien assez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voilà la vente de notre château annulée, mon frère, mon hypothèque perdue.

DORVILÉ.

J'en ai peur; mais non, ma filleule est si bonne fille.

CÉLESTINE.

Votre filleule! Cette paysanne de tantôt? Il faudrait voir cette petite Delorme.

VALBERG.

Oui vraiment, on ne risque rien.

GASPARD, *à part.*

Bien, mes amis; agitez-vous, inquiétez-vous, suivez les mouvements que je vous donne.

VALBERG.

Ne pourriez-vous nous communiquer cette lettre?

GASPARD.

Chut! voici Marcelin.

SCÈNE VII

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN.

MARCELIN.

Il est incroyable qu'on ne puisse pas être servi quand on paye. Voilà une heure que les postillons sont à boire le vin de l'étrier avec mes laquais, et vous autres, vous me laissez seul. Ah! c'est toi, Gaspard? M. Dorvilé ne peut pas t'emmener; mais c'est égal, tu arriveras un jour plus tard; tu prends la diligence. Moi, je vais en poste : deux postillons, six chevaux, clic, clac, ohé! Qu'est-ce qui passe? C'est M. Marcelin.

DORVILÉ, *à part.*

Pauvre homme, en poste!

MADAME DE SAINT-PHAR, *à part.*

Il ne se doute pas...

CÉLESTINE, *à part.*

Oui, fais claquer ton fouet, mon ami.

MARCELIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Que veut dire cet air consterné? Je n'entends pas cela. Serait-il arrivé quelque malheur à quelqu'un? Qu'il compte sur moi. Je l'obligerai; je suis riche. Parlez; mais parlez donc, je l'exige.

CÉLESTINE, *à part.*

Il l'exige! il parle en maître.

VALBERG.

Ah! Dieu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Hélas!

DORVILÉ.

Hà!

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! quels gros soupirs!

SCÈNE VIII

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN, DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

Eh bien! monsieur Gaspard!... Ah! vous voilà, monsieur Marcelin?

GEORGETTE.

Ce n'est pas vous que nous cherchions, au moins : je vous prie de le croire.

MARCELIN, *à part.*

Diable! encore Georgette.

DORVILÉ, *allant au-devant de Georgette.*

Ah! c'est vous, ma chère filleule : j'espère que vous ne m'en voulez pas de ce qui s'est passé entre vous et Marcelin?

MADAME DE SAINT-PHAR, *de même.*

Oui, Georgette est trop raisonnable...

CÉLESTINE, *de même.*

Mademoiselle a dans la physionomie quelque chose qui indique trop de bonté...

VALBERG, *de même.*

Trop de sentiment, pour ne pas excuser...

GASPARD, *à part.*

Courage! inclinez-vous vers le soleil levant, agiles tournesols!

DELORME.

Tiens! pourquoi donc font-ils tant de compliments à ma fille?

DORVILÉ.

C'est ma sœur...

CÉLESTINE.

C'est mon frère...

GASPARD, *à part.*

Pliez, flexibles roseaux; je n'ai pas le droit de

vous en mépriser davantage; j'ai plié comme vous.

MARCELIN.

Eh! mais, de grâce, messieurs et mesdames, expliquez-moi... Vous vous confondez en politesses pour Georgette; vous avez l'air de me plaindre.

GASPARD.

Eh bien! puisque les autres ont commencé à t'inquiéter, il n'est plus temps de garder de vains ménagements. De la fermeté, mon ami; c'est ici que tu vas avoir besoin de cette grande force d'âme dont tu te glorifiais ce matin.

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! quel ton solennel!

GASPARD, *montrant la lettre que Léonard lui a remise.*

La voici, cette lettre que M. Léonard a trouvée dans les papiers de la succession. Oui, c'est ton meilleur ami qui doit avoir le courage de te porter le coup fatal.

MARCELIN.

Le coup fatal!

GASPARD.

Oh! ne t'effraie pas; et vous, mademoiselle, ne vous éblouissez pas.

GEORGETTE.

Eh quoi! j'y serais pour quelque chose!

DELORME.

Voyons cela.

VALBERG.

Mais enfin, monsieur, cette lettre?

GASPARD.

Tu reconnais l'écriture?

MARCELIN.

C'est du cousin Ducoudray.

GASPARD.

Elle est adressée à son premier notaire, que la mort a frappé avant le testateur, le prédécesseur de celui que tu as vu aujourd'hui.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Fort bien; mais lisez donc.

GASPARD, *lisant.*

« Les informations secrètes que j'ai prises sur « le compte de mon cousin Marcelin me font « presque repentir du testament que je vous ai « dicté. »

MARCELIN.

Ah! grand Dieu!

GASPARD.

« Il s'en faut que cette insouciance philoso-
« phique qu'il affecte me prévienne en sa faveur. »

MARCELIN.

Insouciance philosophique, moi! on m'a calomnié.

GASPARD.

« Les mêmes informations m'ont inspiré beau-
« coup d'estime pour Georgette Delorme, aussi ma
« parente du côté maternel. »

DELORME.

C'est vrai.

GASPARD.

« Je voudrais être plus jeune, et peut-être
« ferais-je son bonheur autrement que par un
« testament. »

DELORME.

Il n'aurait pas rougi de t'épouser, celui-là.

GASPARD.

« Mais à mon âge, et frappé d'une maladie que
« je sens mortelle, je ne puis que méditer de nou-
« velles dispositions dont je vous ferai part in-
« cessamment. »

MARCELIN.

Et ces nouvelles dispositions?

GASPARD.

Sont olographes, contenues dans une autre lettre, maintenant entre les mains de M. Léonard.

MARCELIN.

Eh bien! cette lettre? elle me déshérite? elle institue Georgette légataire universelle?

GEORGETTE.

Vous vous taisez!

GASPARD.

C'est au notaire à vous instruire.

CÉLESTINE.

Voilà pourquoi M. Léonard a fait courir après son confrère de Paris.

DORVILÉ.

C'est trop clair.

MARCELIN.

Je suis anéanti.

DELORME.

Serait-il possible?

VALBERG.

Et cette lettre est de l'écriture du testateur?

MARCELIN.

Eh! mon Dieu oui, elle n'en est que trop.

DELORME.

Oui, c'est de son écriture. Rien n'est plus clair. Ah! quel bonheur!

GEORGETTE.

Qui? moi, légataire universelle!

DORVILÉ.

Oui vraiment, Georgette.

DELORME.

Ce n'est plus Georgette, c'est mademoiselle Delorme, riche héritière, entendez-vous.

GASPARD.

Allons, mon ami, passe ton crêpe et ta joie à mademoiselle et à son père.

DELORME.

Eh bien! monsieur Marcelin, vous voilà tout abattu.

MARCELIN.

Moi? pas du tout; ne doit-on pas s'attendre... Mes principes ne se démentiront pas, et je quitte mon château, mon carrosse et mes gens... (*en soupirant*) sans regret.

DELORME.

C'est fort bien fait. Quant à nous, qu'en dirons-nous, mon compère Dorvilé? et vous, madame de Saint-Phar? et vous, mon grand monsieur si sensible? La voilà, cette petite fille que vous méprisiez tous; mais il faut que je voie, que je m'informe, que je coure chez ce notaire : gare! que je passe.

(*Il sort en heurtant Dorvilé et Valberg.*)

SCÈNE IX

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN, GEORGETTE.

GEORGETTE, *à madame de Saint-Phar.*

Puis-je espérer que vous voudrez bien me conserver votre amitié, madame de Saint-Phar?

(*A Dorvilé.*) Vous aussi, mon parrain? (*A Célestine et à Valberg.*) Mademoiselle, et vous, monsieur, daignez excuser l'indiscrétion de mon père; et vous, monsieur Marcelin...

MARCELIN.

Ma cousine, pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien?

GEORGETTE.

J'allais vous faire la même demande.

CÉLESTINE.

Nous sommes de trop, nous vous laissons.

GEORGETTE.

Restez, monsieur Gaspard.

CÉLESTINE.

Un charmant caractère, cette jeune personne!

VALBERG.

Rentre au château; il faut que je cause avec ce notaire. (*Il sort; Célestine rentre au château.*)

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous sommes joués, mon frère.

DORVILÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc? C'est la meilleure fille que ma filleule; le marché tiendra.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE.

GASPARD.

Voilà des événements bien extraordinaires, mon pauvre Marcelin; heureusement tu n'as pas encore fait abattre ta boutique.

MARCELIN.

Écoutez, je dois vous l'avouer, j'ai été trop vain, trop sot, pour n'avoir pas d'abord été consterné. S'il est vrai qu'il me déshérite, quel mauvais service m'aura-t-il rendu, mon cousin, de m'enrichir pour me ruiner! que ne m'oubliait-il dans mon état de ce matin! je le défiais de m'appauvrir, je n'avais pas été riche. Grâce à ma fortune d'un moment, j'ai perdu mon estime, celle des autres, et me voilà plus pauvre que je n'étais.

GEORGETTE.

Un moment, nous ne savons pas encore...

MARCELIN.

Non. La fortune est à vous; vous la méritez mieux que moi. Vous avez acquis le droit de me mépriser, et je n'ai pas celui de m'en plaindre. Je ne désirerais avoir quelques titres que pour essayer de regagner votre estime en vous les abandonnant.

GASPARD.

Allons, mademoiselle, grâce à cet abandon, en dépit de tous les testaments, vous voilà maîtresse de l'héritage.

GEORGETTE.

Eh bien! je prends la fortune, mais je ne prends pas l'orgueil; et puisque vous vous repentez... Vous vous êtes cru riche, vous m'avez dédaignée; je me crois riche, et je vous épouse.

MARCELIN.

Ah! Georgette! ah! ma cousine!

SCÈNE XI

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME, LÉONARD.

DELORME.

Mais si c'est ma fille que cela regarde, monsieur Léonard, pourquoi ne pas me communiquer...

LÉONARD.

Non, ce n'est qu'en présence de Marcelin...

DELORME.

Eh bien! tenez, le voilà, Marcelin.

GASPARD.

Venez, père Delorme, admirer la conduite de votre fille. Oui, elle est riche, et elle épouse Marcelin.

DELORME.

Comment! tu l'épouses?

GASPARD.

Quelle délicatesse! quel héroïsme! Que vous êtes heureux d'avoir une fille semblable!

DELORME.

Très heureux, assurément; c'est superbe, c'est magnifique. (*A sa fille.*) Es-tu folle?

LÉONARD.

Elle l'épouse; oh! bien! maintenant, je puis parler, n'est-ce pas?

GASPARD.

Pas du tout, c'est encore moi qui parlerai; toute la fortune de votre fille est une chimère, père Delorme.

DELORME.

Comment, une chimère!

MARCELIN.

Que dites-vous? Mais cette lettre...

LÉONARD, *remettant une lettre à Marcelin.*

Elle est vraie; mais lisez celle qui l'a suivie.

GASPARD.

Un legs de trente mille francs à mademoiselle Delorme; confirmation du testament; invitation à Marcelin d'épouser Georgette : mais j'ai pensé qu'il valait mieux devoir votre mariage à votre inclination mutuelle qu'au désir du testateur.

GEORGETTE.

Vous repentez-vous, mon cousin? Vous êtes libre.

MARCELIN.

Non. N'essayez pas de réveiller mon ambition, ma vanité, elles m'ont fait trop de mal.

DELORME.

Bien, mon gendre; point de vanité, point d'orgueil, suivez l'exemple de ma fille; vous avez vu comme elle s'immolait; suite de l'éducation que je lui ai donnée.

SCÈNE XII

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME, LÉONARD, VALBERG.

VALBERG.

Je n'ai point trouvé ce notaire. Ah! le voilà. Eh bien! qui est riche? qui est pauvre?

GASPARD.

A qui faut-il faire la cour, voulez-vous dire? A tous deux. Marcelin épouse Georgette Delorme.

VALBERG.

C'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux; vous me voyez pénétré de sensibilité...

GASPARD.

Tu le vois, mon ami, nous sommes les très humbles serviteurs de nos passions, qui elles-

mêmes obéissent aux événements. Un sourire de bienveillance que je n'attendais pas, la distraction de celui que je saluais, mille accidents graves ou puérils, vont influer d'une manière si forte sur moi, sur mon voisin, sur la femme que j'aime, qu'en un instant ils auront varié à l'infini notre humeur, notre conduite, nos projets... Quand je te disais que nous sommes tous des marionnettes.

FIN DES MARIONNETTES.

LES RICOCHETS

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 15 JANVIER 1801

PERSONNAGES

SAINVILLE, jeune colonel, fils d'un ministre.
DORSAY.
LAFLEUR, valet de chambre de Dorsay.
GABRIEL, jockey de Dorsay.
MADAME DE MIRCOUR, nièce de Dorsay.
MARIE, jeune femme de chambre de madame de Mircour.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Dorsay.

SCÈNE I

GABRIEL, *seul.*

(*Il porte l'habit de Lafleur, et une cage dans laquelle il y a un serin.*)

L'habit, la cravate pour la toilette de M. de Lafleur, la cage et le serin que je me hasarde d'offrir à mademoiselle Marie. Bon! je ne suis point en retard. Pauvre Gabriel! Quand on est tourmenté comme toi par l'amour et l'ambition, on ne dort guère. Moi, jockey, faire la cour à une femme de chambre, nièce d'un valet de chambre! Mademoiselle Marie est si gentille! c'est un ange pour la douceur, un démon pour l'esprit. M. de Lafleur, son oncle, est un bon protecteur, qui n'est pas insensible aux petites attentions qu'on a pour lui.

SCÈNE II

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

Monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Ah! vous voilà, mademoiselle Marie?

MARIE.

Peut-on causer?

GABRIEL.

Oui : votre oncle vient d'achever de coiffer monsieur, et il se coiffe lui-même, en attendant que j'aie appris, comme vous me l'avez conseillé, mademoiselle Marie.

MARIE.

Et d'ici je peux entendre la sonnette de madame.

GABRIEL, *présentant la cage.*

Pour ne pas perdre de temps, mademoiselle, oserai-je prendre la liberté de vous prier d'accepter...

MARIE.

Oh, la jolie cage! Oh, le joli serin! C'est bien honnête à vous, monsieur Gabriel; mais je ne veux pas demeurer en reste. (*Elle lui donne une cravate enveloppée dans du papier.*) Tenez.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est? Une cravate de mousseline. Ah! mademoiselle, quelle bonté!

MARIE.

C'est moi qui l'ai brodée, monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Hélas! que je suis encore loin de mériter tant de faveurs! Quand donc pourrai-je paraître un parti sortable à monsieur votre oncle?

MARIE.

Patience, les choses sont déjà bien avancées. Voilà dix mois que, par le crédit de mon oncle, je suis entrée femme de chambre chez madame de Mircour, la nièce de M. Dorsay, le maître de mon oncle. Voilà quinze jours que, par mon crédit, vous êtes entré comme jockey chez ce même M. Dorsay.

GABRIEL.

Et c'est bien agréable de demeurer ainsi dans la même maison.

MARIE.

Oui, tous les matins on se trouve, on jase.

GABRIEL.

On fait un échange de petits cadeaux.

MARIE.

Et qui peut répondre des événements? Tout en

m'endormant hier au soir, je lisais, dans un des livres de ma maîtresse, que les plus petites causes peuvent amener les plus grands effets. La pluie qui tombe, un cheval qui bronche, un lièvre manqué à la chasse, ont fait souvent échouer ou réussir des négociations, des conjurations, des batailles. Qu'est-ce que notre mariage auprès de choses si graves? Par exemple, une circonstance qui pourrait nous être bien favorable, M. Sainville fait la cour à ma maîtresse.

GABRIEL.

Qui? Ce jeune colonel, si vif, si pétulant et à qui mon maître fait la cour de son côté, depuis que le père du colonel a été nommé ministre?

MARIE.

Si le colonel pouvait plaire à ma maîtresse, je vous ferais entrer valet de chambre à son service, et il n'y aurait pas de raison pour que le mariage des domestiques ne vînt à la suite de celui des maîtres.

GABRIEL.

Et croyez-vous que le colonel plaira bientôt à votre maîtresse, mademoiselle Marie?

MARIE.

Je crois que oui; un jeune militaire, aimable, fils d'un ministre! Madame ne dépend que d'elle-même, et une veuve de vingt-deux ans est pressée de se remarier, quand ce ne serait que par prudence. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a des moments de caprice..... la meilleure femme du monde : c'est par accès; heureusement cela ne dure pas. En moins de dix mois, je l'ai vue tour à tour joueuse, botaniste et dévote. Elle en est maintenant à la manie des animaux. Elle m'a chargé de lui chercher un sapajou, une perruche, et je jurerais qu'hier elle n'a été si aimable au bal que parce qu'elle était partie enchantée des gentillesses d'Azor, son petit chien.

GABRIEL.

C'est unique de s'attacher de la sorte.

MARIE.

Ils disent que ses caprices ne s'exercent que sur les choses légères; cela n'empêche pas qu'elle ne brusque ou n'accueille ses amis selon qu'elle a bien ou mal dormi, selon qu'elle est plus ou moins

satisfaite de la bagatelle qui l'occupe. C'est la faute de ses parents; ils ont tellement été au-devant de tous ses désirs, qu'ils l'ont habituée à en changer plus que de robes et de bonnets.

GABRIEL.

Il faut bien supporter les défauts de ses maîtres, mademoiselle.

MARIE.

Aussi fais-je, monsieur Gabriel. Ma pauvre maîtresse! elle a trop de qualités, je suis trop bien avec elle pour ne pas lui être attachée; je n'ai pas dix-sept ans; mais tout naïvement, sans qu'elle s'en doute, c'est moi qui gouverne, c'est elle qui obéit. C'est tout simple, une personne élevée dans les antichambres...

LAFLEUR, *en dehors.*

Eh! Gabriel.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! c'est M. de Lafleur qui m'appelle.

MARIE.

Mon oncle! je m'enfuis.

GABRIEL.

Voyez; à peine a-t-on le temps de se dire deux paroles.

MARIE.

Un seul mot. Voulez-vous me plaire? Déclarez vos sentiments pour moi à mon oncle. Vous le devez par égard pour ma réputation, et s'il y consent, je vous épouse, quoique vous ne soyez encore que jockey. Je suis au-dessus des préjugés, moi. Sans adieu, monsieur Gabriel. (*Elle sort.*)

GABRIEL.

Eh bien! mademoiselle, j'essaierai, je me hasarderai. (*Seul.*) Oui, M. de Lafleur ne peut pas blâmer une noble ambition dans un jeune homme; mais e voici.

SCÈNE III

GABRIEL, LAFLEUR, *en robe de chambre.*

LAFLEUR.

Gabriel. Ah! te voilà. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mon ami? Comment, il faut que je me fatigue la poitrine à vous appeler?

GABRIEL.

Je vous demande bien pardon, monsieur de Lafleur.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est que monsieur de Lafleur? Croyez-vous que je ne sache pas mon nom?

GABRIEL.

Je voulais dire que c'est uniquement par la crainte d'importuner monsieur que j'ai tardé à lui présenter mes hommages.

LAFLEUR.

C'est bon, j'aime à voir que tu te mettes à ta place.

GABRIEL.

Monsieur veut-il passer son habit?

LAFLEUR.

Eh bien! eh bien! as-tu perdu la tête? Tu te presses. Tu me permettras bien d'essuyer ma poudre?

(*Il s'assied près d'une toilette et essuie sa poudre.*)

GABRIEL.

C'est le zèle, c'est l'ardeur de servir.

LAFLEUR.

Oui, à ton âge, j'étais aussi vif, mais pas si gauche. Tu dis donc que...

GABRIEL.

Je dis que je suis enchanté de voir à monsieur cet air de gaieté, de bonté...

LAFLEUR.

Tu trouves? Il est gentil ce petit bonhomme. Ma cravate?

GABRIEL, *donnant celle que Marie lui a donnée.*

La voilà. Non, je me trompe; voici la vôtre.

LAFLEUR.

Je te veux du bien, Gabriel. Tu commences à te former; ta gaucherie tient à ton zèle, et je crois que tu n'es pas si sot que je l'avais pensé d'abord.

GABRIEL.

Oh! monsieur est bien bon.

LAFLEUR.

Mon habit? M. Dorsay, ton maître et le mien, est un fort galant homme, très riche, qui s'est avisé d'avoir de l'ambition; petit génie, quoiqu'il se mêle de versifier. Attache-toi à moi; de la con-

duite, des mœurs, et... La plume, l'écritoire? j'ai à écrire. Parle toujours; je t'écoute.

GABRIEL, *servant Lafleur.*

Les bontés de monsieur m'encouragent à lui révéler un secret.

LAFLEUR.

Un secret! Tu as des secrets? (*Écrivant.*) Oui, ma belle amie, que je meure si je ne meurs d'amour... Eh bien! ton secret?

GABRIEL.

Je vous dirai, monsieur, que je suis aussi dévoré d'ambition.

LAFLEUR.

Ah, ah! c'est fort bien. Il faut en avoir. Et ton ambition, c'est... Allons ne sois pas timide; je suis content de moi, le moment est propice, tu feras bien d'en profiter.

GABRIEL.

Monsieur a une nièce bien jolie.

LAFLEUR.

Plaît-il? tu as remarqué que ma nièce était jolie?

GABRIEL.

Quoique jockey, on a des yeux, on a un cœur... Ce n'est pas que pour le moment j'aie l'impertinence de prétendre à une alliance... vraiment disproportionnée; mais par la suite, aidé des conseils et de la protection de monsieur, je pourrais devenir valet de chambre.

LAFLEUR.

Diable! c'est fort. Tu es bien jeune encore.

GABRIEL.

Enfin, que monsieur ne me retire pas son appui, et je suis sûr de faire mon chemin.

LAFLEUR.

Fripon, tu cherches à m'attendrir.

DORSAY, *en dehors.*

Eh! Lafleur.

LAFLEUR.

J'entends monsieur. Eh vite, emporte ma robe de chambre, range ce fauteuil. Ce billet à la soubrette de cette petite danseuse des boulevards. A ton retour, je te dirai... j'aurai réfléchi...

GABRIEL.

Monsieur ne m'en veut pas de ma témérité?

LAFLEUR.

Non, je ne t'en veux pas. Sors.

GABRIEL.

Bon, j'espère. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

DORSAY, LAFLEUR.

DORSAY, *en robe de chambre, un papier et un bouquet à la main.*

Où vous cachez-vous donc? Je sonne, j'appelle...

LAFLEUR.

Me voilà, monsieur.

DORSAY.

Eh! vite, qu'on m'habille, je suis pressé. A-t-on passé chez le colonel Sainville?

LAFLEUR.

J'ai été moi-même lui annoncer la visite de monsieur. M. le colonel prie monsieur de ne pas se déranger. Il doit venir ce matin dans la maison, chez madame de Mircour.

DORSAY.

Chez ma nièce! Raison de plus pour que je me hâte. Je veux absolument le voir chez lui : c'est une attention dont les gens en place vous tiennent toujours compte. Mon habit?

LAFLEUR, *habillant son maître.*

Je reconnais bien le génie de monsieur. Il n'oublie aucun détail.

DORSAY.

Fruit de l'habitude, mon pauvre Lafleur.

LAFLEUR.

Oh! non, cela n'est pas donné à tout le monde; moi, par exemple, je ne pourrais pas : il faut une nature particulière.

DORSAY.

Ce bon Lafleur! il ne manque pas d'esprit. Quel bonheur que ce colonel se soit pris de passion pour ma nièce! Un jeune homme plein de mérite, qui peut tout pour ses amis, aimable pour tout le monde quand il est heureux. C'est dommage qu'il soit bourru et presque méchant dès qu'il est contrarié.

LAFLEUR.

Comme monsieur s'entend à faire le portrait de

ses amis! Si monsieur n'était pas pressé, j'aurais une grâce à lui demander.

DORSAY.

Qu'est-ce que c'est? Dépêche-toi. Mon épée?

LAFLEUR.

C'est pour un jeune homme qui est parent d'une jeune artiste de théâtre.

DORSAY.

Ah! tu as des connaissances dans les théâtres! C'est ma nièce qui m'inquiète; c'est bien la petite personne la plus vive, la plus fantasque... une enfant mal élevée... Eh bien! ton jeune homme?

LAFLEUR.

Comme monsieur va monter sa maison...

DORSAY.

Qu'est-ce qui t'a dit cela?

LAFLEUR.

Personne; mais il est à présumer que monsieur ne tardera pas à être appelé, placé, comme il le mérite.

DORSAY.

Oui, ils veulent absolument m'employer. C'est une chaîne que je vais prendre; mais enfin on se doit à son pays, à sa famille.

LAFLEUR.

Alors il faut à monsieur maître d'hôtel, livrée, équipages...

DORSAY.

Parbleu! quand on nous donne des places à nous autres...

LAFLEUR.

Monsieur ne peut pas se passer d'un secrétaire: mon jeune homme a reçu la plus belle éducation...

DORSAY.

Combien vous a-t-on promis, monsieur de Lafleur, pour placer le parent de la jeune artiste?

LAFLEUR.

Fi donc! ce n'est pas par intérêt. Je marche sur les traces de monsieur: il m'a appris à trouver le bonheur dans celui qu'on procure aux autres.

DORSAY.

Eh bien! tu n'es qu'un sot... Mon chapeau? C'est une folie de donner ses services. Non pas

que je vende les miens; mais un homme comme toi... Ma tabatière? Qu'est-ce que c'est? j'entends une voiture. Vois donc : serait-ce le colonel?

LAFLEUR.

Lui-même.

DORSAY.

Ah! mon Dieu! tu me fais perdre mon temps. Cette chambre en ordre; ferme la toilette; ces lettres à leur adresse; ces vers et ce bouquet à la jeune veuve de la Chaussée-d'Antin.

LAFLEUR.

J'y cours. Prenez mon protégé, monsieur; il sera si heureux de travailler chez un homme aussi bon, aussi juste, aussi recommandable par son cœur et par son esprit.

DORSAY.

Coquin! tu ne penses pas tout ce que tu dis; mais c'est égal, tu me fais plaisir. Apporte-moi de l'écriture du jeune homme, et si elle est passable...

LAFLEUR.

Admirable, monsieur. Voici le colonel. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DORSAY, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Bonjour, mon cher Dorsay.

DORSAY.

Que je suis ravi, que je suis confus de l'honneur, du bonheur de recevoir monsieur le colonel! J'allais chez lui.

SAINVILLE.

J'avais promis à madame de Mircour de lui apporter ce matin ces couplets de l'opéra nouveau. En attendant qu'elle soit visible, causons.

DORSAY.

Causons.

SAINVILLE.

Quelle femme charmante que votre nièce! que de grâces! que d'esprit! J'aime jusqu'à ses caprices.

DORSAY.

Hier, en sortant du bal, elle me parlait de monsieur le colonel avec un intérêt...

SAINVILLE.

Vraiment? Vous m'enchantez. Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service?

DORSAY.

Ne parlons pas de ce qui me concerne, j'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour.

SAINVILLE.

Parlez sur-le-champ, je vous en prie : trop heureux d'être utile à l'oncle de madame de Mircour! Mais quand donc se décidera-t-elle à m'accorder sa main?

DORSAY.

Elle est à vous. Les affaires de la succession de son mari sont le seul obstacle. Je vous sers de tout mon pouvoir; mais ce qui vous sert mieux que moi, mieux que votre grade, mieux que le rang même de monsieur votre père, ce sont vos qualités, votre mérite... oui... sans flatterie.

SAINVILLE.

Oh! sans flatterie... Que puis-je faire pour vous, mon cher Dorsay?

DORSAY.

Eh bien! puisque vous l'exigez... le ministre votre père a la plus grande confiance en vous.

SAINVILLE.

Je cherche à la mériter.

DORSAY.

M. le président de Blamont, qui est mon cousin germain, M. le colonel Dirlac, votre camarade, qui était allié de ma femme, prennent à moi le plus vif intérêt.

SAINVILLE.

Oui, je connais votre famille, vos alliances, votre fortune.

DORSAY.

Loin de songer à l'augmenter, comme tant d'autres, je ne cherche qu'à m'en faire honneur, comme quelques autres. Il y a dans ce moment une place majeure, une place d'éclat à la nomination de monsieur votre père : j'ai la vanité d'y prétendre.

SAINVILLE.

En avez-vous fait la demande?

DORSAY.

Oui vraiment; mais un des premiers commis

m'a dit que le premier secrétaire lui avait dit que le ministre se proposait de vous consulter.

SAINVILLE.

Eh bien! mon cher Dorsay?

DORSAY.

Soyez mon protecteur. J'aurai l'honneur de vous porter chez vous des lettres, des titres, des apostilles...

SAINVILLE.

Pas du tout, voyons-les à l'instant : je passe avec vous dans votre cabinet.

MADAME DE MIRCOUR, *en dehors.*

Mais c'est inconcevable! courez donc, cherchez donc; il est impossible qu'il soit perdu.

SAINVILLE.

Attendez... N'est-ce pas madame de Mircour que j'entends?

DORSAY.

Elle-même.

SAINVILLE.

Allez me chercher vos papiers, mon cher Dorsay, je les attends; ce matin même, je les présente à mon père...

DORSAY.

Un mot de vous, et je suis aussi sûr de réussir que vous l'êtes de plaire à ma nièce. Oui, mon cher neveu... Pardon, mais je serai si glorieux d'une telle alliance... Je cours chercher mes papiers. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

SAINVILLE, MADAME DE MIRCOUR.

SAINVILLE, *seul un moment.*

Un très honnête homme, ce M. Dorsay.

MADAME DE MIRCOUR, *en entrant.*

Il faut absolument qu'on le retrouve, entendez-vous? Oh! les domestiques! ils sont d'une négligence... Ah! vous voilà, monsieur?

SAINVILLE.

Oui, madame, et j'accours plein d'impatience...
Qu'il m'est doux de vous revoir encore plus belle!

MADAME DE MIRCOUR.

Laissez-moi. J'ai de l'humeur; je suis au désespoir.

SAINVILLE.

Eh! mon Dieu! que vous est-il donc arrivé?

MADAME DE MIRCOUR.

Azor, mon cher Azor, qui s'est échappé! on ne sait ce qu'il est devenu.

SAINVILLE.

Et qu'est-ce que c'est donc que cet Azor!

MADAME DE MIRCOUR.

Mon carlin. Vous riez, je crois!

SAINVILLE.

Moi? pas du tout. Je partage bien sincèrement votre désespoir.

MADAME DE MIRCOUR.

Courage; moquez-vous; affligez-vous ironiquement. Les hommes veulent toujours montrer du caractère.

SAINVILLE.

Calmez-vous. On le retouvera, et je vous crois trop raisonnable...

MADAME DE MIRCOUR.

Raisonnable! Non, monsieur, je ne suis point raisonnable, et je n'aime point les gens raisonnables; ils sont froids, insensibles. Au fait, que me voulez-vous? Je suis fort étonnée qu'on ne vous ait pas dit que je ne voulais voir personne.

SAINVILLE.

Eh! mon Dieu! comme vous me traitez, madame! Ces couplets que vous m'avez demandés hier?...

MADAME DE MIRCOUR.

Ces couplets? Je n'en veux plus. Ils ne valent rien. En effet, je suis bien en disposition de chanter!

SAINVILLE.

Mais vous êtes méchante, au moins.

MADAME DE MIRCOUR.

Moi, méchante! c'est vous plutôt qui n'avez pas la moindre sensibilité. Je pleure, je souffre; monsieur plaisante, monsieur rit.

SAINVILLE.

J'étais loin de m'attendre à un pareil accueil. Se peut-il que ce soit la même femme qui, hier, au bal, était si douce, si bonne...

MADAME DE MIRCOUR.

Hier, monsieur, vous étiez aimable. Tâchez donc de l'être aujourd'hui.

SAINVILLE.

Ma foi, madame, je désespère de vous paraître tel, tant que vous conserverez cette humeur.

MADAME DE MIRCOUR.

Fort bien; vous vous piquez, vous vous fâchez. Oh! que voilà bien votre vivacité, votre pétulance.

SAINVILLE.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné...

MADAME DE MIRCOUR.

Le caprice!... On a le malheur de sentir vivement, et l'on a des caprices. Ainsi vous seriez malheureux avec moi; n'est-ce pas là ce que vous voulez me faire entendre?

SAINVILLE.

Allons, je ne peux pas dire un mot que vous ne l'interprétiez de la manière la plus odieuse. Adieu, madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Adieu, monsieur.

SAINVILLE, *revenant*.

Ainsi, c'est la perte de M. Azor qui nous brouillerait?

MADAME DE MIRCOUR.

Ce que vous dites là est affreux. Vous savez bien que je ne serais pas assez injuste... Non, c'est le manque d'égards, de procédés, d'indulgence.

SAINVILLE.

Et c'est donc là le prix de l'amour le plus tendre, le plus sincère?...

MADAME DE MIRCOUR.

Vous allez vous plaindre à présent. Je n'aime pas les doléances. Vous vouliez sortir; restez, monsieur. C'est moi qui vous cède la place. Oui, je vais m'enfermer pour pleurer toute seule.

SAINVILLE.

Si vous sortez, comptez que vous m'aurez vu pour la dernière fois.

MADAME DE MIRCOUR.

Eh bien! monsieur, tâchez de ne pas oublier cette promesse. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

SAINVILLE, *seul.*

Non, certes, je ne l'oublierai pas. Il n'est que trop clair que c'est un prétexte que vous cherchez pour rompre avec moi. Tant mieux. Je serais très malheureux avec cette femme-là.

SCÈNE VIII

SAINVILLE, DORSAY, *des papiers à la main.*

DORSAY.

Eh! quoi! ma nièce vous a déjà quitté?

SAINVILLE.

Oui, monsieur.

DORSAY.

Eh bien! toujours de plus en plus épris? Oh! il faut être vrai, ma nièce mérite bien...

SAINVILLE, *à part.*

Allons, voilà l'oncle qui fait son éloge.

DORSAY.

Comme je vous disais, un cœur excellent.

SAINVILLE.

Une égalité d'humeur admirable.

DORSAY.

Vraiment! je suis bien aise que vous lui ayez découvert cette précieuse vertu : ainsi vous êtes enchanté?

SAINVILLE.

Oui, enchanté! je vous souhaite bien le bonjour.

DORSAY.

Un moment : vous m'avez fait espérer que vous voudriez bien vous charger de mes papiers?

SAINVILLE.

Pardon, je ne puis pas me mêler de cette affaire.

DORSAY.

Eh! mais, monsieur, vous m'avez promis...

SAINVILLE.

Oui; mais j'ai fait réflexion... En général, je me fais un scrupule de chercher à exercer la moindre influence. Au surplus, rien ne presse, j'annon-

cerai votre visite à mon père, et demain, après-demain... (*A part.*) Oh! les femmes! Je les reconnais; dès qu'elles sont sûres de nous... (*Haut.*) Je vous salue, monsieur Dorsay. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

DORSAY, *seul.*

Eh bien! donc, il s'en va. C'est très injuste, très malhonnête. Oh! les gens en place! les voilà bien. De belles promesses, et puis des excuses, des défaites... et la mémoire la plus fugitive! Est-ce que je serai comme cela quand je serai placé?

SCÈNE X

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, la petite veuve vous attend ce soir à souper, elle a été enchantée des vers et du bouquet.

DORSAY.

Va te promener avec ta veuve et ton bouquet. Comptez donc sur les amis! Mais ne suis-je pas bien dupe, avec ma fortune, quand je peux mener une vie libre, indépendante?...

LAFLEUR, *tirant un papier de sa poche.*

Si monsieur daignait jeter les yeux sur l'écriture de mon jeune homme, j'en ai un modèle sur moi.

DORSAY.

Je vous trouve bien impertinent d'oser vous mêler de donner des places chez moi. Je n'ai pas besoin de secrétaire. Ah! M. Sainville, certainement si je voulais d'autre appui que le vôtre, je n'en manquerais pas.

LAFLEUR.

Je supplie seulement monsieur de considérer l'écriture, il verra que c'est un cadeau que je lui fais. Quelle belle main!

DORSAY, *prenant le papier.*

Drôle que vous êtes!... (*Il lit.*) « Extrait de divers « ouvrages. La différence qui existe entre les gens

« de quelque chose et les gens de rien disparaît « par échelons. Le laquais rend le devoir à mon- « sieur le valet de chambre, le valet de chambre « habille son maître souvent à la hâte pour qu'il « aille faire sa cour à milord... » Qu'est-ce que c'est que cela?

LAFLEUR.

Hem! est-ce lisible? Voyez la suite.

DORSAY, *lisant.*

« Tourmenter les inférieurs, c'est le moyen pour « les subalternes de se dédommager de leur sou- « mission pour leurs supérieurs. » Comment donc? de la morale, je crois, de la philosophie; et quelle écriture affreuse! Point d'orthographe. Allez, allez, monsieur de Lafleur, dites à votre protégé qu'avant de prétendre à une place il apprenne à écrire, à penser. (*Il jette le papier au nez de Lafleur.*) Voilà qui est arrêté, j'ai une autre personne en vue qui peut me servir; et si celle-là me manque, je me retire à la campagne, je me jette dans l'étude, et je ne vis que pour moi.

LAFLEUR.

Mais, monsieur...

DORSAY.

Ne vous avisez plus de me parler pour qui que ce soit, ou je vous chasse. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

LAFLEUR, *seul.*

Pour le coup, je ne m'attendais pas à celui-là. Voilà les maîtres! Attachez-vous donc à eux! Oh! je me vengerai.

SCÈNE XII

LAFLEUR, GABRIEL.

GABRIEL.

La danseuse a renvoyé sa femme de chambre. On ne sait ce que la pauvre fille est devenue.

LAFLEUR.

Ah! vous voilà, monsieur Gabriel. Je vous trouve bien impertinent d'oser lever les yeux sur une

personne qui m'appartient. Un paresseux, un fainéant! et il se flatte d'être un jour valet de chambre. Je vous chasse.

GABRIEL.

Comment! vous me chassez!

LAFLEUR.

Monsieur est instruit de vos déportements, petit libertin! Ah! vous voulez séduire la femme de chambre de sa nièce! Il vous laisse huit jours pour chercher une autre condition. Ne me répliquez pas. Je vous donnerai un certificat de probité; c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi. Mais où diable aussi mon protégé s'avise-t-il de copier de la morale pour montrer son écriture? (*Il déchire et jette le papier qu'il avait remis à son maître, et sort.*)

SCÈNE XIII

GABRIEL, *seul.*

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! c'est une tuile qui me tombe sur la tête. D'où me vient-elle? je n'en sais rien.

SCÈNE XIV

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

Eh bien! monsieur Gabriel?

GABRIEL.

Ah! mademoiselle, tout est perdu. Monsieur votre oncle, qui d'abord m'avait encouragé, est d'une fureur épouvantable. Il dit que monsieur me chasse de son service, que je suis un libertin. Vous le savez, mademoiselle Marie, si je suis un libertin.

MARIE.

Que me dites-vous là, monsieur Gabriel?

GABRIEL.

La vérité; et j'ai beau faire mon examen de conscience, je n'ai rien fait qui puisse m'attirer...

MARIE.

Et le plus souvent, est-ce que ce n'est pas de

leurs propres torts que nos maîtres nous punissent? Madame, qui vient de me gronder... Qu'est-ce donc que ce papier?

GABRIEL, *ramassant les morceaux du papier que Lafleur a déchiré.*

Je n'en sais rien. C'est M. de Lafleur qui l'a déchiré.

MARIE.

Voyons.

GABRIEL.

C'est comme un exemple de maître écrivain.

MARIE, *parcourant le papier.*

« Le laquais habille le valet de chambre... qui « va chez milord... Les subalternes se dédomma- « gent de leur soumission... » Attendez donc; j'y suis; je devine, je crois.

GABRIEL.

Eh! quoi donc?

MARIE.

Je sais d'où provient l'humeur de mon oncle. Oui, quand ce papier eût été mis là exprès... Il est arrivé de grands événements depuis notre conversation de ce matin.

GABRIEL.

Eh! quoi donc?

MARIE.

Ma maîtresse a perdu Azor.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est qu'Azor?

MARIE.

Son petit chien.

GABRIEL.

Et quel rapport...

MARIE.

Elle en est au désespoir. Le colonel est venu pour la voir, je ne sais ce qu'ils se sont dit; mais madame est rentrée tout en larmes dans son boudoir. J'ai vu le colonel sortir très irrité. Il prononçait le nom de madame et de M. Dorsay. Il jurait de ne plus remettre les pieds dans cette maison... oui, c'est cela. Le colonel, maltraité par ma maîtresse, aura maltraité M. Dorsay, qui a besoin de lui. M. Dorsay s'en sera vengé sur mon oncle, mon oncle s'en est vengé sur vous.

GABRIEL.

Vous croyez?

MARIE.

Il vous en veut, parce qu'il a à se plaindre de son maître. Quand je vous disais que souvent les petites causes amenaient les grands effets.

GABRIEL, *cherchant son mouchoir, prenant la cravate que Marie lui a donnée et qu'il avait mise dans sa poche, et la déchirant sans y prendre garde.*

Et moi je ne peux m'en venger sur personne... Ah! qu'on est malheureux de se trouver le dernier de tous dans une maison.

MARIE.

Qu'est-ce que vous déchirez donc là?

GABRIEL.

Ah! ciel, c'est la cravate que vous m'avez donnée.

MARIE.

Vous faites un grand cas de mon cadeau, à ce qu'il me paraît.

GABRIEL.

Pardon, cent fois pardon, mademoiselle Marie; mais je ne sais à qui m'en prendre. C'est ce que je possède de plus cher; et ma foi, dans mon chagrin...

MARIE.

Vous déchirez mon cadeau; vous m'apprenez ce que je dois faire du vôtre.

GABRIEL.

Ah! mademoiselle, ne me forcez pas à le reprendre, je vous en prie. Gardez-le comme un souvenir du pauvre Gabriel.

MARIE.

Calmez-vous : non, je ne vous forcerai pas à le reprendre. J'entends madame; laissez-moi. Non, revenez. La cage est en bas dans l'office. Eh! vite, allez me la chercher.

GABRIEL.

Mais, mademoiselle...

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! suis-je assez malheureux?

(*Il sort.*)

SCÈNE XV

MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Eh bien! mademoiselle, vous me laissez, vous m'abandonnez!

MARIE.

Madame n'avait-elle pas défendu qu'on entrât sans son ordre?

MADAME DE MIRCOUR.

C'est vrai. Eh bien, pas de nouvelles!

MARIE.

Oh! mon Dieu non, madame. J'ai couru moi-même dans le quartier, chez tous les voisins; on ne l'a pas vu. Pauvre petit Azor! que sera-t-il devenu? Je l'aimais aussi, moi, madame; et j'en pleurerais, je crois, si je ne me retenais.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu es bonne, tu es sensible, toi, ma pauvre Marie; mais conçois-tu ce M. Sainville, qui se fâche, qui s'emporte, parce que j'ai de l'humeur?

MARIE.

En vérité, je n'aurais pas cru cela de M. le colonel.

MADAME DE MIRCOUR.

Il venait tout glorieux m'apporter je ne sais quels couplets. Je m'embarrasse bien de ses cadeaux. C'est moi qui les lui avais demandés ces couplets, c'est vrai; mais choisir le moment où je suis désolée! Mon pauvre Azor! Je n'en veux pas avoir d'autre; je ne veux plus m'attacher comme cela à des ingrats.

SCÈNE XVI

MADAME DE MIRCOUR, MARIE, GABRIEL, *portant la cage.*

GABRIEL.

Mademoiselle Marie, voilà ce que vous m'avez demandé.

MADAME DE MIRCOUR.

Qu'est-ce que c'est donc que cela?

MARIE.

Un petit serin qu'on m'a donné ce matin.

MADAME DE MIRCOUR.

Oh! qu'il est joli! Comment! cet aimable petit oiseau est à toi, ma chère Marie?

MARIE.

Oui, madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu es bien heureuse.

MARIE.

S'il faisait envie à madame...

MADAME DE MIRCOUR.

Non, mon enfant; je ne veux pas t'en priver. Mais c'est qu'il est charmant, en vérité.

GABRIEL, *bas, à Marie.*

Eh quoi! mademoiselle, vous donnez mon cadeau!

MARIE, *bas, à Gabriel.*

Eh! vite, courez chercher le colonel de la part de madame.

GABRIEL.

Il a juré de ne plus revenir.

MARIE.

Raison de plus pour qu'il accoure.

GABRIEL.

Mais, mademoiselle...

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Allons, il faut faire tout ce qu'elle veut. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Je n'en ai jamais vu d'aussi gentil.

MARIE.

En effet, il a les couleurs les plus vives... S'il est à madame, n'est-ce pas comme s'il était à moi? Madame me ferait beaucoup de peine si elle refusait: je croirais voir une espèce de dédain...

MADAME DE MIRCOUR.

Ah! tu me connais bien mal. Je fais réflexion qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. Tu choisiras une de mes robes.

MARIE.

Comme madame est bonne!

MADAME DE MIRCOUR.

Allons, je ne veux pas t'affliger, Marie, j'accepte.

MARIE.

Ce n'est pas là un ingrat qui s'échappera comme votre Azor.

MADAME DE MIRCOUR.

Oh! non; j'y mettrai bon ordre. Or çà, Marie, où placerons-nous cette cage? Dans mon boudoir, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, tout près du piano de madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu m'y fais songer. Le premier air à lui apprendre, c'est celui des couplets que le colonel m'apportait. Ce pauvre colonel! quand j'y pense, je l'ai bien maltraité!

MARIE.

Oh! il reviendra.

SCÈNE XVIII

MADAME DE MIRCOUR, MARIE, GABRIEL.

GABRIEL, *annonçant.*

M. le colonel Sainville.

MARIE.

Là, quand je le disais à madame.

GABRIEL, *à Marie.*

Je l'ai rencontré comme il entrait dans la maison.

MARIE.

Vous voyez bien. Sortez. (*Gabriel sort.*)

SCÈNE XIX

SAINVILLE, MADAME DE MIRCOUR.

MADAME DE MIRCOUR.

Ah! vous voilà, monsieur?

SAINVILLE.

Oui, madame, c'est encore moi.

MADAME DE MIRCOUR.

Vous ne deviez plus revenir.

SAINVILLE.

Ce n'est pas vous que je cherchais, madame. C'est monsieur votre oncle.

MADAME DE MIRCOUR.

Ah! mon oncle?

SAINVILLE.

Oui, madame, votre oncle.

MADAME DE MIRCOUR.

Je vous en remercie pour lui; mais savez-vous que ce que vous me dites n'est pas trop galant?

SAINVILLE.

Comme il paraît que mes visites n'ont pas le bonheur de vous plaire...

MADAME DE MIRCOUR.

Fort bien. Vous me boudez?

SAINVILLE.

J'aurais tort, peut-être?

MADAME DE MIRCOUR.

Non; car je suis plus franche que vous, moi. Osez me dire que ce n'est pas pour moi que vous revenez, malgré vos serments.

SAINVILLE.

Je reviens... Eh bien! oui, madame, je reviens pour vous; mais malgré moi, je vous en avertis.

MADAME DE MIRCOUR.

Et moi, je conviens que j'ai été méchante, injuste. Écoutez, colonel; il faut être indulgent pour ses amis. J'ai beaucoup de défauts; mais vous voyez au moins que je n'ai pas celui de l'obstination.

SAINVILLE, *en lui baisant la main.*

Charmante! Et moi, n'ai-je pas été presque aussi enfant que vous, de m'emporter?

MADAME DE MIRCOUR.

Oh! il y avait sujet. Mais si je suis capricieuse, bizarre, inconséquente pour des bagatelles, je suis constante en amitié. Je brusque quelquefois mes amis; je reviens à eux. Avez-vous les couplets que vous m'apportiez ce matin?

SAINVILLE.

Hélas! non. Tremblant d'être aussi mal reçu...

MADAME DE MIRCOUR.

Envoyez-les donc chercher bien vite. Mais vous avez des affaires avec mon oncle, je vous laisse; nous nous reverrons. Songez que j'attends vos couplets. Viens, Marie, emporte cette cage; il est

charmant, ce petit serin; tu es une bonne fille, et le colonel est un fort honnête homme.

(*Elle sort avec Marie.*)

SAINVILLE.

On n'est pas plus aimable que cette femme-là.

SCÈNE XX

DORSAY, SAINVILLE.

DORSAY, *entrant sans voir Sainville.*

Allons, il ne faut plus compter sur personne; je prends mon parti; je quitte le monde, je me retire à la campagne.

SAINVILLE.

Ah! mon cher Dorsay, vous voyez un homme enchanté, transporté; je viens de causer avec votre chère nièce. Ma foi, si elle a quelques moments désagréables, il faut convenir qu'elle s'en accuse avec une grâce, une franchise... Eh bien! où en êtes-vous pour cette place?

DORSAY.

Comment, monsieur! où j'en suis?

SAINVILLE.

Ah! pardon; vous devez être bien en colère contre moi. Tantôt j'ai refusé de vous servir assez sèchement, il me semble; que voulez-vous? j'étais préoccupé.

DORSAY.

C'est fâcheux; d'autant plus que je ne rencontre aujourd'hui que des gens préoccupés. L'un craint de se compromettre; l'autre a donné sa parole à un ami; celui-là sollicite pour son compte.

SAINVILLE.

Oui, voilà les amis d'aujourd'hui; mais moi... Avez-vous là vos papiers?

DORSAY, *tirant ses papiers de sa poche.*

Oui, monsieur; mais comme vous vous feriez un scrupule de chercher à exercer la moindre influence...

SAINVILLE.

Oui; mais, pour un ami, pour un homme comme vous... Donnez. (*Il prend les papiers.*)

DORSAY.

Permettez que je les range et que je vous explique...

SAINVILLE, *parcourant rapidement les papiers.*

Eh! non, ils sont en ordre; excellentes recommandations, titres évidents. Je cours les présenter à mon père, à son secrétaire, à tous ceux de qui la chose dépend.

DORSAY.

Mais, monsieur...

SAINVILLE.

J'emporte vos papiers. Je rapporte les couplets à votre nièce. Point de remerciements. Je cours. Je vole. Je me sers moi-même, en obligeant un galant homme. Soyez sans crainte, la place est à vous.

SCÈNE XXI

DORSAY, *seul.*

La place est à moi! Ah! voilà ce que c'est. Allons, je ne pars pas encore pour la campagne.

SCÈNE XXII

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Gabriel m'a dit que monsieur me demandait.

DORSAY.

Moi? non.

LAFLEUR.

Encore un trait d'esprit de ce petit sot de Gabriel. Oh! je vais le gronder.

DORSAY.

Écoute donc, écoute donc, Lafleur. Pourquoi le gronder? Je ne t'appelais pas, mais je suis bien aise de te voir. Eh bien! mon ami, tes pressentiments ne te trompaient pas. Je vais être placé. J'ai la parole et l'appui du colonel.

LAFLEUR.

J'en fais mon compliment à monsieur.

DORSAY.

Or çà, mon enfant, comme tu disais tantôt, il faut que je songe à monter ma maison. Vite, les petites-affiches, que je cherche les chevaux à vendre, les hôtels à louer, les cuisiniers sans condition. C'est malheureux que ton protégé n'ait pas une plus belle main.

LAFLEUR.

Mais je vous assure, monsieur, que je n'écris pas mieux, moi qui vous parle.

DORSAY.

Je le sais parbleu bien. Voyons donc encore une fois cette écriture.

LAFLEUR.

Ma foi, monsieur, le pauvre garçon, dans son chagrin, a déchiré l'exemple qu'il m'avait remis.

DORSAY.

Tant pis.

LAFLEUR.

J'ai eu toutes les peines du monde à lui en faire écrire un autre sous ma dictée, parce que moi, qui connais toute la bonté de monsieur...

DORSAY.

Voyons.

LAFLEUR, *lui remettant un papier.*

Tenez.

DORSAY, *lisant.*

« Devoir des valets envers leurs maîtres : sou-« mission, zèle, intelligence. » Eh bien ! c'est cela, c'est écrit, c'est pensé, l'orthographe y est. Un caractère fort net, fort agréable. Où diable avait-il eu la tête d'écrire si mal ce que tu m'avais montré d'abord?

LAFLEUR.

La crainte de ne pas réussir. La main lui tremblait.

DORSAY.

Qu'il se rassure. Que j'aie ma place, il a la sienne. Oui, il suffit qu'il soit présenté par toi... Attends donc; ne m'as-tu pas dit que ce gros financier se jetait dans la réforme?

LAFLEUR.

Oui, monsieur, par le conseil de ses créanciers.

DORSAY.

Il faut que je lui écrive sur-le-champ. Son hôtel est peu commode; mais un salon superbe. C'est ce qu'il me faut. Quant à toi, je t'aime; tu restes mon premier valet de chambre, mon confident. Demande, mon garçon, sollicite, et compte toujours sur ton bon maître. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIII

LAFLEUR, *seul.*

Eh bien! à la bonne heure. Voilà ce qu'on appelle un maître raisonnable, reconnaissant.

SCÈNE XXIV

LAFLEUR, GABRIEL, *en redingote, un petit paquet au bout d'un bâton;* MARIE, *au fond.*

MARIE, *à Gabriel.*

Allons, avancez.

LAFLEUR.

Ah! c'est toi, Gabriel? Eh bien! que signifie ce paquet, cet air triste?

GABRIEL.

Je viens faire mes adieux à monsieur, et lui demander mon certificat.

LAFLEUR.

Comment! tu veux me quitter sur-le-champ?

GABRIEL.

Monsieur m'a dit qu'on me donnait huit jours pour trouver une condition; mais il me serait trop dur de rester dans une maison après avoir perdu les bonnes grâces de mon protecteur.

LAFLEUR.

Allons, ne parlons plus de cela. J'ai plaidé ta cause auprès de monsieur; il te pardonne; tu peux rester.

GABRIEL.

Vrai? Ah! monsieur, quel bonheur!

LAFLEUR.

Eh bien! mon ami, nous sommes placés. Oui; M. Dorsay a la parole du colonel. Cette maison-ci va devenir très bonne. Nous aurons des clients, des créatures. Monsieur Gabriel, de la probité au moins, et le moins d'insolence qu'il vous sera possible.

GABRIEL.

Ah! monsieur peut compter... Et quant à l'objet dont je vous parlais tantôt...

LAFLEUR.

Écoute, je ne suis pas un méchant homme, moi.

J'ai été amoureux comme toi ; ma nièce est sage, vertueuse ; tu es rangé, soumis, complaisant ; et comme je serai là pour vous surveiller...

GABRIEL.

Si monsieur voulait nous marier, il s'épargnerait la peine de la surveillance.

LAFLEUR.

Approche un fauteuil. (*Gabriel approche un fauteuil avec empressement.*) Fais venir ma nièce ; je suis bien aise de vous faire un sermon à tous deux.

MARIE, *s'avançant.*

Me voici, mon oncle.

LAFLEUR.

Ah ! tu étais là. Eh bien ! sais-tu ce qui se passe? Sais-tu que ce mauvais sujet de Gabriel a l'impertinence d'être amoureux de toi ?

MARIE.

Je le sais, mon oncle.

LAFLEUR.

Tu le sais... Tu as peut-être la folie de n'en pas être fâchée, toi?

MARIE.

Mon bon oncle, si vous vouliez...

LAFLEUR.

Ah ! oui, mon bon oncle ! vous me flattez, vous me cajolez, c'est fort bien : mais que diable, attendez donc que Gabriel ait fait son chemin.

MARIE.

Il l'a fait, mon oncle ; il est valet de chambre du colonel Sainville. M. le colonel épouse madame ; c'est moi qui ai arrangé tout cela.

LAFLEUR.

Comment? c'est toi qui as arrangé...

MARIE.

M. le colonel arrive à l'instant même ; j'ai bien fait la leçon à madame ; dans ce moment elle accorde sa main au colonel, et lui demande la place de valet de chambre pour mon Gabriel.

LAFLEUR.

Pour ton Gabriel. Tu le regardes déjà comme à toi?

MARIE

Les voici.

SCÈNE XXV

LAFLEUR, GABRIEL, MARIE, MADAME DE MIRCOUR, SAINVILLE, DORSAY, *entrant d'un autre côté.*

MADAME DE MIRCOUR.

Où est-il, où est-il, mon cher oncle? Ah! le voici. Félicitez-moi, félicitez-vous, remerciez ce digne ami; il vous a bien servi. Comment, après cela, pourrais-je lui refuser ma main?

SAINVILLE.

Ah! madame, quel bonheur! (*A Dorsay.*) Vous êtes nommé, mon cher Dorsay. Demain vous recevrez votre brevet.

DORSAY.

Ah! monsieur, quelle obligation! (*A Lafleur.*) Eh! vite, Lafleur, ton jeune homme. Il me faut un secrétaire dès ce soir.

LAFLEUR.

Ah! monsieur, quelle reconnaissance! (*A Gabriel.*) Je te donne ma nièce.

GABRIEL.

Ah! monsieur de Lafleur, mademoiselle Marie, monsieur Dorsay, monsieur le colonel, madame, et toi surtout, cher petit serin, que de remerciements je vous dois à tous!

MARIE.

Oui; sans lui, pauvres petits que nous sommes, nous restions accablés sous le poids de la mauvaise humeur de tout le monde; grâce à lui, vous voilà tous contents; vous voilà tous bonnes gens, et nous nous marions.

MADAME DE MIRCOUR.

Elle a raison; chaque protégé a recouvré les bonnes grâces de son protecteur, et voilà comme dans cette vie tout s'enchaîne et tout marche par ricochets.

FIN DES RICOCHETS.

LES
DEUX PHILIBERT

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 10 AOUT 1816

PERSONNAGES

PHILIBERT aîné.
PHILIBERT cadet.
DUPARC, ancien notaire.
CLAIRVILLE, maître de musique.
PASTOUREAU, cousin de Duparc.
JOSEPH, valet de Duparc.
COMTOIS, valet de Philibert aîné.
LE PORTIER de la maison de M. Duparc.
UN TRAITEUR.
MADAME DERVIGNY, belle-mère de Duparc.
SOPHIE, fille de Duparc.
MARIANNE, servante de Duparc, femme de Joseph.

Le premier acte se passe à Paris, les deux autres à la campagne.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une rue solitaire dans le quartier des Invalides. D'un côté, la maison de Duparc; de l'autre, celle où demeure Philibert aîné. On voit au fond les boulevards.

SCÈNE I

PHILIBERT AINÉ, LE PORTIER.

PHILIBERT AÎNÉ, *sortant de chez lui.*

En qualité de voisin, il est tout naturel que je fasse une visite à son père.

LE PORTIER, *qui achevait de balayer le devant de la porte, voyant Philibert qui s'approche de la maison de Duparc.*

Où allez-vous donc, monsieur? voilà le portier. Qui demandez-vous?

PHILIBERT AÎNÉ.

M. Duparc.

LE PORTIER, *riant.*

Eh! mais monsieur, il n'y a que moi d'éveillé dans toute la maison.

PHILIBERT AÎNÉ, *tirant sa montre.*

Pas encore sept heures. (*A part.*) Je n'ai pas dormi de la nuit. J'étais si content de loger tout près d'elle!

LE PORTIER, *toujours riant.*

Il faut être amoureux, ou avoir des affaires bien pressantes, pour venir de si bonne heure chez les gens. Si monsieur veut attendre, en se promenant sur le boulevard des Invalides...

PHILIBERT AÎNÉ.

Mon ami, dites, je vous prie, à M. Duparc, que la personne qui a loué le petit appartement de la maison en face de la sienne, est venue pour avoir l'honneur de le saluer, ainsi que sa belle-mère et sa fille.

LE PORTIER.

Ah! c'est monsieur qui a loué cet appartement?... C'est singulier... On le dit petit, incommode et cher, et il a été loué tout de suite. Moi, qui vois tout ce qui se passe dans le quartier, à peine ai-je eu le temps de remarquer l'écriteau.

PHILIBERT AÎNÉ.

Vous souviendrez-vous de mon nom? Philibert. Mais, si vous permettez, je vais m'écrire.

LE PORTIER.

Oui, c'est plus honnête et plus sûr. J'ai bonne mémoire, mais je pourrais oublier... Je vais vous ouvrir ma loge; vous y trouverez ce qu'on cherche en vain chez la plupart de mes collègues, du papier propre et de bonnes plumes.

(*Il entre dans la maison de Duparc avec Philibert aîné.*)

SCÈNE II

SOPHIE, MARIANNE, PHILIBERT AÎNÉ.

(*Pendant la scène précédente, on a vu Marianne tirer les rideaux et ouvrir une fenêtre de la maison de Duparc.*)

MARIANNE, *à la fenêtre.*

Pas un seul nuage. Mon mari qui me soutenait

hier qu'il pleuvrait aujourd'hui. Mademoiselle, venez donc voir : nous aurons un temps superbe.

SOPHIE, *à sa fenêtre.*

Tant mieux.

MARIANNE.

Monsieur sera bien content. Comme c'eût été contrariant, si nous avions eu mauvais temps, un jour où il reçoit tant de monde à la campagne, où il donne un bal pour la fête du village!

SOPHIE, *voyant Philibert aîné qui sort de la maison de Duparc, et se retirant précipitamment de la fenêtre.*

Ah! mon Dieu!

MARIANNE.

Eh! quoi donc, mademoiselle?

SOPHIE.

C'est le soleil qui m'a éblouie. (*Voyant que Philibert aîné ne regarde pas du côté de la fenêtre.*) Mais je m'y accoutume. N'est-ce pas ma bonne maman qui te sonne?

MARIANNE.

J'y suis. Quel bonheur! Nous danserons dans le jardin. (*Elle quitte la fenêtre.*)

SOPHIE, *toujours à la fenêtre.*

C'est encore lui. C'est le jeune homme que, depuis un mois, je rencontre partout. Il sort de notre maison. Que veut dire ceci? Eh bien! il entre dans la maison en face de la nôtre. Est-ce que ce serait lui qui aurait loué cet appartement?... Pour le coup, ce serait bien une preuve... Quel est-il? que me veut-il? (*Philibert aîné reparaît.*) Il revient; je n'oserai plus ouvrir cette fenêtre.

(*Elle quitte la fenêtre et la ferme.*)

SCÈNE III

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

PHILIBERT AÎNÉ, *appelant.*

Comtois!

COMTOIS, *entrant en scène.*

Me voilà, monsieur.

PHILIBERT AÎNÉ.

Eh bien! mes livres, mes gravures?

COMTOIS.

Eh! mais, monsieur, vous vous pressez, vous

me pressez, et tout cela pour nous établir dans un quartier perdu, entre les Invalides et la rue de Babylone.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah! mon ami, mon cher Comtois, c'est le plus beau quartier de Paris pour moi.

COMTOIS.

Je sais. (*Montrant la maison de Duparc.*) C'est là que demeure la jeune personne qui depuis un mois vous tourne la tête. Aussi votre déménagement a été si prompt, qu'on eût dit d'un homme qui craint une saisie de créanciers; et, grâce au ciel, nous marchons tête levée, nous ne devons rien. Mais, monsieur, mon attachement pour vous, et la confiance dont vous m'honorez, m'autorisent à vous parler librement. Si, comme vous me l'avez dit, cette jeune Sophie est jolie, riche, d'une famille estimable et estimée, pourquoi n'en pas faire la demande?

PHILIBERT AÎNÉ.

Je n'ose... Paraîtrai-je à ses parents un parti assez avantageux?

COMTOIS.

Allons donc; un jeune homme aimable, instruit, bien fait, attaché au ministère des affaires étrangères, ayant déjà été honoré d'une mission dans le Levant, jouissant d'une excellente réputation, et la méritant, ce qui est plus rare? Rendez-vous justice, mon cher maître; quelle différence entre vous et monsieur votre frère, le mauvais sujet?

PHILIBERT AÎNÉ.

Comtois, je vous ai défendu de mal parler de mon frère.

COMTOIS.

Ma foi, monsieur, je lui donne le nom qu'il se donne lui-même dans ses moments de franchise.

SCÈNE IV

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, UN TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

Pourvu qu'il y ait un numéro neuf dans cette rue. Le voilà. (*Il s'approche de la maison de Philibert.*)

Ah! ma femme, cela tombe-t-il sous le sens? faire crédit à un inconnu, ne pas exiger de gage! Oh! elle est compatissante pour les jeunes gens.

COMTOIS, *au moment où le traiteur va frapper à la porte.*

Monsieur demande quelqu'un dans cette maison?

LE TRAITEUR.

Oui : M. Philibert.

PHILIBERT AÎNÉ.

C'est moi.

LE TRAITEUR.

Ah! Dieu merci, je tremblais qu'on ne m'eût fait un mensonge. (*A Philibert aîné.*) Parbleu, monsieur, puisque vous déménagiez, il me semble que vous auriez aussi bien fait de donner à ma femme votre nouvelle adresse, sans me faire courir à cette rue des Trois-Frères, où l'on m'a dit que vous demeuriez ici.

PHILIBERT AÎNÉ.

Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

LE TRAITEUR.

Pardon, si je vous dérange. Comme c'est aujourd'hui mon jour de recouvrements...

COMTOIS.

Comment, votre jour de recouvrements?

LE TRAITEUR.

Je suis un des traiteurs de l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées. C'est pour ce petit repas que monsieur est venu faire hier au soir chez moi, et dont il a été si content.

PHILIBERT AÎNÉ.

Moi, monsieur, j'ai soupé chez vous hier au soir!

LE TRAITEUR.

Oui, monsieur, avec deux dames et un de vos amis.

COMTOIS.

Qu'est-ce que vous dites?

LE TRAITEUR.

Je dis, que par malheur j'étais absent, mais que je suis rentré un moment après le départ de monsieur et de sa compagnie, et que ma femme m'a raconté tout ce qui s'était passé.

COMTOIS.

Allez, allez, l'ami, mon maître ne soupe pas chez les traiteurs.

LE TRAITEUR.

Plaît-il?

COMTOIS.

Et il n'a pas de connaissances parmi les dames qui vont souper à l'allée des Veuves.

LE TRAITEUR.

Eh! parbleu! voici votre carte.

COMTOIS.

Vous rêvez...

LE TRAITEUR.

Et votre adresse de la rue des Trois-Frères, écrite au bas, de votre main.

PHILIBERT AÎNÉ, *prenant le billet que lui présente le traiteur.*

Mon adresse!

LE TRAITEUR.

Nierez-vous votre écriture?

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah! mon Dieu! c'est de la main de mon frère.

COMTOIS.

Là! encore un de ses tours.

LE TRAITEUR.

Eh bien! messieurs?

COMTOIS.

Eh bien, mon cher ami, tâchez de trouver celui qui a écrit cette adresse. Ce n'est pas mon maître.

LE TRAITEUR.

Là! encore un repas de perdu.

COMTOIS.

Sachez qu'il y a deux Philibert; monsieur, qu'on appelle l'homme de mérite, et son frère, connu sous le nom du mauvais sujet.

PHILIBERT AÎNÉ.

Tais-toi donc.

COMTOIS.

Laissez donc, monsieur; il faut bien dire la vérité. Je ne m'étonne pas que le frère de monsieur ait été souper chez vous avec des amis et des dames. Dieu sait quelles dames! Je ne m'étonne pas qu'il ait donné notre adresse; mais j'espère que monsieur se lassera de payer ses créanciers, et qu'il va commencer par vous.

LE TRAITEUR.

Permettez; que monsieur cesse de payer les dettes de son frère, il fera fort bien; mais après

avoir acquitté le petit souper d'hier. C'est une bagatelle. Encore celle-là, monsieur. Vous êtes trop juste, trop bon frère... D'ailleurs, je ne connais que monsieur; c'est l'adresse de monsieur qu'on a donnée à ma femme; monsieur se nomme Philibert. C'est donc monsieur que j'attaque, en lui laissant, bien entendu, son recours contre son frère.

COMTOIS.

Nous ne vous craignons pas, et nous ne vous paierons pas.

LE TRAITEUR.

C'est ce qu'il faudra voir.

PHILIBERT AÎNÉ.

Allons, pour mon entrée dans mon nouveau logement, du bruit, un scandale. Finissons. C'est cinquante-trois francs qui vous sont dus.

COMTOIS.

Eh quoi! vous voudriez encore?...

PHILIBERT AÎNÉ.

Paix. En voilà cinquante-cinq.

COMTOIS.

C'est bien dur. Payer un souper qu'on n'a pas mangé!

LE TRAITEUR.

Monsieur laisse, sans doute, le reste pour les garçons?

PHILIBERT AÎNÉ.

Soit.

COMTOIS.

Et les garçons encore!

LE TRAITEUR.

Mille pardons, monsieur, de ma vivacité; mais il y a tant de pertes dans notre état. Nous sommes des jeunes gens qui commençons.

COMTOIS.

Il suffit; vous êtes payé.

LE TRAITEUR.

C'est vrai; mais convenez que ma femme n'en a pas moins fait une sottise, parce que n'ayant pas l'honneur de connaître monsieur votre frère... Mon Dieu! qu'on est heureux de rencontrer de temps en temps des honnêtes gens comme monsieur! (*Il sort.*)

SCÈNE V

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Courage, monsieur; donnez-vous de la peine pour faire fortune. Il n'y a pas de raison pour que jamais vous soyez riche, puisqu'à mesure que vous gagnez de l'argent, monsieur votre frère le dépense.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ne me gronde pas; c'est mon frère; il a eu des malheurs: et c'eût été bien m'annoncer dans ce quartier que de passer pour ne pas payer mes dettes.

COMTOIS.

Je conçois; faiblesse pour lui; considération pour vous-même. Ah! monsieur, vous êtes trop bon, et monsieur votre frère en abuse. Lui malheureux! je ne vois pas cela. Il ne sait que rire, boire, et se divertir. Dès qu'il a un peu d'argent, il brûle le pavé de Paris en cabriolet élégant, recherché dans sa parure, donnant des fêtes, faisant des cadeaux, et vous envoyant à vous-même des bijoux, des livres et des bourriches.

PHILIBERT AÎNÉ.

Eh bien! c'est bonté, c'est reconnaissance.

COMTOIS.

Point du tout: c'est vanité, c'est folie; moi je l'ai toujours cru un peu timbré. Deux jours après, ne le voyons-nous pas revenir à nous à pied, se plaignant des hommes et du sort, et le portefeuille rempli de reconnaissances du Mont-de-Piété?

PHILIBERT AÎNÉ.

Comtois, vous allez trop loin.

COMTOIS.

Non, monsieur; dussiez-vous me chasser, il faut que je me soulage. Après la mort de madame votre mère, n'est-ce pas lui qui a bouleversé et vendu à bas prix sa maison de commerce? Et toutes les places que vous lui avez obtenues par votre crédit, dans les vivres, au greffe du palais, dans les contributions, au ministère même où vous êtes employé, et qu'il a perdues par sa faute, après un ou deux mois d'exercice! Enfin, monsieur, les

choses en sont venues à un tel point, que vous n'osez plus avouer aux personnes qui ne le connaissent pas que vous avez un frère, que vous n'osez plus rien solliciter pour lui, et que vous aimez mieux lui faire une pension que de vous exposer à vous brouiller avec les gens à qui vous le recommanderiez.

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui, il est vif et fougueux dans ses passions. Parlons de mon amour pour Sophie... Crois-tu qu'il soit temps de me présenter de nouveau chez son père? Je n'ose... J'hésite... Il est si fâcheux d'être obligé de s'annoncer soi-même!

(*Ici on entend Clairville chanter dans la coulisse.*)

Mais on revient toujours
A ses premiers amours.

PHILIBERT AÎNÉ, *regardant du côté où l'on entend chanter.*

Eh! mais cette voix... Je ne me trompe pas; c'est Clairville, le maître de musique. Aurait-il des écoliers dans ce quartier?

COMTOIS.

Vous avez de l'amitié pour M. Clairville. Je parierais que vous n'avez pas osé lui parler de monsieur votre frère.

PHILIBERT AÎNÉ.

C'est vrai; laisse-moi avec lui.

COMTOIS.

Il n'y aura bientôt plus que ses créanciers qui sauront que vous êtes deux frères. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

PHILIBERT AINÉ, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE, *entre en chantant.*

Te bien aimer, ô ma chère Zélie!

Eh! c'est vous, monsieur Philibert? Par quel hasard de si bonne heure dans ce quartier?

PHILIBERT AÎNÉ.

Je loge là d'hier soir.

CLAIRVILLE.

Je m'en félicite; si vous le permettez, nous

pourrons faire une connaissance plus intime. (*Montrant la maison de Duparc.*) Je viens tous les deux jours chez votre voisin.

PHILIBERT AÎNÉ.

M. Duparc?

CLAIRVILLE.

Sa fille est une de mes écolières.

PHILIBERT AÎNÉ.

Sa fille!

CLAIRVILLE.

Une de mes meilleures écolières. J'avais été le professeur de sa mère avant qu'elle fût mariée, et madame Dervigny sa grand'mère a bien voulu se souvenir de moi. Cela ne me rajeunit pas, comme vous voyez; mais c'est une preuve d'estime qui m'honore et me flatte infiniment. La jeune personne a moins de voix, mais plus de goût que sa mère. Oh! les Italiens ont bien perfectionné la méthode. (*Il fredonne.*)

... Pietà... pietà...

PHILIBERT AÎNÉ.

Et vous venez donner votre leçon?

CLAIRVILLE.

Non pas aujourd'hui. M. Duparc m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner à sa maison de campagne. Je devais partir avec toute la famille, mais j'ai tant d'affaires! Je viens leur dire que j'irai de mon côté.

PHILIBERT AÎNÉ.

Vous allez dîner à la maison de campagne de M. Duparc. Vous êtes bien heureux!

CLAIRVILLE.

Mais, oui : on y fait bonne chère; il y a très bonne société.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ainsi vous êtes l'ami de la maison?

CLAIRVILLE.

J'ose me donner ce titre. Par mes faibles talents, je suis l'âme des fêtes et des soirées que donne madame Dervigny; par mon caractère, ma conduite et un certain usage du monde, j'ai mérité sa confiance et celle de son gendre.

PHILIBERT AÎNÉ.

Quel homme est-ce que M. Duparc?

CLAIRVILLE.

Un très honnête homme, qui, après avoir été vingt ans notaire à Paris, a conservé une telle passion pour les affaires, que, dans la crainte de s'ennuyer, il s'est fait l'intendant de deux ou trois de ses anciens clients, entre autres du duc de Mircour, un de mes écoliers, qui vient d'être nommé ministre. Madame Dervigny, aussi bonne femme que son gendre est bon homme, se fait remarquer par sa tendresse pour sa petite-fille, qu'elle aurait gâtée si cette jeune personne n'eût été douée du plus heureux naturel. Il y a en celle-ci un mélange de naïveté, de raison et d'innocente coquetterie, qui enchante tous ceux qui la voient. Elle est fort bien.

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui, c'est bien elle; sans lui avoir jamais parlé, je la reconnais à ce charmant portrait. Ah! mon cher Clairville!

CLAIRVILLE.

Eh bien?

PHILIBERT AÎNÉ.

Il y a un mois que, pour la première fois, aux Tuileries, j'ai vu mademoiselle Duparc; j'avais été frappé de sa beauté; mais combien je me sentis ému des soins qu'elle prodiguait à sa bonne grand'mère! Sans affectation, je passai plusieurs fois dans l'allée où elles étaient assises. Elles se levèrent, je les suivis. La vieille femme s'appuyait sur le bras de la jeune fille. Quel échange de doux regards entre elles deux! Dans ceux de la grand'mère, c'était... comme une espèce de reconnaissance. Dans ceux de la jeune fille, c'était de l'affection, du dévouement, une expression angélique de tendresse filiale. Depuis ce temps, je vais m'asseoir à quelque distance d'elle dans les promenades qu'elle fréquente. A l'église, derrière un pilier, j'admire sa douce et sincère piété. Au spectacle, je me place dans la galerie au-dessous de la loge qu'elle occupe; je cherche à saisir quelques mots de son entretien avec son père ou sa bonne maman : je remarque dans ceux qui arrivent jusqu'à moi, de l'esprit, du sens, de la bonté. Je n'ose me flatter d'en avoir été remarqué; mais pas un

jour ne s'est passé sans que j'eusse le bonheur de la voir.

CLAIRVILLE.

C'est fort intéressant. Il ne faut plus vous demander pourquoi, depuis quelque temps, on vous vois si rarement chez M. Forlis.

PHILIBERT AÎNÉ.

Mademoiselle Forlis est aimable et bonne; je suis touché de l'amitié que son père me témoigne; mais outre que je ne suis pas assez fat pour croire que l'on songe à moi, c'en est fait, je ne puis aimer que la fille de M. Duparc. Mon cher Clairville, puis-je compter sur vous?

CLAIRVILLE.

Compter sur moi! Écoutez, monsieur Philibert, voilà vingt ans que je fais métier de donner des leçons de musique; oui, vingt ans. Car je commençai immédiatement après la chute de mon opéra, lequel fut donné un an juste après que j'eus remporté le grand prix de composition musicale.

PHILIBERT AÎNÉ.

Au fait, de grâce.

CLAIRVILLE.

Je fais fort bien mes affaires. Outre les leçons particulières, j'ai deux collèges et trois pensionnats de jeunes personnes. Or, à quoi dois-je mes succès? à mon talent d'abord; quand on a formé presque tous les premiers sujets des théâtres lyriques de Paris et des départements...; mais c'est à la régularité de mes mœurs que je dois l'amitié des parents, l'estime des instituteurs, le respect et la reconnaissance des élèves. Je ne prétends pas avoir été plus qu'un autre à l'abri de tendres erreurs; j'ai même eu quelques bonnes fortunes assez remarquables; mais jamais parmi mes écolières. Je n'ai fait la cour qu'à une seule, que j'ai épousée, et qui depuis quinze ans fait mon bonheur. Aussi j'ai la jouissance de voir qu'on vante mes principes de morale presque autant que mes principes de chant et de mélodie.

PHILIBERT AÎNÉ.

Je le sais; mais...

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas tout. Bien loin de consentir à me

mêler d'aucune intrigue, je me suis fait une loi de ne recevoir aucune confidence d'amour, même quand les vues sont honnêtes, et je me reproche presque d'avoir entendu la vôtre. On se plaît tant à médire sur le compte des artistes! Ainsi, mon cher monsieur, je vous aime de tout mon cœur. Je crois que mademoiselle Duparc serait très heureuse avec vous. Je désire vivement que vous obteniez sa main; mais ne comptez pas sur moi.

PHILIBERT AÎNÉ.

Je ne vous demande qu'une faveur; c'est de me présenter à M. Duparc comme un de vos amis qui voudrait profiter du voisinage pour se lier avec lui.

CLAIRVILLE.

Comme un de mes amis!

PHILIBERT AÎNÉ.

Vous ne mentirez pas.

CLAIRVILLE.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Mais pourquoi m'avez-vous avoué que vous aimiez sa fille? Cela va me gêner... Cependant j'y réfléchirai... Et demain...

PHILIBERT AÎNÉ.

Pourquoi pas tout de suite?

CLAIRVILLE.

Non. Je connais le bon M. Duparc; il est pressé d'aller à la campagne : toute visite qui retarderait son départ lui serait importune.

PHILIBERT AÎNÉ.

En ce cas, je n'insiste plus. Je cours chez mon propriétaire; j'étais si pressé, que je me suis emparé de l'appartement avant d'avoir signé le bail. Ainsi vous me promettez...

CLAIRVILLE.

Je ne vous promets rien.

PHILIBERT AÎNÉ.

Pardonnez-moi, vous promettez de ne pas m'être contraire; et vous ne manquerez pas à la sévérité de vos principes en assurant à M. Duparc que sa fille serait avec moi la plus heureuse et la plus aimée des femmes. (*Il sort.*)

CLAIRVILLE, *seul.*

Il est aimable; je le crois honnête et bon, et je

regrette véritablement que mes justes scrupules ne me permettent pas de lui être plus utile.

(*Il s'approche de la maison de Duparc en fredonnant.*)

Je suis Lindor, ma naissance est...

SCÈNE VII

CLAIRVILLE, DUPARC.

DUPARC, *sortant de chez lui.*

Déjà ici, mon cher Clairville? vous venez prendre ces dames?

CLAIRVILLE.

Je viens les prier de ne pas m'attendre.

DUPARC.

Comment!

CLAIRVILLE.

Oh! j'irai dîner avec vous; mais j'arriverai tard, j'ai à courir dans Paris.

DUPARC.

C'est comme moi.

CLAIRVILLE.

Les affaires avant les plaisirs.

DUPARC.

C'est cela, mon cher, les femmes sont bien heureuses: pendant qu'elles ne songent qu'à se parer et à s'amuser, nous autres, nous travaillons, nous nous inquiétons de l'avenir pour elles et pour nous.

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas vous que l'avenir doit inquiéter.

DUPARC.

Quand votre petite sera en âge d'être mariée, vous saurez ce que c'est que les embarras d'un père de famille.

CLAIRVILLE.

Avec votre fortune et une fille aussi aimable que la vôtre, on peut choisir.

DUPARC.

Tenez, mon cher Clairville, je puis me confier à vous. Vous connaissez mon caractère prompt et impatient. Je me suis toujours dit que je marierais ma fille à dix-huit ans, et parce qu'elle en a dix-sept, depuis quelques mois, je me crois déjà en retard. Je me trouve pressé d'ailleurs par une

circonstance...; le duc de Mircour, qui vient d'être nommé ministre, m'honore de son amitié. Il vaque en ce moment près de lui une place superbe, et il a eu la bonté de me faire entendre qu'il la donnerait volontiers à celui que je choisirais pour mon gendre.

CLAIRVILLE.

Cela fait une belle dot.

DUPARC.

Qui rendra moins exigeant sur celle que je comptais donner; mais vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre; car il faut que la place soit remplie, et si je tarde à proposer un sujet au duc, il en prendra un de la main d'un autre, qui a peut-être aussi une fille à marier. Or, vous savez que ma belle-mère a imaginé de donner des bals à Paris et à la campagne, prétendant que plus d'une mère avait trouvé de la sorte un mari pour sa fille.

CLAIRVILLE.

Oui, cela se pratique ainsi dans beaucoup d'honnêtes maisons.

DUPARC.

Et cela réussit.

CLAIRVILLE.

Quelquefois.

DUPARC.

Eh bien! nous venons de passer en revue tous les jeunes gens de notre connaissance, et nous n'en voyons pas un seul qui réunisse toutes les qualités... Il y a bien notre cousin Pastoureau, que je crois amoureux de Sophie.

CLAIRVILLE.

Le tendre faiseur d'élégies, mon fournisseur de romances, le grand joueur de boston et de billard.

DUPARC.

Il a quelque fortune, il est avocat, il plaide peu; mais ma belle-mère veut une inclination réciproque, et moi-même, si je pouvais trouver mieux... Parbleu! mon ami, vous qui donnez des leçons aux jeunes gens des meilleures familles, vout devriez bien me chercher mon affaire parmi vos écoliers.

CLAIRVILLE.

Moi!

DUPARC.

Oui, vous. Il faut au duc un homme actif, intelligent, instruit; il faut à ma fille un jeune homme aimable, sensible. Moi, je veux un gendre d'une humeur égale, facile. Il a la probité, de bonnes mœurs, cela va sans dire. Trouvez-nous cela, mon cher ami : je donne au jeune homme une fortune assez considérable après moi, et dès à présent une belle place et une jolie femme. Cela n'est pas à dédaigner?

CLAIRVILLE.

Non vraiment; et quoiqu'un homme, tel qu'il le faut à vous, au duc et à votre fille, ne soit pas très commun, par le temps qui court, je croirais assez que celui dont je viens de recevoir la confidence...

DUPARC.

Vous avez reçu la confidence d'un jeune homme?

CLAIRVILLE.

Oui: mais je ne veux vous en rien dire.

DUPARC.

Pourquoi donc cela?

CLAIRVILLE.

C'est si délicat! vous connaissez ma répugnance à me mêler de ces sortes d'affaires.

DUPARC.

Je la connais, je l'approuve et je vous en estime davantage. Mais ici songez que c'est le père de la jeune fille qui vous presse. Tenez, voici ma belle-mère qui va se joindre à moi.

SCÈNE VIII

CLAIRVILLE, DUPARC, MADAME DERVIGNY.

MADAME DERVIGNY.

Concevez-vous ma petite-fille qui n'est pas encore prête!

DUPARC.

Il n'y a pas de mal. Clairville ne part pas avec vous; il viendra de son côté. Mais il me parlait d'une affaire bien importante. Il a reçu tout à l'heure la confidence d'un jeune homme très convenable pour la place et pour ma fille.

CLAIRVILLE.

C'est-à-dire, que je le crois; mais je n'assure rien.

MADAME DERVIGNY.

En vérité? Qu'est-ce que ce jeune homme? Est-il aimable, de bon ton, bien fait, riche? Ah! que je serais contente! Parlez, mon cher Clairville; mais parlez donc.

CLAIRVILLE.

Eh bien! il peut avoir vingt-sept à vingt-huit ans.

MADAME DERVIGNY.

Bon! ni trop vieux ni trop jeune.

CLAIRVILLE.

Il est attaché au ministère de affaires étrangères.

DUPARC.

Donc, il conviendrait à M. le duc.

CLAIRVILLE.

Il a rempli pendant quatre ans des fonctions importantes, dans je ne sais quelle légation.

MADAME DERVIGNY.

Si un jour il était nommé secrétaire d'ambassade.

DUPARC, *en riant.*

Ah! oui, ambassadeur.

CLAIRVILLE.

Je l'ai connu chez M. Forlis, le banquier; et vraiment il ne tiendrait qu'à lui d'épouser la petite Forlis; car il plaît beaucoup au père et à la fille.

DUPARC.

Diable! voilà un obstacle.

CLAIRVILLE.

Ne vous effrayez pas; il est passionnément amoureux de votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Il est amoureux de ma petite-fille?

CLAIRVILLE.

Sans lui avoir parlé, sans avoir jamais osé lui parler. Voilà ce qu'il vient de me confier.

MADAME DERVIGNY.

Il se nomme?

CLAIRVILLE.

Philibert.

DUPARC.

Philibert! C'est le nom de la personne qui s'est fait écrire chez moi de si grand matin; un nouveau voisin, à ce que m'a dit mon portier.

CLAIRVILLE.

Il est venu se loger là tout exprès pour voir plus souvent votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Savez-vous que voilà une preuve d'amour fort délicate?

DUPARC.

Philibert! J'ai connu un Philibert dans ma jeunesse.

CLAIRVILLE.

Un négociant.

DUPARC.

De Rouen.

CLAIRVILLE.

C'était son père.

DUPARC.

Il y a eu entre lui et moi un échange de services et de bons procédés. J'aimerais fort pour mon gendre le fils d'un ancien ami.

MADAME DERVIGNY.

Puisqu'il vous a fait une visite ce matin, ne serait-il pas de la politesse de la lui rendre?

DUPARC.

Sans doute.

CLAIRVILLE.

Il n'est pas chez lui.

DUPARC.

Je n'ai pas le temps d'attendre. Je vais mettre une carte à sa porte.

CLAIRVILLE.

Voulez-vous me la donner? Je m'en charge.

DUPARC, *remettant la carte à Clairville.*

Aurez-vous cette complaisance?

MADAME DERVIGNY.

Et vous nous répondez de tout ce que vous venez d'avancer sur son compte.

CLAIRVILLE.

Un moment... Je ne voudrais pas... (*Comme se décidant.*) Eh bien! oui. Allons, malgré tous mes scrupules, me voilà lancé dans une négociation de mariage. C'est la première fois... Je me trompe;

j'ai été pour quelque chose dans celui de la petite Ernestine Dercour, qui plaide aujourd'hui en séparation ; mais ici, j'espère qu'il n'en sera pas de même. Cependant, comme je ne me soucie pas d'avoir toute la responsabilité... Vous connaissez M. de Préval, M. Derlange? Interrogez-les, interrogez M. Forlis lui-même.

DUPARC.

Justement, je vais dans le quartier de Forlis. En m'y prenant avec finesse, je saurai si, en effet, il songeait à lui donner sa fille. Et ma foi, si son témoignage et celui des autres s'accordent avec le vôtre, j'aime à mener les affaires brusquement; c'est le fils d'un ancien ami; je donne un grand bal ce soir à la campagne; nous manquons de danseurs. Pourquoi n'inviterais-je pas ce jeune Philibert?

MADAME DERVIGNY.

M. Clairville pourrait se charger de l'amener.

CLAIRVILLE.

Impossible : mes courses ne me permettront pas de me mettre en route avant quatre heures.

MADAME DERVIGNY.

Pourquoi ne viendrait-il pas avec M. Pastoureau? Il m'a fait dire qu'il avait une place à donner dans son cabriolet.

CLAIRVILLE.

Vous le feriez voyager avec un rival?

MADAME DERVIGNY.

Oh! un rival. Je vous assure que M. Pastoureau me paraît encore bien moins ce qu'il nous faut, depuis que vous m'avez parlé de votre aimable jeune homme.

DUPARC.

Convenons de nos faits. (*A madame Dervigny.*) Vous allez partir avec ma fille et Marianne dans la calèche; moi je prends le cabriolet; je vais chez Forlis; je m'informe du jeune homme; si les réponses sont favorables, je lui écris de chez Forlis même un petit billet d'invitation que Joseph vient lui apporter ici, tandis que je termine mes autres affaires. Le jeune homme part avec le cousin Pastoureau; et l'ami Clairville vient nous joindre le plus tôt qu'il pourra.

MADAME DERVIGNY.

C'est entendu.

DUPARC.

Chut! Voici ma fille.

MADAME DERVIGNY.

Il ne faut rien dire devant elle.

SCÈNE IX

CLAIRVILLE, DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH.

MADAME DERVIGNY.

Allons donc, mon enfant; comment te trouves-tu en retard, toi qui ordinairement est si prompte? Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous aurons du monde, beaucoup de monde; des personnes qui viennent pour la première fois chez mon gendre.

DUPARC, *à madame Dervigny.*

Taisez-vous donc.

MADAME DERVIGNY, *à Duparc.*

Vous avez raison. (*Haut.*) Oh! tout cela se réduira peut-être à un convive de plus; un jeune homme, un ami de M. Clairville.

DUPARC, *à madame Dervigny.*

Encore.

SOPHIE.

Un ami de M. Clairville!

MADAME DERVIGNY.

Allons, partons, partons. Marianne, Joseph.

SOPHIE, *à part.*

Je ne crois pas m'être trompée; à travers les rideaux, j'ai vu ce jeune homme causer avec M. Clairville.

JOSEPH, *entrant en scène.*

Les voitures sont sur le boulevard, au coin de la rue de Varennes.

DUPARC.

C'est bon.

MADAME DERVIGNY, *appelant.*

Marianne!

MARIANNE, *entrant en scène chargée de paquets.*

Eh! mais, madame, quant il faut fermer toutes les portes, descendre tous les paquets. Voilà vos

clefs, votre ombrelle, le carton de dessins et la musique de mademoiselle. (*A Joseph.*) Toi, porte tout cela dans la calèche.

JOSEPH, *prenant les paquets.*

Que je te voie encore causer avec le portier.

MARIANNE.

Si je t'avais cru si jaloux, je ne t'aurais pas épousé. (*Joseph sort.*)

DUPARC.

Des courses dans Paris, une fête à la campagne, une belle place à donner, une fille à marier; que d'affaires! Embrasse-moi, mon enfant. Sans adieu, belle-mère; à tantôt, Clairville. (*Il sort.*)

MADAME DERVIGNY, *à Sophie.*

Tu fais bien d'emporter tes dessins et ta musique. Je veux que tu brilles, qu'on t'admire. (*Bas à Clairville.*) Ah! monsieur Clairville, si le jeune homme ressemble au portrait que vous en faites, c'est un trésor; mais convenez que j'ai un ange à lui donner pour femme. (*Haut.*) Allons, viens, ma petite-fille. (*A Clairville.*) Ne tardez pas; nous vous attendons avec impatience.

(*Elle sort avec Sophie et Marianne. Philibert aîné paraît et se retire précipitamment, comme craignant d'être vu, au moment où madame Dervigny sort.*)

CLAIRVILLE, *seul.*

Voilà une affaire qui marche plus vite que je ne croyais: tant mieux.

SCÈNE X

PHILIBERT AINÉ, CLAIRVILLE.

PHILIBERT AINÉ, *accourant.*

Vous venez de causer avec madame Dervigny, je n'ai pas osé me montrer.

CLAIRVILLE.

En deux mots, j'avais refusé de prendre l'initiative; mais le père l'a prise avec moi. Il me pressait de lui trouver un jeune homme qui fût digne à la fois de sa fille et d'une place majeure dont le duc de Mircour lui permet de disposer. Je lui ai parlé de vous. Il s'est souvenu d'avoir été l'ami de votre père; il voulait vous rendre votre visite, et voilà sa carte que je me suis chargé de vous remettre.

PHILIBERT AÎNÉ, *prenant la carte.*

Il me rend ma visite!

CLAIRVILLE.

Attendez donc. Il connait M. de Préval, M. Derlange, M. Forlis, il est allé chez eux; et si, comme je l'espère, ces braves gens lui font votre éloge, vous allez recevoir une invitation de venir aujourd'hui même dîner à sa maison de campagne.

PHILIBERT AÎNÉ.

Aujourd'hui! chez son père! avec elle!

CLAIRVILLE.

Attendez donc; un de ses cousins viendra vous prendre et vous amènera dans son cabriolet.

PHILIBERT AÎNÉ.

J'en mourrai de joie.

CLAIRVILLE.

Une bonne idée. C'est aujourd'hui la fête du village. Il donne un bal; en attendant l'invitation et le cousin, faites des couplets, une romance, une ronde. Si j'ai le temps, j'y adapterai un air de ma composition. A présent que j'ai commencé, je me fais un point d'honneur d'achever. Je vais brusquer toutes mes affaires pour être plus tôt avec vous. N'oubliez pas des couplets. De l'esprit, du sentiment, quelques traits de génie, voilà tout ce qu'il faut. (*Il sort en fredonnant.*)

PHILIBERT AÎNÉ, *seul.*

Quel ami précieux que ce bon Clairville! Quel honnête homme que ce M. Duparc! Voyons si, en me promenant, je pourrai trouver quelques idées.

(*Il tire des tablettes de sa poche.*)

SCÈNE XI

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Ah! te voilà donc, mon frère.

PHILIBERT AÎNÉ, *brusquement.*

C'est toi, mon frère; que me veux-tu?

PHILIBERT CADET.

Comme tu me traites durement! Ce que je te veux? Je viens te faire une querelle.

PHILIBERT AÎNÉ.

A moi!

PHILIBERT CADET.

Un sage, un philosophe, déménager sans avertir personne! C'est bon pour nous autres, aimables vauriens. Qu'en résulte-t-il? Hier soir, je donne un souper délicat, trop délicat, puisque lorsqu'il s'agit de payer, je me trouve dénué de fonds. J'étais un peu gai, et ma foi j'ai trouvé plaisant de prendre ton nom et ta qualité. Ce matin, par procédé, je veux te prévenir, et il me faut courir jusqu'au boulevard des Invalides pour te trouver. Heureusement j'ai une affaire qui m'amène dans ce quartier : oui, je viens chercher un homme à qui mon ami Salomon a dû me recommander. Mais vois à quoi tu m'exposes, à quoi tu t'exposes toi-même ; si le traiteur va te chercher à ton ancien domicile?...

PHILIBERT AÎNÉ.

On s'y est présenté.

PHILIBERT CADET.

Vois-tu?

PHILIBERT AÎNÉ.

On est venu me relancer jusqu'ici.

PHILIBERT CADET.

Déjà?

PHILIBERT AÎNÉ.

Et j'ai payé.

PHILIBERT CADET.

Tu as payé! tu as bien fait. J'en suis enchanté pour ces bonnes gens; car, suivant toute apparence, je les aurais fait attendre. Tu as payé, mon frère! voilà un trait! j'en pleure d'attendrissement et de reconnaissance. Mais je suis accoutumé à tes belles actions.

PHILIBERT AÎNÉ.

N'as-tu pas honte de mener ainsi une vie d'aventurier? Sans reproche, ne devrais-je pas être las de venir à ton secours? Tu n'as pas pu rester même au ministère auquel je suis attaché. Tu crois te justifier en disant que tu as une mauvaise tête et un bon cœur. Belle excuse! c'est celle de tous les gens qui se conduisent mal. J'ai une mauvaise tête, donc j'ai un bon cœur. Très mauvaise conséquence. Oui, tu es bon; je le sais, moi; mais ceux qui ne te connaissent que par tes folies, ne sont-ils pas en droit d'en douter? Que leur im-

porte, d'ailleurs, que tes fautes viennent de méchanceté ou d'étourderie?... Mais, qu'est-ce que je fais? Ce que je te dis là, je te l'ai dit cent fois; je devrais être bien guéri de la manie de te prêcher : je me tais.

PHILIBERT CADET.

Non, parle, continue, continue, mon cher frère; tu as raison; je ne suis ton cadet que d'un an, et je parais plus vieux que toi; et combien je me trouve en arrière de ta réputation et de ta fortune! Cela me fait honte. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en me faisant annoncer quelque part, d'entendre qu'on se disait : « Monsieur Philibert; est-ce l'homme de mérite? — Non, c'est son frère. » Tu conviendras que c'est fort désagréable. Mais tu ne m'écoutes pas.

PHILIBERT AÎNÉ.

Parle, parle toujours, je t'entends de reste.

(*Philibert aîné se promène, s'assied sur un banc devant sa porte, écrit sur ses tablettes.*)

PHILIBERT CADET.

Veux-tu que je te dise? tout le mal vient de ce que j'ai été gâté par ma mère, tandis que mon père te faisait élever admirablement dans un collège de Paris. Après tout, ces emplois que tu m'avais obtenus, je ne les ai plus : est-ce un si grand malheur? Je ne veux plus de place. Il me faut une existence libre, active, indépendante. Je veux faire des affaires. Oui, mon ami, des affaires de courtage et de commission, mais en grand, d'une manière vaste et avantageuse à mes concitoyens. J'ai déjà commencé. L'homme que je viens chercher dans cette rue précisément, peut m'être très utile; et tiens, chez ce traiteur, hier... c'était un petit souper de spéculation. Nous avions la maîtresse du commis d'un gros négociant... Cela nous a coûté cher, parce que ces femmes aimables... c'est gourmand et fort exigeant en fait de bonne chère. Mais j'ai jeté là les fondements d'une affaire... Tu verras, tu verras. Je ferai fortune, je serai riche, très riche, et alors... Ah Dieu! il me serait si doux de reconnaître ce que tu as fait pour moi! Je te dois tant; je te dois tout. Éprouve quelque malheur seulement;

Votre fill
drait voir c

Oui vrai

Bien, m
suivez les n

Ne pour
lettre?

Chut! voi

GASPARD, I
VALB

Il est incr
quand on pa
sont à boire
vous autres,
Gaspard? M.
c'est égal, tu
la diligence.
tillons, six c
passe? C'est

Pauvre ho
MAD
Il ne se do

Oui, fais cl

Eh bien! q
air consterné
arrivé quelqu
sur moi. Je l'
parlez donc, j

Il l'exige! il

Ah! Dieu:

savoir où aller coucher... Ma foi, un frère peut entrer sans façon chez son frère, et en sortant de chez la personne que je vais voir... J'ai là son nom (*il tire un papier de sa poche*) : Monsieur Duparc, ancien notaire. Tiens ! mon ami Salomon a oublié le numéro... Mais je peux m'informer... Mon Dieu ! que je suis content que mon brave frère soit en train d'être heureux !

SCÈNE XII

PHILIBERT CADET, JOSEPH.

JOSEPH, *un billet à la main.*

Comme les maîtres vous font courir !

PHILIBERT CADET.

Ah ! mon ami, êtes-vous de ce quartier ?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Pourriez-vous m'indiquer la demeure d'un M. Duparc, ancien notaire ?

JOSEPH.

Vraiment ! c'est mon maître.

PHILIBERT CADET.

Eh bien ! conduisez-moi, annoncez-moi.

JOSEPH.

Il n'y est pas. Il va partir pour la campagne, et il faut que j'aille le rejoindre bien vite à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Le nom de monsieur, afin que je lui dise...

PHILIBERT CADET.

Philibert.

JOSEPH.

Philibert ! Vous seriez monsieur Philibert ? Eh bien ! monsieur, c'est à vous que j'ai affaire. Voilà un billet que monsieur m'a chargé de vous remettre.

PHILIBERT CADET.

Un billet ! pour moi !

JOSEPH, *remettant le billet à Philibert cadet.*

Eh ! oui, pour vous. Le voilà.

PHILIBERT CADET, *prenant le billet.*

Pour moi ! Je vois ce que c'est. Mon ami Salomon lui aura si bien parlé de moi... et sachant

qu'aujourd'hui même je devais me présenter chez lui... Le billet est tout ouvert, sans adresse...

JOSEPH.

Monsieur était si pressé... Lisez.

PHILIBERT CADET.

Lisons. (*Il lit.*) « Monsieur Duparc prie monsieur Philibert de lui faire l'honneur de venir dîner aujourd'hui à sa maison de campagne. » C'est fort honnête.

JOSEPH.

De plus, monsieur m'a chargé de vous dire que son cousin, M. Pastoureau, allait venir vous prendre et vous donner une place dans son cabriolet.

PHILIBERT CADET.

Une place dans le cabriolet d'un cousin ! c'est encore plus honnête.

JOSEPH.

Eh ! tenez, le voilà M. Pastoureau. J'avais averti son jockey en passant devant sa porte.

SCÈNE XIII

PHILIBERT CADET, JOSEPH, PASTOUREAU.

PASTOUREAU, *d'une voix doucereuse, et parlant de la coulisse.*

Reste là, Jacques, et prends garde que ma jument ne se cabre, (*Entrant en scène.*) Eh bien ! Joseph, ce monsieur que je dois emmener, est-il là ?

JOSEPH, *montrant Philibert cadet.*

C'est monsieur.

PHILIBERT CADET.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

JOSEPH, *à Pastoureau.*

Le fils d'un ancien ami de mon maître, à ce qu'il m'a dit. Voilà ma commission faite, et bien faite. Je vous laisse. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

PHILIBERT CADET, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Monsieur, je serai ravi de faire la route avec vous.

PHILIBERT CADET.

Monsieur, je serai trop heureux, si ma société peut vous être agréable.

PASTOUREAU.

Dans le premier moment, j'ai trouvé le cousin Duparc un peu indiscret de me donner pour compagnon de voyage un homme que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais la manière dont vous vous présentez... Et puis, il était l'ami de monsieur votre père.

PHILIBERT CADET.

Ah! mon père était son ami? c'est possible. Je me souviens, qu'étant tout petit, j'ai vu chez ma mère un notaire de Paris... (*A part.*) Le cousin Pastoureau a une petite voix douce qui prévient en sa faveur.

PASTOUREAU.

Monsieur est-il déjà venu chez mon cousin Duparc?

PHILIBERT CADET.

Jamais.

PASTOUREAU.

Charmante maison, point de gêne; on y est comme chez soi.

PHILIBERT CADET.

C'est ce qu'il me faut.

PASTOUREAU.

Bosquets romantiques, bonne table, un billard. Jouez-vous au billard?

PHILIBERT CADET.

Un peu.

PASTOUREAU.

Nous verrons votre force. Je suis un élève du garçon du café Turc. Ma petite cousine Sophie Duparc est une personne fort intéressante. Je l'ai vue naître; j'étais bien jeune. Elle promet d'avoir beaucoup de sensibilité. Mais nous causerons aussi bien dans le cabriolet que dans la rue. Eh! Jacques, ôte la couverture du cheval. (*Il sort.*)

PHILIBERT CADET.

J'aime la campagne, moi; on y joue des proverbes, des charades, on y fait des niches. Comme je vais me divertir chez mon ami Duparc, que je ne connais pas!

PASTOUREAU, *reparaissant au fond.*

Venez-vous, monsieur ?

PHILIBERT CADET.

Me voilà, monsieur.

(*Il sort avec Pastoureau, au moment où Comtois entre.*)

SCÈNE XV

COMTOIS, *et ensuite* PHILIBERT AINÉ.

COMTOIS.

Je ne conçois pas mon maître. Il est d'une impatience !

PHILIBERT AÎNÉ, *entrant en scène et achevant de s'habiller.*

Comtois !

COMTOIS.

Monsieur !

PHILIBERT AÎNÉ.

Il n'est venu personne me demander ?

COMTOIS.

Personne, monsieur.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ce message tarde bien. Oh ! l'on va venir, et me voilà prêt. Tout en m'habillant, j'ai fait trois couplets ; et pour peu que ce monsieur avec qui je voyagerai ne soit pas trop bavard, j'en pourrai faire un quatrième pendant la route. Cette invitation se fait bien attendre. Comtois, comment me trouves-tu ?

COMTOIS.

A merveille, monsieur.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah ! mon cher Comtois, jamais je n'ai eu si peur de ne pas paraître assez aimable. (*Tirant sa montre.*) L'heure se passe, et je ne vois paraître ni l'invitation, ni ce cousin qui doit venir me prendre. Pour le coup, ce n'est pas sans raison que je m'alarme. On ne vient pas. Comtois, frappe à cette porte. Demande M. Duparc, madame Dervigny, une servante, un valet. Attends, je frappe moi-même. Mille chimères, mille idées fâcheuses me passent par la tête.

(*Philibert aîné et Comtois frappent tour à tour, et à coups redoublés, à la porte de Duparc.*)

PHILIBERT AÎNÉ.

Eh bien ! voyez si ce portier répondra.

SCÈNE XVI

COMTOIS, PHILIBERT AINÉ, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Eh ! bon Dieu ! voulez-vous briser notre porte? (*Reconnaissant Philibert aîné.*) Ah ! c'est vous ! Par ma foi, vous êtes un habile homme. Ce matin, vous venez trop tôt ; maintenant, vous venez trop tard.

PHILIBERT AÎNÉ.

Comment !

LE PORTIER.

Ils sont tous partis pour la campagne.

PHILIBERT AÎNÉ.

Tous ?

LE PORTIER.

Tous.

PHILIBERT AÎNÉ.

Et le cousin de M. Duparc ?

LE PORTIER.

Quel cousin ? Ah ! M. Pastoureau ? il sera parti de son côté.

PHILIBERT AÎNÉ.

Que faire ? quel parti prendre ? Mon ami, savez-vous où est la maison de campagne de M. Duparc ?

LE PORTIER.

Parbleu ! c'est à un joli petit village entre Saint-Maur, Vincennes et Saint-Mandé.

PHILIBERT AÎNÉ.

Mais le nom de ce joli petit village ?

LE PORTIER.

Son nom ?

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui. Le savez-vous ?

LE PORTIER.

Parbleu ! c'est... attendez donc. Je l'ai su. Ils me l'ont dit ; mais le premier cocher venu des petites voitures vous indiquera bientôt.... Entre Vincennes, Nogent, Saint-Maur, Neuilly-sur-Marne et Saint-Mandé. Mademoiselle Marianne dit que le pays est charmant. (*Il rentre.*)

PHILIBERT AÎNÉ.

Me voilà bien avancé. Me présenter moi-même, seul, sans avoir reçu d'invitation !... et comment trouver? N'importe, je chercherai. Si je pouvais rejoindre Clairville; mais où est-il à présent? (*A Comtois.*) Eh bien ! tu restes là, comme un terme, à me regarder. Va me chercher une voiture. Non, j'y vais moi-même.

COMTOIS.

Vous suivrai-je, monsieur?

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui, sans doute; n'aurai-je pas besoin de toi pour m'informer, pour chercher, quand je serai là;... et quand y serai-je?... Entre Vincennes, Saint-Maur et Saint-Mandé... Je ne sais pas où je vais. Mais c'est égal, je pars.

COMTOIS.

Oui, partons. Mon pauvre maître !

ACTE DEUXIÈME

La scène est à la maison de campagne de Duparc. — Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

SCÈNE I

SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Par ma foi, mademoiselle, c'est un coup d'œil charmant que celui d'une fête de village. Eh ! mais, qu'avez-vous donc? Je vous ai observée pendant la route; vous étiez rêveuse, distraite.

SOPHIE.

Puisque tu te piques de si bien observer, ma chère Marianne, n'as-tu pas remarqué comme ma bonne maman affectait de nous dire qu'elle n'avait pas de secret, et que je n'étais pour rien dans l'entretien qu'elle a eu avec mon père avant notre départ?

MARIANNE.

C'est vrai.

SOPHIE.

J'en ai conclu qu'ils n'avaient de secrets que pour moi, et que c'est de moi qu'ils s'occupent.

MARIANNE.

Et de quelle affaire croyez-vous qu'il soit question ?

SOPHIE.

De quelle affaire peut-il être question pour une jeune fille ?

MARIANNE.

D'un mariage ! d'un mariage pour vous ! Ah ! mademoiselle, une noce ! quel plaisir !

SOPHIE.

Hélas ! sais-je quel est l'homme qu'ils me destinent ? Quelquefois j'ai eu peur que ce ne fût mon cousin Pastoureau.

MARIANNE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu !

SOPHIE.

Je suis un peu rassurée de ce côté. Mais, que voulait dire ma bonne maman, en nous répétant que nous aurions probablement aujourd'hui un convive de plus ?

MARIANNE.

C'est peut-être le futur.

SOPHIE.

Le futur ! Ah ! ma bonne Marianne, si tu savais... c'est que j'ai mes secrets aussi... Je ne les ai révélés à personne... Depuis un mois, un jeune homme...

MARIANNE.

Un jeune homme ?...

SOPHIE.

Je ne sais comment il s'y prend, mais nous ne pouvons aller nulle part, qu'il ne s'y trouve en même temps que nous. Le premier jour que je le vis... je m'en souviens, il avait l'air en extase en nous regardant. Plus d'une fois, il m'a semblé qu'au spectacle il prêtait l'oreille avec soin à notre conversation ; et... te l'avouerai-je ? jalouse involontairement de m'en faire estimer, sachant que j'étais observée, que j'étais écoutée par ce jeune homme, je mettais encore plus de réserve et de scrupule dans mes actions, dans mes paroles. S'est-il aperçu que, de mon côté, je cherchais à

l'entendre causer avec ses voisins? Je ne sais, mais plus d'une fois aussi ses discours m'ont touchée, attendrie; et j'en étais si préoccupée, que je me trouvais fort embarrassée le soir, quand ma bonne maman me demandait mon opinion sur la pièce et sur les acteurs.

MARIANNE.

Voilà un petit commerce bien innocent, bien méritoire; il ne sert qu'à vous rendre meilleurs tous les deux. On n'accusera pas votre jeune homme d'être trop entreprenant. Depuis un mois, se borner à vous suivre dans les promenades, au spectacle!

SOPHIE.

Oh! sans doute; mais...

MARIANNE.

Quoi? mais...

SOPHIE.

Ce matin, il est venu rendre une visite à mon père.

MARIANNE.

Ah! ah!

SOPHIE.

Et quand je pense à l'air de mystère de mon père et de ma bonne maman...

MARIANNE.

Est-ce que vous croiriez que le nouveau convive qu'on attend, c'est...

SOPHIE.

Qui?

MARIANNE.

Votre jeune homme?

SOPHIE.

Toi-même, qu'en penses-tu?

MARIANNE.

C'est possible.

SOPHIE.

Étonne-toi donc que je sois inquiète!

MARIANNE.

Seriez-vous fâchée que ce fût lui?

SOPHIE.

Il doit m'être et il m'est bien indifférent. Je crains seulement de rougir en le voyant. Je t'en prie, si tu es là quand il paraîtra, tâche qu'il ne s'aperçoive pas de mon trouble.

MARIANNE.

Fiez-vous à moi. Et puis, ce n'est peut-être pas lui. Chut! monsieur votre père avec votre bonne maman. A votre ouvrage, moi au mien, et tâchons de deviner ce qu'ils veulent nous cacher.

(*Sophie brode à un métier de tapisserie, et Marianne, d'un autre côté, s'occupe d'un ouvrage à l'aiguille.*)

SCÈNE II

MARIANNE, SOPHIE, DUPARC, MADAME DERVIGNY.

DUPARC.

Vous me voyez ravi, enthousiasmé. S'il faut en croire tous ceux que j'ai interrogés, je ne saurais mieux choisir.

MADAME DERVIGNY.

Prenons garde que Sophie ne nous entende.

DUPARC.

Et pourquoi nous cacherions-nous d'elle?

MADAME DERVIGNY.

En effet; n'avons-nous pas intérêt à ce qu'elle lui paraisse aimable?

DUPARC, *s'approchant de Sophie qui se lève.*

Bonjour, ma chère enfant; laisse donc là ton ouvrage. Eh bien! comme ta bonne maman te l'avait annoncé, nous aurons un nouveau convive, un jeune homme.

SOPHIE.

Un jeune homme!

DUPARC.

Plein d'esprit, du meilleur ton, fort instruit, d'une conduite exemplaire, joignant aux qualités essentielles qui constituent l'honnête homme, tous les petits talents qui font l'homme aimable. Il danse à ravir, il chante avec goût, il fait des vers, il dessine.

MADAME DERVIGNY, *bas à Duparc.*

Doucement donc; vous en dites tant de bien, qu'elle va l'aimer avant de l'avoir vu. (*Haut.*) Certes, je suis loin d'avoir des idées sérieuses sur ce jeune homme; cependant, s'il a réellement tout le mérite qu'on nous annonce... qui sait?...

DUPARC, *bas à madame Dervigny.*

Eh! mais c'est vous qui en dites beaucoup trop. (*Haut.*) J'étais fort lié avec son père. Il se nomme Philibert. Il m'a fait une visite, et je l'ai invité.

SOPHIE, *à Marianne.*

C'est lui.

DUPARC.

Je suis étonné qu'il ne soit pas encore arrivé; j'aurais voulu le faire causer, l'éprouver en attendant le reste de la société.

MADAME DERVIGNY.

Et moi aussi, je l'éprouverai; mais il faut d'abord l'éblouir, lui plaire. Il s'agit de paraître avec tous tes avantages, ma chère enfant. Ton piano? bon : le voilà. Tes dessins? Marianne, étalez-les négligemment sur cette table. Et ce soir, tâche de bien danser.

SOPHIE.

Je ferai de mon mieux. (*A Marianne.*) Est-ce si maladroit d'avoir trouvé le moyen de se faire inviter par mon père?

DUPARC, *à madame Dervigny.*

Savez-vous ma crainte? C'est que ce ne soit un homme trop supérieur; je ne serais pas flatté d'avoir un gendre qui fût trop au-dessus de moi, simple et bon bourgeois...

MADAME DERVIGNY.

Oh! il ne faut pas trop vous déprécier; et d'ailleurs, s'il fait le bonheur de votre fille...

SCÈNE III

SOPHIE, MARIANNE, DUPARC, MADAME DERVIGNY, JOSEPH.

JOSEPH.

Voilà M. Pastoureau qui descend de voiture; il est avec ce monsieur à qui j'ai porté tantôt votre billet d'invitation.

MADAME DERVIGN

Ah! nous allons donc le voir, ce jeune homme aimable.

DUPARC.

Spirituel, sensible, galant.

SOPHIE.

Nous allons le voir.

MADAME DERVIGNY, *à Sophie, en arrangeant ses cheveux et sa robe.*

Allons, ma chère petite, ne tremble pas, ne rougis pas; tu es charmante et tu vas lui tourner la tête.

(*Elle lui donne un baiser sur le front.*)

JOSEPH.

Je ne sais ce qui lui est arrivé d'heureux, mais il rit aux éclats.

DUPARC.

Eh bien! tant mieux s'il est gai.

MADAME DERVIGNY.

C'est une qualité de plus.

SCÈNE IV

SOPHIE, MARIANNE, DUPARC, MADAME DERVIGNY, JOSEPH, PASTOUREAU, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET, *entrant en scène et se frottant la jambe.*

Morbleu! voilà un fier butor.

DUPARC.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, mon cher monsieur?

PHILIBERT CADET, *toujours en se frottant la jambe.*

Ce n'est rien... J'ai bien l'honneur...

MADAME DERVIGNY.

Vous vous êtes fait mal?

PHILIBERT CADET.

Au contraire... Enchanté... Aie!

SOPHIE, *à Marianne.*

Ah! ma chère, ce n'est pas lui.

MARIANNE, *stupéfaite.*

Ce n'est pas lui!

PASTOUREAU, *entrant en scène.*

Y pensez-vous, monsieur? en descendant de voiture vous mêler à la valse des villageois!

PHILIBERT CADET.

C'était une gaieté... cela m'a bien réussi... Ce gros paysan qui, en pirouettant, me lance un coup de pied; mais je n'y pense plus. C'est à monsieur Duparc que j'ai l'honneur de parler? Combien je suis sensible à l'aimable invitation...!

DUPARC.

C'est moi, monsieur, qui vous remercie d'avoir bien voulu l'accepter.

PHILIBERT CADET.

Comment donc, monsieur? je n'avais garde de refuser.

DUPARC.

Vous arrivez bien tard, mon cousin.

PHILIBERT CADET.

Oh! c'est ma faute; j'ai promis à M. Pastoureau que je le justifierais.

PASTOUREAU.

D'abord, monsieur n'a pas voulu que nous prissions par le faubourg Saint-Antoine.

PHILIBERT CADET.

C'est vrai. Ce faubourg est si long, si triste... (*A part.*) Ce maraud de tapissier, près les Enfants-Trouvés, qui prétend que je lui dois de l'argent.

PASTOUREAU.

Puis, il veut conduire; et entraîné par la chaleur de la conversation, je ne m'aperçois pas qu'il nous égare au milieu du bois de Vincennes.

PHILIBERT CADET, *en riant.*

C'est vrai. Mais n'est-ce pas que je mène bien? J'ai eu aussi un cabriolet, moi qui vous parle. (*En saluant madame Dervigny.*) C'est madame votre belle-mère? Figure noble et respectable. (*En s'approchant de Sophie pour la saluer.*) Ah! Dieu!

DUPARC.

Quoi donc?

PHILIBERT CADET.

C'est mademoiselle votre fille?

DUPARC.

Oui.

PHILIBERT CADET.

Je savais que j'allais voir une charmante personne; mais en approchant de mademoiselle, on se sent encore plus émerveillé... (*A Duparc.*) Les traits de mademoiselle votre fille me rappellent ceux d'une femme... qui était plus grande... fort passionnée... Souvenir cher et cruel! Et vous dites donc, monsieur Duparc, que vous avez été l'ami de mon père; c'était un bien honnête homme. (*Prenant un ton grave.*) Monsieur, qu'il est honorable pour moi que vous vouliez bien reporter sur le

fils une partie de l'amitié que vous aviez pour le père!

DUPARC.

Monsieur, j'espère...

PHILIBERT CADET, *serrant la main de Duparc.*

Monsieur, j'espère aussi que... (*A Pastoureau.*) demandez donc à déjeuner.

PASTOUREAU.

Or çà, mon cher cousin, il y a loin d'ici à l'heure du dîner.

PHILIBERT CADET.

C'est ce que je disais au cousin pendant la route. Le petite promenade que je lui ai fait faire dans le bois de Vincennes nous a donné de l'appétit. Ne vous dérangez pas; M. Pastoureau va me conduire à la salle à manger.

DUPARC.

Eh! non, c'est inutile. Marianne! Joseph! faites servir quelque chose à ces messieurs, ici, dans ce salon.

PHILIBERT CADET, *à Marianne.*

Ah! mon Dieu! Mademoiselle, presque rien, un pâté, une volaille froide. A la campagne, on ne fait pas de façons.

(*Marianne et Joseph sortent et rentrent presque aussitôt, portant un déjeuner qu'ils servent sur une petite table ronde.*)

PHILIBERT CADET.

Une très belle maison que vous avez là, monsieur Duparc! je m'en accommoderais bien! c'est comme un château. Ah! quand donc aurai-je, à mon tour, quelque bonne petite propriété!

DUPARC.

C'était une masure lorsque je l'ai achetée; j'y ai dépensé beaucoup d'argent. C'est moi qui ai dessiné le jardin. Vous verrez.

PHILIBERT CADET.

Ah! oui, suivant l'usage de tous les propriétaires, vous brûlez de me faire admirer... Eh bien! monsieur Duparc, je suis votre homme, j'admirerai tout ce que vous voulez que j'admire. Mais j'aperçois le déjeuner; mettons-nous à l'œuvre.

PASTOUREAU.

Je ne prendrai presque rien.

PHILIBERT CADET.

C'est comme moi.

PASTOUREAU.

Je ne m'assieds pas.

PHILIBERT CADET.

Moi, j'ai l'habitude de manger assis.

(*Il s'assied et se sert.*)

DUPARC, *à madame Dervigny.*

Il se met à son aise.

MADAME DERVIGNY, *à Duparc.*

Les jeunes gens se donnent quelquefois un air d'aisance pour cacher leur timidité.

MARIANNE, *à Sophie.*

Ce n'est pas votre jeune homme; mais il annonce un joyeux caractère.

SOPHIE, *à Marianne.*

Ah! Marianne, quelle différence!

PHILIBERT CADET, *tendant son verre à Joseph.*

Versez, mon cher ami. (*Il attend que son verre soit plein.*) Là, voilà ce que c'est.

JOSEPH, *à part.*

Tiens, il ne hausse pas.

PHILIBERT CADET, *se levant pour boire à la santé de Duparc, de madame Dervigny et de Sophie.*

Monsieur, madame et mademoiselle, permettez-moi...

DUPARC, *s'inclinant.*

Monsieur... (*A madame Dervigny.*) Il a peu d'usage.

MADAME DERVIGNY, *à Duparc.*

C'est de la franchise, de la cordialité.

PHILIBERT CADET, *après avoir goûté le vin.*

Excellent vin! Être ainsi propriétaire d'une jolie maison, d'une bonne cave, et père d'une demoiselle... Vous êtes un heureux mortel, monsieur Duparc. (*Il boit.*)

MARIANNE, *regardant boire Philibert cadet.*

Comme il boit!

JOSEPH, *à part.*

C'est un gaillard.

PHILIBERT CADET, *en posant son verre sur la table, et regardant Marianne.*

Voilà une jeune servante qui a l'air bien éveillé.

JOSEPH, *passant entre Marianne et la table.*

Il est peut-être trop gaillard.

MADAME DERVIGNY, *tirant à part Pastoureau, pendant que Philibert cadet boit, mange, et regarde Marianne.*

Monsieur Pastoureau, vous avez causé avec lui pendant la route?

DUPARC.

Comment avez-vous trouvé sa conversation?

PASTOUREAU.

Très amusante, très intéressante; je lui crois une vraie sensibilité, du goût. Il s'est récrié d'admiration sur ma dernière romance, que je lui ai chantée; vous savez : *Sombres bosquets.* Il raisonne sur tous les jeux, et particulièrement sur le billard, en vrai connaisseur. (*Haut.*) A propos de billard, quand tout votre monde sera venu, il faudra jouer à la poule. Monsieur Philibert, je voudrais bien éprouver votre talent.

PHILIBERT CADET, *se levant et parlant la bouche pleine.*

Je suis à vos ordres, monsieur Pastoureau.

DUPARC.

Comment, vous allez au billard!

PHILIBERT CADET.

Un second verre de vin et me voilà.

JOSEPH, *à part.*

C'est le troisième.

MARIANNE, *à part.*

Il va se griser.

PHILIBERT CADET.

C'est pour commencer à donner mon coup d'œil admirateur à votre maison. M. Pastoureau m'a dit que vous aviez une salle de billard ornée avec une élégance! et un billard d'une justesse!

MADAME DERVIGNY.

Si nous faisions de la musique; ma petite-fille a une nouvelle romance.

PHILIBERT CADET.

Ah! la romance! genre délicieux. Vous savez combien il me plaît, monsieur Pastoureau. Faites de la musique. Quant à nous, partie, revanche et l'honneur, et nous revenons entendre mademoiselle.

DUPARC.

Nous pourrions nous promener.

PHILIBERT CADET.

Il fait si chaud! nous avons le temps. Votre jardin est sans doute charmant; mais ils se res-

semblent tous. Il y a dans le vôtre des arbustes, une chaumière, des rochers, peut-être un pont chinois pour joindre deux buttes qu'on appelle des montagnes. Y a-t-il de l'eau sous votre pont?

DUPARC.

Une rivière.

PHILIBERT CADET.

Je vous en fais mon compliment.

DUPARC.

Mais permettez...

PHILIBERT CADET.

On vient à la campagne, c'est pour se divertir; vous avez un billard, c'est pour qu'on y joue. Conduisez-moi, monsieur Pastoureau. (*A Duparc.*) Eh! mais, quand j'y pense, j'ai à vous parler d'affaires, monsieur Duparc. Nous nous reverrons, nous causerons; il me tarde de vous ouvrir mon âme. (*A part.*) Cette petite servante... (*Haut.*) J'aime la joie; cela ne m'empêche pas, quand il le faut, d'être grave, sensible, surtout. (*Jetant sa serviette sur une chaise.*) Me voilà en état d'attendre le dîner. Allons jouer au billard. (*Il sort.*)

PASTOUREAU.

Oui, au billard. (*Il sort.*)

MARIANNE.

Il me regarde plus que mademoiselle; c'est flatteur. (*Elle sort en emportant une partie du déjeuner.*)

JOSEPH.

J'ai fort mauvaise opinion de cet homme-là; il mange fort, il boit sec, il parle la bouche pleine, et il lorgne ma femme.

(*Il sort en emportant le reste du déjeuner.*)

SCÈNE V

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE.

DUPARC.

C'est déjà loin de ce que j'attendais... Vous conviendrez qu'il ne brille pas par la politesse... Critiquer mon jardin avant de l'avoir vu! courir du déjeuner au billard!

MADAME DERVIGNY.

Oh! il faut voir; il ne faut pas précipiter son

jugement. Et puis, n'est-ce pas M. Pastoureau qui l'entraîne?

DUPARC.

Oui; il ne faut pas se hâter de prononcer : mais je vous réponds qu'ils ne feront qu'une partie. Je les rejoins; je m'empare à mon tour de M. Philibert. Je vois qu'il est de bonne humeur, de bon appétit, c'est fort bien; mais ces qualités du cœur et de l'esprit qu'il possède, m'a-t-on dit, à un si haut degré, je suis impatient de les admirer. Moi qui craignais qu'il ne valût mieux que moi! je suis rassuré : ce n'est pas un aigle. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

MADAME DERVIGNY, SOPHIE.

SOPHIE, *à part.*

Voilà mon illusion détruite.

MADAME DERVIGNY.

Et toi, mon enfant, qu'en dis-tu?

SOPHIE.

Je suis si surprise, si troublée, qu'en vérité la parole me manque. D'après vos discours et ceux de mon père, je m'étais fait une idée... J'avais conçu un espoir...; je me suis bien trompée.

MADAME DERVIGNY.

Ah! voilà comme sont les jeunes filles; elles se préviennent sur-le-champ... Eh bien! quoi? on nous avait annoncé un jeune homme doux, timide, modeste : il se trouve qu'il est vif, franc et jovial. Il y a compensation.

SOPHIE.

Ah! ma bonne maman, vous êtes bien indulgente.

MADAME DERVIGNY.

N'es-tu pas un peu trop sévère?

SOPHIE.

Est-ce que vous ne voyez pas déjà en lui un pauvre jeune homme qui ne réfléchit ni avant de parler, ni avant d'agir, un homme sans éducation, qui veut se donner, parfois, un air de bonne compagnie, et un étourdi qui se croit sensible?

MADAME DERVIGNY.

Elle a de l'esprit, ma petite-fille!... Il pourrait

avoir un meilleur ton; mais s'il a du jugement, un bon cœur...

SCÈNE VII

MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Voilà tout notre monde qui nous arrive; la cour est déjà pleine de voitures.

MADAME DERVIGNY.

Va faire les honneurs de la maison, ma chère enfant; tu t'y entends si bien! J'attends ici mon gendre et M. Philibert. Nous en serons contents; il te paraîtra aimable, j'en réponds : il est impossible que Clairville et tant d'honnêtes gens qui en ont parlé à M. Duparc, se soient trompés, ou se soient entendus pour nous tromper.

SOPHIE.

Ah! monsieur Clairville, j'aime à croire pour votre honneur que vous avez d'autres amis qui valent mieux que celui-là. (*Elle sort.*)

MARIANNE.

Ma foi, madame, je ne sais pas si ce M. Philibert a beaucoup de mérite ailleurs, mais il n'en manque pas au billard, toujours. Je viens de traverser la salle : en un tour de main, il a pris je ne sais combien de points à M. Pastoureau. Et tenez, la partie est finie; le pauvre M. Pastoureau est battu. Voilà monsieur qui vient avec le vainqueur.

MADAME DERVIGNY.

Laisse-nous... Non : je sors avec toi. Je vais recevoir mon monde, et je reviens. L'entretien est d'une grande importance, et je suis bien aise d'avoir tout mon temps à moi.

(*Elle sort avec Marianne.*)

SCÈNE VIII

DUPARC, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET, *parlant de la coulisse.*

Je suis beau joueur, monsieur Pastoureau, et je ne m'en irai pas sans vous donner votre revanche.

DUPARC.

Le billard a donc bien de l'attrait pour vous, jeune homme?

PHILIBERT CADET.

Beaucoup d'attrait, je ne m'en cache pas. Avez-vous vu comme j'ai lestement gagné cette première partie? Je pourrais céder des points à l'élève du café Turc. Laissons cela. Vous avez désiré me parler?

DUPARC.

Oui, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Moi-même, j'ai de grands projets à vous confier.

DUPARC.

Eh bien! monsieur, causons.

PHILIBERT CADET.

Causons.

DUPARC.

C'est d'après le témoignage de plusieurs de vos amis que nous avons cherché à faire connaissance avec vous.

PHILIBERT CADET.

De plusieurs de mes amis!

DUPARC.

Oui.

PHILIBERT CADET.

C'est possible. J'ai cru qu'il n'y en avait qu'un; tant mieux s'il y en a plus.

DUPARC.

Tous m'ont vanté vos excellentes qualités.

PHILIBERT CADET.

Monsieur, ces amis-là sont bien bons, et je leur ai beaucoup d'obligation.

DUPARC.

Mais pour que nous vous accordions tout à fait notre estime, il est bon que vous vous fassiez connaître par vous-même.

PHILIBERT CADET.

C'est juste. Je vous dirai d'abord, monsieur, pour vous rendre votre politesse, qu'on m'a parlé de vous comme d'un homme plein de probité, fort habile, et qui, ayant la confiance de plusieurs très riches particuliers, pouvait être très utile aux jeunes gens qui voulaient faire des affaires.

DUPARC.

Plaît-il, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Oh! c'est la vérité. Vous avez beau repousser l'éloge, je sais que vous le méritez. Quant à moi, vous avez connu mon père; ainsi je n'ai rien à vous apprendre sur ma famille. J'ai eu, comme tant d'autres, une jeunesse un peu dissipée. Il est temps de mettre un terme à mes fredaines et à mes caravanes. Quand on a de l'âme et des sentiments, on ne doit jamais perdre courage.

DUPARC.

Eh! mais, voilà des aveux...

PHILIBERT CADET.

Bien francs, n'est-il pas vrai? Je ne cherche pas à me faire meilleur que je ne suis. L'hypocrisie! ah Dieu! quel vice affreux!

DUPARC.

Eh! mais, monsieur, n'êtes-vous pas attaché au ministère des affaires étrangères?

PHILIBERT CADET.

Je l'étais; je ne le suis plus.

DUPARC.

Comment?

PHILIBERT CADET.

On m'a fait des injustices, un passe-droit d'une iniquité révoltante : j'ai quitté, comme précédemment j'avais quitté bien d'autres places. Je peux m'en passer.

DUPARC.

Vous m'étonnez beaucoup : d'après ce que m'avaient dit les personnes que je me suis permis d'interroger sur vous...

PHILIBERT CADET.

Eh bien! que vous ont-elles dit ces personnes?

DUPARC.

Rien qui annonçât ces beaux projets d'affaires.

PHILIBERT CADET.

Écoutez : j'ai cru n'en devoir faire confidence qu'à mon ami Salomon. Vous connaissez mon ami Salomon?

DUPARC.

Salomon! Ah! un joaillier, un juif.

PHILIBERT CADET.

Très riche, très considéré, ne prêtant que de

grosses sommes, ne prêtant pas à tout le monde. (*A part.*) Je le sais; malgré notre amitié...

DUPARC.

Je l'ai vu hier; il m'a parlé d'un jeune homme...

PHILIBERT CADET.

C'est moi.

DUPARC.

C'est vous!

PHILIBERT CADET.

Moi-même : jeune homme délicat, actif, et, j'ose le dire, capable de conduire un vaste bureau d'agence. Affaires contentieuses ou administratives, civiles ou militaires; j'embrasse tout, j'entreprends tout. J'ai déjà en vue un excellent commis; et dès que j'aurai un premier client, je fais imprimer et distribuer mon prospectus.

DUPARC.

Votre prospectus!

PHILIBERT CADET.

C'est de vous, mon cher monsieur Duparc, que j'attends ce premier client. Soyez mon père.

DUPARC.

Votre père!

PHILIBERT CADET.

Oui, mon appui, mon protecteur; vous y trouverez votre compte.

DUPARC, *à part.*

Je m'y perds. (*Haut.*) Mais, monsieur, savez-vous bien quelle est l'existence d'un agent d'affaires?

PHILIBERT CADET.

Si je le sais? A huit heures chez les négociants, les banquiers et les jurisconsultes; à dix heures au palais et dans les ministères; à midi chez Tortoni ou quelque autre, suivant le quartier où l'on se trouve; à trois heures à la bourse ou au bois de Boulogne; à six on a fait sa toilette et l'on dîne; à huit au balcon ou au foyer de quelque spectacle; à toute heure et partout des affaires; et le lendemain on recommence.

DUPARC.

Voilà une journée bien remplie.

PHILIBERT CADET.

Oui. On s'enrichit et on s'amuse. Cela me convient, car je veux gagner; pourquoi? pour dépenser : la vie est si courte. Que je réussisse, et je

fais de ma maison le rendez-vous de tous les plaisirs.

DUPARC, *à part.*

Allons, allons. J'en ai assez entendu.

PHILIBERT CADET.

Eh bien ! monsieur Duparc.

DUPARC.

Eh bien ! monsieur, cet entretien a suffi pour fixer l'opinion que je dois avoir de vous.

PHILIBERT CADET, *lui serrant la main.*

Je le crois et j'en suis enchanté. (*A part.*) Me voilà très bien dans l'esprit de l'ancien notaire.

DUPARC, *à part.*

Est-ce que ce serait une mystification que Clairville aurait voulu nous faire?

PHILIBERT CADET.

Ainsi, nous nous reverrons à Paris.

DUPARC.

Oui, à Paris.

PHILIBERT CADET.

Aujourd'hui ne songeons qu'à rire. Nous sommes ici pour cela.

DUPARC.

C'est vrai. (*A part.*) Il ne m'amuse guère. Je sors, car je finirais par m'emporter. (*A madame Dervigny, qui paraît.*) Causez avec lui, vous m'en direz des nouvelles. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

PHILIBERT CADET, MADAME DERVIGNY.

MADAME DERVIGNY.

Oui, à mon tour à présent.

PHILIBERT CADET.

Je ne vois pas ce qui m'empêcherait de retourner au billard.

(*Il va pour sortir et rencontre madame Dervigny.*)

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Philibert.

PHILIBERT CADET.

Madame.

MADAME DERVIGNY.

Je suis bien aise aussi d'avoir une conversation avec vous.

PHILIBERT CADET.

Madame, c'est beaucoup d'honneur...

MADAME DERVIGNY.

Vous avez cherché à vous lier avec mon gendre, et nous nous sommes empressés de vous inviter. Notre maison est fort agréable. Nous donnons des bals, des concerts, et quand on a vos talents...

PHILIBERT CADET.

Oh ! mes talents.

MADAME DERVIGNY.

On nous avait bien dit que vous étiez modeste.

PHILIBERT CADET.

J'ai quelque sujet de l'être.

MADAME DERVIGNY.

Vous êtes excellent musicien ?

PHILIBERT CADET.

Je joue la contredanse.

MADAME DERVIGNY.

Vous dessinez ?

PHILIBERT CADET.

Pour m'amuser, je crayonne.

MADAME DERVIGNY.

Vous faites des vers ?

PHILIBERT CADET.

Des vers ! moi !

MADAME DERVIGNY.

Ne vous en défendez pas. Mon gendre et moi, nous aimons beaucoup la poésie.

PHILIBERT CADET.

Oh ! alors... (*A part.*) Peste ! on me suppose bien habile.

MADAME DERVIGNY.

Mais ce que j'estime plus que le talent, c'est le caractère.

PHILIBERT CADET.

Le mien est excellent.

MADAME DERVIGNY.

C'est la conduite, ce sont les mœurs.

PHILIBERT CADET.

Ah ! sous ce rapport...

MADAME DERVIGNY.

On nous a fait de vous un éloge qui ne laisse rien à désirer.

PHILIBERT CADET.

En vérité !

MADAME DERVIGNY.

Tenez, monsieur Philibert, je suis une bonne femme, qui ne sait pas cacher ce qu'elle a dans le cœur; d'ailleurs, ce que j'ai à vous dire ne nous engage à rien. Mon gendre n'est plus là. Est-ce que vous n'avez jamais songé à vous marier?

PHILIBERT CADET.

Mais... je ne dis pas que, s'il se présentait un bon parti, surtout une femme aimable... aimante...

MADAME DERVIGNY.

Je sais ce qui vous attire ici.

PHILIBERT CADET.

Vous savez...

MADAME DERVIGNY.

Quand il n'y aurait que la vive impression qu'a produite sur vous la vue de ma petite-fille.

PHILIBERT CADET.

Impression bien naturelle.

MADAME DERVIGNY.

Oh! oui, bien naturelle. Nous savons que vous la trouvez jolie.

PHILIBERT CADET.

Charmante.

MADAME DERVIGNY.

Parfaite, voilà le mot.

PHILIBERT CADET.

Oui, madame, parfaite. (*A part.*) Est-ce qu'on croirait?... Ma foi!

MADAME DERVIGNY.

Soyez franc, vous l'aimez.

PHILIBERT CADET.

Eh bien! oui, madame, je l'aime. (*A part.*) Et pourquoi pas?

MADAME DERVIGNY.

Eh bien! monsieur, c'est à vous à justifier la réputation qui vous a précédé.

PHILIBERT CADET.

Ah! diable!

MADAME DERVIGNY.

Et vous pouvez espérer...

PHILIBERT CADET.

Oui, madame, je m'amenderai, je me corrigerai.

MADAME DERVIGNY.

Comment, vous vous corrigerez?

PHILIBERT CADET.

C'est-à-dire, je conserverai le peu de vertus qui me restent ; je tâcherai d'y joindre celles qui me manquent, et si j'ai le bonheur de devenir le gendre de monsieur votre gendre... Ah Dieu ! quelle félicité, quelle tendresse, quel délicieux avenir ! (*A part.*) Me voilà lancé.

MADAME DERVIGNY, *à part.*

Ce jeune homme est vraiment original. Poursuivons.

SCÈNE X

PHILIBERT CADET, MADAME DERVIGNY, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame.

MADAME DERVIGNY.

Qu'est-ce ?

JOSEPH.

J'ai à vous parler.

MADAME DERVIGNY, *à Pihlibert cadet.*

Vous permettez ?

PHILIBERT CADET.

Liberté, entière liberté.

JOSEPH, *bas à madame Dervigny.*

M. Derlac, le gros commissaire des guerres et sa petite femme, qui viennent d'arriver, ont paru tout étonnés de voir ici ce M. Philibert.

PHILIBERT CADET, *à part.*

Parbleu ! qui m'aurait dit qu'on me croirait et que je deviendrais amoureux, m'aurait bien surpris.

JOSEPH, *à madame Dervigny.*

Monsieur vous prie de venir le trouver tout de suite. Il paraît que M. Derlac a fait à monsieur des révélations fâcheuses sur ce jeune homme.

MADAME DERVIGNY.

Ah ! mon Dieu ! Eh ! mais, alors, comment Clairville a-t-il pu nous engager ?... (*A Philibert cadet.*) Pardon, monsieur, on m'appelle.

(*Elle sort avec Joseph.*)

PHILIBERT CADET, *suivant madame Dervigny.*

Madame, puis-je me flatter que j'aurai le plaisir de vous revoir ?...

SCÈNE XI

PHILIBERT CADET, *seul.*

Je n'en reviens pas. Est-ce que la jeune personne, comme dans certains romans, éprise de moi à mon insu?... c'est possible. Oui, c'est cela. Nous autres, mauvais sujets, nous inspirons parfois des passions à des douairières, à des héritières, et nous finissons par être d'excellents maris. C'est qu'il y a dans cette maison un air d'opulence qui vraiment fait plaisir à voir; des chevaux, des valets, une bonne cave! comme je ferais sauter tout cela! Philibert, mon ami, tâchez de vous bien conduire. C'est le cas, plus que jamais, de vous observer, de prendre un air de sagesse. Mais quel bonheur! comme je danserai à ma noce! ta la la ra la; la Monaco, ta la la la ra.

(*Il chante, danse et se frotte les mains.*)

SCÈNE XII

PHILIBERT CADET, MARIANNE.

MARIANNE, *voyant danser Philibert cadet.*

Vous voilà bien gai, monsieur.

PHILIBERT CADET, *s'interrompant.*

Ah! c'est la petite servante.

MARIANNE.

J'ai cru madame ici.

(*Elle va pour sortir.*)

PHILIBERT CADET, *la retenant.*

Écoutez donc, la belle enfant. (*A part.*) Elle est vraiment gentille, éveillée et fort appétissante.

MARIANNE.

Laissez-moi, monsieur; mon mari m'a défendu de me trouver seule avec vous.

PHILIBERT CADET.

Eh! mais, c'est donc un brutal, un homme qui ne sait pas vivre que ce mari. Oh! parbleu! (*Il regarde si personne ne vient.*) Il n'y a personne. Je veux commencer la connaissance entre nous...

(*Il cherche à l'embrasser.*)

MARIANNE.

Finissez, monsieur, ou je vais appeler.

SCÈNE XIII

PHILIBERT CADET, MARIANNE, MADAME DERVIGNY, DUPARC, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant au moment où Philibert cadet embrasse sa femme.*

Oh ! oh !

MARIANNE.

Ciel ! mon mari !

PHILIBERT CADET.

Ah ! diable ! je me laisse surprendre par le mari !

JOSEPH.

Morbleu ! madame ; morbleu ! monsieur ; voilà une belle action pour le premier jour que vous venez chez nous.

MADAME DERVIGNY, *entrant avec Duparc.*

Eh bien ! qu'est-ce donc que tout ce bruit ?

PHILIBERT CADET, *à part.*

Oh ! c'est bien pis : la grand'mère avec son gendre !

JOSEPH.

Monsieur qui veut embrasser ma femme, et madame qui ne se défend que juste autant qu'il faut pour céder.

MARIANNE.

Je suis innocente ; je me défendais d'aussi bon cœur que monsieur m'attaquait.

PHILIBERT CADET, *à part.*

Là ! au moment où je me recommande à moi-même de m'observer.

MADAME DERVIGNY.

Eh ! quoi, monsieur ?

DUPARC.

A merveille, jeune homme.

PHILIBERT CADET.

Madame... Monsieur... (*A part.*) Parbleu ! c'est avoir du malheur.

JOSEPH.

Ventrebleu ! ai-je tort d'être jaloux ?

MARIANNE.

Oui, tu as tort ; et je t'assure...

MADAME DERVIGNY.

Sortez.

PHILIBERT CADET.

Quelle catastrophe! (*Marianne et Joseph sortent.*)

SCÈNE XIV

PHILIBERT CADET, MADAME DERVIGNY, DUPARC.

MADAME DERVIGNY.

Ah! monsieur Philibert, voilà un trait!...

PHILIBERT CADET.

Madame, vous concevez... Nous autres jeunes gens.. le cœur n'y est pour rien... Ce sont de ces distractions... à la campagne... (*A part.*) Je sens que je m'embrouille. (*Haut.*) Faut-il m'en vouloir pour une plaisanterie?

DUPARC.

Est-ce aussi une plaisanterie que votre conduite avec M. Derlac?

PHILIBERT CADET.

Derlac! le gros commissaire des guerres?

DUPARC.

Il vient de me la raconter.

PHILIBERT CADET.

Il est ici! (*A part.*) Encore un malheur; je ne puis aller nulle part sans trouver un créancier. (*Haut.*) Eh bien! Derlac! je serai enchanté de le voir : c'est mon ami; je l'ai connu quand j'étais dans les vivres. Est-ce qu'il vous aurait dit du mal de moi? C'est singulier. Ah! je vois ce que c'est. Tenez, il faut vous méfier de lui. Voici le fait. Il m'en veut parce qu'entre nous, sa petite femme est fort jolie, et ma foi...

DUPARC.

Eh! mais, l'excuse est encore pire que la chose.

PHILIBERT CADET.

Eh! non, parce que ses soupçons n'avaient pas le sens commun; il y avait encore plus de jalousie de la part du mari, que de coquetterie de la part de la femme.

MADAME DERVIGNY.

Madame Derlac est une femme respectable.

PHILIBERT CADET.

Aussi, loin de contester ses vertus, je veux que le diable m'emporte...

MADAME DERVIGNY.

Plaît-il, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Eh! non, je ne veux pas que le diable m'emporte. (*A part.*) Morbleu! je m'échappe toujours.

MADAME DERVIGNY, *à part.*

Ah! quel mauvais ton!

DUPARC.

Eh! monsieur, il ne s'agit ni de la coquetterie de la femme, ni de la jalousie du mari.

PHILIBERT CADET.

Qu'est-ce donc alors? Derlac se serait-il permis de parler de moi d'une manière offensante? Je ne suis pas homme à le souffrir. Je vais le trouver.

DUPARC.

Eh! quoi? une scène, une querelle chez moi!

PHILIBERT CADET.

Vous avez raison, point de scène; et même par égard pour vous, je vous promets de lui faire bonne mine; d'ailleurs il m'en veut, moi je ne lui en veux pas. Il vous aura peut-être dit que je lui dois de l'argent; c'est possible; nous avons quelques petits comptes ensemble. Eh! mon Dieu! qu'il vienne me voir : si c'est moi qui lui dois, je le paierai, je le paierai sur-le-champ; si c'est lui qui me doit, je lui donnerai tout le temps, toutes les facilités qu'il me demandera. N'est-ce pas parler et agir en honnête homme? Pour en revenir à mon espiéglerie avec votre femme de chambre : eh bien! oui, je suis coupable, très coupable; je m'accuse, je me repens. (*A part.*) C'est cela, les grands moyens; il faut les étourdir. (*Haut.*) Mais l'indulgence est une si belle vertu! Vous avez trop de bonté, trop de grandeur d'âme, pour ne pas pardonner un moment d'erreur... Ainsi donc, voilà tous les petits nuages dissipés entre nous, et je peux me livrer sans contrainte aux plaisirs de la fête.

DUPARC, *à madame Dervigny.*

Allons, définitivement, c'est un bouffon ou un fou.

PHILIBERT CADET.

Qu'est-ce, madame Dervigny! Je vois encore du sombre sur votre physionomie; est-ce que vous douteriez de la sincérité de mes sentiments?

MADAME DERVIGNY.

Oh! mon Dieu! non, monsieur, je ne doute de rien, et je vous rends pleinement justice.

PHILIBERT CADET.

Vous ne dites pas cela de bon cœur!

DUPARC.

Pardon; je voudrais causer avec ma belle-mère.

PHILIBERT CADET.

Non, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez rendu votre estime.

DUPARC.

Mais, encore une fois, monsieur...

SCÈNE XV

PHILIBERT CADET, DUPARC, MADAME DERVIGNY, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur? je vous cherche de tous les côtés. Et ma revanche? quand me la donnerez-vous?

PHILIBERT CADET.

Eh! monsieur Pastoureau, il est trop précieux pour moi de continuer mon entretien avec M. Duparc.

DUPARC.

Eh! monsieur, allez jouer au billard; personne ne vous retient.

PHILIBERT CADET.

Oh! il faut absolument que j'achève de me justifier auprès de vous, auprès de madame, et j'y parviendrai.

DUPARC.

Morbleu! monsieur.

PHILIBERT CADET.

Allons, allons, la paix, mon bon monsieur Duparc; ne vous fâchez pas. Je le vois, le moment n'est pas favorable, j'en prendrai un autre. Venez vous faire battre encore une fois, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU.

C'est ce qu'il faudra voir, monsieur, je suis en verve.

PHILIBERT CADET.

Quant au gros Derlac, dès que je lui aurai dit deux mots, je vous réponds qu'il sera pour moi. (*A part.*) Oui, en lui promettant de le payer sur la dot... (*Haut.*) Venez, monsieur Pastoureau!

(*Il sort avec Pastoureau.*)

SCÈNE XVI

DUPARC, MADAME DERVIGNY.

DUPARC.

Eh! bien, madame Dervigny?

MADAME DERVIGNY.

Eh! bien, monsieur Duparc?

DUPARC.

Voilà donc ce modèle de toutes les vertus.

MADAME DERVIGNY.

C'est un modèle de sottise et d'impertinence.

DUPARC.

Quand je pense aux bons témoignages qu'on m'en a rendus... je suis si étonné... que je lui cherche encore quelque qualité.

MADAME DERVIGNY.

Et vous ne pouvez lui en trouver une seule.

DUPARC.

Voilà ma fête troublée; comment le mettre en présence de Derlac et de sa femme? Je suis très irrité contre Clairville, très fâché d'avoir invité le personnage; encore plus fâché qu'il ait accepté l'invitation, et fort embarrassé de ce que j'en vais faire.

SCÈNE XVII

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE.

SOPHIE.

J'attendais avec impatience que vous fussiez seuls. Vous ne voudriez pas me sacrifier, me rendre malheureuse; eh bien! je le serais avec ce M. Philibert.

MADAME DERVIGNY.

Sois tranquille, mon enfant; nous n'y songeons pas, nous n'y songeons plus.

SOPHIE.

J'aimerais mieux, je crois, mon cousin Pastoureau.

DUPARC.

Celui-là, au moins, on sait ce qu'il est.

SOPHIE.

Mais non, je ne veux ni l'un ni l'autre.

DUPARC.

Mais Forlis qui me laisse entrevoir qu'en effet il songeait à donner sa fille à ce Philibert!

MADAME DERVIGNY.

Il y a des gens bien aveugles dans ce monde.

SOPHIE.

Je plains d'avance la femme qui l'épousera.

MADAME DERVIGNY.

Ce ne sera toujours pas toi, ma petite-fille. Non, monsieur Duparc, je ne le souffrirai pas.

DUPARC.

Eh! mon Dieu! madame Dervigny, croyez-vous que j'en veuille plus que vous?

SOPHIE, *à part.*

Mais cet autre jeune homme qui nous suit partout et qu'on ne voit pas.

SCÈNE XVIII

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Monsieur, venez mettre le holà. Voilà une querelle affreuse, sur un coup, entre ce M. Philibert et M. Pastoureau, qui prétend avoir carambolé. M. Derlac soutient M. Pastoureau; une partie de la galerie s'est prononcée pour M. Philibert. On commençait à crier et à se dire des mots fort piquants lorsque je les ai quittés pour venir vous avertir.

DUPARC.

Allons, voilà un scandale.

MADAME DERVIGNY.

Nous avons fait là une bien mauvaise connaissance.

SCÈNE XIX

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH.

JOSEPH.

C'est apaisé. On a entraîné M. Derlac, qui était d'une colère!... Ils se sont remis tranquillement au jeu; c'est-à-dire, M. Pastoureau en grondant entre ses dents, M. Philibert en prenant un air encore plus insolent. Voilà trois parties qu'il gagne à l'autre. Il paraît qu'ils jouent gros jeu; j'ai vu de l'or.

DUPARC.

De l'or! jouer de l'or chez moi! Ma maison n'est point une académie, et je vais...

MADAME DERVIGNY.

Eh! laissez-les; ne vous mêlez pas de cela. Tant pis pour M. Pastoureau.

DUPARC.

Les trois grands défauts : le vin, le jeu et les femmes.

SCÈNE XX

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Votre serviteur, cousin Duparc; je viens chercher mon chapeau. Bon, le voilà.

DUPARC.

Pourquoi, votre chapeau?

PASTOUREAU.

Je ne suis pas d'humeur de me trouver à table avec un homme comme M. Philibert.

MADAME DERVIGNY.

Que vous a-t-il donc fait de nouveau?

PASTOUREAU.

Comment, madame? il me gagne tout mon argent; et, quand je veux jouer sur parole, il me dit qu'il est fatigué, et il va se camper sur l'escarpolette, en face des fenêtres de la maison. Tenez, le voyez-vous, en l'air, par-dessus les arbres?

MADAME DERVIGNY.

Il va se casser le cou.

DUPARC.

N'ayez donc pas peur.

PASTOUREAU.

Et je ne suis pas le seul qui s'en aille ; M. Derlac a demandé ses chevaux.

MADAME DERVIGNY.

Eh quoi ! Derlac aussi ?

DUPARC.

Vous voyez ; il fait fuir toute ma société.

MADAME DERVIGNY.

Joseph ! allez dire au cocher de M. Derlac de ne pas se presser.

DUPARC.

C'est pourtant vous, ma chère belle-mère, qui, ce matin, en me conseillant d'inviter ce beau monsieur...

MADAME DERVIGNY.

C'est vous, mon gendre, qui, en vous avisant de penser à un inconnu pour votre fille, et une belle place... Allez donc proposer un sujet pareil, à un ministre ; il y aurait de quoi vous perdre auprès de M. le duc.

DUPARC.

Je demande un gendre, et l'on m'envoie un bouffon.

PASTOUREAU.

Eh quoi ! cousin Duparc, me charger de conduire dans mon cabriolet un homme à qui vous songez pour votre fille, quand il est à votre connaissance que je soupire pour elle !

DUPARC.

Je vous demande pardon. Le meilleur moyen de retenir Derlac, c'est de chasser sur-le-champ cet intrigant, et je vais...

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Duparc, je ne veux pas que vous lui parliez.

DUPARC.

Comment ?

MADAME DERVIGNY.

Je ne vous propose pas de le garder ; mais vous vous mettriez en colère, vous vous feriez mal.

PASTOUREAU.

Voulez-vous me charger de l'expédition ?

SOPHIE.

Oui; chargez-en M. Pastoureau.

PASTOUREAU.

J'y mettrai des formes.

MARIANNE.

De la politesse.

PASTOUREAU.

Chut, le voici.

SCÈNE XXI

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Comme on s'amuse à la campagne!

DUPARC.

J'ai peine à me contenir.

PHILIBERT CADET.

Eh bien! monsieur Duparc, êtes-vous calmé? Pouvons-nous reprendre l'aimable entretien?...

DUPARC.

Parlez à mon cousin Pastoureau, monsieur; il vous dira ce que je pense et ce que j'exige de vous. (*A Pastoureau.*) Qu'il se dépêche de partir, ou morbleu... Je vais parler à Derlac, et je reviens vous joindre. (*Il sort.*)

PHILIBERT CADET, *à madame Dervigny.*

Madame, souffrez...

MADAME DERVIGNY.

Parlez à M. Pastoureau. (*A part.*) Ah! le vilain homme. (*Elle sort.*)

PHILIBERT CADET, *à Sophie.*

Mademoiselle, qu'il serait doux pour moi!...

SOPHIE.

Je n'ai rien à vous dire, monsieur. Il faut que je suive mon père et ma bonne maman. Parlez à mon cousin Pastoureau. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXII

PHILIBERT CADET, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU.

PHILIBERT CADET.

Diable! moi qui suis déjà tout étourdi de ma

séance sur l'escarpolette, un pareil accueil n'est pas fait pour me remettre. Eh bien! monsieur Pastoureau, puisque c'est à vous à m'expliquer...

PASTOUREAU.

Monsieur, je vous dirai... (*A part.*) J'ai pris là une commission qui ne laisse pas d'être fort désagréable. (*Haut.*) Monsieur, je suis chargé par le maître de la maison, dont j'ai l'honneur d'être le parent, de vous apprendre qu'il y a eu erreur dans son invitation.

PHILIBERT CADET.

Comment!

PASTOUREAU.

Je me sers d'un terme poli, pour vous faire entendre...

PHILIBERT CADET.

Quoi?

MARIANNE, *lui donnant son chapeau.*

Voilà votre chapeau, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Ah! ah! vous croyez que je suis de trop ici.

PASTOUREAU.

Fi donc! M. Duparc sait trop bien les lois de la politesse et de l'hospitalité... Mais il craint que, ne connaissant ici que M. Derlac, vous ne soyez gêné, mal à votre aise.

PHILIBERT CADET.

Pas du tout.

PASTOUREAU.

Pardonnez-moi, vous vous ennuieriez avec nous.

PHILIBERT CADET, *un peu en colère.*

Monsieur Pastoureau...

PASTOUREAU, *de même.*

Eh bien! monsieur... (*En se radoucissant et d'un ton sentimental.*) Monsieur, remarquez qu'on ne vous prescrit rien, qu'on vous prie seulement de considérer, s'il ne serait pas plus généreux à vous. Oui, monsieur, par égard, par procédé...

PHILIBERT CADET, *éclatant de rire au nez de M. Pastoureau.*

Par procédé! Oh! par ma foi, mon cher monsieur Pastoureau, vous vous entendez à merveille à tourner les petits compliments qu'on vous charge de faire; vous y mettez une fermeté de caractère et une douceur d'organe qui enchantent et qui

désarment : on obtient tout ce qu'on veut de moi en m'attaquant par les sentiments.

PASTOUREAU.

Je vous sais bien bon gré de prendre ainsi la chose.

PHILIBERT CADET.

Il paraît que ces bonnes gens se sont décidés... Je me décide aussi. Monsieur Pastoureau, je vous ai vaincu au billard, je ne veux pas vous vaincre ailleurs. Je ne suis pas mécontent de ma matinée; j'ai respiré l'air de la campagne, je vous ai gagné votre argent. Je ne quitte pas encore le pays; nous nous reverrons ce soir à la fête du village, et si vous pouvez disposer d'une place dans votre cabriolet en retournant à Paris, je vous prie de me la conserver. Je vous salue de tout mon cœur. (*Il sort, et, en sortant, il embrasse de nouveau Marianne.*)

JOSEPH.

Bon voyage. Je vais fermer la porte sur lui.

(*Il sort.*)

MARIANNE.

Nous voilà délivrés d'un fier intrigant. (*Elle sort.*)

PASTOUREAU, *posant son chapeau sur une chaise.*

Il n'y a plus que des honnêtes gens dans la maison; j'y peux rester.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une place de village : on voit d'un côté la grille du jardin de Duparc, de l'autre un café; on lit sur les portes vitrées du café : *Ici on joue au noble jeu de billard;* à côté du café, un cabaret; au fond, une montagne.

SCÈNE I

PHILIBERT CADET, *seul, les mains derrière le dos, fredonnant un air entre ses dents.*

Je me suis bien promené à la foire. Pour un petit endroit comme celui-ci, elle est très belle. J'en ai vu toutes les curiosités, et me voilà revenu à la grille de la maison de M. Duparc. C'est un

affront qu'ils m'ont fait là, pourtant; il faut que je sois aussi bon enfant que je le suis, pour ne pas leur en demander raison. Ils sont à table, je crois. Eh bien! je ne regrette pas leur dîner; il aurait fallu peser mes paroles. Le bon ton!... le bon ton ne vaut pas la gaieté. (*En riant.*) Parlez-moi de la mauvaise société, c'est là qu'on s'amuse. Cette bonne grand'maman, qui me jetait pour ainsi dire sa petite-fille à la tête... Tout est manqué; je ne m'en pendrai pas. S'il est vrai cependant que la jeune personne m'aime... Des parents, contrarier ainsi l'inclination de leur enfant! C'est bien mal. Quant à moi, d'abord, est-ce un si bon parti? Il y a beaucoup de gens qui brillent, et qui n'en sont que moins riches. Et puis, suis-je né pour me claquemurer dans un ménage avec une femme et un troupeau d'enfants? Et d'ailleurs ne serait-ce pas faire tort à mon frère? C'est lui qui doit se marier; moi, je dois faire fortune pour laisser tout à lui et à sa famille. Oui, c'est un devoir; par amitié, par reconnaissance pour mon frère; il faut que je me range, que je travaille. Plus de femmes, plus d'excès de table, plus de jeu. (*Il se trouve près du café, et il lit.*) ICI ON JOUE AU NOBLE JEU DE BILLARD. Comme les progrès de la civilisation ont répandu partout les beaux-arts et la corruption! Il n'y a pas un village en France, aujourd'hui, où l'on ne trouve trois ou quatre cafés et au moins un billard. C'est décidé; demain je commence mon plan de réforme; aujourd'hui je peux encore m'en donner.

SCÈNE II

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

(*Philibert aîné paraît sur la montagne, le col lâche, son vêtement couvert de poussière, et s'essuyant le front comme un homme accablé de fatigue.*)

PHILIBERT AÎNÉ, *sur la montagne.*

Faudra-t-il que la nuit vienne avant d'avoir trouvé la maison?...

PHILIBERT CADET, *sans voir son frère.*

J'ai gagné de l'argent au billard du château; pourquoi n'en gagnerais-je pas au billard du village? Entrons. (*Il entre dans le café.*)

SCÈNE III

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

PHILIBERT AÎNÉ, *apercevant la grille de la maison de Duparc.*

C'est ici, c'est ici. (*Appelant.*) Comtois! Comtois!

COMTOIS, *sans paraître.*

Eh bien! monsieur.

PHILIBERT AÎNÉ, *descendant rapidement la montagne et ne se ressentant plus de la fatigue.*

Nous y sommes. Allons, viens, mon ami, un peu de courage.

COMTOIS *paraît sur la montagne, plus en désordre, et ayant l'air encore plus fatigué que son maître.*

Y sommes-nous, monsieur? C'est bien heureux.

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui; voilà le village, la grille, l'avenue, la maison.

COMTOIS.

Ah! monsieur, ces paysans sont-ils assez sots, ou plutôt assez malicieux dans leurs indications? Voilà trois grandes heures que nous avons quitté notre voiture, et que nous marchons à l'aventure par des chemins du diable, de village en village. L'un nous dit à gauche; non, c'est à droite, nous dit l'autre. Vous êtes sur la route, vous n'y êtes pas; prenez le petit sentier, suivez le pavé. Ah! je n'en peux plus; je tombe de faim, de fatigue et de soif.

(*Il s'assied sur un banc de pierre à côté de la grille.*)

PHILIBERT AÎNÉ.

Nous y voilà. Quel bonheur! Mais que dis-je? il est six heures du soir; comment me présenter sans avoir reçu d'invitation? S'il y a eu quiproquo, malentendu, que doivent-ils penser de moi? Toutes mes craintes me reviennent. Allons, je trouve enfin ce que je cherche; et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre à l'instant la route de Paris.

(*Il s'assied sur un banc de pierre à côté du café, en face de celui sur lequel Comtois est assis.*

COMTOIS, *se levant avec vivacité.*

Pourquoi donc cela, mon cher maître? Je ne sens plus ni la faim ni la soif du moment que je

vous vois malheureux, et que je crois pouvoir vous servir. Je vais entrer dans la maison ; je trouverai là quelque camarade avec qui je pourrai causer, savoir ce qui s'est passé, où en sont les choses. La grille est fermée, mais il y a une sonnette. (*Il sonne.*)

PHILIBERT AÎNÉ, *se levant.*

Eh bien ! soit, mon ami ; mais, je t'en prie, point de gaucherie, point de bavardage.

COMTOIS.

Laissez donc, monsieur ; j'ai de l'esprit peut-être. (*Il sonne encore.*)

SCÈNE IV

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, JOSEPH.

JOSEPH, *derrière la grille, une serviette à la main.*

Un moment, un moment. Que voulez-vous ?

COMTOIS.

Ah ! mon ami, mon cher camarade, ouvrez-moi, je vous prie.

JOSEPH.

Pourquoi ?

COMTOIS.

Je voudrais parler à M. Duparc.

JOSEPH.

Cela ne se peut pas ; il est à table.

(*Il fait un pas pour se retirer.*)

COMTOIS.

Mais attendez donc, c'est de la part...

JOSEPH.

De qui ?

COMTOIS.

De M. Philibert.

JOSEPH.

Ah ! bien oui ; monsieur me ferait une jolie scène. Allez vous promener avec M. Philibert, nous ne voulons plus entendre parler de M. Philibert. (*Il veut encore se retirer.*)

COMTOIS.

Permettez donc : si vous ne voulez pas nous faire parler à M. Duparc, avertissez notre ami M. Clairville.

JOSEPH, *revenant.*

M. Clairville? c'est bien pis; il ne fait que d'arriver. Monsieur et madame lui ont fait tant de reproches, qu'il est encore plus furieux que les autres contre votre M. Philibert. Il le renonce à jamais pour son ami. C'était bien la peine de m'interrompre dans mon service. (*Il se retire.*)

SCÈNE V

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Eh! mais, écoutez, je vous en prie... Le voilà parti. Un joli accueil.

(*Le maître et le valet se regardent d'un air consterné.*)

PHILIBERT AÎNÉ.

Quand je te disais que tout était perdu.

COMTOIS.

Non, monsieur, tout n'est pas perdu. Ce valet refuse de m'ouvrir la grille; mais il doit y avoir une autre porte, je vais faire le tour. Je trouverai un concierge, un jardinier, une servante, quelqu'un, enfin, que j'attendrirai. Reposez-vous, attendez-moi, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

(*Il sort.*)

PHILIBERT AÎNÉ, *seul.*

Ce bon Comtois! il se flatte; mais moi... Comment se fait-il que ce parent ne soit pas venu me prendre? Je n'ai peut-être pas assez attendu; et mes couplets, mes pauvres couplets que j'avais faits avec tant de plaisir, tant d'amour! Il fallait demander à Clairville le nom du village, m'attacher à leurs pas, suivre leur voiture. Ah! je suis bien maladroit, je suis bien malheureux.

(*Il s'assied sur le banc de pierre à côté de la grille.*)

SCÈNE VI

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

(*Philibert cadet paraît sur le balcon du billard, tenant d'une main un verre de liqueur, et de l'autre une queue de billard avec une lime. Il pose son verre de liqueur*

sur la balustrade du balcon, et commence à limer sa queue.)

PHILIBERT CADET.

Si j'ai le coup d'œil juste, j'ai affaire là à de grands innocents qui ne sont guère plus adroits à faire la bille que M. Pastoureau. (*Apercevant Philibert aîné.*) Eh! mais je ne me trompe pas; c'est mon frère que j'aperçois. (*Appelant.*) Philibert! Philibert! mon frère, mon ami!

PHILIBERT AÎNÉ, *levant la tête.*

Que vois-je? mon frère!

PHILIBERT CADET, *reprenant son verre de liqueur.*

Attends, attends-moi, je descends; j'ai furieusement de choses à te dire. (*Il se hâte de boire son verre de liqueur et quitte le balcon.*)

PHILIBERT AÎNÉ.

Mon frère! mon frère ici! Par quel hasard? qu'y vient-il faire? Il m'arrive rarement de le rencontrer sans qu'il m'en survienne quelque malheur.

PHILIBERT CADET, *entrant en scène sans chapeau, et sa queue de billard à la main.*

Que tu viens à propos! que je suis aise de te voir! Embrassons-nous, mon cher frère. (*Il embrasse son frère et lui serre la main avec tendresse.*) C'est mon bon ange qui t'envoie ici. Il faut que je te demande ton avis sur une affaire...; parce que toi qui es d'un si bon conseil, surtout pour ce qui touche au point d'honneur... Il m'est arrivé dans ce pays une aventure... qui commençait à merveille, qui ne finit pas si bien... Tu es compromis, nous sommes compromis, la famille est compromise, et c'est pour toi que j'en souffre; car à moi, qu'est-ce que cela me fait? Mais mon frère qui tient à la considération, et qui la mérite...

PHILIBERT AÎNÉ.

Mais enfin m'expliqueras-tu?...

PHILIBERT CADET.

Viens; tu es un honnête homme, tu es connu pour tel, on te croira; viens leur dire, je t'en prie, que je suis un honnête homme aussi, moi; c'est-à-dire un bon enfant qui ai fait et qui ferai encore bien des étourderies, mais incapable d'une action...

PHILIBERT AÎNÉ.

Quelle action? Qu'as-tu fait? encore quelque extravagance.

PHILIBERT CADET.

Non, sur mon âme. Tu ne te serais pas mieux conduit. Ils m'ont comblé de politesses; moi, j'y ai répondu d'abondance de cœur; et tout d'un coup, parce que je suis aimable, parce que je suis gai, ils changent de manières avec moi... et il faut bien que je te l'avoue, ils me prient de sortir de la maison.

PHILIBERT AÎNÉ.

Tu es obscur et confus dans tes discours; mais je tremble de trop bien deviner.

PHILIBERT CADET.

Comment? tu n'entends pas qu'ils m'ont invité, amené à leur maison de campagne; qu'ils ont voulu que j'eusse des talents, que je susse dessiner, faire des vers et de la musique, et qu'ensuite, ils m'ont dit qu'il y avait erreur dans l'invitation?

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah! grand Dieu! Est-ce de cette maison, de chez M. Duparc qu'on t'a congédié?

PHILIBERT CADET.

Précisément. Tu es indigné d'un pareil procédé, et moi aussi; mais il ne faut pas que cela te consterne : nous en sortirons à notre honneur.

PHILIBERT AÎNÉ.

Oh! bien, maintenant, tout est éclairci.

PHILIBERT CADET.

Mon bon frère, si tu savais combien je suis touché du chagrin que te cause mon malheur! mais ne te désole donc pas pour une chose dont je suis tout consolé; parlons de toi. Où en es-tu de ce bonheur que tu m'as si joyeusement annoncé ce matin?

PHILIBERT AÎNÉ.

Eh! malheureux, c'est toi qui l'as détruit.

PHILIBERT CADET.

Moi! comment cela?

PHILIBERT AÎNÉ.

C'est à moi que la lettre d'invitation de M. Duparc était destinée. On te l'a remise.

PHILIBERT CADET.

Dieu! n'achève pas. Eh bien! tu me croiras si tu veux, je m'en suis douté.

PHILIBERT AÎNÉ.

Et, grâce à tes extravagances, je ne puis pas me justifier, puisque les valets eux-mêmes refusent de m'entendre.

PHILIBERT CADET.

Il faut convenir que je suis un grand misérable : me voilà donc l'artisan du malheur de mon frère, de mon bienfaiteur, du meilleur des frères; bats-moi, accable-moi, tue-moi, je le mérite, tu te rendras service et à moi aussi. Au surplus, je reconnais ton bon goût : la jeune personne est charmante; elle ressemble à cette femme de Lyon, tu sais, Armantine, qui m'a tant aimé; cela m'a frappé du premier coup d'œil.

SCÈNE VII

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET, COMTOIS, *sortant par la grille.*

COMTOIS.

Ah! monsieur, j'ai tout appris : un intrigant, un chevalier d'industrie a pris votre nom, s'est présenté à votre place, a été admis, s'est fait chasser.

PHILIBERT AÎNÉ.

Eh! je le sais.

PHILIBERT CADET.

Eh! mon Dieu! oui, mon pauvre Comtois, nous savons tout; c'est moi qui suis l'intrigant.

COMTOIS.

Quoi! monsieur, vous êtes ici! quoi, c'est vous? Eh! mais, c'est donc un démon acharné après vous que monsieur votre frère. (*A Philibert cadet.*) Pardon, monsieur...

PHILIBERT CADET.

Je te pardonne, Comtois; tu n'en saurais trop dire.

COMTOIS.

Et ce n'est plus un mystère; M. Duparc, pressé par les circonstances, vient de promettre sa fille et la place à M. Pastoureau, l'un de ses cousins.

PHILIBERT AÎNÉ.

Se peut-il?

PHILIBERT CADET.

C'est celui qui m'a amené dans son cabriolet.

PHILIBERT AÎNÉ.

C'en est fait, il n'y a plus d'espoir.

COMTOIS.

Pardonnez-moi, mon cher maître, il y en a encore. Si vous parvenez, si je puis parvenir à vous faire parler à quelqu'un de la maison... Ils verront bien que vous avez un autre ton, d'autres manières. (*En parlant ainsi, Comtois arrange la cravate et les cheveux de son maître, il ôte avec un mouchoir la poussière de l'habit. Philibert cadet tire son mouchoir de sa poche et ôte de son côté la poussière qui est sur le chapeau de son frère.*) Ils ne veulent pas vous recevoir. Eh bien! je trouverai le moyen de vous les amener; oui, monsieur, il y a dans cette maison une femme de chambre qui me paraît fort compatissante.

PHILIBERT CADET.

C'est celle que je voulais embrasser.

COMTOIS.

Si je peux la décider à venir vous trouver, j'espère encore. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Oui, reprends courage; nous te restons : veux-tu que j'affronte la colère du père, celle de la grand'-mère, de la jeune fille, que je m'accuse, que j'appelle en duel ce M. Pastoureau?

PHILIBERT AÎNÉ.

Eh! non, je t'en prie, je t'en conjure; tu ne m'as déjà fait que trop de mal; ne te mêle de rien; retourne à Paris.

PHILIBERT CADET.

Comment? que je ne me mêle de rien! Eh quoi! lorsque je suis guidé par l'amour fraternel le plus pur, le plus désintéressé... Tu as raison; je gâterais tout, j'en suis capable; mais je suis trop inquiet. Au lieu de retourner à Paris, je rentre au

billard, et, je t'en prie, tiens-moi au courant de ce qui t'arrivera. Si tu as besoin de moi, je suis là. Mon pauvre frère! quelle désolation pour moi! tiens, vois-tu mes larmes? (*Il pleure et s'essuie les yeux avec son mouchoir.*) Bonne chance, c'est ce que je te souhaite, et à moi aussi. Mais je suis plus sûr de mon fait que tu ne l'es du tien. Je gagnerai au billard, c'est certain. Épouseras-tu ta maîtresse? c'est douteux. Surtout ne retourne pas à Paris sans moi. (*Il rentre au billard.*)

PHILIBERT AÎNÉ, *seul.*

Sa main promise à un autre! et Clairville lui-même qui refuse d'écouter mon valet! Je le conçois; avec ses scrupules...

SCÈNE IX

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, MARIANNE.

COMTOIS.

La voilà, monsieur; je lui ai parlé avec tant d'éloquence! J'étais si pénétré de votre situation! (*A Marianne.*) Venez, venez, mademoiselle... madame, veux-je dire; le mauvais sujet n'y est plus; il n'y a que mon maître.

MARIANNE.

Mais si mon mari allait me surprendre!

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah! de grâce, daignez vous intéresser à moi. J'aime, j'adore votre jeune maîtresse; je ne vous demande rien contre vos devoirs. Ce n'est pas auprès d'elle que j'ose encore réclamer votre appui; non, c'est auprès de son père, de sa bonne maman.

COMTOIS.

Vous voyez, nous sommes d'honnêtes gens; c'est aux parents que nous vous prions de nous adresser.

MARIANNE.

Eh bien! à la bonne heure; voilà un jeune homme qui s'exprime avec grâce.

PHILIBERT AÎNÉ.

Qu'ils consentent à me voir.

COMTOIS.

Qu'ils ne nous rendent pas victimes de la mauvaise conduite qu'un autre a pu tenir dans leur maison.

PHILIBERT AÎNÉ.

Il y aurait de l'injustice...

COMTOIS.

De l'inhumanité.

PHILIBERT AÎNÉ.

Vous paraissez si bonne!

COMTOIS.

Vous êtes si gentille!

MARIANNE.

Eh! mais, vraiment, le maître et le valet sont très aimables.

SCÈNE X

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, MARIANNE, JOSEPH.

JOSEPH.

Ma femme en conversation avec deux jeunes gens! On en chasse un, il en revient deux.

COMTOIS.

Mon cher monsieur, au lieu de gronder votre femme, aidez-la; joignez-vous à elle pour tâcher de faire rendre justice à mon maître.

MARIANNE.

Eh! mais, mon ami, ce jeune homme est bien différent du premier; il a bon ton, bonnes manières : il est amoureux.

JOSEPH.

Amoureux!

MARIANNE.

De mademoiselle.

PHILIBERT AÎNÉ.

Mes vues sont pures, légitimes; je ne demande qu'à parler à M. Duparc, à madame Dervigny. Tenez, prenez ceci. (*Il lui donne de l'argent.*) Si vous me refusez, je suis bien à plaindre : prenez, prenez encore.

JOSEPH.

Monsieur, vous me touchez, vous m'attendrissez.

MARIANNE.

Oh! par ma foi, je ne saurais lui tenir rigueur plus longtemps. Écoutez, si nous vous annonçons, on nous grondera, et on ne voudra pas vous voir. On est sorti de table; les uns vont faire de la

musique, les autres vont se promener. Je vais tâcher d'attirer monsieur et madame de ce côté.

(*Elle sort.*)

JOSEPH.

Où vas-tu donc, ma femme? Un moment.

COMTOIS, *retenant Joseph.*

Si, pour faire connaissance, vous vouliez accepter de vous rafraîchir à cette maison que voilà.

(*Il indique le cabaret à côté du café.*)

JOSEPH.

Monsieur... (*A part.*) Le maître me donne pour boire, le valet me paie à boire; ce sont d'honnêtes gens.

COMTOIS, *à Philibert aîné.*

Vivat! les valets sont pour nous.

PHILIBERT AÎNÉ.

C'est quelque chose.

COMTOIS.

C'est beaucoup; je m'y connais.

(*Comtois et Joseph entrent au cabaret en se faisant de grandes politesses. Comtois force Joseph à entrer le premier.*)

PHILIBERT AÎNÉ, *seul.*

Allons, voilà mes affaires en assez bon train.

(*On entend Philibert cadet dans le billard.*)

PHILIBERT CADET.

J'ai touché, monsieur; je suis sûr que j'ai touché.

UNE VOIX.

Non, monsieur, vous n'avez pas touché.

PHILIBERT CADET.

Je m'en rapporte à la galerie. Parlez, messieurs.

PHILIBERT AÎNÉ.

Allons, voilà mon frère qui se dispute au billard.

PHILIBERT CADET.

Fort bien; vous êtes tous contre moi. Une autre partie.

PHILIBERT AÎNÉ.

Qu'il joue, qu'il se dispute; il ne me nuira pas, au moins.

SCÈNE XI

PHILIBERT AINÉ, MARIANNE, MADAME DERVIGNY, DUPARC.

MARIANNE, *arrivant la première.*

Je les ai rencontrés ; je leur ai parlé de vous. Ils me suivent.

DUPARC, *entrant en scène.*

Eh ! que m'importe que mademoiselle Marianne le trouve à son gré ? Je ne veux plus recevoir d'inconnus à la campagne. A-t-il à me parler d'affaires? qu'il vienne à Paris.

MADAME DERVIGNY.

Eh bien ! Marianne, où est-il ce monsieur qui ne nous demande qu'un moment d'entretien ?

MARIANNE.

Le voilà, madame.

MADAME DERVIGNY.

Voyons, monsieur, que nous voulez-vous? Que prétendez-vous ? Qui êtes-vous ?

PHILIBERT AÎNÉ.

Madame, je suis... je viens... pardon ; mais je me sens tellement déconcerté... Faut-il qu'une méprise que je ne pouvais prévoir, ni empêcher, ait changé les dispositions favorables que vous et monsieur aviez témoignées à mon ami Clairville !

DUPARC.

Vous êtes l'ami de M. Clairville ? et moi aussi, je l'aime de tout mon cœur ; mais je vous avoue qu'après ce qui s'est passé, ses recommandations ne sont pas d'un grand poids auprès de nous.

PHILIBERT AÎNÉ.

Je conçois et j'approuve votre défiance. Aussi, n'est-ce qu'en tremblant que j'ose vous parler ; mais, monsieur, si je ne possède pas toutes les vertus, toutes les qualités dont il a plu à son amitié de me gratifier, croyez au moins à tout ce qu'il a pu vous dire de mon estime pour vous, de mon respect pour madame, de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Qu'est-ce à dire ? Vous aimez ma petite-fille ?

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui, madame ; oui, monsieur ; content de la

voir, de l'admirer, n'osant vous parler, n'osant concevoir encore aucune espérance, depuis un mois, je vous ai suivies partout.

MARIANNE.

Serait-ce notre jeune homme? Je cours chercher mademoiselle. (*Elle sort.*)

MADAME DERVIGNY.

Eh! mais qu'a-t-elle donc?

DUPARC.

Est-elle folle?

SCÈNE XII

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC.

PHILIBERT AÎNÉ, *avec chaleur.*

Ce matin, seulement, je me confie à Clairville; il vous révèle mon amour. Vous lui faites espérer que vous allez, aujourd'hui même, m'inviter à venir à votre maison de campagne; jugez quelle est mon inquiétude en ne voyant pas arriver cette invitation si ardemment désirée; je me hasarde à me présenter sans l'avoir reçue; je pars, je vous trouve enfin, et c'est pour apprendre que vous venez de promettre la main de votre fille à l'un de vos parents. Je n'ai aucun titre, je n'ai aucun droit; mais j'ai eu un moment d'espoir; mais il est impossible d'avoir plus d'amour.

DUPARC.

Eh quoi! monsieur, vous soutenez que vous êtes la personne dont Clairville m'a parlé ce matin?

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui, monsieur.

MADAME DERVIGNY.

Que vous vous nommez Philibert?

PHILIBERT AÎNÉ.

Oui, madame.

DUPARC.

Ah! ah!

(*Ici on entend Clairville chanter dans la coulisse.*)

Enfant chéri des dames...

DUPARC.

J'entends Clairville, nous allons voir.

SCÈNE XIII

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE.

PHILIBERT CADET, *au balcon du café.*

C'est fini ; j'ai tout perdu. (*Apercevant les personnages en scène.*) Oh ! oh ! écoutons.

DUPARC.

Venez, Clairville ; voici un jeune homme...

CLAIRVILLE.

Que vois-je ? encore ici, monsieur !

PHILIBERT AÎNÉ.

De grâce, daignez achever votre ouvrage.

CLAIRVILLE.

Point du tout ; je me reproche de l'avoir commencé.

MADAME DERVIGNY.

Mais permettez...

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit, je ne veux plus me mêler de rien.

PHILIBERT AÎNÉ.

Si vous saviez...

CLAIRVILLE.

Ah ! monsieur, cela m'a bien étonné.

PHILIBERT AÎNÉ.

Mais écoutez.

CLAIRVILLE.

Je ne veux rien entendre ; d'ailleurs, monsieur a promis sa fille à M. Pastoureau ; ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'étouffer votre amour, et de donner congé de votre nouvel appartement.

DUPARC.

Eh ! mais, ce n'est pas monsieur qui est venu, et que nous avons congédié.

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas monsieur ! et qui donc ?

PHILIBERT CADET.

Et parbleu ! c'est moi.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ciel ! mon frère !

DUPARC.

Eh ! oui, c'est lui.

PHILIBERT CADET.

Attendez-moi, je suis à vous. Je vais vous expliquer... (*Il quitte le balcon.*)

CLAIRVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme?

PHILIBERT AÎNÉ.

Allons, Clairville ne veut se mêler de rien; mon frère veut se mêler de tout, et je me trouve froissé entre les deux.

PHILIBERT CADET, *entrant en scène.*

Parbleu! messieurs et madame, il faut que vous soyez bien simples, bien innocents, bien...

PHILIBERT AÎNÉ.

Tais-toi donc.

PHILIBERT CADET.

Laisse donc, c'est une figure de rhétorique pour en venir à les flatter; tu vas voir. Eh! quoi? vous ne comprenez pas que nous sommes deux frères?

DUPARC ET MADAME DERVIGNY.

Deux frères!

CLAIRVILLE.

Ah! ah!

PHILIBERT CADET.

Eh oui, deux frères. Or, si l'on a vu parfois des frères qui se ressemblaient à s'y méprendre, soit au moral, soit au physique, soit en bien, soit en mal, que de différences entre tant d'autres, depuis Caïn et Abel jusqu'au frère de Piron, qui était un imbécile! (*En riant.*) Moi, messieurs, j'ai une pauvre tête, peu de jugement; j'ai été gâté par ma mère, que je dominais. Tout petit, je faisais cent tours à mon maître d'école: aussi, je ne sais rien que le billard, l'escrime, le trente et un; et dès mon enfance, on m'appelait Philibert le mauvais sujet. (*D'un ton grave.*) Mais mon frère, envoyé par mon père dans un collège de Paris, a été élevé avec soin, tendresse et sévérité. Il a bon cœur, bonne tête et bon jugement. Il sait le grec, le latin, la philosophie, la musique, la danse et les mathématiques; et, par opposition, on l'appelait et on l'appelle encore Philibert l'homme de mérite. (*En riant.*) Moi, messieurs, je suis un vaurien, un joueur; je m'amuse, et je passe pour avoir un excellent ton en mauvaise société. J'ai mangé mon patrimoine, la maison de commerce de ma mère, je mangerais le diable. (*D'un ton grave.*) Mais mon frère, l'homme de mérite, est sage dans ses mœurs, raisonnable dans sa conduite, modéré dans ses désirs. Il a

conservé, il a déjà augmenté sa fortune; il n'a pas de dettes, et, plus d'une fois, il a payé les miennes. (*En riant.*) Moi, messieurs, franchement je ferais une folie de me marier, et un père en ferait une plus grande de me donner sa fille. Que diable pourrais-je apprendre à mes enfants? (*D'un ton grave.*) Mais mon frère, l'homme de mérite! il a été si bon fils, il est si bon frère, qu'il ne peut manquer d'être bon père et bon mari. Il fera souche d'honnêtes gens, d'hommes de sens, d'hommes d'esprit, parce qu'il a de l'honneur, du sens et de l'esprit. C'est mon frère que vous avez invité, c'est moi qui suis venu. Donc je ne suis pas un intrigant qui ai pris un faux nom; mais mon frère a été victime d'un quiproquo. Es-tu content, frère? T'ai-je tenu parole? Je crois que je n'ai pas dit de sottises?

DUPARC.

Ainsi, c'est de monsieur, que Clairville, Forlis, Préval, Derlange, m'ont fait un si grand éloge.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah! monsieur, je dois cet éloge à leur indulgence. Mon frère ne mérite pas tout le mal qu'il vient de dire de lui-même; mais oui, c'est de moi qu'on vous a parlé; c'est moi qui vous ai fait une visite ce matin; c'est à moi que vous l'avez rendue. (*Tirant de sa poche la carte de visite de Duparc.*) Voici la carte que Clairville m'a remise de votre part. C'est moi qui suis attaché au ministère des affaires étrangères; c'est moi qui ai eu le bonheur de remplir avec succès une mission à Smyrne.

CLAIRVILLE.

Eh! mais, mon cher monsieur, que ne me disiez-vous que vous aviez un frère?

PHILIBERT CADET.

Oh! il n'y a pas de quoi se vanter.

SCÈNE XIV

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE, MARIANNE, SOPHIE.

MARIANNE.

Venez, venez, mademoiselle; tenez, le voilà.

SOPHIE, *voyant Philibert aîné.*

C'est lui!

MADAME DERVIGNY.

Qui, lui?

MARIANNE.

Le jeune homme que mademoiselle a remarqué.

MADAME DERVIGNY.

Eh! quoi? mademoiselle...

PHILIBERT AÎNÉ.

J'aurais été assez heureux pour fixer votre attention. Ah! monsieur, au nom de l'amitié que vous aviez pour mon père, accordez-moi la main de votre fille. Point de dot, point de place, et je suis content; et ma vie tout entière est consacrée au soin de son bonheur.

MADAME DERVIGNY.

Voilà du désintéressement, une véritable tendresse.

SOPHIE.

N'est-ce pas, ma bonne maman?

DUPARC.

C'est fort embarrassant: les engagements que je viens de prendre avec Pastoureau...

SOPHIE.

Mon père, la parole que vous lui avez donnée est-elle donc irrévocable?

SCÈNE XV

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE, MARIANNE, SOPHIE, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Me voilà.

MADAME DERVIGNY.

N'est-ce pas, monsieur Pastoureau, que vous êtes trop délicat pour vouloir épouser une jeune personne malgré elle?

PASTOUREAU.

Comment?

DUPARC.

C'est qu'il faut vous dire qu'il y a eu véritablement erreur.

PASTOUREAU.

Ah! ah!

MADAME DERVIGNY.

Que monsieur, qui est le frère de monsieur, est la personne que nous attendions.

PASTOUREAU.

Oh! oh!

MADAME DERVIGNY.

Il adore ma petite-fille. Elle vient de me faire entendre qu'elle avait beaucoup d'estime pour vous, mais...

PASTOUREAU.

Point d'inclination.

SOPHIE.

Pardon, mon cousin.

PASTOUREAU.

Fort bien : vous allez me sacrifier.

PHILIBERT CADET.

Croyez-moi, renoncez. Vous valez mieux que moi; mais mon frère, l'homme de mérite!...

PASTOUREAU.

Allons, me voilà encore premier garçon de noce au mariage d'une demoiselle que j'aurai été sur le point d'épouser.

PHILIBERT AÎNÉ.

Ah! monsieur Pastoureau, quelle générosité!

DUPARC, *à Philibert aîné.*

Ma fille et la place sont à vous.

PHILIBERT CADET.

Allons, morbleu! de la joie, des chansons, des valses, des rondes, des allemandes et des gavottes. Ah! sans moi, comme tu serais dans l'embarras! Petite sœur, aimez-moi comme un bon frère. Et vous, papa Duparc, vous trouvez dans l'aîné un bon gendre, et dans le cadet un bon convive... pour un repas de garçon; je me tairai quand nous aurons des dames.

FIN DES DEUX PHILIBERT.

LA
MAISON EN LOTERIE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

FAITE EN SOCIÉTÉ AVEC M. RADET

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 8 DÉCEMBRE 1817

PERSONNAGES

M. JACQUILLARD, notaire.
RIGAUDIN, son clerc. (*Il est bossu.*)
CHARLES, valet de chambre.
MADEMOISELLE VERNEUIL, marchande.
TOINETTE, servante de Jacquillard.
TAPINEAU, tambour.

La scène se passe dans un bourg, à quelques lieues de Paris.

Le théâtre représente une place publique. On voit au fond une jolie maison entourée d'un jardin. D'un côté, la maison de mademoiselle Verneuil, une fenêtre au-dessus de sa boutique, et sur la porte une enseigne avec cette inscription : *A la corbeille de mariage. Mademoiselle Verneuil tient tout ce qui concerne la lingerie, la mercerie, la parfumerie, les modes et les nouveautés.* De l'autre côté, la maison de M. Jacquillard. Son étude est au rez-de-chaussée, avec des fenêtres donnant sur la scène. Au premier étage, la fenêtre de M. Jacquillard ; au second la fenêtre de Rigaudin. Sur la porte, les plaques de notaire et cette inscription : *Jacquillard, notaire royal.* La grille et le mur d'un petit jardin attenant à la maison de Jacquillard. Au lever du rideau, les volets de la maison de Jacquillard et de la boutique de mademoiselle Verneuil sont fermés.

SCÈNE I

RIGAUDIN, *seul, à la fenêtre.*

La voilà, la voilà, cette jolie maison, mise en loterie; c'est aujourd'hui que le tirage définitif a lieu à Paris. Si je la gagnais? Ah! Rigaudin, mon ami, quel bonheur!... N'y pensons pas... Faute de mieux, je suis assez content de mon sort. Après

[illegible] X I

[illegible] *[illegible], à la [illegible].*

[illegible]

LA MAISON EN LOTERIE.

PERLET dans le rôle de RIGAUDIN.

. . . . . oui, mais pour gagner à la loterie, il faut y avoir mis.

avoir passé quinze ou vingt ans de ma vie dans les études d'avoués et de notaires de Paris, me voilà clerc de M. Jacquillard, notaire de ce bourg. C'est une retraite... la retraite n'est pas brillante.

AIR : *J'avais écrit une lettre.*

Mon avare de notaire
Me loge petitement,
Me donne un léger salaire,
Et me nourrit sobrement;
Mais dans sa triste bicoque,
Pour échapper à l'ennui,
Secrètement je me moque
De ses clients et de lui.
Puis, je persifle, je raille
Tous les habitants du lieu :
Par mes soins on se chamaille,
C'est un vrai plaisir de dieu.
Je guette, je suis, j'éclaire
Les porteurs de billets doux,
Trop heureux quand je puis faire
Manquer quelques rendez-vous.
Tous les jours à ma fenêtre,
Posté dès le point du jour,
Tous ceux que je vois paraître
Sont habillés tour à tour;
Dans la rue et sur la place,
D'ici, sans être aperçu,
Je vois tout ce qui se passe,
Et je ris comme un bossu. (*Bis.*)

SCÈNE II

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à sa fenêtre.*

Elle est charmante, cette maison; il y a un clos d'excellent rapport.

RIGAUDIN, *l'apercevant.*

Ah! mademoiselle Verneuil, la marchande, la coquette du bourg.

SCÈNE III

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, JACQUILLARD, *à sa fenêtre, en robe de chambre.*

JACQUILLARD.

Que mon jardin me paraît petit et mesquin,

quand je le compare à celui de cette belle maison!

RIGAUDIN.

M. Jacquillard, mon cher patron.

JACQUILLARD.

Quand je pense que j'ai dix billets, tous dans la bonne série...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Je n'ai qu'un seul billet; mais qui sait?

JACQUILLARD.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

O fortune! sois-moi propice,
Fais qu'un de mes billets soit bon.
Ah! n'est-il pas de ta justice
Que je gagne cette maison?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Un seul billet! quelle apparence
Qu'il doive sortir aujourd'hui?

JACQUILLARD.

J'ai vraiment beaucoup d'espérance,
Le destin me doit son appui.

SCÈNE IV

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN, TOINETTE, *sortant de la maison de Jacquillard et ouvrant les volets de l'étude.*

TOINETTE.

Ah! quel métier que celui de servante d'un notaire de campagne! quand donc serai-je femme de chambre à Paris?

ENSEMBLE.

JACQUILLARD.

O fortune, sois-moi propice, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

O fortune! sois-moi propice,
Permets que mon billet soit bon;
Et, par un aimable caprice,
Fais que je gagne la maison.

RIGAUDIN.

Fortune! pour m'être propice,
Trompe l'espoir de ce barbon,
Et, par un aimable caprice,
Fais que je gagne la maison.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *continuant l'air.*

Souvent du destin un coup brusque
Enrichit celui qui n'a rien.

JACQUILLARD.

Dans ce salon de genre étrusque,
Mon étude serait fort bien.

RIGAUDIN.

Il croit déjà que c'est son bien.

Reprise de l'air précédent.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

O fortune! sois-moi propice,
Permets que mon billet soit bon,
Et, par un aimable caprice,
Fais que je gagne la maison.

JACQUILLARD.

O fortune! sois-moi propice,
Fais qu'un de mes billets soit bon.
Ah! n'est-il pas de ta justice
Que je gagne cette maison?

RIGAUDIN.

Fortune, pour m'être propice,
Trompe l'espoir de ce barbon.
Ah! n'est-il pas de la justice
Que je gagne cette maison?

TOINETTE.

O fortune! sois-moi propice;
Pour une autre condition
Fais qu'un de ces matins je puisse
Abandonner cette maison.

TOINETTE.

Mon cousin Charles est arrivé hier au château avec son maître. J'espère bien qu'il viendra me voir ce matin. Il faut absolument qu'il me trouve quelque bonne place.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Allons, allons, ne nous amusons pas à regarder cette maison; cela me fait naître des espérances qui ne se réaliseront pas. (*Appelant.*) Mademoiselle Javotte! est-ce que le magasin ne devrait pas être ouvert?

(*Elle quitte sa fenêtre, et on la voit ouvrir et ranger sa boutique.*)

JACQUILLARD, *entrant en scène.*

Oh! la jolie maison! Toinette! Toinette! Monsieur Rigaudin!

TOINETTE.

Eh! mon Dieu, monsieur! comme vous criez; me voilà.

JACQUILLARD.

J'ai une commission à te donner.

TOINETTE.

Allons! déjà une commission!

JACQUILLARD, *appelant.*

Monsieur Rigaudin!

RIGAUDIN.

Il y a une demi-heure que je suis à prendre l'air à ma fenêtre.

JACQUILLARD.

Prendre l'air! Est-ce pour prendre l'air, que je vous ai mis à la tête de mon étude?

RIGAUDIN.

Il n'y a rien à faire.

JACQUILLARD.

C'est égal; je veux que mon maître clerc soit à son poste.

RIGAUDIN.

Oh! maître clerc! second, troisième et petit clerc. Je compose à moi seul toute l'étude; c'est égal, je descends.

JACQUILLARD, *à Toinette.*

Toinette... paresseuse, fainéante.

TOINETTE.

Comment, paresseuse! j'ai déjà balayé le salon et le cabinet, j'ai mis votre café sur le feu, et voilà que j'ouvre les contrevents de l'étude.

JACQUILLARD.

Elle a de l'humeur, je crois!

TOINETTE.

Pardi! monsieur; le moyen de n'en pas avoir?

JACQUILLARD.

Taisez-vous, et écoutez-moi. Vous allez courir chez M. Guillemot, le commis à cheval des contributions indirectes; vous lui souhaiterez le bonjour de ma part, et vous le prierez de voir s'il n'y a pas une lettre pour moi à l'auberge du Cheval-Blanc, qui est à une demi-lieue de la grand'route. Vous entendez bien?

TOINETTE.

Oui, monsieur; une lettre pour vous à l'auberge du Cheval-Blanc. (*A part.*) Ah! quand serai-je donc femme de chambre à Paris!

SCÈNE V

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN.

(*On voit Rigaudin, travaillant dans l'étude, et regardant ce qui se passe sur la scène.*)

JACQUILLARD.

Voilà mademoiselle Verneuil qui ouvre son magasin; elle est encore fraîche et jeune, cette femme-là. En réunissant les produits de son commerce à ceux de mon étude, nous ne ferions peut-être, ni l'un ni l'autre, un mauvais marché.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Je crois que M. Jacquillard me regarde.

RIGAUDIN, *dans l'étude.*

La marchande lorgne le notaire, et le notaire lorgne à la fois la marchande et la maison.

JACQUILLARD, *s'approchant.*

Comment se porte ce matin mon aimable voisine?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

A merveille, mon cher voisin.

JACQUILLARD.

Comment vous trouvez-vous de votre établissement dans ce pays?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Assez bien, mon cher voisin. Je suis la seule marchande de l'endroit, il faut bien qu'on s'adresse à moi; et quand j'aurais des concurrentes, je ne les craindrais pas : grâce au ciel, je me flatte de connaître à fond mon état.

AIR : *Cette danse est vraiment la folie.*

A Paris, de célèbres artistes
M'ont appris à faire un peu de tout :
C'est chez les plus fameuses modistes
  Que j'ai pris des leçons de goût.
Imitant, surpassant mes modèles,
J'ai réglé mes talents sur les leurs :
On se forme avec ces demoiselles
  Pour les modes et pour les mœurs.

JACQUILLARD.

Je suis aussi fort content de mon sort. Puis, ce n'est pas un si mauvais métier que celui de no-

taire dans ce canton ; outre qu'il y a toujours des quartiers de terre à vendre aux paysans...

AIR : *Dans Berlin sans trop me vanter.*

A plus d'un bourgeois de Paris
Je vends des maisons de campagne;
Et toujours variant de prix,
Ce que l'un perd, l'autre le gagne.
L'acquéreur se dégoûtant,
Quelques mois après, revend;
Si bien qu'achetant,
Revendant,
Ces bons propriétaires,
En faisant de mauvaises affaires,
Font la fortune des notaires.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Et je crois que la vôtre est en bon chemin.

JACQUILLARD, *regardant amoureusement mademoiselle Verneuil.*

Oui ; mais la fortune... est-ce le bonheur? Ah ! mademoiselle Verneuil !...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Eh bien ! monsieur Jacquillard.

RIGAUDIN, *se grattant l'oreille.*

Diable ! voilà deux personnes qui vont être d'accord si je n'y mets ordre.

(*Il sort de l'étude et entre en scène.*)

JACQUILLARD.

Est-ce que vous n'avez jamais songé à vous marier ?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Les hommes sont si trompeurs... ce n'est pas que je croie qu'ils le soient tous.

JACQUILLARD.

Non, certes ; et moi, par exemple...

RIGAUDIN, *s'avançant entre Jacquillard et mademoiselle Verneuil.*

Eh bien ! qu'est-ce, monsieur Jacquillard? qu'est-ce, mademoiselle Verneuil? Vous parliez peut-être de cette maison mise en loterie ?

JACQUILLARD.

De cette maison... oui, oui, nous parlions de cette maison. (*A part.*) Peste soit de l'importun.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à part.*

Il avait bien besoin de venir nous troubler. (*Haut.*) Une maison en loterie ! c'est bizarre.

JACQUILLARD.

Oh! cela s'est déjà vu.

RIGAUDIN.

Et puis, ce M. de la Giraudière, le propriétaire, est un original, un dissipateur, qui trouve plaisant de jouer sa maison.

JACQUILLARD.

Un fort honnête homme, d'ailleurs. C'est chez moi qu'il a déposé ses titres; c'est moi qu'il a chargé de la distribution des billets, et il m'a prié d'en accepter dix pour mes honoraires.

RIGAUDIN.

Et il m'en a donné un pour la gratification de l'étude.

JACQUILLARD.

C'est fort délicat.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Mais, expliquez-moi donc comment, en mettant le billet à cinq francs, il peut trouver le prix qu'il désire.

JACQUILLARD.

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Rien de plus facile à comprendre :
Une maison qu'on ne peut vendre,
A moins de la voir au rabais,
On en fait une loterie.

RIGAUDIN.

Et, par une adroite industrie,
Comme quatre-vingt-dix billets
Ne rempliraient pas vos souhaits...

JACQUILLARD.

On fait quatre-vingt-dix séries
Qui font, quand elles sont remplies,
Quatre-vingt-dix autres billets.

RIGAUDIN.

En tout huit mille cent billets.

JACQUILLARD.

Dont le total produit la somme
De quarante mille francs, comme
Cela se prouve clairement.

RIGAUDIN.

Suivez bien son raisonnement.

JACQUILLARD.

Puis, le premier tirage indique
Cette série heureuse, unique...

RIGAUDIN.

Dans laquelle se trouvera
Le numéro qui gagnera.

JACQUILLARD.

S'il sort le premier du tirage.

RIGAUDIN.

Vous entendez cela, je gage.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Oh! oui, messieurs, j'entends fort bien,
Très bien... que je n'y comprends rien.

JACQUILLARD.

Or ici, le premier tirage a déjà eu lieu. C'est le numéro trente-trois qui est sorti le premier.

RIGAUDIN.

Presque tous les numéros de cette trente-troisième série ont été pris par les habitants de ce bourg. Voilà pourquoi depuis dix jours que ce premier tirage a eu lieu, une espèce de vertige s'est emparé de toutes les têtes.

JACQUILLARD.

Voilà pourquoi on y est devenu spéculateur.

RIGAUDIN.

Agioteur.

JACQUILLARD.

On y a trafiqué, vendu des billets jusqu'à deux et trois cents francs. Comment se fait-il que vous n'ayez pas pris un seul billet, ma voisine?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Qui vous a dit que je n'ai pas de billet?

RIGAUDIN.

Eh! mais, je sais les numéros de tout le monde.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Cela prouverait seulement que vous ne savez pas le mien. Si j'en ai un, voulez-vous me l'acheter?

RIGAUDIN.

Vous ne pensez qu'à vendre.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

C'est mon état. Oui, s'il se présentait un amateur qui m'en donnât un bon prix...

JACQUILLARD.

Vous avez donc un billet? Je m'étonnais aussi que vous seule... car enfin tout le monde en a.

SCÈNE VI

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL. RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE.

Le commis à cheval m'a bien promis qu'il apporterait les lettres de monsieur, et il est parti au grand trot.

JACQUILLARD, *à part.*

Ainsi, je saurai mon sort une heure avant les autres.

RIGAUDIN.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Il n'est pas jusques à Toinette
Qui n'ait son billet.

JACQUILLARD.

Oui, vraiment.
A faire une pareille emplette
Peut-elle employer son argent!

TOINETTE.

C'est un cadeau de ma marraine.
(*Regardant Rigaudin qui sourit.*)
Pourquoi ce sourire malin?

RIGAUDIN.

Oui, Toinette tient cette aubaine
D'une marraine... ou d'un parrain.

TOINETTE.

Mauvaise langue! Monsieur sait bien que c'est la vérité. Franchement, j'aurais mieux aimé que ma marraine m'eût acheté une robe, du linge ou une croix d'or.

JACQUILLARD.

Petite coquette, petite dépensière; vous feriez bien mieux d'économiser pour payer mademoiselle Verneuil, qui a eu la bonté de vous faire crédit.

TOINETTE.

Pardine! mademoiselle m'a-t-elle assez tourmentée pour avoir manqué d'un jour le payement que je lui avais promis! mais à présent elle ne me tourmente plus. Elle est contente. Demandez-lui plutôt.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Oui, oui, nous nous sommes arrangées, Toi-

nette et moi. (*A part.*) D'une mauvaise paye on prend ce qu'on peut.

TOINETTE, *bas à mademoiselle Verneuil.*

Du silence, je vous en prie, mademoiselle Verneuil, qu'on ne sache pas... (*Haut.*) Quant à ce billet de loterie, je m'en soucie si peu que je ne sais plus seulement ce que j'en ai fait, que je ne sais pas quand se fera le tirage, que je ne sais plus quel est mon numéro.

RIGAUDIN.

Ah ! petite hypocrite, si tu gagnais, tu retrouverais bien vite ta mémoire. Sois tranquille, au surplus, je saurai tout quand je voudrai. J'ai une liste de toutes les personnes du bourg qui ont mis à cette loterie, et elle est longue.

JACQUILLARD, *arrêtant tendrement mademoiselle Verneuil.*

Ma voisine, promettez-moi que nous reprendrons l'aimable entretien...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Quand il vous plaira, mon voisin. (*A part.*) Ce M. Jacquillard ferait, je crois, un bonhomme de mari. (*Elle rentre dans sa boutique.*)

JACQUILLARD.

Charmante femme ! Oui, je crois que quand bien même je gagnerais la maison, je ne m'en déciderais pas moins... Mais j'ai dans l'idée que je gagnerai. Je ne crois pas aux rêves... cependant, celui que j'ai fait cette nuit... (*A Toinette.*) Petite sotte. (*Il rentre dans sa maison.*)

TOINETTE.

Ce M. Jacquillard me fait manger un pain bien dur.

RIGAUDIN.

Je ne te gronde ni ne te brusque, moi, Toinette ; et tu devrais savoir qu'il est d'usage presque immémorial que les servantes et les clercs de notaire... (*Il lui prend la main.*)

TOINETTE, *s'échappant de ses mains.*

Laissez donc, monsieur Rigaudin.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Je n'aime pas plus vos douceurs
Que les duretés de mon maître,
Et vous pouvez porter ailleurs
L'amour que vous faites paraître.

Si les notaires, les procureurs
N'avaient pour clercs que de tels personnages,
Certe, on verrait chez ces messieurs
Beaucoup moins de mauvais ménages.

RIGAUDIN.

Ah! friponne, tu fais la fière, parce que tu attends la visite de ton cousin Charles. Eh bien! tu as tort; c'est un infidèle qui n'a pu manquer de t'oublier à Paris. Sans adieu, cruelle.

(*Il rentre dans l'étude.*)

SCÈNE VII

TOINETTE, *seule.*

Voyez un peu les idées qui viennent à ce méchant homme. Que je me déplais dans ma condition!... Oui, j'irai à Paris... mon cousin Charles... Mais à quoi vais-je penser?

AIR *nouveau.*

Allons, Toinette, écoute la raison :
Tu n'es qu'une pauvre servante,
Bien gauche, hélas! bien ignorante;
Point de projet hors de saison;
Allons, Toinette, écoute la raison.

Charle à Paris pourrait m'instruire;
Il est obligeant,
Indulgent;
Autrefois il m'apprit à lire,
C'est par lui que je sais écrire
Un peu.
Il m'en apprendrait davantage;
Pour lui ce ne serait, je gage,
Qu'un jeu :
Y renoncer c'est bien dommage.

Allons, Toinette, écoute la raison :
Tu n'es qu'une pauvre servante,
Bien gauche, hélas! bien ignorante;
Point de projet hors de saison.
Allons, Toinette, écoute la raison.

JACQUILLARD, *appelant dans sa maison.*

Toinette, Toinette.

TOINETTE.

Là, ne voilà-t-il pas monsieur qui m'appelle?

JACQUILLARD, *paraissant à sa fenêtre.*

Et mon déjeuner, mademoiselle?

TOINETTE.

J'y suis, j'y suis, monsieur.

(*Au moment où Toinette va entrer dans la maison de Jacquillard, on entend Charles chanter dans la coulisse.*)

SCÈNE VIII

TOINETTE, CHARLES.

TOINETTE.

Qu'entends-je? C'est lui; le voilà.

CHARLES, *entrant en scène.*

Eh! bonjour, ma petite cousine.

TOINETTE.

C'est vous, mon cousin; que je suis aise de vous voir! Pardon; M. Jacquillard m'appelle. Je reviens. (*A part, examinant Charles.*) Je ne m'étais pas trompée; il est encore mieux qu'à son dernier voyage. (*Elle entre chez Jacquillard.*)

SCÈNE IX

CHARLES, *seul.*

Quel dommage que cette petite soit si pauvre! Respirons. Me voici donc aux champs, loin de Paris. Je suis parvenu au comble de mes vœux. J'ai de bons gages, de gros profits; et déjà très bien nippé, j'ai là dans ma poche, en or, d'assez jolies économies. Eh bien! j'éprouve comme une espèce de satiété; jeune encore, je me sens dégoûté du monde, et je suis tenté d'offrir à monsieur ma démission.

AIR *nouveau.*

Pour servir dans la grand'ville,
Je n'ai point l'humeur servile
Ni l'âme sordide et vile
Des jockeys
Et des laquais.
A leur insipide vie,
J'ai voulu me faire en vain.
Le jeu m'attriste, m'ennuie,
Et je n'aime pas le vin.
Pour moi, ces fines soubrettes,

Bien perfides, bien coquettes,
Leurs œillades, leurs sornettes
Désormais
Sont sans attraits.
Je n'ai plus enfin qu'un espoir,
C'est celui d'avoir
Un joli manoir,
Où, toujours content,
Riant et chantant,
Je puisse gaiement
Vivre un jour indépendant.
Là, je veux être honnête homme;
Que pour tel on me renomme,
Et que partout on me nomme,
Sans façon,
Le bon garçon.

SCÈNE X

CHARLES, TOINETTE, RIGAUDIN.

(*Pendant cette scène on voit Rigaudin dans l'étude, rangeant ses papiers, taillant ses plumes, et de temps en temps levant la tête pour observer ce qui se passe sur la scène.*)

TOINETTE.

Me voilà, et l'on peut causer.

CHARLES.

Tant mieux. (*A part.*) Elle est grandie, embellie... Elle est charmante.

TOINETTE.

Vous voilà donc de retour dans le pays... Est-ce pour longtemps?

CHARLES.

Monsieur projette de passer un ou deux mois au château.

TOINETTE.

C'est bien peu. Je suis si heureuse quand je vous vois.

RIGAUDIN, *dans l'étude.*

J'en étais sûr, voilà le beau valet de chambre.

TOINETTE.

Ah! mon cousin, je n'oublierai jamais toutes vos bontés.

CHARLES.

Conduisez-vous bien, Toinette, et comptez toujours sur moi.

TOINETTE.

Eh bien ! mon cousin, puisque vous avez tant d'amitié pour moi, il faut que je vous fasse une confidence.

CHARLES.

Parlez, ma chère.

TOINETTE.

Je vous dirai que depuis votre dernier voyage, l'ambition m'est survenue.

CHARLES.

En vérité ! voilà la différence qu'il y a entre nous deux : je reviens tout à fait guéri de la mienne ; et votre ambition... Toinette, quelle est-elle ?

TOINETTE.

Si vous vouliez, quand vous retournerez à Paris, m'accorder votre protection pour me placer en qualité de femme de chambre, chez quelque grande dame.

CHARLES.

Qui ? vous, Toinette, femme de chambre !

TOINETTE.

Oui, mon cousin.

CHARLES.

Toinette, Toinette, n'allez pas à Paris, ou vous êtes perdue.

TOINETTE.

Eh ! mais, mon cousin, vous ne vous y êtes pas perdu.

CHARLES.

Savez-vous ce qu'il m'a fallu de force d'âme et de caractère pour me garantir, et encore...

RIGAUDIN.

On se querelle, je crois...

CHARLES.

AIR *de la valse du Pauvre Diable.*

Ah ! croyez-moi, ma petite Toinette,
Craignez Paris et ses trompeurs appas.
Dans les dangers que court une fillette,
Ce qu'elle y perd ne se retrouve pas.

TOINETTE.

Chacun, pourtant, dit qu'une jeune fille
Dans ce pays fait fortune aisément.

CHARLES.

N'enviez pas l'éclat dont elle brille :

Briller ainsi ferait votre tourment.

TOINETTE.

Eh bien! soyez le guide de Toinette.
Elle renonce à de trompeurs appas;
Mais, pour me faire aimer cette retraite,
Mon cher cousin, ne m'abandonnez pas.

CHARLES.

Oui, croyez-moi, etc.

TOINETTE.

N'en parlons plus. Me voilà revenue de mon ambition; mais quel dommage!... il faudra donc encore nous séparer?... c'est bien dur

CHARLES.

Qui sait, ma chère cousine?

TOINETTE.

Comment?

CHARLES.

Si je restais dans le village.

TOINETTE.

Ah! mon cousin, quel bonheur! mais, non, cela ne se peut pas.

RIGAUDIN, *dans l'étude se grattant l'oreille.*

On s'apaise, on s'attendrit, il est temps que je paraisse. (*Il sort de l'étude.*)

CHARLES.

Ah! Toinette, nous serions si heureux si nous étions assez riches.

TOINETTE.

Oh! oui, bien heureux! mon cousin, je n'exige qu'une chose.

CHARLES.

Laquelle?

TOINETTE.

AIR : *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

Tant qu'au pays mon cousin restera,
De bonne foi, je veux qu'il me promette
Qu'il sera sage, et qu'il ne dansera
Qu'avec sa petite Toinette.

CHARLES.

Je le promets, et bien sincèrement.

RIGAUDIN, *à Toinette.*

Entendez-vous que monsieur vous appelle?

TOINETTE.

Voyez, peut-on être libre un moment!

RIGAUDIN.

Mais, allez donc, mademoiselle.

TOINETTE, *à Charles.*

C'est dit?

CHARLES.

C'est convenu.

RIGAUDIN.

Certainement.

ENSEMBLE.

TOINETTE.

Tant qu'au pays mon cousin restera,
De bonne foi, je veux qu'il me promette
Qu'il sera sage, et qu'il ne dansera
Qu'avec sa petite Toinette.

CHARLES.

Tant qu'au pays ton cousin restera,
Il te promet, pour te voir satisfaite,
Qu'il sera sage, et qu'il ne dansera
Qu'avec sa petite Toinette.

RIGAUDIN.

Tant qu'au pays le cousin restera,
Avec Suzon et Claudine et Jeannette,
Je suis garant que monsieur dansera,
Plus souvent qu'avec sa Toinette.

(*Toinette sort.*)

SCÈNE XI

CHARLES, RIGAUDIN.

RIGAUDIN.

Eh bien! monsieur Charles, vous voilà donc dans le pays? Comment se porte votre respectable maître, M. le comte de Sénange? Aspire-t-il toujours à être député, magistrat ou ministre? Sa femme fait-elle toujours des livres en style romantique? Mais comme vous voilà brave et bien vêtu! Vive cette bonne ville de Paris pour les jolis garçons qui vous ressemblent.

CHARLES.

Et vous, monsieur Rigaudin, vous frottez-vous toujours les mains de plaisir quand on se querelle? Vous grattez-vous toujours l'oreille avec humeur, quand on est de bonne intelligence? M. Jacquillard est-il toujours avare, important, bourru et libertin?

RIGAUDIN.

Toujours, toujours.

CHARLES.

Toutefois je vous recommande d'avoir des égards pour ma petite Toinette.

RIGAUDIN.

Oui, oui, je sais qu'elle est sous votre protection.

CHARLES, *se parlant à lui-même.*

Ah! quand donc pourrai-je faire fortune? A quoi montent mes économies? à cinquante louis tout au plus : et pourquoi ne les risquerais-je pas dans quelque spéculation?

RIGAUDIN.

Vous parlez de spéculation; eh! eh! si vous étiez venu plus tôt dans le pays... Voyez-vous cette jolie maison?

CHARLES.

Je la connais, c'est celle de M. de la Giraudière.

RIGAUDIN.

Eh bien! M. de la Giraudière l'a mise en loterie.

CHARLES.

En loterie!

RIGAUDIN.

Et c'est aujourd'hui le tirage définitif.

CHARLES.

Ah! morbleu! s'il était encore temps, si je la gagnais... J'ai un pressentiment qu'aujourd'hui je dois réussir.

RIGAUDIN.

Oui; mais pour gagner à la loterie, il faut y avoir mis; or, il n'y a plus de billets.

CHARLES.

Plus de billets?

RIGAUDIN.

Il y a eu un fier mouvement de commerce dans le pays sur ces billets; le premier prix était d cinq francs; eh bien!

AIR : *On ne rit plus, on ne boit guère.*

Babet Delorme a la première
Vendu le sien soixante francs;
Madame Ledru, l'épicière,
En a payé deux, trois cents francs.
Vous savez la prude Angélique,
Qui si longtemps
Rebuta les amants,

Sans raisonner,
Sans tâtonner,
D'un seul billet, dans l'espoir de gagner,
Elle a donné, dit la chronique,
Tout ce qu'elle pouvait donner.

Et la meunière, qui, dit-on, a cédé les siens à perte, à son garde-moulin.

CHARLES.

Et il n'en reste plus à vendre?

RIGAUDIN.

Non; il n'y a que votre petite Toinette...

CHARLES.

Toinette en a un?

RIGAUDIN.

Oui, que sa marraine lui a donné, à ce qu'elle dit. Voudriez-vous le lui acheter?...

CHARLES.

Non, non, qu'elle le garde, et puisse-t-elle gagner! chère Toinette!

RIGAUDIN.

J'espère bien aussi gagner. Nous en avons tous; M. Jacquillard, mademoiselle Verneuil.

CHARLES.

J'oubliais que j'ai quelques emplettes à faire dans le magasin de mademoiselle Verneuil... Oui... votre serviteur, monsieur Rigaudin, j'entre chez elle. (*Il entre chez mademoiselle Verneuil.*)

SCÈNE XII

RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE, *sortant du jardin de M. Jacquillard.*

Qu'est-ce que c'est? M. Charles entre chez mademoiselle Verneuil.

RIGAUDIN.

Vous le voyez.

TOINETTE.

Qu'y va-t-il faire?

RIGAUDIN.

Eh! parbleu! il va lui débiter des douceurs.

TOINETTE.

Vous croyez?

RIGAUDIN.

J'en suis sûr.

TOINETTE.

Est-ce qu'il penserait à faire la cour à mademoiselle Verneuil?

RIGAUDIN.

Non, il n'oserait.

TOINETTE.

Je ne suis point jalouse, je n'ai pas le droit de l'être, puisque moi-même je sens bien que je ne puis pas l'épouser.

RIGAUDIN.

Oh! il le sait bien aussi.

TOINETTE.

Mais par estime, par égard pour moi, est-ce donc sous mes yeux et au moment même où il vient de me parler avec tant d'amitié, qu'il devrait faire le galant auprès d'une autre femme?

RIGAUDIN.

Ça ne s'est jamais vu; quand je te dis que tu ferais bien mieux de m'écouter.

TOINETTE.

Oh! c'est à tort que je m'alarme; il ne peut pas songer à mademoiselle Verneuil.

SCÈNE XIII

RIGAUDIN, TOINETTE, JACQUILLARD.

JACQUILLARD.

Notre commis à cheval ne reviens pas... Toinette, allez donc voir si M. Guillemot est dans le village.

TOINETTE.

Oui, monsieur, j'y vais.

(*Elle reste les yeux fixés sur la boutique de mademoiselle Verneuil.*)

JACQUILLARD.

Il ne se fait jamais attendre dès que j'ai du vin nouveau dans ma cave, pour prendre ses taxations. (*A Toinette.*) Eh bien! que fais-tu là? que regardes-tu dans cette boutique?

TOINETTE.

Rien, rien, monsieur Jacquillard; mais c'est que M. Charles...

JACQUILLARD.

Eh bien? M. Charles?

TOINETTE.

Il est là.

JACQUILLARD.

Hein? plaît-il? que dis-tu? ce joli garçon, le alet de chambre de M. de Sénange? chez madeoiselle Verneuil! morbleu!

RIGAUDIN.

Fort bien, les voilà tous jaloux; c'est réjouissant.

JACQUILLARD.

Mais allez donc, Toinette, allez donc où je vous envoie.

TOINETTE, *toujours regardant la boutique de mademoiselle Verneuil.*

Oui, monsieur. Il a donc bien des choses à dire mademoiselle Verneuil?

SCÈNE XIV

RIGAUDIN, TOINETTE, JACQUILLARD, CHARLES, *sortant de chez mademoiselle Verneuil.*

CHARLES.

Restez donc; ne vous dérangez pas, mademoiselle.

TOINETTE.

Ah! que de politesses!

CHARLES.

Vous êtes encore là, ma chère cousine! Permettez-moi de vous offrir ce petit gage d'amitié.

(*Il lui donne un fichu de soie enveloppé dans du papier.*)

TOINETTE, *développant le papier.*

Quoi! c'était pour m'acheter ce beau mouchoir de soie... Ah! mon cousin, que je vous remercie; je cours chez M. Guillemot. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV

RIGAUDIN, JACQUILLARD, CHARLES.

CHARLES.

Eh! bonjour, monsieur le notaire.

JACQUILLARD.

Je vous salue, monsieur le valet de chambre.

CHARLES.

Qu'est-ce? vous me boudez, je crois. Est-ce que

vous prendriez aussi de l'ombrage de ma visite à mademoiselle Verneuil? On m'a dit que vous lui faisiez la cour.

JACQUILLARD.

Mais vous, monsieur...

CHARLES.

AIR : *Grâces au destin.*

Rassurez-vous, je me mets à ma place,
Je suis, Dieu merci, sans orgueil,
Et je n'ai pas l'ambitieuse audace
De courtiser l'élégante Verneuil.
D'être épousée on la dit très pressée,
Et la demoiselle, je croi,
Est un peu prude et fort intéressée...
Elle vous convient mieux qu'à moi.
(*Il sort.*)

SCÈNE XVI

JACQUILLARD, RIGAUDIN.

JACQUILLARD.

Est-on plus fat et plus impertinent? M. Charles prend un ton protecteur avec moi.

RIGAUDIN.

Ah! l'on se forme vite dans les antichambres de Paris.

JACQUILLARD.

Le moment approche où nous allons être instruits... La maison est à quelqu'un à présent... peut-être à moi.

RIGAUDIN.

Peut-être à moi.

JACQUILLARD.

Oh! à vous...

RIGAUDIN, *tandis que Jacquillard regarde si Toinette vient.*

C'est égal, perte ou gain, je vais m'amuser.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

Nos principaux habitants,
Se suivant comme à la piste,
Vont venir en même temps
Pour interroger la liste;
Tous, l'œil en arrêt et le col tendu,
Je les entends dire : Hélas! j'ai perdu!

Moi, je ris de leur air triste,
En leur répétant : Vous avez perdu ;
Monsieur a perdu,
Madame a perdu,
Un seul a gagné, le reste a perdu :
Et tous les perdants
S'en vont mécontents ;
C'est réjouissant,
C'est divertissant.

SCÈNE XVII

JACQUILLARD, RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE, *tout essoufflée.*

Sans descendre de cheval, M. Guillemot m'a remis cette lettre pour vous, et la voilà.

JACQUILLARD, *prenant la lettre.*

Donne, donne, mon enfant, et laisse-nous.

TOINETTE.

Oui, monsieur. (*A part, examinant le fichu que Charles lui a donné.*) Le beau mouchoir ! je vais vite m'en parer.

SCÈNE XVIII

JACQUILLARD, RIGAUDIN.

JACQUILLARD, *examinant l'adresse de la lettre.*

C'est bien cela. Je reconnais l'écriture de mon ami Grippon ; les numéros sont là dedans.

RIGAUDIN.

Les numéros !... Ouvrez vite, monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD, *troublé et cherchant à ouvrir la lettre.*

C'est bien aimable à mon ami Grippon de m'avoir tenu parole.

RIGAUDIN.

Qu'avez-vous donc ? la main vous tremble.

JACQUILLARD.

A moi ! pas du tout. Grâce au ciel, je suis philosophe, et préparé à tous les coups du sort. Mais vous avez raison... c'est singulier, je n'ose et je ne puis décacheter.

RIGAUDIN, *prenant la lettre.*

Donnez. Ah ! quelle pitié que cette fièvre qui

presse les philosophes préparés à tous les coups du sort; quand ils sont dans la crise...

JACQUILLARD.

La main vous tremble aussi.

RIGAUDIN.

Oh! peu. C'est que votre ami Grippon cachète ses lettres avec un soin... La voilà ouverte.

JACQUILLARD, *prenant la lettre.*

Voyons. C'est singulier; malgré mes lunettes, je n'y vois pas.

RIGAUDIN, *prenant la lettre.*

En ce cas, moi qui lis encore sans lunettes...

JACQUILLARD.

Eh bien! le premier numéro?

RIGAUDIN.

Quarante-quatre.

JACQUILLARD.

Quarante...

RIGAUDIN.

Quarante-quatre.

JACQUILLARD.

J'ai perdu!

RIGAUDIN, *se grattant l'oreille.*

Moi aussi.

JACQUILLARD.

Et j'ai le quarante-trois et le quarante-cinq. Est-ce avoir du malheur!

RIGAUDIN.

D'autant plus que le quarante-trois et le quarante-cinq sont précisément les numéros suivants.

JACQUILLARD.

En vérité?

RIGAUDIN.

Voyez : quarante-quatre, quarante-cinq, quarante-trois, soixante-un, dix-huit.

JACQUILLARD.

Soixante-un et dix-huit... J'ai les quatre derniers.

RIGAUDIN.

Vous auriez gagné un quaterne, si vous les aviez mis à la loterie royale.

JACQUILLARD.

C'est consolant.

RIGAUDIN.

Quarante-quatre! attendez donc... Oui, c'est cela, je crois m'en souvenir. J'ai là ma liste, je vais savoir qui a gagné. (*Il fouille dans sa poche.*)

JACQUILLARD.

Eh! que m'importe, puisque ce n'est pas moi.

RIGAUDIN.

Eh bien! où est-elle donc cette maudite liste? Je ne la trouve pas. Ah! la voilà... je ne m'étais pas trompé.

JACQUILLARD.

Eh bien! qui a gagné?

RIGAUDIN.

Toinette.

JACQUILLARD.

Ma servante!

RIGAUDIN.

Elle-même.

JACQUILLARD, *stupéfait.*

Toinette!

RIGAUDIN, *de même.*

Toinette!

JACQUILLARD.

Cette jolie maison à Toinette!... un moment... oui... une idée lumineuse.

RIGAUDIN.

Quoi!

JACQUILLARD.

Ne dites à personne que nous savons les numéros gagnants.

RIGAUDIN.

Pourquoi?

JACQUILLARD.

La liste ne peut être connue dans le bourg avant une heure au plus tôt, et d'ici là...

RIGAUDIN.

Voudriez-vous négocier vos billets?

JACQUILLARD.

Ah! fi donc, la probité, ma conscience...

RIGAUDIN.

Cela s'oublie quelquefois.

JACQUILLARD.

Toinette ignore son bonheur.

RIGAUDIN.

Eh bien!

JACQUILLARD.

Eh bien! mon ami, laissez-la dans son ignorance.

RIGAUDIN.

Pourquoi?

JACQUILLARD.

Vous le saurez. (*On entend dans la maison de Jacquillard un bruit de vaisselle cassée.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

RIGAUDIN.

C'est mademoiselle Toinette qui aura cassé quelque chose.

JACQUILLARD.

Allons, il ne lui manque plus que de briser mes meubles avant de s'installer dans sa maison.

SCÈNE XIX

JACQUILLARD, RIGAUDIN, TOINETTE.

TOINETTE, *sortant de la maison, un débris de porcelaine à la main; elle pleure.*

Quel malheur! ce n'est pas ma faute, monsieur. En voulant la nettoyer, j'ai laissé tomber...

JACQUILLARD.

Une tasse de porcelaine?

TOINETTE.

Hélas! oui.

JACQUILLARD.

Et de Sèvres, encore! maladroite! (*S'apaisant tout à coup.*) Eh bien! quoi! ma pauvre Toinette...

TOINETTE.

AIR : *Ça n'devait pas finir par là.*

Hélas! j'en ai bien du regret.

JACQUILLARD.

Mais, après tout, le mal est fait. (*bis.*)

TOINETTE.

De vos tasses, c'est la plus belle.

JACQUILLARD.

Oui vraiment.

TOINETTE.

Elle est en cannelle.

JACQUILLARD.

Eh bien! il te pouvait, mon cœur,
Arriver un plus grand malheur.

TOINETTE, *stupéfaite.*

Ah! mon Dieu (*trois fois*)! qu'c'est drôle!

Monsieur me console.

JACQUILLARD.

ENSEMBLE.

Va, va, je n'ai point de courroux.

TOINETTE.

Je ne l'ai jamais vu si doux.

RIGAUDIN, *à Toinette.*

De sa douceur méfiez-vous.

Jacquillard fait signe à Rigaudin de se retirer. Rigaudin rentre dans l'étude.)

SCÈNE XX

JACQUILLARD, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Comme il me regarde!

JACQUILLARD.

Toinette.

TOINETTE.

Monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD.

Approche, mon enfant, et causons d'amitié.

TOINETTE, *s'approchant.*

Me voilà, monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD.

J'ai bien des choses à te dire, mon enfant.

TOINETTE.

Eh! quoi donc, monsieur Jacquillard?

JACQUILLARD.

Mais, d'abord, que tu es bien gentille, bien aimable.

TOINETTE.

En vérité?

JACQUILLARD.

Oui. (*A part.*) Je n'ai pas de temps à perdre; il faut aller brusquement au fait.

TOINETTE.

Vous me trouvez aimable et gentille.

JACQUILLARD.

Cela t'étonne que je te dise des douceurs. Eh bien, ma petite, je vais bien plus t'étonner.

AIR : Vaudeville de *l'Avare et son ami.*

Quand je te semblais en colère,
Ce n'était pas de bonne foi;
C'était pour te cacher, ma chère,
L'amour dont je brûlais pour toi.

TOINETTE.

L'amour dont vous brûliez pour moi.

JACQUILLARD.

Crois que je ne t'ai pas sans peine
Déguisé cet amour ardent.

TOINETTE.

Vous le déguisiez bien pourtant,
Car je l'ai pris pour de la haine.

JACQUILLARD, *très amoureusement.*

Ah! Toinette!

TOINETTE.

Allons donc, monsieur, vous vous moquez.

JACQUILLARD.

Je ne me moque pas.

SCÈNE XXI

JACQUILLARD, TOINETTE, MADEMOISELLE VERNEUIL, RIGAUDIN.

(*Pendant le dialogue précédent, on a vu mademoiselle Verneuil sortir de sa boutique, un carton à la main. Rigaudin est sorti de l'étude et a parlé bas à mademoiselle Verneuil.*)

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à Rigaudin.*

Pas possible!

RIGAUDIN.

Voyez, écoutez et jugez.

(*Il rentre dans l'étude; mademoiselle Verneuil reste dans le fond.*)

TOINETTE.

Réservez toutes ces belles paroles pour mademoiselle Verneuil, c'est d'elle que vous êtes amoureux.

JACQUILLARD.

De mademoiselle Verneuil! moi! Par politesse et comme voisin, je lui ai adressé quelques galanteries : elle n'est pas mal; mais toi! Je ne doute pas de sa vertu, quoiqu'elle ait été en apprentissage à Paris... mais toi, élevée au village...

TOINETTE.

N'en dites pas trop de mal, la voilà.

JACQUILLARD.

Ah! diable!

MADEMOISELLE VERNEUIL, *s'avançant.*

Ah! ah! monsieur Jacquillard.

JACQUILLARD.

C'est vous, mademoiselle Verneuil... bien enchanté... Vous allez porter ce carton?...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Oui, je suis fort pressée.

JACQUILLARD, *comme se décidant.*

Que je ne vous retienne pas.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Fort bien... On ne m'a pas trompée.

JACQUILLARD.

Que voulez-vous dire?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

On y voit clair.

JACQUILLARD.

Et que voyez-vous?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

AIR : *La loterie est la chance.*

Courtisez votre servante;
Elle est bien digne de vous :
Et je serai fort contente
De vous savoir son époux.

JACQUILLARD.

Apprenez que ma servante,
A mes yeux vaut mieux que vous;
Et contente ou non contente,
Retirez-vous, laissez-nous.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Infidèle, inconstant, traître...

RIGAUDIN.

Fort bien, voisine Verneuil.

TOINETTE.

Apaisez-la, mon cher maître.

RIGAUDIN, *excitant toujours mademoiselle Verneuil.*

Ferme! allez, bon pied, bon œil.

ENSEMBLE.

TOINETTE.

Ah! monsieur, votre servante
Est trop indigne de vous;
Sans doute, monsieur plaisante,
Et veut se moquer de nous.

JACQUILLARD.

Apprenez que ma servante, etc...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Courtisez votre servante, etc.

RIGAUDIN.

La voisine et la servante
Causeront du bruit chez nous.
Ah! que j'ai l'âme contente :
Les voilà tous en courroux.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Vous croyez qu'on vous regrette!

JACQUILLARD.

De vous dois-je m'occuper?

RIGAUDIN, *enchanté.*

La fête serait complète,
Si l'on pouvait se taper.

ENSEMBLE.

JACQUILLARD.

Apprenez, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Courtisez votre servante, etc.

TOINETTE.

Ah! monsieur, etc.

RIGAUDIN.

La voisine, etc.

(*Mademoiselle Verneuil sort; Rigaudin rentre dans l'étude.*)

SCÈNE XXII

JACQUILLARD, TOINETTE, RIGAUDIN.

TOINETTE.

Je n'en reviens pas; vous m'aimez! c'est beaucoup d'honneur que vous me faites : mais, ma marraine m'a toujours dit que tous les hommes ne cherchaient qu'à nous abuser; et que je serais une sotte de prendre pour amoureux celui qui ne commencerait pas par me parler de mariage.

JACQUILLARD.

Eh bien! ma chère... si je te parlais de mariage.

TOINETTE.

Vous?

JACQUILLARD.

Moi.

TOINETTE.

Vous m'épouseriez!

JACQUILLARD.

Trop délicat pour songer à te séduire, je combattais ma passion; mais enfin l'amour l'emporte sur le préjugé, on en dira ce qu'on voudra; je t'épouse.

TOINETTE.

Moi, femme d'un notaire? Je ne sais où j'en suis.

JACQUILLARD.

Ce n'est pas tout. Je projette de faire entre

nous, par contrat de mariage, une donation mutuelle.

TOINETTE.

Une donation !... Moi, monsieur, je le veux bien; mais vous êtes riche... et je n'ai rien.

JACQUILLARD.

Tu es plus riche que moi.

TOINETTE.

Moi ?

JACQUILLARD.

Oui... tes vertus, tes grâces...

TOINETTE.

Oh ! monsieur, des vertus... oui ; mais des grâces... (*A part.*) Mon pauvre Charles...

JACQUILLARD.

Enfin, ma petite Toinette, je t'adore... et la preuve, c'est que si tu le veux, nous allons signer un dédit.

TOINETTE.

Un dédit ?... qu'est-ce que c'est ?

RIGAUDIN, *qui est de nouveau sorti de l'étude.*

Me voilà.

JACQUILLARD.

Comment ? vous voilà. (*A part.*) Que diable vient faire ici M. Rigaudin?

RIGAUDIN.

On dirait que ma présence vous contrarie. Allons, allons, pourquoi dissimuler devant moi ? M. Jacquillard vous aime.

TOINETTE.

C'est vrai.

RIGAUDIN.

Il veut vous épouser.

TOINETTE.

Il le dit.

RIGAUDIN.

Vous faire une donation ?

TOINETTE.

Oui.

RIGAUDIN.

Et peut-être, pour mieux vous prouver sa tendresse et sa bonne foi, veut-il vous faire signer un dédit.

JACQUILLARD, *à part.*

Il a tout entendu.

TOINETTE.

Oui, il m'a parlé d'un dédit.

JACQUILLARD.

Eh! bien, après? quel mal?

RIGAUDIN.

Aimez-vous, aimez-vous; l'amour est une loi qu'il faut suivre à tout âge, dans tous les rangs. Je suis touché de votre bonheur et surtout de cette donation mutuelle...

TOINETTE.

Mais j'aurais des scrupules, moi.

RIGAUDIN.

N'en ayez pas.

JACQUILLARD, *bas à Rigaudin.*

Paix!

RIGAUDIN.

Non, la probité, ma conscience...

JACQUILLARD, *à part.*

Oh! le bourreau!

RIGAUDIN.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Sans être trop enorgueillie,
Épousez monsieur Jacquillard.
Il est vieux; vous, jeune et jolie :
Vous avez la meilleure part.
Mais ce qui surtout vous rapproche,
Et vous met plus qu'à l'unisson,
Ma chère, c'est une maison...
Que vous avez dans votre poche.

TOINETTE.

Comment? une maison dans ma poche!

RIGAUDIN.

Eh! oui, sachez, Toinette, que c'est vous qui avez gagné la maison en loterie.

TOINETTE.

Moi?

RIGAUDIN.

Vous. Le numéro de votre billet était le quarante-quatre?

TOINETTE.

Oui, le quarante-quatre; je m'en souviens à présent.

JACQUILLARD.

Eh bien! oui, ma chère enfant; mais qu'importe

que tu me donnes une fortune égale, et même supérieure à la mienne? Tu n'aurais rien, que je te préférerais à toutes les femmes..

TOINETTE.

Oh! vous avez beau jeu à me préférer encore.

JACQUILLARD.

Comment?

TOINETTE.

Je n'ai plus mon billet.

RIGAUDIN.

Il est perdu?

TOINETTE.

Oh! que non; il n'est pas perdu pour tout le monde.

JACQUILLARD.

Qu'en avez-vous donc fait?

TOINETTE.

Un bon marché. Je devais quarante-cinq francs à mademoiselle Verneuil, je lui ai cédé mon billet, et elle m'a donné quittance.

RIGAUDIN, *éclatant de rire.*

Oh! la bonne aventure!

JACQUILLARD.

Vous en riez.

RIGAUDIN.

Pardon, monsieur Jacquillard; mais n'y a-t-il pas de quoi rire? Cela ne m'empêche pas d'être désolé pour vous...

TOINETTE.

Moi aussi; mais...

RIGAUDIN, *à Toinette.*

AIR : *Contredanse des petits pâtés.*

Rassure-toi, ma chère enfant,
Monsieur t'aime
Toujours de même :
Il sait compter, et cependant
Il ne tient pas trop à l'argent.

JACQUILLARD.

Le sort la favorise,
Fait valoir son billet;
Par sa lourde bêtise
Elle en détruit l'effet.

TOINETTE.

Mais j'acquitte une dette.

JACQUILLARD.

Elle raisonne encor.

RIGAUDIN.

Votre amour pour Toinette
Lui vaut mieux qu'un trésor.

JACQUILLARD.

De l'amour pour elle! du tout :
Une imbécile,
Une indocile,
Impertinente et gauche en tout,
Qui me sert mal et brise tout.

ENSEMBLE.

TOINETTE.

Comme je n'ai plus rien du tout,
Je ne suis plus de votre goût.

RIGAUDIN.

Quoiqu'elle n'ait plus rien du tout,
Toinette est toujours de mon goût.

TOINETTE.

Allez, monsieur, je ne regarde pas comme un malheur de ne pas vous épouser. L'argent est une bonne chose, mais c'est le caractère qui fait le vrai bonheur en ménage, et d'ailleurs :

AIR : Du vaudeville des *Visitandines*.

Quelle était votre erreur extrême,
Quand pour moi vous vous enflammiez,
Monsieur, vous vous trompiez vous-même,
C'est la maison que vous aimiez.
Eh bien! il faut vous satisfaire,
Aimez-la, vous avez raison :
Et pour épouser la maison,
(*Lui montrant mademoiselle Verneuil qui revient.*)
Épousez la propriétaire.
(*Elle rentre chez Jacquillard.*)

SCÈNE XXIII

JACQUILLARD, RIGAUDIN.

RIGAUDIN.

La petite a raison, il faut vous retourner vers la modiste.

JACQUILLARD.

Certainement; mais moi qui, pour les beaux yeux de cette petite niaise, viens précisément de me brouiller avec mademoiselle Verneuil.

SCÈNE XXIV

JACQUILLARD, RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL.

RIGAUDIN.

Venez, venez, mademoiselle, voilà monsieur qui vous attend, et qui a mille choses galantes à vous dire.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

M. Jacquillard! oh! qu'il sait bien mieux employer son temps. Qu'il aille trouver son aimable Toinette.

JACQUILLARD.

Je mérite vos reproches... Mais quoi! me garderez-vous rancune pour avoir parlé à ma servante avec quelque bonté? C'était une distraction... j'étais préoccupé... Et puis vous vous êtes emportée bien promptement. Vous êtes vive, je le suis aussi; mais croyez...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! les hommes!

RIGAUDIN.

Pourquoi cet embarras? pourquoi ne vous entendriez-vous pas? car enfin, il n'y a pas de motif pour garder le secret sur le bonheur qui arrive à mademoiselle; l'événement ne fait que rendre plus sortable le mariage que vous désirez. Réjouissez-vous, mademoiselle Verneuil; pour les quarante-cinq francs dont vous avez donné quittance à Toinette, vous avez une jolie propriété.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Plaît-il?

RIGAUDIN.

Le numéro quarante-quatre que vous lui avez acheté, est le premier numéro sorti au tirage d'aujourd'hui.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! mon Dieu!

RIGAUDIN.

Et voilà M. le notaire qui s'empresse de nouveau de vous faire la cour.

JACQUILLARD.

Oui, ma chère voisine, je m'empresse...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Soutenez-moi, je vous en prie, monsieur Rigaudin, monsieur Jacquillard, je me sens prête à tomber en faiblesse.

RIGAUDIN.

Comme c'est intéressant, une femme aimable qui se trouve mal parce qu'elle fait fortune.

JACQUILLARD.

Eh bien! eh bien! ma chère, calmez-vous; il ne faut pas que la joie vous transporte si fort.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

AIR : *Lubin a la préférence.*

Eh! non, ce n'est pas la joie,
C'est l'humeur,
La douleur,
Le dépit, la fureur.
Un bien que le ciel m'envoie,
Sans retour
M'échappe en ce jour.

JACQUILLARD.

Plaît-il?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Le billet dont on me parle,
Je viens de le vendre à Charle.

JACQUILLARD.

A Charles?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

C'est la vérité.

JACQUILLARD.

Quelle âpreté!

RIGAUDIN, *se frottant les mains.*

Encore un sujet de gaîté.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Comment prévoir ce hasard?

JACQUILLARD.

Taisez-vous.

RIGAUDIN.

Pauvre Jacquillard,
Il ne peut pas épouser Charles.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

J'ai tort, j'en conviens.

JACQUILLARD.

Par ce moyen
Vous n'avez rien,
Vous le méritez bien.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Eh! oui, pour dix malheureux louis qu'il m'a comptés.

JACQUILLARD.

Parbleu! c'est être bien marchande, bien avide; c'est pousser bien loin la manie de faire le commerce! Ah! que voilà bien de quoi faire des réflexions philosophiques sur les calculs trompeurs... Je suis bien votre très humble serviteur.

(*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE XXV

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! je suis furieuse contre moi-même.

RIGAUDIN.

Il y a de quoi. Mais qu'en dites-vous? à présent que M. Charles est propriétaire de la maison, ne le trouvez-vous pas un aussi bon parti que M. Jacquillard?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Ah! fi donc, un laquais!

RIGAUDIN.

Un valet de chambre.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Est-il valet de chambre?

RIGAUDIN.

Oui, mademoiselle. (*A part.*) Si je pouvais les marier ensemble, qui sait si Toinette ne m'écouterait pas.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Il est certain que l'an dernier, et tout à l'heure encore, je lui ai reconnu des sentiments...

RIGAUDIN.

N'est-ce pas?

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Il s'exprime avec grâce, et dans les compliments qu'il m'adressait, j'ai cru reconnaître de la sincérité et une certaine délicatesse.

RIGAUDIN.

Oh! c'est un jeune homme... Le voici.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Le voici. Je me sens toute troublée.

SCÈNE XXVI

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, CHARLES.

CHARLES.

Je reviens encore faire un peu de morale à ma cousine. Ah! mademoiselle, enchanté de vous revoir.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Votre servante, monsieur Charles. (*A Rigaudin.*)

AIR : *Quand on a revu ses parents.*

Ce jeune homme est vraiment fort bien.

RIGAUDIN.

Il est tout à fait agréable.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Air distingué, noble maintien.

RIGAUDIN.

Pour plaire il ne lui manque rien.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *à Charles.*

Savez-vous bien que ce matin
Je vous ai trouvé fort aimable.

CHARLES.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Le ton décent et l'esprit fin,
Je le disais à Rigaudin.

CHARLES, *à part.*

Où diable veut-on en venir?

RIGAUDIN.

Pour former un lien si doux,
Tout est sortable,
Convenable.
Vous vous aimez, déclarez-vous,
Accordez-vous,
Épousez-vous.
Tous deux, mes chers et bons amis,
Vous avez de l'expérience;
Tous deux élevés dans Paris,
Vous avez du tact, de l'acquis.
Pour former un lien si doux, etc.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

En vérité, monsieur Rigaudin, vous menez les

choses avec une brusquerie, une précipitation... Vous me trahissez.

RIGAUDIN.

Je vous sers.

CHARLES, *à part.*

Qui? moi prétendre à un parti comme mademoiselle! Se pourrait-il que mon faible mérite...

RIGAUDIN.

Oh! c'est bien d'abord, et surtout pour votre mérite, que mademoiselle songe à vous; mais c'est aussi un peu à cause de cette maison...

CHARLES.

Comment?

RIGAUDIN.

Le billet de loterie que vous lui avez acheté a gagné.

CHARLES.

Ah! mon Dieu.

RIGAUDIN.

Qu'est-ce? Vous vous troublez. Est-ce que vous l'auriez vendu à votre tour? Voilà un billet qui se promène bien.

CHARLES, *très joyeux.*

Oh! non, non, le voilà. Je l'ai, je le tiens.

RIGAUDIN.

Ah! tant pis.

CHARLES.

Numéro quarante-quatre. Quel bonheur!

SCÈNE XXVII

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, CHARLES, TOINETTE.

TOINETTE.

Vous voilà de retour, mon cousin.

CHARLES.

Ah! Toinette, ma chère Toinette, félicitez-moi. (*Appelant.*) Monsieur Jacquillard, monsieur le notaire.

TOINETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

RIGAUDIN.

Mademoiselle Verneuil a cédé à M. Charles le billet que vous lui avez vendu; par conséquent,

la maison est à lui. Mademoiselle Verneuil lui propose de l'épouser, et il accepte.

TOINETTE.

Il accepte.

CHARLES.

Il n'y a pas un moment à perdre. (*Appelant.*) Monsieur Jacquillard.

TOINETTE.

C'est bien cruel de sa part de mettre tant d'empressement à en épouser une autre.

SCÈNE XXVIII

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, JACQUILLARD, CHARLES, TOINETTE.

JACQUILLARD.

Quel bruit, quel train! que me voulez-vous?

CHARLES.

Eh! vite, un bon contrat de mariage.

JACQUILLARD.

Pour qui?

CHARLES.

Pour moi d'abord.

RIGAUDIN.

Parce qu'il épouse...

JACQUILLARD.

Qui?

RIGAUDIN.

Voici les tambours.

CHARLES.

Écoutons les tambours.

SCÈNE XXIX

RIGAUDIN, MADEMOISELLE VERNEUIL, JACQUILLARD, CHARLES, TOINETTE, TAPINEAU; TAMBOURS.

TAPINEAU.

Messieurs et mesdames, la loterie est tirée, la liste arrive à l'instant même.

JACQUILLARD.

Eh! nous le savons.

TAPINEAU.

AIR : *C'est dans le faubourg.*

C'est pour le numéro gagnant,
Qu'ici nous venons battre.
Ce numéro déterminant,
C'est le quarante-quatre.
Toinette a ce billet charmant;
Pour elle plan,
Ramplan patapan.
Toinette a le billet charmant;
Pour elle plan,
Rataplan.

RIGAUDIN, *arrêtant le tambour.*

Un instant.
Du bon billet la pauvre enfant
N'est plus propriétaire;
Elle l'a cédé gauchement
A l'aimable lingère.

TAPINEAU, *se retournant du côté de mademoiselle Verneuil.*

C'est la lingère et vivement,
Pour elle plan,
Ramplan patapan.
C'est la lingère et vivement,
Pour elle plan,
Rataplan.

MADEMOISELLE VERNEUIL, *arrêtant le tambour.*

Un instant.
Pour moi ce billet est perdu :
Dans mon humeur frivole,
A Charle, ici je l'ai vendu;
Mais ce qui me console...

TAPINEAU, *se retournant du côté de Charles.*

Tant mieux, Charle est un bon vivant,
Pour Charles plan,
Ramplan patapan;
Tant mieux, Charle est un bon enfant,
Pour Charles plan,
Rataplan.

CHARLES, *l'arrêtant.*

Un instant.
(*Lui donnant pour boire.*)
Pour mon mariage à présent,
J'épouse... ma Toinette.

JACQUILLARD, MADEMOISELLE VERNEUIL.

Toinette!

TOINETTE.

Quoi! mon cousin?

CHARLES.

Oui, mon enfant;

Notre fortune est faite.

TAPINEAU.

Mariage et billet gagnant,
Pour l'hymen plan,
Ramplan patapan.

CHARLES.

Et dans neuf mois,

RIGAUDIN.

Peut-être avant,

TAPINEAU.

Grand roulement,
Avec redoublement.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Peste soit du petit sot.

RIGAUDIN, *éclatant de rire et se frottant les mains.*

Je m'en doutais : comme M. Jacquillard est confus! comme mademoiselle Verneuil a l'air humilié!

CHARLES.

Comment avez-vous pu croire, Toinette, qu'ayant une fortune à offrir à une femme, je songerais à une autre que vous?

TOINETTE.

Cela m'étonnait, car si j'avais gardé mon billet, c'est vous que j'aurais choisi.

TAPINEAU.

Allons, une ronde pour célébrer le mariage de Charles et de Toinette.

VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde de la vallée de Barcelonnette.*

TAPINEAU.

A l'hymen t'a conduit l'amour,
Je te promets, mon camarade,
Pendant un mois, et chaque jour,
Une joyeuse aubade. (*bis.*)
Après ce temps, si ton ardeur
Se ralentit près de Toinette,
Pour toi, mon cher, avec douleur,
Je battrai la retraite. (*bis.*)

JACQUILLARD.

Mondor admire à l'Opéra
Une nymphe, et se persuade
Que chez elle il s'introduira
Au moyen d'une aubade.
Mais en la trouvant sans apprêt,
Sans ornement et sans toilette.

Il n'a plus qu'un désir, et c'est
De battre la retraite.

CHARLES.

Riches puissants, chez qui sans fin
Les flatteurs sont en embuscade,
De louanges chaque matin
Vous avez une aubade.
Éprouvez-vous un grand malheur?
Votre chute est-elle complète?
Tous partageant votre douleur,
Ils battront la retraite.

MADEMOISELLE VERNEUIL.

Que d'amoureux à cheveux blancs,
Ne soupirant que par saccade!
Qu'attendre de ces vieux galants?
Tout au plus une aubade.
Puis suffoqués par une toux,
Dans leur ardeur trop indiscrète,
L'amour leur dit : Arrêtez-vous,
Et battez la retraite.

RIGAUDIN.

Par l'hymen une fois lié,
Toujours chantant, jamais maussade,
Tous les matins à ma moitié
Je promets une aubade.
Mais, si j'attends un peu plus tard,
Ma foi, faisant humble courbette,
Comme le papa Jacquillard,
Je battrai la retraite.

TAPINEAU.

Qu'à travers mille et mille feux,
Nos guerriers tentent l'escalade;
On bat la charge, et c'est pour eux
Une brillante aubade.
Du fort l'ennemi sans retour
Est chassé par la baïonnette;
Heureux, s'il lui reste un tambour
Pour battre la retraite.

TOINETTE, *au public.*

Messieurs, au moment de finir,
Nous redoutons une glissade;
On pourrait nous en garantir
Avec certaine aubade.
Oui, si la critique voulait
S'armer contre cette bluette,
Un coup de main la forcerait
De battre la retraite.

FIN DE LA MAISON EN LOTERIE.

TABLE

INTRODUCTION..... I

LES VISITANDINES, opéra-comique en deux actes.. 1

LA PETITE VILLE, comédie en quatre actes et en prose..... 34

DUHAUTCOURS OU LE CONTRAT D'UNION, comédie en cinq actes et en prose..... 110

MONSIEUR MUSARD OU COMME LE TEMPS PASSE, comédie en un acte et en prose..... 193

LES MARIONNETTES OU UN JEU DE LA FORTUNE, comédie en cinq actes et en prose..... 229

LES RICOCHETS, comédie en un acte et en prose.. 319

LES DEUX PHILIBERT, comédie en trois actes ét en prose..... 348

LA MAISON EN LOTERIE, comédie en un acte, mêlée de couplets..... 428

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

HDt
Tant let.

PQ 2381 .Z7 1881 C.1
Theatre choisi /
Stanford University Libraries
3 6105 039 297 903

PQ
2381
Z7
1881

	DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305